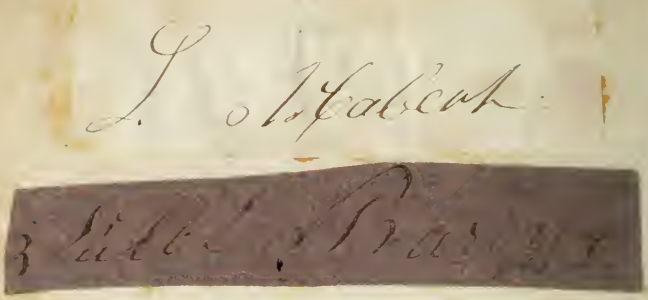

PRÔNES

OU

INSTRUCTIONS

SUR LES GRANDEURS

DE JÉSUS-CHRIST.

TOME II.

PRÔNES

OU

INSTRUCTIONS

SUR LES GRANDEURS

DE JÉSUS-CHRIST;

DANS LES PROPHÈTES QUI L'ONT ANNONCÉ;
DANS LES EXEMPLES DE SA VIE MORTELLE;
DANS SES MIRACLES ET DANS SES MYSTÈRES.

Ouvrage posthume de feu M. COCHIN,
Curé de Saint-Jacques du Haut-Pas.

TOME II.

A PARIS,

Chez MÉQUIGNON l'aîné, Libraire-Éditeur, rue de l'École de Médecine, n° 9, vis-à-vis celle Hautefeuille.

M. DCCC. VI.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/prnesouinstruc02coch

TABLE

DES INSTRUCTIONS

CONTENUES DANS CE SECOND VOLUME.

GRANDEUR

DE JESUS-CHRIST

DANS SES MIRACLES.

Sur les Miracles en général, page 1
Jésus-Christ éclaire les Aveugles, 14
Jésus-Christ redresse les Boiteux, 30
Jésus-Christ rend l'ouïe aux Sourds, 47
Jésus-Christ guérit les Lépreux, 65
Jésus-Christ nourrit son peuple de sa propre substance, 88
Jésus-Christ se ressuscite par sa propre force, 113

Jésus-Christ multiplie les Pains, pag. 137
Jésus-Christ fait parler les Muets, 159
Jésus-Christ ressuscite les morts, 181

GRANDEUR
DE JESUS-CHRIST
DANS SES MYSTÈRES.

Grand dans sa Divinité, 205
Grandeur de Jésus-Christ dans le Jugement qu'il doit exercer, 229
Grandeur de Jésus-Christ dans le mystère de sa Naissance, 252
Grandeur de Jésus-Christ dans son Sacerdoce, 273
Grandeur de Jésus-Christ dans son Sacrifice, 297
Grandeur de Jésus-Christ dans le mystère de sa Résurrection, 319
Grandeur de Jésus-Christ dans son Ascension, 341

Grandeur de Jésus-Christ dans l'établissement de son Eglise, page 363

Grandeur de Jésus-Christ dans l'établissement de son Église. — Deuxième Instruction, 387

Grandeur de Jésus-Christ dans son Humilité, 412

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.

PRÔNES

OU

INSTRUCTIONS FAMILIÈRES

SUR LES GRANDEURS DE JÉSUS-CHRIST.

GRANDEUR DE JÉSUS-CHRIST

DANS SES MIRACLES.

SUR LES MIRACLES EN GÉNÉRAL.

Pater, clarifica Filium. Joann. cap. 17, v. 1.
Mon Père, glorifiez votre Fils. *S. Jean, chap.* 17, *v.* 1.

C'EST après sa dernière cêne avec ses Apôtres, c'est dans cette magnifique et touchante prière que nous pouvons appeler le testament du Fils de Dieu, prière que Jésus-Christ adresse à son Père; c'est sur le point de s'immoler pour le salut des hommes; c'est au moment où, persécuté par la Synagogue, en butte aux calomnies des Pharisiens, il va succomber victime de la haine, de la jalousie et de l'aveuglement des Juifs, que le Verbe éternel fait chair, en proie

aux misères de l'humanité, demande à être glorifié : Mon Père, dit-il, glorifiez votre Fils; *Pater, clarifica Filium.*

Qui ne croiroit qu'accablé de tant d'humiliations, il ne demande cette gloire que pour voir ses ennemis confondus, sa Puissance établie, et sa Grandeur couvrant d'un éclat réel tant d'opprobres qui l'attendent? Loin de nous cette pensée : le Dieu qui avoit annoncé à ses Disciples que le chemin des afflictions, des souffrances étoit le chemin, l'unique chemin du ciel et du bonheur; le Dieu qui n'avoit eu d'autre désir que d'être baptisé dans un baptême de sang; le Dieu qui, en descendant glorieux du Thabor, avoit annoncé qu'il alloit bientôt monter à Jérusalem, pour y être méprisé, injurié, crucifié; ce Dieu ne s'occupoit alors que de sa passion et de sa mort, et c'étoit la gloire qui devoit en rejaillir sur lui-même qui faisoit l'objet de sa demande et de sa prière : Mon Père, glorifiez votre Fils; *Pater, clarifica Filium.*

Cette mort, en effet, a été pour Jésus-Christ, et est devenue pour ses membres, c'est-à-dire, pour nous, la source de la plus grande gloire. Cette mort a été le dernier prodige d'une vie toute miraculeuse. Et quel prodige plus étonnant que celui qui soumet à la mort l'auteur de la vie? Cette mort, qui est le complément, le dirois-je avec S. Césaire, le miracle des miracles de

Jésus-Christ, forme ce poids, cet éclat brillant de gloire qu'il sollicite humblement auprès de son Père : *Pater, clarifica Filium.*

Ces miracles composent en même temps, ajoutent, si nous pouvons ainsi parler, un nouveau degré de Grandeur que nous nous proposons de vous offrir pour votre édification, autant que pour votre instruction.

Nous nous attacherons à le considérer dans les miracles qui ont manifesté sa divinité, et qui, développant ses Grandeurs, l'ont glorifié sur la terre.

Avant de les parcourir tous dans leurs circonstances distinctives, contentons-nous aujourd'hui d'indiquer les caractères propres de ces miracles.

Puisse le Dieu qui les a faits, diriger son ministre, lorsqu'il vient les proposer à votre foi, et multiplier ses lumières pour vous apprendre à le glorifier dans des œuvres dont votre salut a été le principe et la fin. Je commence.

Vous le savez, mes chers Frères, tout miracle est un fait, qui n'a pour auteur aucune cause naturelle ou humaine ; un fait contraire aux loix constantes et reconnues de la nature, et qui ne peut être attribué qu'au maître et à l'arbitre souverain du monde. Tel est la résurrection d'un mort, l'affermissement des flots sous les pas d'un homme, et autres événemens semblables ; et tels sont ceux de la religion chrétienne.

Si je parlois à des chrétiens moins fidèles, ou si je pouvois penser que les erreurs et le délire de l'incrédulité eussent ébranlé leur foi et séduit leur cœur ; si j'avois à craindre dans quelques-uns la contagion du siècle et de cette philosophie qui, en corrompant la morale évangélique, a osé élever des doutes jusque sur la divinité de son auteur, j'examinerois, avant d'entrer en matière, quelles doivent être les conditions du miracle pour exiger l'hommage de notre foi ; j'examinerois les caractères auxquels on peut les reconnoître comme des preuves incontestables de la mission et de la sainteté de celui qui les opère : j'examinerois enfin avec vous ce qui les distingue nécessairement des prestiges de l'erreur et des illusions du mensonge. Mais votre piété, vos lumières, votre foi n'exigent pas une controverse, là où les esprits sont déjà préparés par la grace à recevoir la semence du Père de famille.

Nous croyons tous, et nous professons que Dieu ne détruit jamais son œuvre, parce que, comme il le dit lui-même dans son Evangile : Tout royaume divisé contre lui-même ne peut subsister. Nous croyons que ces œuvres surnaturelles et magnifiques ne servent dans sés décrets, qu'à confirmer ou attester ses dogmes et ses mystères, ou autoriser une morale pure, sainte et divine.

Sans doute Dieu permet que l'impie

s'égare, parce que lui-même a fermé volontairement les yeux aux lumières de la vérité, et y a résisté avec opiniâtreté ; mais il ne souffre jamais que celui qui marche dans la droiture de ses voies, soit induit en erreur ; et dans tous les temps, dans l'ancienne comme dans la nouvelle alliance, les vrais prodiges ont porté et présenté aux yeux de l'homme raisonnable et éclairé, des signes caractéristiques qui les ont fait distinguer des prestiges et du mensonge.

Ainsi les Magiciens de Pharaon purent bien trouver le moyen de substituer des serpens à la verge qu'ils portoient ; mais la verge d'Aaron aura le privilége unique de dévorer, d'anéantir les illusions des ministres de Satan. Dans la loi nouvelle, Simon-le-Magicien, jaloux des miracles qu'opèrent les Apôtres au nom de Jésus, pourra essayer de les atténuer ou d'ébranler la foi de ceux qui en sont les témoins ; mais il est réservé à Dieu seul d'humilier la puissance des ténèbres qui l'élève dans les airs aux yeux des spectateurs étonnés ; et la vertu que l'Esprit de Dieu communique au Chef de l'Eglise, dissipera bientôt le mensonge et ses obscurités ; et Simon, par sa chute précipitée, rendra, en périssant, un témoignage forcé à la puissance du Dieu qui le punit.

Aussi les miracles de Jésus-Christ portent-ils le caractère le plus éminent de la vérité ;

ils sont constans, ils n'émanent que d'un Dieu : ils ne sont faits que pour la gloire de Dieu et le bonheur des hommes. Rien de plus propre à prouver sa Grandeur, 1°. en manifestant sa divinité ; 2°. en établissant sa sainteté ; 3°. en rendant témoignage à sa charité.

Ces miracles manifestent sa divinité.

Quel autre qu'un Dieu peut les opérer par sa propre puissance ? Quel autre qu'un Dieu qui ait tout pouvoir dans le ciel, sur la terre et dans les enfers ? Seul il commande aux élémens, parce qu'il n'en est aucun qui ne soit l'ouvrage de ses mains : seul il guérit toutes les infirmités, parce qu'elles sont toutes des fléaux de sa justice ou des moyens de salut dans sa miséricorde : seul il crée des secours et des bienfaits, là où manquent tous les efforts de la foiblesse humaine, parce qu'il est cette Providence universelle qui veille au bonheur de tous : seul il rappelle à la vie, il arrache au tombeau ceux que la mort a rangés sous ses loix, parce qu'il tient dans ses mains les clefs de l'abîme et de l'enfer ; seul il commande aux puissances des ténèbres, parce qu'à lui seul appartient le droit de les juger et de les enchaîner.

Aussi quel est le tourment des esprits impurs, lorsqu'ils entendent sa voix les chasser des corps qu'ils ont occupés ou usurpés ? Les uns, comme pour appaiser

sa colère, rendent un témoignage authentique à sa divinité: les autres, comme pour modérer la rigueur de ses jugemens, demandent qu'il leur soit permis au moins de se retirer dans le corps d'animaux immondes; ceux-ci se plaignent de ce qu'il les tourmente avant le jour de ses vengeances éternelles; tous s'agitent, se débattent en sa présence; inutiles efforts! un Dieu seul est à la fois leur vainqueur et leur juge. Sourds à la voix des Apôtres, si ces esprits impurs paroissent résister pendant quelque temps à l'efficacité du nom adorable de Jésus invoqué pour les chasser, l'étendue de son pouvoir n'en sera que plus manifeste et plus sensible. Jésus-Christ parle, et le démon se tait : que dis-je? il est vaincu. Jésus-Christ commande, et le démon va cacher dans les ténèbres où il règne, son impuissance et son désespoir.

A ces traits, qui ne reconnoîtra l'auteur de la Nature, le maître de la vie et de la mort? En vain l'aveugle incrédulité s'efforce d'obscurcir des œuvres aussi merveilleuses; en vain elle s'épuise à les combattre par des sophismes, ou à les traiter de fables dictées par l'imposture ou la charlatanerie; la vérité n'a jamais perdu, ne perdra jamais ses droits: et depuis Jésus-Christ jusqu'à nous, elle a toujours triomphé de tous ces vains efforts : et la raison saine et éclairée, d'accord avec un cœur fidèle et droit, a toujours reconnu

la Divinité, la Grandeur de Jésus-Christ dans la puissance de ses œuvres.

Mais il est aussi saint qu'il est puissant; et sa sagesse, sa justice et sa sainteté ne brillent pas moins dans ses miracles.

Bien différentes de celles qu'inspire l'esprit d'erreur et de mensonge, ses œuvres n'ont d'autre principe que la gloire de Dieu; d'autre fin que d'inspirer l'amour de la justice, d'accélérer l'établissement du royaume des cieux, *adveniat regnum tuum;* d'autre but enfin que le bonheur de l'homme et sa consolation. Quelle aveugle prévention! quelle basse jalousie! quelles déplorables passions ont donc pu animer les Juifs, lorsque, dans leur aveuglement, ils osèrent attribuer à Béelzébuth, prince des démons, les miracles de Jésus-Christ? Ah! si la Synagogue eût voulu se dépouiller de ses préjugés, puiser dans Moïse et les Prophètes les lumières qui y étoient répandues avec profusion, peser et considérer attentivement les circonstances qui accompagnoient les prodiges dont elle étoit le témoin, n'eût-elle pas alors reconnu dans Jésus-Christ, le Fils de Dieu qui n'étoit occupé qu'à exécuter les ordres de son Père : *In his quæ Patris mei sunt?* qui, toujours fidèle à ses augustes décrets, attend pour agir l'instant marqué pour leur accomplissement? qui porte même la soumission aux ordres de son Père, jusqu'à refuser à Marie sa mère la grace qu'elle

sollicite, parce que l'heure de ce Père n'étoit pas encore venue?

Telle est enfin sa sainteté, qu'il n'opère aucune de ses œuvres merveilleuses, sans rendre hommage à Dieu, sans avoir recours à la prière. Et quoique la plénitude de la divinité réside en lui corporellement, dit S. Paul, néanmoins tantôt il prie, *orabat;* ici il porte les yeux au ciel, *elevans oculos;* là, il pousse de profonds gémissemens, *ingemuit;* quelquefois il élève la voix, comme pour faire à son Père les plus vives instances, *cum clamore valido;* et toujours il est le Fils soumis et fidèle des volontés de celui qui l'envoie.

De-là, ce caractère éminent de sainteté qui accompagne toutes ses œuvres; sainteté qu'il recommande, qu'il impose même à ceux qui en sont les occasions, ou qui en recueillent les fruits.

Il condamne ou réprime; toujours il purifie la moindre imperfection dans ceux qui le sollicitent, et il s'assure des dispositions de leur cœur. Tantôt il reproche aux uns la foiblesse de leur foi, *modicæ fidei;* tantôt il reprend les autres de cet esprit de curiosité et d'intérêt qui semble les attacher à lui, *nisi prodigia videritis.* Appercoit-il dans les malades qui viennent implorer sa puissance, quelque semence de foi, quelques motifs de confiance? il l'augmente par ses paroles: Croyez-vous? dit-il à celui-ci:

credis ? que voulez-vous que je vous fasse ? *quid tibi vis faciam?...* Voulez-vous être guéri ? dit-il à celui-là ; *vis sanus fieri?* et il leur inspire à tous, par sa grace, les prières et les sentimens qui peuvent rendre efficace ou accélérer son pouvoir : Je crois, Seigneur, lui dit un de ces malades ; mais aidez, je vous en conjure, aidez ma foiblesse et mon incrédulité : *adjuva incredulitatem meam.*

De-là cette attention de Jésus-Christ à recommander aux malades qu'il soulage ou qu'il guérit, le silence le plus profond, afin que la sainteté de ses œuvres ne soit ni profanée par l'indiscrétion des discours, ni souillée par les blasphêmes des Juifs endurcis, ni calomniée par leur jalousie ; soit enfin pour qu'elle ne soit pas un sujet de scandale, un signe de contradiction et de réprobation de plus pour Israël.

De-là cet ordre formel qu'il intime aux lépreux d'aller se montrer aux prêtres, afin que ses œuvres, toutes miraculeuses qu'elles sont, ne puissent, en aucun temps, servir de prétexte à l'infraction d'une loi qu'il venoit perfectionner et non détruire.

De-là cet avertissement qu'il adresse à presque tous de ne plus pécher : *Noli amplius peccare.* De-là cette menace qu'il leur fait, s'ils retombent dans leurs fautes, de leur infliger des châtimens plus rigoureux et plus sévères.

A ces caractères, qui ne reconnoîtra le Saint des saints, l'auteur et le principe de toute sainteté ? C'est donc avec raison que David, en parlant de Jésus-Christ, l'appelle le Saint tout-puissant, *sanctus et potens.* Mais si sa sainteté égale sa puissance, sa charité, s'il est possible, surpasse encore l'une et l'autre.

Charité bienfaisante. Il s'intéresse à tous les besoins. Le premier de ces miracles annonce un cœur prodigue et bienfaisant, qui ne refuse rien de ce qui peut contribuer à consoler, à adoucir les peines de l'humanité ; et ce vin, qu'il multiplie en faveur des époux de Cana, est l'image de cette charité universelle qui s'étend à tout, qui se plaît à multiplier les douceurs de la vie, en en diminuant les privations.

Charité prévoyante. S'il attend quelquefois qu'on le sollicite ; si quelquefois même il paroît refuser les secours qu'on lui demande, comme il le fait à la Cananéenne, ce n'est que pour exciter la foi de ceux qui les réclament, ou les ramener plus efficacement à lui. Mais les besoins sont-ils pressans ? les prières, les dispositions des infirmes et des affligés sont-elles sincères ? Jésus-Christ dès-lors les prévient, que dis-je ? il va souvent au-delà de leurs vœux. Tel le Centenier, tel le Paralytique de l'Evangile. Quatre mille personnes le suivent-elles avec empressement dans le

désert ? oublient-elles les plus urgentes nécessités pour entendre sa parole et sa doctrine ? son cœur charitable a connu la faim qui les presse ; son cœur est ouvert à la plus douce commisération. Il est ému de compassion : *Misereor super turbam.* Il va jusqu'à les consoler et les fortifier dans leur foi et leur fidélité : *Triduo sustinent me ;* et cette charité puise dans les trésors de sa puissance, des ressources surabondantes pour satisfaire et appaiser la faim qu'elles éprouvent.

Charité compatissante. On le voit partager l'affliction et la douleur, tantôt d'un maître qui demande la guérison de son serviteur, tantôt d'une veuve qui suit le cercueil d'un fils unique. On le voit, près le tombeau de Lazare, mêler les larmes de la plus tendre amitié aux sanglots d'une sœur désolée ; on le voit pleurer enfin au spectacle du cadavre de celui que son cœur aimoit : *Ecce quomodo amabat eum.* Il permet à la nature humaine, unie en lui intimement à la divine, de se livrer à l'horreur, au trouble, au frémissement qu'excite en nous la mort de nos parens les plus chéris, *infremuit.*

Charité désintéressée. Il ne fait acception de personne. Il ne préfère pas dans les démarches que sa charité lui inspire, ceux que la fortune, la naissance ou les dignités élèvent au-dessus des autres. Ainsi le prince de la Synagogue n'éprouvera que des repro-

ches, tandis que l'humble hémorroïsse attire ses regards, excite sa compassion, mérite ses éloges. Femme, lui dit-il, votre foi vous a sauvée : *Mulier, fides tua te salvam fecit.* Il proscrira l'hypocrisie des Docteurs de la Loi, l'orgueil des Pharisiens, tandis qu'il fera naître dans le cœur de la Samaritaine les desirs les plus ardens du salut, et qu'il lui apprendra qu'il est la source d'eau vive qui rejaillit jusqu'à la vie éternelle.

Et pourrai-je, mes Frères, tracer dans une si courte instruction tous les traits de cette charité qui caractérise ses miracles ? L'Apôtre S. Jean termine son Evangile, en nous disant que tous les siècles ne suffiroient pas au développement de tout ce que Jésus-Christ a fait pour la consolation des hommes.

Divin Sauveur, vous que prophétisoit David en vous demandant de manifester au monde la puissance de votre bras, *dexteram tuam sic notam fac;* de révéler aux sages d'esprit et de cœur la sagesse de vos œuvres, *et eruditos corde in sapientiâ ;* comment pourrois-je parcourir tous les prodiges de votre charité ? Votre charité ! répandez-la dans mon cœur et sur mes lèvres, dans la suite des instructions que je me propose de faire sur vos miracles pour le troupeau que vous m'avez confié : Pasteur souverain des ames, soutenez-moi dans cette partie si intéressante du ministère : puisse votre charité

dans ces leçons si touchantes, ranimer notre foi, nous inspirer de lire, d'apprendre et d'imiter cet amour qui fait votre divin caractère.

Puisse aussi cette charité ne pas se borner à vous aimer et à vous glorifier! Aimer Dieu, et n'aimer pas son prochain et son frère, a dit votre Apôtre, c'est être votre ennemi; c'est se séduire, se mentir à soi-même. Ouvrez, ô mon Dieu, nos cœurs à la bienfaisance, à l'amour de notre prochain; attendrissez-les à la vue de ses malheurs; éveillez, excitez en nous les sentimens les plus généreux en voyant leurs besoins : inspirez-nous l'humilité et la foi pour les connoître; apprenez-nous à publier et adorer vos Grandeurs dans le temps; et donnez-nous enfin le desir et la grace de les célébrer dans l'éternité. *Amen.*

JÉSUS-CHRIST ÉCLAIRE LES AVEUGLES.

De tenebris et caligine oculi cœcorum videbunt. Isaï. cap. 29, v. 18.

Les aveugles passeront de la nuit des ténèbres à l'éclat de la lumière. *Isaïe, chap. 29, v. 18.*

QUEL prodige annonce donc ici le Prophète? Il venoit de tracer en caractères menaçans le profond aveuglement des Juifs; de cette nation dont toutes les pensées étoient

perverses et corrompues ; de cette nation qui, dans son cœur, aussi criminelle que dans ses actions, bravoit l'œil pénétrant de son Dieu ; de cette nation qu'il comparoit à l'argile se soulevant, dans son impudent et téméraire orgueil, contre l'ouvrier qui l'élabore et l'utilise : *Quare fecisti sic ?* Et le Prophète voit, prédit dans le lointain cet aveuglement guéri, et ces aveugles passer de la nuit des ténèbres à l'éclat de la lumière : *De tenebris et caligine oculi cœcorum videbunt.*

Qui devoit être ce libérateur ? Quelle main devoit opérer un changement si merveilleux ? Ces ténèbres des Juifs n'étoient-elles pas la figure de celles qui couvroient le monde entier ; ténèbres que le Soleil de justice devoit dissiper ? Mais omettons pour un instant le langage de la figure : le Prophète n'entendoit-il pas aussi cette cécité corporelle que Jésus-Christ a guérie sur la terre en éclairant les aveugles qui lui étoient présentés ? *Cæci vident.* N'en doutons pas, mes Frères ; et en prononçant cet oracle, Isaïe n'auroit-il eu dessein que d'annoncer les miracles visibles qui devoient attester la divinité de la main qui les opéroit ? L'Eglise, en nous retraçant ces paroles, se borneroit-elle à vouloir multiplier les motifs de notre croyance, les fondemens de notre foi ? *De tenebris et caligine oculi cœcorum videbunt.*

Vous me prévenez, Chrétiens ; et vous

avez déjà reconnu avec les saints Pères que les œuvres de Dieu servent toutes à notre instruction ; que ces miracles opérés sur les corps n'étoient que l'occasion et la figure de ceux qu'il venoit opérer sur nos cœurs. Cette grande vérité ne vous a pas échappé. Si ce Dieu, par sa puissance, éloigne les infirmités humaines, ce même Dieu, juste et saint, guérit nos maladies spirituelles par sa miséricorde, et dès-lors vous découvrirez toute la profondeur de la prophétie : c'est-à-dire, selon la lettre, Isaïe prédit mille ans avant l'événement, ce que Jésus-Christ confirme par ses actions, ce qu'il atteste par sa parole : Les aveugles voient, *cæci vident ;* et selon l'esprit, il voit un autre aveuglement, que le même Dieu vient dissiper. Il est cette lumière qui paroît pour éclairer les peuples assis dans les ténèbres et dans les ombres de la mort, *sedentibus in tenebris.* Il est cette lumière éternelle qui doit éclairer, disons mieux, qui éclaire tout homme qui vient en ce monde. Il est cette lumière qui doit pénétrer toutes les obscurités de la terre et de l'abîme par son Evangile.

Il est encore un autre aveuglement plus ou moins profond que produit le péché, et Jésus-Christ, par sa grace, le prévient ou le guérit : *De tenebris et caligine oculi cæcorum videbunt.*

Prodiges de mon Dieu, que vous êtes consolans et merveilleux ! Tout en eux, tout

en vous nous ramène à vos Grandeurs. Méditons ce miracle dont le Prophète nous révèle la profondeur, et rapprochons les œuvres de la puissance de Jésus-Christ sur la cécité des hommes, des guérisons spirituelles qu'il opère sur les cœurs par la vertu de son sang.

Si je consulte la nature, il n'est pas d'infirmité qu'on redoute davantage pour soi-même que l'aveuglement. Il n'en est pas qui éveille plus la pitié, qui sollicite plus la commisération. La vue est de tous nos sens celui qui nous paroît le plus précieux, celui que nous conservons avec plus de soin, celui dont l'altération cause les plus vives alarmes, celui enfin dont la perte nous est la plus douloureuse. Mais est-ce ainsi que nous craignons, que nous déplorons l'aveuglement spirituel? Sommes-nous bien persuadés que, de tous les maux de notre ame, il est le plus dangereux comme le plus commun?

Jésus-Christ, mes Frères, semble nous l'insinuer, en permettant que de tant de malades qu'on lui présente, le plus grand nombre soit affligé de cette triste infirmité. Tous les Evangélistes, de concert, nous apprennent que, parmi cette multitude d'hommes infirmes, il y avoit beaucoup d'aveugles. Et qu'en devons-nous conclure? si ce n'est que le Sauveur ne s'applique à ce genre de guérison, que pour nous inspirer

le desir de solliciter la lumière qui éclaire nos ames. Comme il nous est impossible d'analyser ici chacun de ces miracles en particulier, choisissons du moins, dans le saint Évangile, ceux qui ont été les plus frappans, et qui nous offrent une source plus abondante d'instruction et de lumières.

Je vois Jésus-Christ guérir un aveugle qui, depuis sa naissance, éprouvoit cette pénible privation : *Cæcus à nativitate.* Je le vois, sur le chemin de Jéricho, imploré, sollicité par un homme que son aveuglement réduit à la plus cruelle misère. Il mendioit, *secus viam mendicans.* Je le vois enfin ému de compassion pour un infortuné que le démon possède, agite, tourmente et laisse dans un dénuement affreux de tous ses organes.

Voyons, dans ces trois circonstances, les trois degrés qui nous mènent à l'aveuglement spirituel.

Nous sommes des aveugles de naissance, quand le malheur d'une éducation nulle, ignorante ou vicieuse, ou quand notre propre négligence à nous instruire ou nous faire instruire des vérités du salut, nous prive de cette lumière vive que la foi produit dans nos ames.

Nous sommes des aveugles pauvres, réduits à la misère, à la mendicité, lorsque l'orgueil grossit à nos yeux notre mérite, nous fait sourire à nos talens, complaire

dans nous-mêmes, nous dissimule nos défauts, voile notre ignorance et nous dérobe la connoissance de nos besoins.

Nous sommes enfin possédés par l'esprit de ténèbres et d'aveuglement, lorsque l'ivresse du crime, les passions les plus honteuses, des habitudes invétérées, le dirois-je ? lorsque la dépravation des mœurs nous entraînent d'abîme en abîme, nous font perdre le goût du bon et du juste, et nous enchaînent de toutes parts dans les liens du péché.

Ah ! mes Frères, je n'ose vous le demander; mais cependant n'en est-il pas un grand nombre parmi vous, affligé de quelqu'une de ces infirmités ? Hâtez-vous donc de vous écrier vers Jésus-Christ : Seigneur, faites que je voie; *Domine, ut videam.* Etudions, mais sur-tout imitons la conduite de ces divers malades, si, comme eux, nous voulons solliciter et obtenir notre guérison.

Et d'abord, avez-vous eu le malheur, dès votre enfance et dans votre jeunesse, de vous voir privés des avantages d'une instruction chrétienne ? Des parens négligens, ou insensibles aux choses du ciel, ou abrutis dans les plaisirs du monde, ou partisans de cette prétendue philosophie qui dessèche tous les cœurs, vous ont-ils laissé croître, sans arracher, à l'aide de l'Evangile, l'ivraie que l'homme ennemi a semé dans le champ du Père de famille, et sans y substituer la

semence de la parole de Dieu ? Ces parens se seroient-ils bornés à vous donner ce qu'on appelle dans le monde une brillante éducation ? Livrés de bonne heure aux sollicitudes ou à la frivolité, au travail ou aux illusions de la vie, n'auriez-vous eu que du dédain, du mépris, ou même de l'indifférence pour les vérités du salut ? Ah ! n'en doutez pas, vous êtes cet aveugle-né dont parle l'Evangile. La lumière n'avoit jamais frappé ses yeux ; comme lui, vous n'avez jamais connu la véritable, qui est Dieu, et qui vous apprend tous vos devoirs : votre ignorance multiplia vos erreurs, et enfanta bien des désordres. Mais votre état, tout pénible qu'il est, ne vous laisse pas sans espérance. Les aveugles voient, *cæci vident,* et Dieu vous éclaire. Suivons celui qui a les paroles de la vie éternelle.

On lui présente un homme aveugle dès sa naissance, et quel remède va-t-il lui appliquer ? Comment guérir cette infirmité ? Il le reçoit, l'accueille avec bonté ; il lui impose les mains : Allez, lui dit-il, allez vous laver dans la piscine de Siloé. Et quelle est cette piscine, sinon l'Eglise de Jésus-Christ ? que nous figurent ces eaux limpides et abondantes, sinon cette doctrine sainte, cet enseignement perpétuel et constant, cette vérité toujours subsistante et indéfectible dont elle est la colonne, cette vérité dont ce divin Sauveur a confié le dépôt à son épouse ? Et

que faut-il faire pour s'y purifier ? Ouvrir son cœur à la foi, recevoir avec autant de soumission que d'assiduité l'instruction de ses ministres, nourrir son esprit de lectures pieuses et solides : s'attacher enfin, comme dit S. Augustin, à la chaire de vérité, qui est aussi celle de l'unité et le trésor de la charité.

Lumière céleste, douce autant qu'elle est éclatante, elle dissipe l'aveuglement le plus invétéré ; elle éclaire sans éblouir, elle dirige sans nuages et sans obscurité ; et dès-lors il s'opère dans le chrétien cet heureux changement dont se réjouit l'aveugle-né.

Que les Pharisiens lui adressent les questions les plus captieuses ; il ne répond qu'avec simplicité et candeur. Que la Synagogue assemblée lui demande s'il connoît celui qui l'a guéri, ce qu'il faut penser de son mérite et de sa puissance ; il ne cherche pas dans son esprit à faire l'apologie de son Sauveur ; mais sa reconnoissance lui fait rendre hommage à ses œuvres. Dieu, dit-il, n'exauce pas les méchans ; je ne connois pas celui qui m'a guéri. Tout ce que je sais, c'est que j'étois aveugle et que je vois maintenant. Que les ennemis de Jésus-Christ, jaloux de sa gloire, accablent cet aveugle de reproches et le chassent honteusement de la Synagogue : insensible à ces opprobres il n'en confessera pas moins ardemment la vérité.

Si, dans la suite, le Sauveur l'interroge sur les dispositions de son ame, il la trouve préparée à le connoître et à le croire ; il trouve un cœur docile à sa parole, et déjà il le voit à ses pieds pour adorer son Dieu, et rendre hommage à sa puissance.

Ames droites et sincères, tel est l'heureux effet que produira en vous l'instruction et la parole de Dieu. Elle aura détruit cet aveuglement de naissance et d'éducation ; elle vous conduira aux connoissances les plus sûres comme les seules vraies ; elle vous fera adorer le Dieu que vous n'aviez pas encore glorifié. Si cette instruction ne répare pas tout-à-fait en vous le vice d'une première éducation, elle produira du moins cette foi vive qui croit sans hésiter ou discourir, cette docilité de l'esprit qui subjugue la raison et la soumet, cette simplicité du cœur qui est le fruit comme la racine de la charité : et c'est alors qu'un chrétien peut dire comme David, et avec la même assurance : Je suis devenu plus intelligent que ceux qui m'ont instruit, parce que j'ai embrassé votre loi, *super docentes me intellexi*.

Mais ce genre d'aveuglement n'est pas le plus dangereux, parce qu'il n'est pas toujours volontaire. Celui qui a l'orgueil pour principe, est bien plus commun et plus difficile à guérir : et l'aveugle que Jésus-Christ rencontre en allant de Jéricho à Jérusalem

n'en est-il pas une image sensible ? L'état de mendicité où il est réduit, les difficultés qu'il éprouve pour s'approcher du Fils de Dieu, les obstacles, les reproches que la multitude oppose à ses démarches impuissantes et à ses prières, tout enfin nous apprend les désordres, les effets de l'orgueil lorsqu'il aveugle notre esprit. Appliquons-nous donc ici à connoître son état, et la conduite que tient Jésus-Christ pour le guérir.

Il est aveugle, et il n'a pour ressource que celle de solliciter la commisération des passans ; figure, hélas ! trop réelle de ces orgueilleux qui, une fois imprégnés de ce vice, ne peuvent plus vivre que de flatteries mensongères, d'éloges mendiés, de suffrages et d'approbations arrachées à ceux qu'ils rendent témoins de leurs actions. Alors si Jésus-Christ arrive, c'est-à-dire, s'il fait sentir sa présence, soit par ses graces intérieures, soit par l'instruction, ou quelques-uns de ces secours extérieurs si multipliés dans son Eglise, l'orgueilleux a trop de peine à s'en appercevoir. Heureux du moins si, semblable à l'aveugle-mendiant de l'Evangile, il a senti la dégradation, l'état misérable où l'a plongé sa vanité. Alors il commence à gémir et à prier. L'ambition, l'amour-propre, la présomption, tout ce cortége ordinaire de l'orgueil, voudront en vain arrêter l'élan de sa prière. Semblables à la foule du peuple, ces passions l'empê-

cheront en vain de s'approcher du Sauveur qui ne prêche que l'humilité, qu'on n'aborde que par l'humilité ; en vain le respect humain, autre satellite de l'orgueil, ralentira l'ardeur de ces vœux, *increpabant eum ut taceret ;* ses cris d'abord pourront bien n'être pas entendus : mais si la conviction de sa propre misère engage l'orgueilleux à persévérer, s'il redouble ses clameurs, Jésus-Christ récompense cette sainte persévérance ; et cette vertu lui obtient, comme à l'aveugle de Jéricho, cette demande, modèle d'instruction et de charité : Que voulez-vous que je vous fasse ? *Quid tibi vis ut faciam ?* demande, qui lui mérite la grace qu'il sollicite, et dont il apprécie la nécessité : Seigneur, faites que je voie ; *Domine, ut videam.*

Il a connu son aveuglement ; il en a demandé la guérison : il l'a déjà presque obtenue. O vous, qui vous laissez entraîner par un amour dominant de vous-même, vous qui recherchez la louange et l'adulation, qui rapportez tout à vous, qui vous révoltez contre le mépris du monde, qui abondez dans votre propre sens, qui n'estimez de lumières que les vôtres ! ô vous, femmes du monde, qui n'idolâtrez que ces attraits passagers, et souvent si dangereux ! ô vous, jeunes gens du siècle, qui vous reposez avec tant de complaisance sur votre santé, votre âge, et ce que vous croyez des talens, hâtez-

vous de vous écrier, comme l'aveugle de Jéricho : Seigneur, faites que je voie; *Domine, ut videam.*

Apprenez tous quelle conduite tient Jésus-Christ pour le guérir. Il délaie, dit l'Evangile, de la boue avec sa salive; il en oint les yeux de cet homme affligé. Quelle leçon frappante pour les orgueilleux! Leur malheur est d'avoir oublié la bassesse de leur origine, l'infirmité de leur nature; et Jésus-Christ les rappelle là, au limon dont ils ont été formés. Ce n'est qu'à cette condition que ce Dieu leur ouvrira les yeux; le remède sera proportionné à la blessure. Mais allons plus loin encore; un des Evangélistes nous apprend que ce mendiant n'éprouve que successivement la puissance de Jésus-Christ. Au premier moment de sa guérison, dit-il, les objets lui paroissoient d'une grandeur démesurée. Etrange passion de l'orgueil! combien elle est difficile à guérir! Ce n'est qu'autant que la foi précède et accompagne l'humilité, qu'il peut assurer sa guérison, et éviter de retomber dans son premier aveuglement.

Si jamais vous étiez frappés de cette infirmité, Chrétiens, que l'argile dont vous avez été pétris, que cette terre à laquelle vous serez un jour rendus, vous arrache, avec la grace de Jésus-Christ, à cette situation déplorable, et que vous vous dissimulez trop souvent!

Mais elle devient bien plus affligeante, lorsqu'elle conduit à une troisième sorte d'aveuglement plus dangereux et presque sans remède? Qu'ai-je dit, mes Frères? Ah! n'enlevons pas de vos cœurs l'espérance dans la miséricorde d'un Dieu sauveur!

Cet aveuglement nous est figuré par celui dont l'esprit de ténèbres avoit frappé le troisième infirme dont je vous ai déjà parlé. Il étoit possédé du démon, et par lui privé de l'usage de tous ses sens. Sa langue étoit liée, ses oreilles fermées, ses yeux couverts d'un voile impénétrable. A ces caractères, qui méconnoîtra cet aveuglement spirituel que produisent les passions, et les passions les plus honteuses? Et ce malheureux de l'Evangile ne nous présente-t-il pas le tableau le plus triste, si nous le considérons même dans la nature? Toutes les ressources lui manquent à la fois. Il ne peut ni pourvoir à sa subsistance, ni se plaindre, ni chercher le remède à ses maux. Du moins l'aveuglé-né avoit entendu parler de Jésus-Christ; celui de Jéricho avoit été rappelé à la confiance par le bruit de la foule qui marchoit à sa suite et recueilloit ses bienfaits. Tous deux peuvent exposer leurs infirmités; si les Apôtres semblent s'intéresser au premier, le second, malgré tous les obstacles de son état et de la multitude, peut s'écrier avec force : Jésus, fils de David, ayez pitié de moi. Mais l'aveugle possédé du démon, est

livré en même temps aux ténèbres les plus profondes, aux douleurs les plus vives, à l'impuissance la plus absolue.

Pécheurs, dont il est l'image, ah! reconnoissez-vous dans ce tableau! Quand une fois le démon s'est emparé d'un cœur, qu'il s'en est mis en possession, qu'il y a établi sa demeure, qu'il y est soutenu par des habitudes invétérées, habitudes que les passions fortifient de leur pouvoir terrible; alors on n'entend plus la voix qui pourroit émouvoir ou changer; on ne voit plus la lumière qui pourroit éclairer: on devient étranger au langage de la religion, à ces prières si nécessaires pour solliciter sa conversion et son retour.

Mais ces pécheurs sont-ils donc livrés au désespoir? Ne leur reste-t-il aucun moyen de guérison? Loin de nous cette injuste conséquence; loin de nous cette barbare et criminelle pensée. Grace miséricordieuse de mon Dieu, vous surabondez là où abonde le péché! et Jésus-Christ nous ouvre la voie par laquelle ces sortes d'aveugles peuvent parvenir à lui. Des mains charitables et religieuses, des parens tendres, des amis compatissans conduisent ce malheureux au Sauveur; s'il ne peut lui-même demander, implorer sa guérison, leur foi supplée à son impuissance; ils la sollicitent, ils l'obtiennent.

Ainsi la charité de l'Eglise vient au secours

de ceux de ses enfans qui, profondément engagés dans l'abîme du crime, ne peuvent se dégager du joug honteux des passions qui les accablent. Epouse de Jésus-Christ, tendre Mère de ceux qu'elle lui a engendrés au nom et par le sang de ce divin Rédempteur, elle élève sa voix vers lui, et ses prières suppléent à leur endurcissement, jusqu'à ce que leurs cœurs, attendris par la grace, implorent eux-mêmes la lumière qui les instruit, les touche et les éclaire.

Ames chrétiennes, imitez tant de charité : soyez émues d'une sincère compassion en faveur de ces aveugles malheureux qui, plongés dans le limon du crime, *in limo profundi;* qui, presque dépouillés de tous les moyens de rentrer à la vie, *in quo non est substantia,* ont besoin de leurs frères pour être présentés et conduits au Sauveur. Si la foi vous soutient, si la confiance en votre Dieu vous pénètre et vous inspire, si le véritable amour du prochain et de son salut vous anime, vous deviendrez les ministres, les coopérateurs de la charité de Jésus-Christ.

Me sera-t-il permis de penser, mes Frères, que ce genre d'aveuglement soit étranger à la plupart de ceux qui m'écoutent ? Mais apprenez du moins qu'il est le plus redoutable. On y parvient par degrés. Souvent la négligence à remédier au moindre obscurcissement de la foi, conduit insensiblement

à ces profondes ténèbres. On méprise de légères attaques, et la lâcheté accélère la chute : *Qui spernit modica.* A l'ignorance, au défaut d'une instruction solide succède l'orgueil et l'amour de soi-même. Le cœur se corrompt, l'esprit s'aveugle, et le démon s'est emparé de toutes nos facultés.

Prévenons ce malheur ; et à la vue de tant de dangers qui nous environnent, disons comme David : Seigneur, éclairez mes yeux, afin que je ne sois jamais frappé de l'aveuglement de la mort ; *illumina oculos meos.*

Si la négligence ou l'oubli des vérités du salut me privent, dès ma naissance, de cette science qui m'apprend à connoître, à aimer et pratiquer les vérités du salut, donnez-moi, Seigneur, le goût de ces vérités, montrez-m'en toute la douceur et le prix ; rendez mon cœur docile à votre sainte parole, et guérissez cet aveuglement : *Illumina oculos meos.*

Si l'amour de moi-même, si la cupidité, les illusions du monde, les plaisirs de la vie, fermoient assez mes yeux à la sainteté de votre Evangile, à la pureté de vos maximes, donnez, Seigneur, à votre parole la vertu de ce glaive qui vous les immole, à votre morale la force qui détruit toutes les passions, et persuade enfin les vérités les plus opposées à mes inclinations corrompues : faites que je voye mes désordres pour les réparer par l'humilité ; *illumina oculos meos.*

Ah! sur-tout s'ils éveillent dans mon cœur les desirs d'une chair coupable; si le mensonge y obscurcit la vérité; si l'imagination par ses écarts, la raison par sa fierté et son audace, y répandent quelques nuages, hâtez-vous, Seigneur, de les dissiper: *Illumina oculos meos.* Où me conduiroient cet orgueil, cette ignorance, ces passions? Leurs issues n'aboutissent qu'à la mort. Bientôt ces ténèbres passagères me précipiteroient dans les ténèbres éternelles. Ne le permettez pas, ô mon Dieu! Vous êtes venu guérir notre aveuglement; dirigez, éclairez, vivifiez toutes nos œuvres, afin que, devenues par votre grace des œuvres de justice sur la terre, elles soient, par votre miséricorde, comptées au nombre des œuvres de lumière dans l'éternité.

Ainsi soit-il.

JÉSUS-CHRIST REDRESSE LES BOITEUX.

Saliet, sicut cervus, claudus. Isaï. cap. 35, v. 6.

Le boiteux marchera avec la même vitesse que le cerf agile. *Isaïe, chap. 35, v. 6.*

Tels étoient, selon le Prophète, les caractères qui devoient signaler, accompagner et suivre l'avénement de Jésus-Christ dans le monde. La terre la plus aride devoit être arrosée des pluies les plus abondantes;

les déserts fertilisés et couverts de fleurs et de fruits ; les foibles soutenus, les languissans fortifiés ; ceux, dont le cœur étoit abattu, alloient sentir ranimer leur courage, et voir leurs craintes dissipées ; parce que Dieu venoit lui-même pour les sauver : *Deus ipse veniet, et salvabit vos.* Conducteur de la maison d'Israël, il devoit faire marcher son peuple dans les voies de la justice et de la sainteté. Mais, comme nous vous l'avons déjà dit dans l'instruction précédente, s'il manifeste sa puissance en guérissant les infirmités corporelles, il ne veut pas moins nous apprendre qu'il dissipe les maladies de nos ames par sa grace.

Aussi le voyons-nous, fidèle et aux prophéties et à l'ordre d'une sage Providence, ouvrir d'abord les yeux de l'aveugle à la lumière : *Tunc aperientur oculi cœcorum.* Il veut par-là nous prouver sa toute-puissance, puisque la vue de ces prodiges sensibles, dit l'Apôtre S. Paul, nous élève à la connoissance de ses dons les plus mystérieux, et nous les dévoile pour ainsi dire ; et aussi-tôt il redresse les boiteux : *Claudi ambulant.* Ceux qui sont affligés de cette infirmité recouvrent l'usage des membres qui ne pouvoient que les traîner péniblement dans ses voies, les empêcher de le suivre ; il leur rend enfin la même vîtesse que celle du cerf agile : *Saliet, sicut cervus, claudus.*

Je pourrois ici, mes Frères, en suivant

la lettre même de l'Evangile, combattre ces chrétiens qui tantôt sont à Dieu, tantôt à Bélial, tantôt disciples de Jésus-Christ, tantôt esclaves passionnés du monde et de ses plaisirs; dans nos temples, s'honorant du nom glorieux de ses membres, et dans le siècle, vivant comme des idolâtres; ici paroissant remplir leurs devoirs, là partageant honteusement leur cœur entre la charité et la cupidité; toujours jouets des passions et victimes de leurs inclinations corrompues; je pourrois leur reprocher, comme le prophète Elie, et avec la même énergie, ce partage inoui du culte qu'ils rendent et au vrai Dieu, et à d'abominables idoles: *Usquequò claudicatis in duas partes?* Et quelle source abondante de préceptes naîtroit de ce prodige; *Claudi ambulant?*

Mais fidèle à la tradition respectable de l'Eglise et des saints Pères, qui en sont les interprètes et les canaux, je comprends au nombre de ces malheureux auxquels Jésus-Christ rend l'activité et la force, ces paralytiques dont l'Evangile nous dépeint la douloureuse situation, avant que ce charitable Pasteur ait paru pour les secourir. Qui de vous ne partagera la confiance, l'amour, l'alégresse de ces malades, lorsque ce Dieu aura daigné guérir l'engourdissement affreux qui les retient?

Cette terre déserte et sans rosée se réjouira. Tous les chemins en étoient fer-

més, *invia ;* et elle ne portoit ni fleurs ni fruits : elle sera fertile, *florebit quasi lilium.* Ceux qui ne pouvoient y marcher, la parcourront avec vîtesse : *Saliet, sicut cervus, claudus.* Leur paralysie dissipée vous apprendra combien vous devez desirer avec ardeur de voir guérir celle de votre ame. Infirmité, hélas ! trop commune, d'autant plus dangereuse qu'elle est trop peu redoutée, et dont la guérison parfaite appartient seule à celui qui, saint et tout-puissant, est descendu sur la terre pour l'opérer par sa grace et la mériter par son sang !

Arrêtons-nous, mes Frères, à ce prodige, nouvelle preuve des Grandeurs du Dieu que nous adorons, et tirons-en les instructions les plus solides et les plus consolantes. Accordez-moi toute votre attention.

Considérons d'abord les caractères ; observons les suites pénibles de la maladie dont l'Evangile va nous apprendre la guérison.

La paralysie n'étoit pas moins commune parmi les Juifs que parmi nous ; mais bien différente de la lèpre dont il est difficile de définir la nature. Nous sommes environnés de malades qu'un engourdissement universel retient dans une pénible inaction : hélas ! peut-être en comptons-nous parmi nos amis et nos proches ; et qui de nous ignore dans quel état d'assujettissement et de dépendance se trouve celui qui en est

affligé ? Incapable de presque toutes les fonctions que l'Auteur de la nature a assignées à l'homme, étendu sur un lit qui ne lui présente que la pensée de sa triste impuissance, presque privé de mouvemens, il n'espère de soulagement, n'attend de consolations, ne reçoit d'alimens que de la charité compatissante de ceux qui l'entourent, que de l'active amitié des siens. Leurs bras peuvent à peine le soutenir; leur adresse, le soulever; leur ingénieuse tendresse, deviner ses desirs et ses maux.

Ah! du moins si cette cruelle infirmité n'agissoit que sur les corps! Mais l'engourdissement dont elle est la cause, retient souvent les facultés de l'esprit dans l'inaction la plus déplorable. Cette maladie enfin est voisine de la mort, pour me servir de l'expression de l'Ecriture; et le malheureux qui en est accablé, est bien plus à plaindre que l'enfant qui n'a point encore l'usage de ses facultés et de ses forces.

Orgueilleux qui m'entendez, reposez-vous, si vous l'osez, sur votre puissance et vos talens! Voyez l'homme à son berceau et dans tous les âges de sa vie, en proie aux malheurs, à la foiblesse, je l'ai dit, à une presque nullité!

Mais si ce spectacle est déchirant et pénible pour la nature, jetons les yeux sur nous-mêmes, et considérons avec soin les différentes infirmités qui affligent notre ame.

Et combien en est-il qui méritent encore plus votre compassion ?

Oui, mes Frères, et j'ose l'assurer, si, dans l'ordre physique, la paralysie est une des plus redoutables maladies, que dirons-nous, dans l'ordre moral, de cette situation où se trouve une ame frappée d'indifférence pour tout bien, d'une insensibilité habituelle sur les vérités comme sur les devoirs de la religion, d'un appesantissement dans l'exercice de la prière, qui en détruit le goût, qui en arrête l'effet ; situation d'autant plus funeste, que celui qui l'éprouve, en connoît et en craint moins le danger ? Et n'est-ce pas là vraiment une paralysie spirituelle, malheureusement trop commune parmi les chrétiens de nos jours ; et par un malheur plus affreux encore, maladie peu redoutée par ceux qu'elle affecte, qu'elle accable le plus ?

Apprenons-en les dangers, en rapprochant cet état de celui des malades que Jésus-Christ va guérir. Sur ce miracle, comme sur le précédent, choisissons quelques exemples parmi tous ceux qu'il délivre de cet état, et voyons les différens caractères de la paralysie spirituelle, que nous ne cherchons pas à prévenir ou à dissiper.

Trois sortes de paralytiques attendrissent et intéressent ce divin Pasteur. Ici c'est le Centenier, qui l'implore en faveur de son serviteur, retenu dans sa maison, et abattu

par cette infirmité : *Jacet in domo.* Là c'est le Paralytique de trente-huit années, qui sur le bord de la piscine probatique, sollicite son secours. Plus loin, on s'empresse d'en descendre un autre par le toit de la maison, pour le mettre sous ses yeux.

Ces hommes, dans ces trois différentes infirmités, nous figurent celles de notre ame. Le premier est le plus digne de commisération. Il est retenu, accablé dans la maison : *Jacet in domo.* Et en effet, si son état eût été moins douloureux, la foi du Centenier étoit assez vive pour qu'il le présentât lui-même à Jésus-Christ. Cet infortuné n'est-il pas, en cela même, l'image de ceux qui, trop habitués à écarter toutes pensées qui les ramènent à la religion, se mettent dans l'impossibilité presque totale d'aller à Jésus-Christ? On néglige de rendre à Dieu, aux différentes heures du jour, l'hommage que lui doit la créature : on laisse écouler les solennités les plus touchantes, sans prendre part aux exercices publics de la religion; jamais, ou presque jamais, on ne prête l'oreille, ou l'on est indocile aux exhortations du ministre qui en parle le langage; plus rarement encore on lit, on étudie, on médite les livres qui renferment les vérités du salut; les années se succèdent; et malgré le précepte de l'Eglise qui nous ordonne de faire l'aveu de nos fautes, de nous purifier, de nous asseoir au banquet sacré, on

reste, dans une fausse sécurité, séparé, éloigné des choses saintes : ni les promesses de Jésus-Christ, ni ses menaces, ni les anathèmes de l'Apôtre, ni les foudres de l'Eglise, ni les avantages de la paix du cœur et d'une sincère réconciliation ne peuvent nous ébranler; comme le malade de l'Evangile, on languit dans sa maison ; on vit dans la mollesse, dans une indolence d'autant plus à plaindre, qu'on se croit le plus souvent irrépréhensible ; et pourquoi ? parce que, se dit-on, la conscience n'a pas à rougir de désordres grossiers, de ces écarts honteux qui sont l'opprobre du libertin et de l'impie : mais on ne pense pas que cette vie, déjà criminelle aux yeux de Dieu, conduit celui qui s'y abandonne, à la damnation et à la mort ; on ne voit pas que cet état est le plus grand obstacle à la conversion et au repentir, *jacet ;* qu'il entretient l'ame dans un dégoût presque insurmontable de l'affaire du salut : on oublie, ou l'on veut oublier, que le temps refusé à la piété, à la prière, est accordé sans remords et sans réserve à la mollesse, à une stérile oisiveté : on veut ignorer enfin que, si un jour quelques sentimens intérieurs, quelques desirs rappellent à la religion et à ses devoirs, il faudra se faire une violence inconcevable pour sortir de cette indifférence et dissiper cet engourdissement.

Ah ! mes Frères, s'il en est parmi vous

quelques-uns frappés de cette infirmité, quel modèle n'a-t-il pas dans la conduite du Centenier; et dans celle de Jésus-Christ quel motif de confiance! qu'il imite ce vertueux Gentil, et qu'il n'hésite pas de dire avec lui : Seigneur, mon ame est appesantie; accablée : *Jacet in domo.* Quelque effort que je fasse pour l'élever vers vous dans la prière, elle retombe toujours sous le poids de son infirmité : *Jacet.* Elle est dénuée de cet amour qui donne la vie et le mouvement à ses pensées, à ses affections. Vous l'excitez par de vives inspirations; vous la sollicitez par des exemples touchans; vous la ranimez par des exhortations réitérées; vous la frappez de salutaires afflictions; mais retenue dans les liens d'une longue habitude, elle éprouve son impuissance et sa foiblesse : *Jacet.* Un seul mot de votre parole, ô mon Dieu, la guérira : *Dic tantum verbo.*

Et cette prière obtiendroit de la miséricorde prévenante et charitable de Jésus-Christ la guérison de cette première espèce de paralysie spirituelle. La foi qui animeroit ces vœux ardens, la charité qui les sanctifieroit, pénétreroit jusqu'au ciel, rétabliroit cette ame dans son premier état, et la renouvelleroit pour Dieu et avec Dieu; ou du moins si elle ressentoit encore quelques restes d'engourdissement ou d'insensibilité, semblable au Paralytique de trente-

huit ans, elle trouveroit comme lui de nouvelles ressources pour sortir de ce malheureux état.

Qu'il étoit triste et affligeant celui auquel cet homme étoit réduit depuis tant d'années ! Ses plus beaux jours étoient consumés : mais du moins si le sentiment de ses maux semble ajouter à leur vivacité, il porte avec lui quelque consolation, celle d'en connoître la rigueur et de pouvoir étudier les moyens de les adoucir ou de les dissiper. Il s'étoit en quelque sorte fait traîner jusqu'au bord de la piscine ; et pour obtenir sa guérison, il ne lui manquoit que quelque main secourable qui pût l'aider à y descendre et s'y plonger au moment que l'Ange venoit en remuer l'eau, pour en éprouver l'efficacité : il trouve enfin dans un Dieu de charité, dans Jésus-Christ, les secours dont il étoit privé depuis si long-temps.

Vous reconnoîtrez-vous à ces traits, ô vous, Chrétiens, dont cet homme est l'image, vous qui fidèles en apparence aux devoirs de la religion, fréquentez, je le veux, nos temples, assistez à nos instructions, prenez part à nos cérémonies, mais dont les cœurs froids et languissans n'entrent jamais dans les sentimens de ferveur qu'inspirent les solennités ? Ils se sont quelquefois placés près de la piscine salutaire ; ils sont tous les jours témoins des prodiges que l'Ange du Seigneur opère : mais, ô insensibilité ! ô

indolence criminelle ! des années entières s'écoulent dans l'éloignement des sacremens, parce que ces chrétiens n'ont pas le courage et la force de se plonger eux-mêmes dans la piscine, ou, ce qui n'est pas moins déplorable, on les entend se plaindre d'être sans appui et sans guide : *Hominem non habeo.* Eh ! pourquoi, leur répondrois-je, êtes-vous dans ce dénuement ? Pourquoi mettez-vous si peu d'attention dans le choix de celui qui doit vous diriger ? Pourquoi cherchez-vous celui qui vous connoît le moins, et qui, plus souvent encore, est moins connu de vous ? *Hominem non habeo.* Pourquoi tant de soins pour ne pas appeler vos Pasteurs, chargés spécialement du soin de connoître et guérir vos maladies ? *Hominem non habeo.*

Et sous ce criminel prétexte, combien de chrétiens sont peu effrayés des suites de cette situation ? C'est à eux que l'Ange de l'Apocalypse adresse ce reproche : Vous paroissez vivans : vous avez la réputation d'un chrétien fidèle, *nomen habes quod vivas ;* mais considérez un instant vos œuvres : soyez juge et juge intègre pour vous-même, et dites-nous si vous en compterez beaucoup qui portent ce caractère de charité, qui constitue la vie du disciple de Jésus-Christ ? Vos actions les plus louables en apparence contribuent-elles à la gloire de Dieu ? sont-elles un hommage pur et sincère que vous lui

rendez ? Vous conduisent-elles à votre sanctification ? Ne sont-elles pas le résultat de votre caractère personnel, de votre goût, de votre choix particulier ? *Nomen habes quod vivas ?* Ne les faites-vous pas pour paroître justes aux yeux du monde ? Soyez alarmés, mes Frères : ces œuvres seront pour vous des œuvres de perdition et de mort, *sed mortuus est.* Vous êtes semblables au Paralytique grabataire de l'Evangile, vos années se consument ; adressez-vous sans délai à Jésus-Christ, Dieu et homme tout ensemble : homme, il vous secourra ; il est venu compatir à vos langueurs : Dieu, il dira ces paroles consolantes : Levez-vous, *surge ;* emportez votre lit, *tolle grabatum tuum ;* c'est-à-dire, secouez cette paresse qui vous retient dans l'inaction ; exercez-vous aux œuvres saintes de la pénitence et de la piété chrétienne ; que l'humilité les précède, que la charité les anime, et marchez dans les voies de la sainteté et de la justice, *et ambula.* Sortez de cette pesanteur, de cette immobilité que vous avez eue trop longtemps pour le bien ; que ce lit, sur lequel vous êtes resté dans l'assoupissement, soit le premier fardeau dont vous soyez chargé, pour commencer et reprendre les travaux conformes à votre état ; que ce lit, autrefois le théâtre de votre mollesse, devienne l'instrument de votre pénitence : *Tolle grabatum tuum.*

Si ce genre d'infirmité paroît moins à plaindre que le premier, il est souvent le plus difficile à guérir : tant est dangereuse la sécurité de celui qui l'éprouve ! Le serviteur du Centenier, accablé du poids de ses maux, ne paroît pouvoir faire pour sa guérison ni démarches ni efforts : il est abattu, *jacet;* mais il trouve dans les sentimens d'un maître charitable et dans la miséricorde de Jésus-Christ tout ce qu'il faut pour suppléer à son indigence et à sa foiblesse. Ainsi les grands coupables, quoique plus éloignés du salut, trouvent dans les larmes de l'Eglise leur mère, dans les gémissemens de leurs frères, dans les prières des fidèles, un puissant secours pour solliciter leur conversion : mais ceux qui, comme le Paralytique de trente-huit ans, ont persévéré dans une funeste négligence et une continuelle langueur, excitent moins la compassion, intéressent moins le zèle, sont souvent plus exposés à l'oubli des fidèles : rarement ils éprouvent les secours de la charité ; quelquefois ils se plaignent de n'en point recevoir, *hominem non habeo ;* et sont ainsi bien près de l'abandon de Dieu.

Pécheurs endurcis, tremblez pour votre état : quelquefois des terreurs salutaires vous agitent, vous inquiètent ; si vous vous assoupissez toujours au milieu de ces alarmes, *dormivi conturbatus ;* si vous vous faites une paix dans le crime, si vous étouffez ces

desirs de réconciliation, si vous ne faites que vous présenter au bord de la piscine, si vous vous contentez d'attendre les secours d'un ami ou d'un proche, sans invoquer vous-mêmes votre unique libérateur, n'espérez pas sortir de cette paralysie, n'espérez pas entendre ces paroles consolantes : Levez-vous, soyez guéri ; *surge, tolle grabatum tuum.* Mais, ô mon Dieu, les abandonnerez-vous ? Votre miséricorde, votre grace puissante seroit-elle affoiblie ? A votre voix, les boiteux sont redressés, les paralytiques rendus à l'activité : *Claudi ambulant.* Renouvelez parmi nous ces prodiges, et méritons-les par une humble et sincère pénitence.

Justes qui m'écoutez, il est une tiédeur qui tient en quelque sorte de la paralysie spirituelle, et qui peut vous y conduire insensiblement, si vous négligez d'y appliquer un prompt remède. Voyez-en avec moi la figure dans le troisième miracle que Jésus-Christ opère en faveur du Paralytique dont il me reste à vous parler.

Il est frappé de la même infirmité que les deux premiers. Mais son état est moins pénible. Comme eux, il ne peut marcher ni agir. Comme le premier, il n'est ni retenu, ni abattu dans sa demeure. Comme le second, il n'est pas privé de mains charitables qui peuvent contribuer à son soulagement. Il est conduit à Jésus-Christ, qui étoit alors

dans la maison d'un Pharisien. La multitude de ceux qui en assiégent la porte, empêche ses amis de pénétrer jusqu'aux pieds du Sauveur : mais est-il pour l'amitié, que dis-je ? je me trompe, est-il pour la foi des obstacles insurmontables ? L'effort le plus constant et le plus pénible n'effraiera jamais celui dans lequel vit et règne cette puissante vertu.

Le Paralytique est transporté sur le toit de la maison ; et à l'aide des bras bienfaisans qui le secourent, il est descendu sous les yeux de Jésus-Christ : ce moyen vous paroît étrange, mes Frères ; mais que n'inspire point le desir d'obtenir sa guérison ? et le succès qu'il éprouve ne doit-il pas exciter, animer la confiance de ces ames tièdes qui connoissent leur langueur et desirent quelquefois d'en sortir ?

Ah ! lorsque nous vous invitons à l'humilité, la prière et la confiance ; lorsque nous voulons ranimer en vous la ferveur de la charité, ne venez plus nous dire que vous sentez un fond d'orgueil indomptable, une dissipation d'esprit impossible à fixer, un relâchement que votre piété ne peut arrêter ; ne venez pas nous dire que votre découragement est tel, que votre ame devient comme une terre aride et desséchée ; que votre cœur n'a plus de goût ni de desir pour les choses du ciel : je vous répondrai que ce sont tous ces prétextes qui ali-

mentent votre indolence ; que cette espèce de paralysie, toute déplorable qu'elle est, n'est pas sans remède : je vous dirai qu'il est encore pour vous des amis chrétiens et fidèles dont le zèle peut aider, suppléer même à la tiédeur de vos prières. Je vous dirai : Jésus-Christ vous attend dans la maison qu'il s'est choisie pour y exercer ses miséricordes : et pour obtenir un prodige de sa bonté, il faut se faire violence, écarter la foule qui empêche d'arriver jusqu'à lui, en gémissant sur ces nombreuses distractions qui vous obsèdent dans la prière : il faut multiplier ses efforts, ne point se lasser, se faire transporter au lieu le plus élevé de la maison, c'est-à-dire, élever son ame à la considération de la grandeur, de la bonté, de la puissance de Dieu. Je vous dirai : Parvenez à Jésus-Christ, percez le toit qui le couvre ; c'est-à-dire, croyez humblement, soumettez votre raison aux vérités de la foi, malgré les voiles impénétrables qui enveloppent ses mystères. Portés sur les bras de la charité active, vous serez émus par la reconnoissance, et bientôt elle pénétrera vos cœurs de la charité qui les guérira. Dès-lors le feu de l'amour dissipera cette tiédeur ; et vous entendrez aussi cette consolante réponse que Jésus-Christ fait à ce paralytique : Vos péchés vous sont remis : *Dimittuntur tibi peccata tua.* Cette immobilité, cette pesanteur dont vous étiez frappés, céderont à de

pareilles dispositions. L'humilité dans la prière, la soumission dans la confiance, la persévérance dans les efforts, la charité dans les desirs ; voilà le remède puissant, comme le préservatif efficace de cette langueur où mènent la négligence et l'infidélité.

Qu'elle est à plaindre, mes Frères, cette espèce de paralysie ! Que d'ames en sont frappées ! Pour les justes, elle est le principe des chutes les plus funestes. Peu à peu elle détruit en eux la vie de la grace ; elle les enveloppe de liens qui, foibles dans leur commencement, ne leur inspirent aucune crainte, mais qui, par la suite, fortifiés par l'habitude, finissent par les accabler de leur pesanteur. Pour les pécheurs, elle est un signe de mort : et quand cette maladie continue ses ravages, elle devient le germe certain de la réprobation.

Que cette pensée profonde soit donc le sujet d'une juste commisération pour les autres, et de vraies alarmes pour nous-mêmes ! Aussi l'Eglise, éclairée, dirigée par l'Esprit saint, mère prévoyante et charitable, pénétrée de nos véritables besoins, nous suggère dans sa liturgie une prière bien propre à dissiper, à éloigner cette infirmité.

Seigneur, s'écrie-t-elle, que votre miséricorde, que votre toute-puissance se manifestent, et venez nous secourir : *Excita potentiam tuam, et veni.* Nos cœurs se sont

appesantis, en se livrant au monde et à ses illusions : que toutes les lumières de votre sagesse chassent les ténèbres qui nous environnent ; que tout l'effort de votre bras nous fasse sortir de l'engourdissement qui nous accable : *Magnâ nobis virtute succurre.* Nos péchés multipliés ont mis un intervalle immense entre le créateur et l'homme : le poids de nos iniquités s'oppose à nos desirs, à nos travaux pour nous élever jusqu'à vous : *Peccata nostra præpediunt.* Grand dans vos prodiges, parlez, Seigneur, et nos chaînes se briseront ; parlez, et nos péchés seront effacés ; rendez nos cœurs à la charité, elle remédiera à nos langueurs, et nous marcherons fermement sur la terre dans la voie de vos commandemens, pour arriver aux bienfaits que vous nous avez préparés dans le sein de votre miséricorde et dans l'éternité : *Indulgentiæ tuæ propitiationis acceleret.* Ainsi soit-il.

JÉSUS-CHRIST REND L'OUÏE AUX SOURDS.

Aures surdorum patebunt. Isaï. cap. 35, v. 6.

Les oreilles des sourds seront ouvertes. *Isaïe, chap 35, v. 6.*

Le Prophète, que les saints Pères, d'un commun accord, appellent l'Evangéliste anticipé, venoit d'inviter Jérusalem à se

réjouir et à célébrer les grandeurs de son libérateur : il annonçoit les signes auxquels il seroit facile de le reconnoître. Vous l'avez entendu prédire que ce Dieu redresseroit les boiteux. Dans celle-ci, il vous dit : Les oreilles des sourds seront ouvertes, *aures surdorum patebunt.* Ce concert admirable entre la prédiction et l'événement sera-t-il donc toujours perdu pour la conviction des prétendus chrétiens de nos jours? L'ouïe est rendue aux sourds : *Surdi audiunt.* Et telles sont les preuves que Jésus-Christ donne de sa mission divine aux disciples de Jean-Baptiste, aux Juifs, à ceux de sa nation pour le salut desquels il étoit venu, qu'il donne enfin au monde entier. Quel étoit donc l'aveuglement des Juifs, lorsque la vérité les environnoit de ses lumières, lorsque les paroles du Prophète qu'ils connoissoient, celles du Messie qu'ils entendoient, ce double témoignage enfin si frappant, si persuasif, devoit être pour eux tout à la fois convaincant et irrésistible ?

Mes Frères, vous les condamnez dans votre cœur. Eh bien ! vous vous êtes jugés. Ils ont fermé l'oreille de leur cœur; par un jugement terrible de Dieu qu'ils n'ont plus voulu entendre, ils se sont endurcis. Comme eux, vous êtes affligés de cette redoutable infirmité ; et le Prophète, en vous annonçant que les oreilles des sourds seront ouvertes, *aures surdorum patebunt ;*

Jésus-Christ, en le confirmant par ce prodige, les sourds entendent, *surdi audiunt ;* l'Église, en vous transmettant ces pensées et vous expliquant ce miracle, ne vous disent-ils pas, que cette maladie corporelle n'est que l'image d'une infirmité spirituelle que l'avénement de Jésus-Christ est venu dissiper parmi les Juifs comme chez les chrétiens, *aures surdorum patebunt?* Et vous voyez encore avec moi combien peu redoutée, et néanmoins trop commune, elle doit exciter nos alarmes, comme le prodige, par lequel nous en sommes guéris, doit exciter notre reconnoissance, et notre vigilante attention, en être le préservatif.

La surdité, dans l'ordre de la nature, est une affliction dont chacun craint les effets. L'alarme, l'inquiétude que plusieurs en conçoivent, est telle, qu'ils vont jusqu'à préférer une cécité complète. L'aveugle conserve, disent-ils, le sens qui le lie à la société, et qui en est l'heureux véhicule. Il ne perd rien de cet agrément qu'y répandent l'épanchement du cœur et les connoissances de l'esprit. L'homme frappé de surdité est, pour ainsi dire, retranché du monde ; il n'entend plus ; il est étranger à ce qui l'environne. C'est un voyageur qui peut à peine habiter un pays dont l'idiome lui est inconnu.

Sans chercher ici à combattre cette opinion que l'expérience détruiroit aisément, si

on pouvoit la desirer, je dis que dans l'ordre moral, il est plus facile souvent de remédier à l'aveuglement spirituel, que de dissiper cette espèce de surdité. Et pourquoi ? L'Apôtre nous l'apprend : la foi naît de l'instruction que nous entendons, *fides ex auditu*. Les vérités du salut ne parviennent jamais à celui qui refuse de les entendre. L'aveugle d'esprit est quelquefois éclairé par la vérité qu'il entend, les événemens qui le frappent, les afflictions que Dieu lui ménage. Mais celui qui est sourd est naturellement endurci : l'instruction qu'on lui adresse, les accidens dont il est le témoin, les tribulations qui le châtient, rien ne l'ébranle, rien ne l'étonne.

C'est cette surdité que ce divin Sauveur vient guérir, autant que celle des malades qu'on lui présente : *Aures surdorum patebunt*.

N'endurcissez pas vos cœurs, mes Frères, et voyons dans les moyens que Jésus-Christ emploie en faveur d'un de ces malheureux, comment nous devons travailler à nous garantir de cette affligeante situation. Attention, s'il vous plaît.

Seroit-ce pour nous inspirer plus de crainte de la surdité spirituelle, que l'Evangile ne nous présente qu'un seul homme frappé de cette infirmité, qui en obtienne la guérison ? Il est dit ailleurs que parmi les malades qui

se trouvoient sur le passage de Jésus-Christ, on lui présentoit des sourds ; nous voyons même que le possédé du démon que Jésus-Christ guérit en présence des Pharisiens, étoit en même temps sourd et muet ; mais que de réflexions alarmantes ne nous inspire pas ce seul exemple ? Cette maladie, dont est frappé un si grand nombre d'hommes, n'intéresse-t-elle donc pas celui qui vient instruire le monde ? ou bien ce monde lui-même ne connoît-il pas ce malheureux état ; ou bien enfin son endurcissement est-il si profond, qu'il dédaigne d'aller à celui qui seul possède les paroles de la vie éternelle, et qui remédie à nos infirmités ?

Quelle terrible alternative me trouble et m'agite, mes Frères, sur-tout en ne trouvant, pour vous instruire aujourd'hui, que le miracle qu'opère Jésus-Christ sur celui qu'il guérit auprès de la mer de Galilée ? Il ne vous a pas échappé sans doute, en entendant le récit de ce prodige, de remarquer qu'on l'amène à ce divin Sauveur : *Adducunt ei surdum.*

Premier effet de cette maladie. Qu'il est difficile, je dis plus, qu'il est rare que le premier mouvement d'une ame affligée de la surdité spirituelle, la porte, la ramène à Dieu et à ses maximes ! Une funeste expérience nous apprend même que cette première démarche est moralement impossible. Oui, Chrétiens, et c'est ce qui doit

redoubler nos frayeurs. Car ce qui cause cette maladie, dit l'apôtre S. Paul, c'est un prestige, un nuage épais, un fantôme séduisant, une espèce d'enchantement, *fascinatio*, c'est-à-dire, une ivresse de plaisir, un goût de dissipation qui entraînent presque invinciblement à toutes les joies du siècle; on recherche dès-lors toutes ses illusions; on fréquente les assemblées les plus mondaines; on veut participer à toutes ses fêtes. Alors l'esprit ne s'occupe que de distractions et de divertissemens. Le cœur ne se plaît que dans le tourbillon de la folie; les yeux sont éblouis de ses spectacles; les oreilles ne veulent plus entendre que le langage des passions. Et comment sera-t-il possible que, dans cet état, les vérités du salut se fassent entendre? Quels effets salutaires pourront produire les ministres de l'Evangile, pour effacer, détruire les impressions profondes qu'a faites sur le cœur une vie consumée dans les amusemens, les uns, coupables, les autres, dangereux, presque tous, défendus? Qui pourra donner à la parole sainte son efficacité, à moins qu'on ne soit amené à Jésus-Christ, ou par des événemens qui interrompent tout-à-coup cette vie molle et dissipée, ou par les prières ferventes de quelques ames pieuses et fidèles qui sollicitent une véritable conversion? Ah! un pécheur de ce caractère jouira d'une apparente tranquillité au milieu de ces

plaisirs mensongers et fugitifs, et conservera, qu'ai-je dit ? il vieillira dans les vices, les plaisirs et les folies de la jeunesse.

Qui que vous soyez, ô vous qui voyez, ou qui connoissez des ames entièrement livrées aux séductions ou aux charmes criminels du monde, ne cessez jamais d'intéresser, de solliciter Jésus-Christ en leur faveur ! Si vos avis, si vos reproches, si vos exemples sont infructueux, conduisez-les à ce Dieu par vos gémissemens et vos prières. *Adducunt ei surdum.*

Placé devant le Sauveur, comment obtiendra-t-il sa guérison ? Quel sera le remède à son infirmité ? Appliquons-nous à l'étudier, puisqu'il peut tout à la fois nous préserver et nous guérir. Premièrement : Jésus-Christ sépare ce malade de la foule : *Apprehendens de turbâ seorsùm.* 2°. Il met ses doigts dans ses oreilles : *Misit digitos suos in auriculas ejus.* 3°. Il élève les yeux au ciel : *Suspiciens in cœlum.* 4°. Il gémit : *Ingemuit.* 5°. Enfin il prononce cette parole si sainte, si efficace, *Epphetha,* qui veut dire, ouvrez-vous, *quod est, adaperire ;* et chacune de ces actions répond à un des effets de cette terrible maladie.

Il le sépare de la foule : *Apprehendens de turbâ seorsùm.* C'est-à-dire, que pour traiter cette maladie, il la prend dans son principe. Je vous l'ai déjà dit, mes Frères, il faut rompre avec le monde ; son tumulte et ses

plaisirs, ses assemblées et ses agitations, son commerce et son langage, deviennent la source de cette surdité qui nous rend insensibles aux vérités du salut. Ce n'est point en aimant ses maximes, ce n'est point en s'asservissant à ses usages, qu'on apprend à goûter la morale de l'Évangile, contraire à ses inclinations corrompues. La voix de Dieu ne peut se faire entendre au milieu de tant de dissipations. Elle impose aux mondains des devoirs plus sévères, ils la rejettent; un joug, selon eux, trop pesant, ils le secouent. Que dis-je? ils ne l'entendent point; ils ne sont attentifs qu'à des maximes contraires. Semblables aux Juifs, ils ne sont courbés que vers les choses de la terre, et ils ne peuvent sortir de cet état accablant.

Que faut-il donc pour disposer ces pécheurs à entendre la voix de Jésus-Christ? Les séparer de la foule, *de turbâ seorsùm;* les éloigner de cet air contagieux qui les a viciés, les arracher à ces pensées inutiles ou dangereuses qui ne cessent de les assaillir, de ces conversations souvent criminelles, auxquelles les entraînent, tantôt une lâche timidité, tantôt une audace téméraire, presque toujours une imagination ardente et un cœur perverti; il faut les détacher de ces liaisons suspectes qui les séduisent, de ces spectacles qui les amollissent, de ces amusemens qui les égarent.

Et si cette disposition regarde seulement ceux d'entre les pécheurs qui sont frappés de tout le poids de cette infirmité, est-elle donc inutile pour le commun des chrétiens, pour ceux même qui se font gloire de marcher plus exactement dans les sentiers de la justice ? Non, mes Frères, non. Si dans l'ordre de la nature cette maladie a ses périodes et ses degrés, si c'est déjà une affliction pénible de ne pouvoir plus prendre, dans les sociétés, la même part aux entretiens de ses proches et de ses amis, parce qu'on éprouve un commencement de surdité, cet inconvénient dans l'ordre moral est-il donc moins sensible ? Combien de chrétiens trop répandus au-dehors, trop livrés aux affaires de la politique, trop attachés aux conversations des pécheurs, ou à leurs plaisirs, ce semble, les plus légitimes ; combien, dis-je, s'endurcissent insensiblement sur les objets du salut? On partage des compagnies qu'on se croit permises ; on s'accoutume à des dissipations prétendues légères ; on n'est plus aussi touché dans la prière, aussi frappé des vérités du salut, aussi fidèle aux vertus que l'Evangile et la charité nous ordonnent ; on ne se renferme plus avec le Sauveur du monde ; on est moins ému de compassion en faveur de l'indigence, et les oreilles du cœur se ferment par degrés aux vérités de la religion. Ah ! si, jusqu'à ce jour, vous n'avez point

redouté ce premier caractère de la surdité, apprenez à le connoître; il n'est pas le moins dangereux : apprenez à y appliquer le remède que Jésus-Christ vous prescrit, si vous ne voulez pas tomber dans un état plus pénible encore.

Cet état nous est désigné par le second moyen que ce divin Pasteur emploie pour guérir le malade de notre Evangile. Il met ses doigts dans ses oreilles : *Misit digitos in auriculas ejus.* Que ce moyen est propre à distinguer la surdité, des autres infirmités spirituelles! Pour celles-ci, Jésus-Christ se contente d'ordonner : *Je le veux,* dit-il, *soyez guéri; allez, et ne péchez plus : votre foi vous a sauvé* : ou bien il indique aux infirmes une pratique douce et facile. *Allez vous montrer aux prêtres; allez vous purifier dans la piscine:* Mais ici il ne faut pas moins que le doigt de Dieu, ce doigt puissant qui, selon l'expression d'un prophète, balance, soutient ou ébranle l'univers entier. Et pourquoi ? Ah! pouvez-vous le demander? Votre cœur n'a-t-il pas déjà prévenu la réponse ? C'est que la surdité spirituelle est la suite de l'opiniâtreté la plus invétérée. On a fermé long-temps l'oreille à la voix de Dieu, qui parle par autant de bouches que de créatures sur la terre; on s'est volontairement endurci aux reproches, aux avis, aux préceptes qu'il prodigue avec tant d'abondance; on a étouffé les cris de la

conscience, même lorsqu'elle réclamoit en faveur de la justice et de la sainteté de la morale ; on en est venu, non-seulement à ne plus entendre, mais même à ne plus admettre la parole de Dieu même, lorsqu'elle redoubloit de toutes parts ses avertissemens.

Il faut alors, pour remédier à cette infirmité, que la main de Dieu agisse ; il faut qu'il ébranle toutes nos fibres par sa puissance; il faut qu'un effort de sa grace lève les obstacles que le pécheur a mis à sa conversion et à son retour ; qu'elle ouvre la voie par laquelle sa sainte parole arrive à notre cœur ; qu'elle nous rende attentifs aux instructions qu'il daigne nous donner.

O vous, que le Seigneur a préservé jusqu'alors de cette infirmité, évitez d'en éprouver les malheureuses atteintes par une négligence qui vous y conduiroit bientôt ! Si sa miséricorde est généreuse à l'égard du sourd qu'il guérit ; si elle jette dans vos cœurs l'espérance ; si vous voyez que ce Dieu, pour lui rendre l'entendement, va jusqu'à mettre lui-même son doigt dans ses oreilles; qu'une orgueilleuse présomption ne vous séduise pas jusqu'à vous roidir contre la pratique d'une vigilance chrétienne ! Dieu sans doute est fécond dans ses graces, magnifique dans ses bienfaits ; mais s'il ne les doit à personne, et si, par un prodige de charité, il vous fait entendre

sa voix, *si vocem ejus audieritis*, pourquoi vous exposeriez-vous à cet endurcissement? Oserez-vous espérer que, par un nouveau prodige, il mettra son doigt dans votre oreille pour vous guérir, *misit digitos?* Ah! plutôt, rendez vos cœurs dociles à sa parole sainte, et que cette divine semence y fructifie pour votre salut! Faites-vous une règle invariable de l'entendre et de l'observer! Faites plus encore; unissez-vous à Jésus-Christ dans le troisième moyen qu'il emploie pour opérer cette guérison!

Il lève les yeux vers le ciel : *Suspiciens in cœlum.* Et n'est-ce pas nous avertir, qu'une des causes les plus évidentes de la surdité spirituelle, est cette malheureuse disposition des pécheurs qui n'aiment, ne desirent, ne recherchent que les objets terrestres et sensibles, *Statuerunt oculos declinare in terram.* On vit, comme si on ne devoit jamais quitter cette terre d'exil. On oublie que l'homme n'y est que voyageur ; toutes les pensées, les desirs, les affections n'ont d'objet que sa possession. C'est le crime que Dieu reproche le plus souvent aux Juifs : c'est le vice que Jésus-Christ condamne dans ses Apôtres avant son ascension. L'homme rapporte tout à ses sens ; il ne forme de liaisons, n'enfante de projets, ne se livre à des entreprises, qu'autant qu'elles peuvent, selon lui, l'amener à un prétendu bonheur fictif et chimérique. La foi lui pré-

sente inutilement l'éternité ; le tableau du ciel lui en peint les délices ; il préfère à toutes ces images les plaisirs terrestres et grossiers : il a beau en sentir le vide et le néant ; ses goûts charnels ne peuvent l'élever à une félicité, qui seule peut le satisfaire.

Et ne pensez pas que ce désordre ne se trouve que parmi une classe de pécheurs corrompus : non, Chrétiens ; reportez les yeux sur vous-mêmes. Vous qui croyez appartenir au troupeau fidèle de Jésus-Christ, ce défaut est le vôtre. On trouve le moyen d'allier les pratiques de la religion, avec une vie frivole et mondaine. La fortune, la santé, l'établissement, voilà ce qui vous occupe ; l'éducation de vos enfans est même dépravée par ces pensées toutes humaines. Vous pensez à multiplier vos richesses, et non à acquérir le ciel, ni la perfection qui y conduit ; on règle la piété sur ses goûts, la religion sur les fantaisies, la vertu sur son caractère : et rien de tout cela n'est sanctifié par la charité. Est-il, je vous le demande, une disposition plus déplorable ? Levez les yeux vers le ciel : *Suspiciens in cœlum.* Créés à l'image de Dieu, devez-vous la dégrader par des pensées toutes matérielles ? Ouvrage le plus parfait de Dieu, devez-vous le confondre avec des objets terrestres et inanimés ? Appelés à l'immortalité, héritiers de Dieu, cohéritiers de

Jésus-Christ, vous bornerez-vous à desirer, à posséder ce qui n'est que fragile et périssable ?

Jésus-Christ lève les yeux au ciel : *Suspiciens in cœlum.* Il nous apprend encore que c'est du ciel que vient notre secours et notre force : c'est Dieu seul qui élève cette tour, ce rempart qui nous protége contre nos ennemis, *Turris fortitudinis.* C'est celui qui a fait la terre et les cieux, qui peut nous préserver et nous guérir : jetez les yeux de tous côtés ; élevez-les jusqu'aux hommes les plus puissans, comme le dit David ; cherchez un asyle sur les plus hautes montagnes ; tous les secours humains sont inutiles : il n'est, pour nous secourir efficacement, que celui qui a créé la nature et qui la conserve. Levez donc les yeux vers ce ciel tout-puissant, ce ciel, votre véritable patrie ; et pénétrés de ces sentimens, ayez recours à ces gémissemens profonds que Jésus-Christ emploie.

Il gémit, *ingemuit ;* et quelle peut donc en être la cause ? Son père auroit-il donc refusé de répondre à sa prière ? Je sais, lui dit-il dans une autre circonstance, que vous m'exaucez toujours.

La nature refuseroit-elle de répondre à sa voix ? Toute puissance lui a été donnée sur toutes les créatures.

Auroit-il besoin de ces gémissemens que la douleur excite, et qui réparent la foiblesse

des justes? Il est le Pontife saint, innocent, exempt de toute tache du péché. Il gémit: *Ingemuit.* Il nous apprend, que les secours divins ne peuvent nous être accordés, qu'après de profonds gémissemens qui attestent la conviction où nous sommes de nos misères et de notre impuissance. Il gémit: *Ingemuit.* Il connoît la grandeur de la maladie, et il nous apprend, quelle doit être l'ardeur de nos desirs, pour en mériter la guérison. Il gémit, *ingemuit;* parce qu'il contemple nos maux et leur cause: il sait que cette surdité spirituelle rend ceux qui en sont frappés incapables de gémir sur eux-mêmes. Quelle est donc leur insensibilité! Chrétiens qui m'entendez, voulez-vous vous préserver de ce malheureux état? Gémissez de vos propres infirmités, lorsque votre chef soupire en considérant celles qui lui sont étrangères. La prière, dit S. Augustin, n'est agréable à Dieu, que lorsqu'elle est accompagnée de gémissemens. C'est à cette condition, qu'elle soutient nos ames souvent égarées par des distractions, ou agitées par le trouble. Qu'elle rassure notre esprit balancé par les inquiétudes, ou incertain dans ses doutes. Si vous avez gémi, dit ce saint Docteur, vous avez prié; parce que le gémissement est un acte d'humilité, un aveu de notre impuissance, un témoignage de notre confiance en Dieu, un hommage rendu à sa souveraine majesté.

Et combien de chrétiens sont sourds à

ces vérités ? Combien repoussent ces gémissemens salutaires ? Loin de pleurer pour obtenir le remède à leurs propres maux, ils ne craignent pas de railler le juste qui en a contracté l'heureuse habitude ; loin de gémir des prévarications dont ils sont les témoins, ils cherchent même à autoriser, ou à multiplier les leurs ; leurs gémissemens qui seroient si utiles pour les réformer, le deviendroient encore à ceux qui seroient les objets de leurs alarmes et de leurs prières.

Tant de dispositions de la part de Jésus-Christ ne sont encore que les heureux préliminaires de la guérison parfaite, que Jésus-Christ opère sur le sourd qu'on lui présente. Toute l'efficacité de ces remèdes est renfermée dans ce mot *Eppheta :* c'est-à-dire, ouvrez-vous. Jésus-Christ l'a prononcé, et alors les oreilles de ce malade sont délivrées de la surdité qui l'affligeoit. Jésus-Christ a parlé, et les sourds l'ont entendu : *Surdi audiunt.* Verbe du Père, Fils unique de Dieu, à vous seul étoit réservé ce prodige ! Votre parole devoit avoir cette toute-puissance, *aures surdorum patebunt.* Ouvrez-vous, *Eppheta ;* c'est le même Dieu qui a dit, et toutes choses ont été faites. Les élémens eux-mêmes se sont soumis à sa voix ; et l'homme pourra-t-il y être insensible ? Seigneur, disoit un Prophète, j'ai entendu votre parole, et j'ai été glacé de crainte ; *et timui.* Ouvrez-vous ; et ce mot annonce le prodige

qui devoit se perpétuer dans l'Eglise de Jésus-Christ, lorsque les Prêtres de la nouvelle alliance prononceroient en son nom cette même parole, et opéreroient, par sa grace, ce même prodige sur nos cœurs.

Il a été prononcé sur vous, sur moi, ce mot si puissant; et c'est à la miséricorde du Pasteur éternel qui l'a prononcé, que nous sommes redevables des vérités que nous entendons, des mystères que nous croyons, des promesses sur lesquelles nous nous reposons, des espérances qui nous consolent.

Il a été prononcé sur vous ce mot au baptême, et la foi a répandu dans vos âmes ce germe précieux que sa parole a fécondé et sanctifié : et ce mot *Ephetha* ne doit-il pas être le motif de vos méditations; je dis plus, l'objet de votre prière, dans toutes les circonstances où l'Eglise nous applique aux devoirs de notre religion?

Ouvrez-vous, *Ephetha*. Dès-lors vous avez pu entendre les Grandeurs de Jésus; et les avez-vous publiées? Vous avez pu entendre la voix de sa grace; et y avez-vous coopéré? Ses Apôtres, leurs successeurs, vos Pasteurs, ont fait mille fois retentir la trompette de l'Evangile au milieu de Sion : Brebis dociles, vous êtes-vous réunies à leurs accens? Êtes-vous rentrées dans le bercail, si vous en avez été égarées? ou y êtes-vous restées fidèles?

Ouvrez-vous, *Ephetha*. C'est ce que les

Ministres de l'Eglise vous disent chaque jour, lorsqu'ils paroissent au milieu de vous. Disons donc nous-mêmes ce mot sacré, lorsque nous nous disposons à entendre la parole de Dieu ; lorsque, dans l'intérieur de nos maisons, nous nous appliquons à de saintes lectures ; lorsque, dans les tribunaux de la pénitence, nous entendons les conseils sévères et charitables du Médecin que nous avons choisi. Disons-le, lorsque des exemples édifians viennent frapper nos yeux, lorsque des misères publiques émeuvent notre sensibilité, lorsque de grands événemens ou de grandes secousses politiques ou naturelles nous démontrent la main qui les dirige.

Ouvrez-vous ; c'est-à-dire, que notre cœur devienne attentif aux leçons que la bonté de Dieu nous ménage, que sa providence nous dispense ; qu'il ne s'endurcisse jamais au cri de la misère du pauvre, de notre besoin, au cri de notre conscience.

Disons au Verbe incarné, à Jésus-Christ, Grand dans ses miracles ; mais disons-lui avec autant d'humilité que de confiance :

Ouvrez, Seigneur, nos intelligences; que la voix de votre Esprit les pénètre et les éclaire ! Eloignez-nous de ce monde, qui ne peut que s'opposer à notre instruction et à la soumission à vos maximes ! Ecartez de nous ce qui pourroit nous endurcir ! Apprenez-nous à ne desirer que le ciel, à

gémir sur nous-mêmes, à n'écouter que vous, à ne suivre que vous, vous notre guide et notre maître sur la terre, notre consolation et notre joie dans l'éternité.

Ainsi soit-il.

JÉSUS-CHRIST GUÉRIT LES LÉPREUX.

Leprosi mundantur. Luc. cap. 7, v. 22.

Les lépreux sont guéris. *S. Luc, chap. 7, v. 22.*

Si les miracles que Jésus-Christ a opérés, et qu'il déclare lui-même être les preuves irrésistibles de la vérité et de la divinité de sa mission, n'étoient pas en même temps des caractères de sa Grandeur, il me seroit facile aujourd'hui, mes Frères, de la déduire de la guérison du Lépreux, en vous y faisant considérer, et la puissance qui guérit, et la sagesse qui parle, et la multitude infinie de sa bonté envers ceux qui étoient frappés de cette maladie. Dans ce miracle, plus encore que dans les autres, il nous y trace les règles de notre conduite, comme il nous découvre un nouvel objet de notre foi. Dans ce miracle, plus encore que dans les autres, il nous apprend que, fait homme pour nous, il n'a rien voulu opérer par sa puissance sur nos corps, qui ne soit la figure des prodiges, que sa grace et sa charité opèrent

sur nos ames. Que de merveilles, que de Grandeur se présentent à nos yeux dans la guérison des Lépreux ! Vous m'avez déjà prévenu, mes Frères, et vous avez reconnu que de toutes les maladies dont Jésus-Christ a daigné s'occuper, la lèpre est celle qui convient le mieux, pour signifier les différentes plaies, qui corrompent ou défigurent votre ame.

Maladie redoutable ! Aussi la loi de Moïse, qui se tait ou décrit peu toutes les autres infirmités, a soin de désigner celle-ci de la manière la plus distincte, et d'en énoncer tous les symptômes apparens, et les suites qui peuvent en résulter même dans l'habitation de celui qui en étoit affligé.

Maladie contagieuse ! et contre laquelle ce sage législateur ordonne des précautions si sévères, des observations si exactes et si scrupuleuses.

Mais cette loi insuffisante séparoit le lépreux, et ne le guérissoit point. Le Prêtre n'en étoit pas le médecin : après un examen rigoureux de la situation du malade, il avoit seul le droit de déclarer ou la présence de la maladie, ou sa guérison. Mais jamais il n'eut le pouvoir, ou d'en préserver celui qui en étoit menacé, ou d'en délivrer celui qui en étoit atteint. Il ne jugeoit enfin que ceux auxquels il devoit ou donner, ou interdire la liberté de vivre en société avec les hommes.

Ainsi, tandis que la lèpre figuroit d'une manière sensible le péché, figure lui-même de la plaie universelle du genre humain, la loi ne figuroit que très-imparfaitement le remède que la divine miséricorde préparoit à cette maladie; de même que le sacerdoce judaïque n'étoit qu'une image de celui de la loi nouvelle, il falloit donc que Jésus-Christ, ce médecin de nos ames, descendu du ciel pour leur rendre leur pureté entière, et rétablir, entre l'homme et l'Eternel, cette paix que le péché avoit violée et rompue; il falloit donc que Jésus-Christ nous offrît dans la conduite qu'il tient à l'égard des lépreux qui sollicitent leur guérison, les règles qu'auroient à tenir un jour l'Eglise et ses Ministres, pour purifier le pécheur des taches honteuses dont il est couvert aux yeux de Dieu.

Et tel devoit être le fruit de sa divine incarnation; l'Eglise n'eût-elle donc été que semblable à la synagogue? Ses Prêtres n'eussent-ils été que des simples organes, et non les dispensateurs de son ministère? Son Eglise ne devoit-elle pas être dépositaire du sacerdoce, de la puissance, de l'autorité et des graces de Jésus-Christ? A ce titre de Grandeur que ce divin Epoux imprime à son épouse, les Ministres de la loi nouvelle, bien différens de ceux de la loi de Moïse, qui ne contribuoient en rien à rendre la première santé aux lépreux, ses Mi-

nistres, dis-je, contribuent comme médecins et comme juges, à guérir les pécheurs de la lèpre spirituelle du péché, et à les rendre dignes d'habiter avec Dieu, et de rentrer avec lui dans la communication la plus intime.

En faut-il davantage, Chrétiens, pour vous prouver que de toutes les guérisons que vous offre l'Evangile, il en est peu de plus surprenantes que celle du lépreux? N'y voyez-vous pas briller de tout son éclat la puissance et la miséricorde, la justice et la bonté, que dirois-je, la Grandeur enfin de Jésus-Christ? Aussi quelle foule de réflexions utiles elle nous présente!

Presque toujours occupée du salut des pécheurs, et de leur affermissement dans la voie de la pénitence, l'Eglise, dans ses prières, dans ses cérémonies, et même jusques dans ses fêtes, semble nous rappeler toujours la nécessité de les purifier de cette lèpre désolante qui les afflige, ou de les en garantir. Qui que nous soyons, ayons la conviction que nous y participons en quelques-uns de ses caractères; et lorsque nous allons nous occuper de ce genre de maladie, appliquons-nous à apprendre les moyens d'en être guéris ou préservés. Il est peu de matières plus dignes de votre attention.

La lèpre étoit une maladie, qui paroît avoir été particulière et commune du temps

des Juifs. Elle naissoit, disent les savans Interprètes, de la corruption intérieure, et néanmoins ne faisoit paroître sa malignité que sur la peau, et changeoit la couleur de tout le corps. Elle étoit considérée et redoutée comme un très-grand mal, parce qu'étant contagieuse comme la peste, elle exigeoit que le lépreux, quelle que soit sa dignité, fût séparé, retranché de la société. Aussi nous voyons qu'elle est représentée, autant comme une plaie du ciel, dont Dieu frappoit des prévaricateurs, que comme une corruption de tempérament; c'est ainsi que Dieu a frappé de lèpre, Marie, sœur d'Aaron, à cause de sa jalousie contre Moïse, son frère; c'est ainsi qu'il punit et guérit le serviteur du prophète Elisée, à cause de son avarice; et Ozias, roi de Juda, au moment même où, dans sa présomption, il avoit usurpé les fonctions des Pontifes du Seigneur, en voulant présenter lui même l'encens à Dieu.

La peine que la loi établissoit étoit encore plus honteuse, plus humiliante qu'elle n'étoit sensible ou douloureuse. Tout homme, disoit-elle, qui sera infecté de la lèpre, et qui, par le jugement du Prêtre, sera séparé des autres, aura ses vêtemens décousus, *vestimenta dissuta*, la tête nue, *caput nudum*, le visage couvert de ses habits, *os veste contectum;* il criera qu'il est impur et souillé, *contaminatum ac sordidum se cla-*

mabit, et pendant qu'il sera lépreux, il demeurera seul hors du camp.

Plus d'une fois, sans doute, vous avez entendu faire la comparaison entre la lèpre et le péché : plus d'une fois vous en avez reconnu la vérité ; et dans ce rapprochement, vous avez pu appercevoir les caractères les plus effrayans et les plus sensibles d'une trop malheureuse ressemblance. Saisissons en les principaux.

La lèpre de l'intérieur se manifestoit au-dehors, et couvroit entièrement celui qui en étoit attaqué. Figure trop réelle de l'état d'un pécheur qui, aux yeux de Dieu, par ses révoltes, et souvent aux yeux des hommes, par ses scandales, devient un objet ou d'indignation, ou de mépris.

Le lépreux étoit un homme redouté, qu'on ne pouvoit fréquenter sans danger : la facilité avec laquelle se communiquoit ce genre de maladie, exigeoit une séparation rigoureuse de toute la société. Le roi Ozias fut chassé sévèrement du temple, aussi-tôt que la lèpre parut sur son front. Ainsi le pécheur, quoique uni extérieurement par les liens du sang ou de l'amitié, quoique invité, avec tous les fidèles, aux exercices publics ou particuliers de la Religion, est néanmoins séparé des justes, ne participe, tant qu'il est dans l'état du péché, à aucun des avantages de la justice, et est retranché de cette table sainte où s'asseyent seule-

ment ceux qui ont été purifiés par le sang de l'Agneau.

Le lépreux enfin, vous l'avez entendu, étoit, dans toutes ses actions, circonscrit par la loi : précautions scrupuleuses dans ses vêtemens, choix dans sa nourriture, distance de tout ce qui pouvoit intéresser ses affections ou ses besoins, tout étoit prescrit, ordonné, mesuré. Telle l'Eglise se conduit à l'égard des pécheurs, quand elle veut travailler à leur conversion. Conseils salutaires, jeûne et prière, éloignement du monde, détachement des frivolités, retour sincère à la justice, rien n'est négligé pour leur entière réconciliation.

Mais allons plus loin, et considérons les dispositions que Jésus-Christ exige de ces sortes de malades, lorsqu'ils veulent obtenir leur guérison, et voyons la conduite qu'il tient à leur égard, lorsqu'il se détermine à les guérir.

L'Evangile nous offre deux exemples de ce miracle. Un lépreux vient trouver Jésus-Christ, au moment où il descend de la montagne, après la première instruction qu'il a adressée au peuple. Dans une autre circonstance, dix lépreux viennent solliciter le secours du Sauveur.

Le premier nous figure ces conversions particulières dans lesquelles Dieu, semblable au bon Pasteur, paroît occupé du salut d'une seule brebis, et semble abandonner

les quatre-vingt-dix neuf autres, pour chercher celle qui est égarée.

La seconde nous rappelle ces événemens publics qui semblent naître à la suite d'effroyables renversemens, de désolantes calamités, ou de situations inespérées; événemens où un grand nombre de pécheurs font quelques efforts pour rentrer en grace avec Dieu. Mais dans l'une ou dans l'autre circonstance, nous voyons Jésus-Christ appliquer les mêmes loix, se prescrire les mêmes règles, dans les moyens qu'il emploie pour opérer leur guérison.

N'allez pas croire, mes Frères, qu'il soit nécessaire d'être, comme la sœur d'Aaron, tout couvert de la lèpre du péché, pour se soumettre à ses loix, ou obéir à ses règles; une seule tache, comme celle d'Ozias, suffit pour vous y obliger. Il suffit même de se voir exposé, par de nouvelles blessures, à cette funeste maladie, pour s'imposer les conditions, aussi justes que miséricordieuses, que Jésus Christ prescrit aux lépreux.

Première condition. Les lépreux de l'Evangile cherchent Jésus-Christ.

Deuxième condition. Ils crient vers lui.

Troisième condition. Ils lui exposent le danger de leur état.

Ils cherchent Jésus Christ : *Ecce leprosus veniens*. Ce n'est pas que, quand il s'agit de nous rapprocher de Dieu, le Seigneur attende

de nous les premières avances : *Quis prior dedit illi ?* Hélas ! c'est toujours sa miséricorde qui nous prévient : *Misericordia ejus prævenict me;* et s'il ne daignoit nous éclairer par des salutaires inspirations, nous réveiller de notre engourdissement par des exemples édifians, nous étonner par des événemens frappans, nous châtier par des calamités sévères, penserions-nous de nous-mêmes à retourner à lui ? Mais j'appelle chercher Jésus-Christ, lui dire comme David : Vous m'avez puni, mon Dieu, et vous m'avez éclairé, *Et eruditus sum ;* répondre comme Saul renversé sur le chemin de Damas : Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? *Domine, quid vis ut faciam ?* J'appelle chercher Jésus-Christ, se pénétrer du danger du péché, en fuir les occasions, en déraciner les habitudes, en réparer le désordre par la pénitence et les larmes. J'appelle chercher Jésus-Christ, imiter la femme pécheresse, en brisant le vase de ses parfums, *fracto alabastro*, et renoncer à tout ce qui étoit pour elle l'aliment du crime; s'humilier comme le publicain, pleurer sa faute aussi amèrement que S. Pierre. J'appelle chercher Jésus-Christ, recourir à tous les moyens de réconciliation, de réparation et de réforme que la grace nous ménage, marcher sur les traces de tant de milliers de pénitens, de justes et de martyrs, dont la pénitence et la mort ont été portées jusqu'à l'héroïsme.

Et ce devoir est celui de tous les pécheurs, sur-tout de ceux qui se sont lassés dans la voie du crime, et dans lesquels, suivant l'expression du Prophète, on ne voit plus de traces de santé dans tout leur corps. *A planta pedis usque ad verticem non est in eo sanitas.* Mais ce devoir ne doit point être négligé de ceux même dont les iniquités sont moins dangereuses et moins multipliées. Qui, parmi ceux-ci, a oublié cette parole du Prophète, que le pécheur est, aux yeux de Dieu, presqu'anéanti : *Ad nihilum redactus est peccator?* Et pourquoi? parce que, séparé de Dieu par le péché, tout ce qui n'est pas avec lui, est à-peu-près comme s'il n'étoit pas : semblable à un membre qui, retranché de son corps, se détruit ; ou comme une eau détournée de son cours naturel, qui se perd et se corrompt étant séparée de sa source ; ou enfin comme le rameau coupé se flétrit et se dessèche, ne recevant plus de sa racine la sève qui entretenoit sa vigueur : foibles images, qui nous représentent imparfaitement l'état d'anéantissement où nous réduit le péché. Et si vous ne cherchez pas Jésus-Christ, chaque tentation que vous éprouvez, n'exige-t-elle pas des armes dont vous deviez vous revêtir? Chaque blessure (fût-elle légère!) que le péché vous fait, ne demande-t-elle pas des remèdes que vous deviez appliquer? Chaque perte, que vous occasionnent

les moindres négligences, ne veut-elle pas être réparée ? Et ces armes, ces remèdes, ces ressources, où les puiser, où les trouver, si ce n'est en Jésus-Christ, qui seul nous les présente, et nous assure le succès ? Attendrons-nous, pour le chercher, que l'iniquité soit à son comble, que notre ennemi ait enchaîné sa proie ? Attendrons-nous, comme Antiochus, pour implorer la miséricorde du Seigneur, que ses décrets éternels de réprobation soient prononcés ? Attendrons-nous que couverts de crimes, nous ayons violé l'alliance sainte, foulé aux pieds et profané le sang de cette alliance, et que nous ayons fait injure à l'Esprit de grace ? Ah! quel que soit l'empressement qu'il ait de nous guérir de notre maladie, soyons ardens à y correspondre, et cherchons-le, comme le lépreux de l'Evangile, après qu'il a instruit son peuple, et que nos cœurs attendris nous aient conduits jusqu'à lui, *Hodie si vocem ejus audieritis.* Mais il ne suffit pas de le chercher, si l'on reste ainsi ou placé devant lui.

Les dix lépreux qui viennent le trouver se tiennent éloignés, *steterunt de longe.* Ils élèvent leurs voix, *levaverunt vocem*, et s'écrient avec force : Jésus, notre maître, ayez pitié de nous : *Jesu præceptor, miserere nostrî ;* et dans cette conduite, on voit pourquoi tant de conversions échouent, tant d'habitudes se fortifient, au lieu de se

détruire. Il faudroit prier avec assiduité, et l'on se tait; on se contente de réciter froidement quelques formules de prières consacrées dans des livres de piété, ou de demander par routine la rémission de ses péchés : mais le cœur est vide de tout sentiment de componction ; il ne sent qu'un foible desir de conversion ou de retour ; et Jésus Christ ne répond pas, parce qu'on n'a rien fait pour exciter son attention, intéresser sa miséricorde, et solliciter son secours. On croit qu'il suffit de l'invoquer dans ses besoins, et qu'on n'a plus rien à faire. Présomptueux jusques dans ta misère, hardi dans tes demandes, ô homme! tu oublies ta foiblesse, ton néant ; tu oublies jusqu'à tes plus honteuses maladies; et par une erreur aussi commune que dangereuse, tu vas aux pieds de ton Rédempteur, demander la guérison d'une blessure dont tu n'as pas sondé la profondeur, et à laquelle tu ne veux pas appliquer le remède. Apprenons tous ici ce que c'est que crier dans la prière.

Ce saint exercice est, vous le savez, une élévation de notre cœur vers Dieu. Mais cette élévation qui doit toujours être fervente et animée, doit l'être bien davantage, quand elle a pour objet d'exposer au souverain Médecin des plaies dangereuses et redoutables. C'est alors qu'il faut demander avec instance, avec gémissement ; prier, solliciter, importuner, faire violence même,

en quelque sorte, à la divine miséricorde, jusqu'à ce qu'elle ait daigné nous répondre. Le Prophète ose faire à Dieu le reproche de s'être endormi sur ses maux : *Quare obdormis, Domine?* parce que le Seigneur qui veille toujours sur le juste comme sur le pécheur, imite, en quelque sorte, l'état d'assoupissement et de sommeil, quand le pécheur lui-même s'endort sur ses injustices. Que le pécheur médite ses perfidies, qu'il déteste son inflexible opiniâtreté pour le péché, qu'il en connoisse la difformité, qu'il en étudie la malice, qu'il sorte de sa langueur, qu'il approche ainsi disposé de son Sauveur, et ce Sauveur aura bien plus d'empressement à guérir son ame, que lui-même n'en a pour obtenir sa guérison. Mais le pécheur, ou se déguise, ou ne veut pas connoître la grandeur de ses maux, et il s'endort : semblable à ces malades, dont l'état est d'autant plus désespéré, qu'on les voit plus insensibles à leurs maux. Aussi un des moyens les plus propres à préparer la guérison de la lèpre du péché, c'est d'en bien connoître la laideur et le danger.

Et les lépreux pouvoient-ils se la dissimuler? Et quand même ils eussent été assez aveugles pour le faire, les précautions que prenoit la loi ne suffisoient-elles pas pour les en convaincre? Ne leur suffisoit-il pas de jeter un coup-d'œil sur eux-mêmes, pour se plaindre comme Job, que leur chair étoit consumée

par le feu de cette cruelle infirmité ? Aussi les dix lépreux de l'Evangile, persuadés qu'ils ne sont, qu'ils ne peuvent être qu'un objet d'horreur, n'osent s'approcher, et se tiennent éloignés de Jésus-Christ : *De longe steterunt.* Aussi se croient-ils dignes de toute sa commisération : *Miserere nostrî.* Et ce sont leurs maux bien sentis qui excitent et fortifient en eux le desir de leur guérison. Pourquoi faut-il que les maux spirituels fassent une impression moins vive, tandis qu'ils ne sont ni moins réels, ni moins dangereux ? Qu'ai-je dit, ni moins dangereux ? Pardonnez, mes Frères, d'avoir pu me permettre une comparaison entre eux. La dureté de votre cœur, la dépravation, l'aveuglement du cœur humain, peuvent seuls légitimer ce langage. A quel déplorable remède sommes-nous donc réduits ? Intéresser l'ame d'un Chrétien à ses blessures, en lui parlant des plaies de son corps ; se servir de la portion fragile et périssable de son être, pour lui rappeler ce qu'il doit à ce qui le constitue essentiellement, le distingue sainement de toutes les créatures brutes et inanimées, comparer le corps à l'ame, ce corps qui n'est qu'une prison d'argile, qui s'ébranle, se corrompt, et disparoît, avec l'ame, émanation de la Divinité, l'ame qui retourne à son auteur, l'ame enfin, principe de la peine et immortelle !

Ah ! pécheurs, qui que vous soyez, ne

croyez jamais pouvoir appliquer dans la guérison de votre ame, des remèdes aussi faciles que ceux que vous destinez aux maladies qui accablent votre corps ! La distance qui sépare les deux substances est infinie. Voulez-vous donc guérir la plaie que le péché fait à votre ame; ne vous contentez pas de la ressentir, ou de solliciter la puissance du médecin : pénétrez-vous de l'injustice de votre révolte, de la griéveté de l'outrage, de l'ingratitude qui caractérise votre désobéissance; voyez toute la difformité de votre faute; considérez attentivement le désordre que cause le péché, en répandant les ténèbres dans votre esprit, les remords dans votre cœur; soulevez, si vous le pouvez, les chaînes dont il a lié votre volonté; connoissez les dangers auxquels il vous expose, la séparation de Dieu, la soustraction de ses graces, la mort éternelle à laquelle il vous dévoue. Vous suffiroit-il de dire une seule fois : Seigneur, ayez pitié de nous! *Jesu præceptor, miserere nostrî.* Vous suffira-t-il de lever la voix, comme les lépreux de l'Evangile ? *Levaverunt vocem suam.* Ah! si vous ne criez pas vers Jésus-Christ, si vous n'avez pas sondé le fond de vos misères, si vous n'avez pas une idée juste de votre péché et de ses suites funestes, il vous sera impossible d'en obtenir le remède. Et ce que nous disons ici ne doit pas s'attribuer seulement à ces pécheurs scandaleux, à ces pé-

cheurs endurcis dans le crime, pour lesquels semble fermé tout retour à la réconciliation. L'erreur ici seroit trop dangereuse ; vous qui, plus fidèles à la loi de Dieu, mais aussi qui, par une suite de cette fragilité, misérable apanage de l'homme tombé, avez aussi à vous reprocher des foiblesses, des imperfections, des péchés qui corrompent votre ame ; sachez que si vous ne prenez aucune précaution pour les prévenir, si vous ne sentez aucune douleur quand elles vous ont échappé, si vous ne formez qu'une résolution passagère pour vous en garantir, si vous ne vous prescrivez aucune satisfaction pour les expier, vos blessures deviendront plus profondes, elles s'étendront, se multiplieront ; et bientôt, d'une véritable infirmité, elles formeront une maladie mortelle, et peut-être incurable. Vos cris vers le Seigneur seront alors plus redoublés, mais seront-ils mieux exaucés ?

Hâtons-nous de considérer la conduite que tient Jésus-Christ pour guérir ces sortes de maladies, quand elles sont parvenues au dernier degré, et apprenons à employer les mêmes remèdes pour ces infirmités, quand même elles n'annonceroient pas encore un péril aussi imminent.

Cette conduite que tient Jésus-Christ à l'égard des lépreux, a servi de règle à son Eglise dans l'administration du Sacrement destiné à remettre le péché. C'est là qu'elle

a trouvé la nécessité de l'examen qui doit précéder l'accusation, qui doit accompagner la réparation, et qui doit suivre la dispensation du Sacrement de Pénitence. Ainsi, lépreux dans l'ordre spirituel, le pécheur doit examiner son état; et il n'appartient qu'à un cœur endurci par le péché, d'imiter cette femme dont parle l'Ecriture, qui, surprise dans les fautes les plus honteuses, passe la main sur son visage, et ose demander quel est le crime dont on l'accuse. Toute ame qui desire sa guérison tient une conduite toute opposée : elle repasse ses années dans l'amertume de son cœur; elle entre dans le détail le plus scrupuleux de ses fautes et de leurs motifs : elle ne s'épargne pas même sur celles que ses paroles et ses actions ont pu faire commettre à d'autres; elle a entendu, elle entend encore le Prophète-Roi, ce modèle achevé d'une vraie conversion, s'écrier : Qui connoît le nombre et l'étendue de ses péchés? Purifiez-moi, Seigneur, de ceux d'autrui, car j'en suis coupable : *Ab alienis parce servo tuo.* Elle ne se tranquillise pas sur ceux qui lui sont inconnus, parce qu'elle sait qu'ils n'échapperont pas aux regards d'un Dieu, pour qui rien n'est obscur ni caché. Elle ne craint pas, suivant le langage de l'Ecriture, de prendre en main le flambeau qui doit un jour visiter Jérusalem, pour éclairer les replis les plus reculés

de sa conscience. Qu'une conversion est déjà bien avancée, quand un pécheur a le courage de se livrer à un pareil examen! Aussi, de cette première précaution bien observée, suit nécessairement la seconde condition prescrite par Jésus-Christ. L'aveu du péché : il facilite, il abrège même la pénitence, dit S. Ambroise.

Allez vous montrer aux Prêtres, dit ce divin Sauveur aux lépreux : *Ite, ostendite vos Sacerdotibus.* Il pouvoit sans doute, à l'égard de cette maladie, user du même pouvoir qu'il avoit exercé sur tous les infirmes qu'on lui présentoit. Toute puissance lui avoit été donnée dans le ciel et sur la terre : il pouvoit leur dire comme à tant d'autres : *Allez, soyez guéris.* Il pouvoit de même, en établissant la rémission des péchés dans son Eglise, renvoyer le pécheur absous, sans lui imposer la loi humiliante de l'accusation de ses fautes; mais il falloit instruire les uns et les autres, en les rappelant à la loi qu'ils avoient enfreinte ou négligée. Ainsi le lépreux guéri par la puissance de Jésus-Christ, ne recevra que du Prêtre, l'avantage d'être rendu à la société, dont la loi le tenoit absolument séparé; et le pécheur ne participera aux graces que dispense l'Eglise, et dont il est privé par son péché, que lorsque le Ministre aura prononcé sur lui la sentence d'absolution.

Mais quelle différence dans les deux mi-

nistères ! Là, l'autorité du Prêtre est tout-à-fait séparée de celle du Seigneur : ici, c'est le Seigneur même qui agit par le ministère du Prêtre. Dans l'ancienne loi, le pouvoir du Ministre se borne à juger la présence ou l'absence d'une plaie extérieure et sensible : dans la nouvelle, c'est sur les maladies de l'ame que le Ministre étend son examen, et énonce ses arrêts. Là, le premier déclaroit la guérison, mais ne pouvoit l'opérer : ici, le second, non-seulement déclare, mais encore agit de la manière la plus efficace et la plus certaine. Allez en paix, dit-il : vos péchés vous sont remis.

Nous plaindrons-nous encore de l'assujettissement que Jésus-Christ impose aux lépreux de la loi nouvelle ? Dirons-nous qu'il pouvoit sans doute dispenser le pécheur de cette pénible pratique ?

Ah ! rendons ici hommage à la vérité ; rendons-nous justice ; et dans cette condition que Jésus-Christ nous prescrit, nous trouverons autant de sagesse que de miséricorde. Elle nous présente un remède à notre orgueil, un préservatif contre la rechûte du péché, une expiation de notre révolte par la honte de l'aveu, un moyen puissant contre notre fragilité ; avantages que ne pouvoient produire la loi ancienne, ni les précautions qu'elle prenoit. Voulons-nous donc nous purifier des plaies qui affligent notre ame : allons-nous montrer aux Prê-

tres : *Ite, ostendite vos Sacerdotibus;* allons-y avec sincérité; mais n'y allons point par habitude, par bienséance ou par routine; évitons sur-tout d'en faire une occasion de discussion, de dispute, de récrimination ou d'excuse. C'est là souvent où échouent non-seulement les grands pécheurs, mais encore ceux qui n'y portent que des imperfections ou des foiblesses. On ne voit souvent que trop le masque de l'orgueil, où l'on ne devroit reconnoître que la sincère humilité. On cache aux Ministres une partie de la lèpre; et si leur expérience et leur zèle les aident à pénétrer jusqu'au fond du cœur, et à découvrir l'énormité des fautes qu'on leur avoue, alors on ne manque pas de prétextes pour couvrir une partie de son infirmité; on ne criera pas qu'on est impur et souillé, et on cherchera à surprendre un jugement souvent pernicieux, toujours à craindre, s'il ne repose pas sur la simplicité et l'intégrité de la déclaration. Danger, hélas! trop commun; danger dont Jésus-Christ lui-même démontre toute l'importance, puisqu'il dit sans restriction : Allez-vous montrer aux Prêtres : *Ite, ostendite vos Sacerdotibus,* et la loi leur ordonnoit de s'assurer rigoureusement de la guérison.

Mais la loi de la réparation n'étoit pas moins formelle : *Offer munus.* Offrez le don prescrit. C'étoit une loi indispensable pour les lépreux; ils ne pouvoient être rétablis

dans la société qu'après avoir acquitté cette dette. Riches ou pauvres, grands ou petits, tous y étoient assujettis. La seule distinction consistoit dans le prix de l'offrande, et la nature des animaux, qui étoit diminué pour le pauvre et le petit. *Offer munus.* Et si, dans une loi qui ne conduisoit rien à la perfection, le précepte de la réparation s'étendoit à tous, comment ne sera-t-il pas général dans une loi toute fondée sur la justice et la charité ? Donc point de justification sans satisfaction comme sans pénitence; et dans la loi nouvelle, cette satisfaction doit être proportionnée à la nature, à la griéveté des fautes dont on s'est rendu coupable. Ne pas examiner son état, c'est aveuglement : ne pas l'accuser avec fidélité, c'est présomption orgueilleuse : ne pas réparer sa faute, c'est y persévérer avec opiniâtreté. Tout Chrétien qui s'accuse doit être attentif à s'acquitter de cette loi ; la lèpre du péché est une maladie, dont le retour est plus funeste que la maladie même, et la réparation nous en préserve, en même temps qu'elle est, pour ainsi dire, une marque de notre reconnoissance. Et c'est peut-être le plus grand écueil de ceux qui s'approchent du Sacrement de la réconciliation.

Ingrats ! pouvons-nous leur dire : Vous n'êtes que trop les imitateurs de ces lépreux de l'Evangile, dont neuf, après leur guérison, se dispensent du devoir de la recon-

noissance. Y a-t-il moins d'obligation de rendre graces à Dieu de ses dons, quand on les a reçus, que de lui offrir des prières pour mériter de les obtenir; si, manquer à l'un, c'est le crime du présomptueux, négliger l'autre, c'est se rendre coupable d'ingratitude? Les montagnes, au jour du jugement, dit un Prophète, seront moins accablantes, que le poids des miséricordes qui auront été méconnues ou méprisées.

Et que de Chrétiens, après le péché pardonné, négligent, je ne dis pas seulement d'offrir les dons prescrits, *offer munus*, les pratiques imposées par le Prêtre, mais la réparation des médisances multipliées, des scandales donnés, des larcins commis, des jugemens téméraires, des outrages réitérés, des pertes dont ils ont été la cause, des mensonges les plus nombreux, et des fautes enfin qu'ils n'ont cessé de faire? Et d'où vient ce peu de fidélité? C'est que, comme les neuf lépreux de l'Evangile, ils ne retournent point sincèrement rendre graces à Jésus-Christ; ils ont légèrement étudié leur état; ils l'ont accusé sans sincérité.

Evitons, Chrétiens, ce malheur; et semblables au seul lépreux reconnoissant, célébrons avec transport les bienfaits du Seigneur. Prosternés à ses pieds, lorsque nous allons le chercher pour obtenir notre guérison, élevons la voix avec force; soutenons-la avec persévérance; intéressons en

notre faveur la compassion de ce bon maître : exposons-lui le déplorable état où nous a réduits notre infirmité. Excitons-nous au desir le plus vif d'en être guéris ; et, fidèles aux loix sacrées qu'il nous impose, offrons sans réserve ce qu'il nous a prescrit. Allons aux pieds de ses Ministres montrer notre plaie, en découvrir la profondeur, et demander et mériter d'en obtenir le remède et le préservatif. N'attendons pas que les ennuis ou les tourmens de la douleur nous y conduisent. Hâtons-nous de nous y présenter : que la foi nous y accompagne, que l'humilité nous guide, que la contrition nous pénètre, que la sincérité anime notre langage, que la fidélité aux loix qu'on nous impose assure notre guérison : et si Jésus-Christ daigne nous dire par la bouche du Prêtre : Je le veux ; soyez guéri : *Volo, mundare ;* que toute notre reconnoissance envers lui éclate par une vie nouvelle, par de nombreuses actions de graces ; prosternons-nous de nouveau à ses pieds, en louant sa miséricorde : et alors cette parole sera pour nous le signe d'une parfaite réconciliation, de notre admission dans la société des Elus de Dieu, et le gage d'un bonheur éternel. *Amen.*

JÉSUS-CHRIST NOURRIT SON PEUPLE DE SA PROPRE SUBSTANCE.

Cum (Jesus) dilexisset suos qui erant in mundo, in finem dilexit eos. Evang. S. Joannis, cap. 13, v. 1.

Jésus-Christ ayant aimé les siens qui étoient dans le monde, les aima jusqu'à la fin. *Evang. S. Jean, chap. 13, v. 1.*

Si les prodiges qu'a opérés Jésus-Christ dans le monde pendant sa vie mortelle, forment un témoignage irrésistible de sa divinité ; si la raison, d'accord avec la foi, doit mesurer la Grandeur du Fils de Dieu, sur la perpétuité, la splendeur et la durée de ses miracles : tout Chrétien, dont l'esprit est éclairé par la lumière qui jaillit du flambeau qu'il a apporté sur la terre, et dont la raison est soumise au joug de l'Evangile; tout Chrétien, dont le cœur est pénétré de l'amour qu'inspire, que commande la reconnoissance pour le bienfait le plus précieux, verra bientôt à découvert la vérité, la Grandeur, disons mieux, la prodigalité d'un Dieu qui vient nourrir son peuple de sa propre substance; il analysera sans effort la charité d'un Dieu qui, ayant aimé les siens qui étoient dans le monde, les aima, voulut les aimer jusqu'à la fin : *Cum dilexisset suos qui erant in mundo, in finem dilexit eos.*

Jésus-Christ, Grand en lui-même dans le sein de son Père, Grand dans son incarnation, où, comme le dit S. Léon, il avoit uni la terre aux cieux, relevé la bassesse de l'homme pour l'associer à la gloire céleste : *Ima summis :* Jésus-Christ avoit-il donc besoin des œuvres multipliées de la toute-puissance, pour être revêtu de cette splendeur qui est essentielle à sa nature divine ? Ne lui suffisoit-il pas d'avoir créé le monde, de l'avoir affermi sur ses fondemens ? Ne lui suffisoit-il pas d'avoir quitté le sein de son Père, de descendre sur cette terre pour l'éclairer, la racheter, la consoler, lui rendre la vie avec plus d'abondance encore qu'elle ne l'avoit reçue ? Non, mes Frères, non : toutes ses œuvres étoient des œuvres de miséricorde ; et la terre, couverte des prodiges de sa sagesse, devoit être remplie de ceux de sa bonté. Nous avions besoin qu'il se manifestât au dehors, pour connoître l'immensité de cette nature, et sur-tout celle de sa charité ; et aucun miracle ne prouve, ne développe l'une et l'autre d'une manière plus parfaite que l'Eucharistie. Car, dit S. Jean-Chrysostôme, Jésus-Christ, prêt à consommer son sacrifice, ne veut pas borner ses bienfaits au terme, à la fin de sa vie mortelle. Il nous a aimés, il a aimé les siens qui étoient dans le monde, et que sa main y avoit placés ; il les a aimés de toute éternité, et c'est par un miracle perpé-

tué jusqu'à la fin des siècles, qu'il veut leur prouver son amour : *Cum dilexisset suos qui erant in mundo, in finem dilexit eos.*

L'Eucharistie est donc le miracle d'un Dieu seul, et d'un Dieu généreux et éternel dans sa charité. 1°. Il est le miracle d'un Dieu seul, parce que seul il pouvoit l'opérer. Que des Saints, que des amis de Dieu aient de lui reçu le pouvoir de faire des miracles, que leur foi ait mérité même de transporter des montagnes, de ressusciter les morts, que leur charité les ait élevés jusqu'à l'héroïsme du martyre, et que leur sang ait guéri les infirmes; que leur ombre, comme celle de S Pierre, ait rendu la santé à ceux qui étoient frappés de langueurs et d'afflictions, aucun ne pouvoit se donner aux Chrétiens en nourriture : la chair de Jésus-Christ pouvoit seule nous nourrir, dit S. Augustin : *Caro Christi cibat,* comme seule elle pouvoit nous purifier, *mundat.* Ce miracle est donc celui d'un Dieu seul. Il est donc unique.

2°. Il répond à tous les genres de prodiges que la puissance de Dieu a opérés sur la terre. Sans parler ici de la création du monde et de sa conservation, ne voyons-nous pas dans l'Eucharistie, dit S. Ambroise, l'extension, la prolongation du prodige de l'incarnation du Verbe, de la rédemption qui en est la suite, de notre réconciliation

qui en est l'effet, de la descente de l'Esprit consolateur qui en est le complément?

3°. Il se renouvelle sans cesse. Miracle non interrompu; chaque jour en est le témoin. Il nous montre les cieux, toujours en commerce avec la terre, le Créateur au milieu de ses créatures, le Dieu toujours présent, et vivant avec les hommes. Miracle toujours subsistant; l'Eglise, dans la personne des Apôtres, a reçu de Jésus-Christ le pouvoir, disons mieux, l'ordre de l'opérer en sa mémoire, et Jésus-Christ, comme s'il étoit soumis à la voix de son Eglise, concourt avec elle pour l'opérer en sa faveur, et lui faire recueillir les fruits de cette merveille.

4°. Il se perpétuera dans l'éternité; et pourquoi? la charité de Jésus-Christ étant éternelle, ce Dieu sera perpétuellement l'Agneau vivant, l'Agneau sans tache immolé pour les péchés des hommes, l'Agneau toujours debout, mais en état de mort, comme l'a vu S. Jean, l'Agneau assis sur le trône, et que toutes les Puissances du ciel loueront, béniront, adoreront, glorifieront par-delà les siècles: parce qu'enfin il sera la joie, il consommera le bonheur des Elus dans le ciel, comme il est la ressource, la nourriture des Chrétiens sur la terre.

Donc, dans l'Eucharistie, nous trouvons tout ce que la miséricorde d'un Dieu, la providence d'un Dieu, la charité d'un Dieu

peuvent lui inspirer de plus tendre et de plus avantageux pour ses créatures.

Ce n'est plus un de ces miracles particuliers qui n'instruit qu'un petit nombre de Chrétiens, qui n'intéresse qu'un certain ordre de pécheurs ; c'est un miracle universel qui offre à tous des bienfaits inépuisables, et qui est propre à fixer l'attention de tous.

Accordez-moi cette attention, mes Frères ; et saisissant ensemble les caractères de Grandeur qui sont propres à ce prodige, livrons-nous aux sentimens de reconnoissance et d'amour qu'il nous inspire et qu'il nous commande.

Qu'elle est belle, qu'elle est mystérieuse cette vision du Prophète Ezéchiel, dans laquelle il voit un fleuve qui couloit dans la maison de Dieu ! Il reçoit l'ordre de le traverser, il en a mesuré la largeur ; mais il ne pouvoit le passer. Dès l'entrée de ce fleuve, les eaux permettoient d'y descendre ; mais à mesure qu'il avançoit, elles se grossissoient ; il fut obligé de s'arrêter, et il reconnut sur l'autre rive une multitude de poissons qui attendoit les flots pour en recevoir et la nourriture et la vie. Mes Frères, dans cette vision, vous avez déjà pressenti sa réalité dans l'Eucharistie, fleuve, dans lequel nous pouvons descendre, fleuve trop profond, pour que nous puissions en

toucher le fond impénétrable, fleuve trop abondant et trop vaste, pour que nos forces puissent se soutenir dans la traversée ; mais fleuve, dont les rives nous présentent un terrein solide pour y marcher avec assurance ; mais fleuve, qui coule dans la maison de Dieu, pour y entretenir la pureté et la sainteté; mais fleuve, que Dieu nous ordonne d'aborder, et dans lequel il veut que nous nous plongions, pour nous enivrer de ses délices ; fleuve enfin, dont les flots refluent sur l'autre rive, et la baignant de leurs eaux, portent la nourriture et la vie à des créatures qui, sans elles, languiroient desséchées. C'étoit donc avec raison, qu'un autre de vos Prophètes, ô mon Dieu ! en développant les caractères de votre puissance et de votre amour pour nous, invitoit les Juifs à adorer le Dieu qui, à force de bienfaits multipliés, combloit leur desir, et renouveloit leur jeunesse comme celle de l'aigle : *Replet in bonis desiderium tuum.* Touchons un moment les rives de ce fleuve profond, et voyons en peu de mots combien tout est instructif dans l'Eucharistie, et arrêtons-nous aux circonstances de son institution. C'est presque au terme de sa vie mortelle, c'est dans sa dernière cène avec ses Apôtres, c'est à la veille de son sacrifice, sacrifice dans lequel il sera l'Agneau immolé et le Pontife sacrificateur ; c'est, quelques heures avant sa terrible agonie,

que Jésus-Christ prend du pain, rend graces à son Père, le bénit, et le donne à ses Disciples, en disant : *Prenez et mangez, ceci est mon corps.* Il prend la coupe remplie de vin, la bénit, et la présente à ces mêmes Disciples, et leur dit : *Prenez et buvez, ceci est mon sang.* Et cette action, que la candeur et la simplicité du récit semblent mettre au nombre des actions les plus communes et les plus ordinaires, est cependant, de tous les prodiges de la vie de ce Dieu, le plus frappant et le plus utile. Ce n'est plus Elie qui prend un pain cuit sous la cendre, et qui en mange pour se soutenir pendant quarante jours et quarante nuits, jusqu'à ce qu'il ait gravi la montagne du Seigneur; mais c'est un Dieu, il est lui-même le festin et le convive : *Conviva nunc et convivium*, dit S. Jérôme. Il est celui qui rassasie de son corps, et qui s'en nourrit lui-même : *Ipse comedit et comeditur.* Il va nous quitter : son heure est arrivée : les ordres de son Père l'appellent : mais nous laissera-t-il privés de sa présence adorable ? Les bienfaits dont il a semé ses pas sur la terre ne nous seront-ils plus appliqués ? Son amour ingénieux lui suggère le moyen de satisfaire en même temps son obéissance et sa charité. En se revêtant de toutes nos foiblesses, à l'exception du péché, il a étudié, que dis-je ! il connoît notre nature, et il sait qu'il faut, 1°. à notre ame une nourriture ;

2°. à notre foiblesse, un appui; 3°. à notre aveuglement, un guide; 4°. à nos infirmités, un remède, et dans le seul Sacrement de son corps, il réunit tous ces avantages.

1°. La nourriture de notre ame. Notre ame a ses besoins. Dans le désert de cette vie, elle a une soif, elle éprouve une faim qui lui sont propres; ardente à tout connoître, à tout pénétrer, voilà la soif qui la dessèche; impatiente de trouver le bonheur auquel elle est destinée, et avide de la vérité qui lui échappe, voilà la faim qui la consume. L'Eucharistie est la lumière qui l'éclaire; l'Eucharistie est le gage et l'avant-goût de l'immortalité qui l'attend. Ministres des saints autels, vous à qui le Seigneur a confié ses oracles, son culte, son sacrifice, les intérêts de ses élus, adressez, répétez sans cesse aux Chrétiens ces paroles: Approchez donc de lui, et vous serez éclairés: *Accedite ad eum, illuminamini.* L'Eucharistie est le flambeau qui les éclairera dans les ténèbres qui les environnent; les ames simples et droites marcheront à l'éclat de ses rayons; et tandis que l'orgueilleux se perd avec ses théories prétendues, s'égare avec les systêmes, les conjectures, et même avec ce que la raison appelle les connoissances les plus étendues au milieu des recherches les plus suivies, on voit les ames simples selon le monde, mais sublimes par la foi, trouver dans le saint et ha-

bituel usage de ce Sacrement, des lumières qui leur découvrent ce qu'il y a de plus consolant dans nos mystères, qui leur enseignent la vérité la plus pure de la morale, leur en apprennent l'application dans les circonstances les plus obscures, qui les conduisent dans les routes les plus difficiles, et qui leur font appercevoir les illusions et les présages des tentations les plus séduisantes. Que ceux qui prétendent à la réputation ou au nom de spirituels par excellence, cherchent, s'ils le veulent, à s'instruire dans les lectures les plus assidues; qu'ils espèrent, à l'aide d'une contemplation et d'une réflexion constantes, arriver à la profondeur et à la sublimité des attributs de la perfection! Un Chrétien vraiment humble, sans négliger absolument ce travail, ces lectures, ces contemplations, reçoit dans l'Eucharistie cet esprit d'intelligence, qui lui fait admettre ces vérités avec la certitude de la foi, les méditer avec attention, les appliquer à son avancement dans la vertu, ou à la réforme de ses habitudes coupables ou vicieuses. C'est là que son ame trouve cette eau qui, coulante dans la maison de Dieu, étanche la soif, et rejaillit jusques à la vie éternelle. Mais en se désaltérant avec ces eaux qu'elle puise avec joie dans la fontaine du Sauveur, elle s'y nourrit, elle s'y fortifie, elle s'engraisse: elle y trouve cette manne cachée, dont le

pain descendu du ciel n'étoit que la figure. Elle trouve dans cette manne, une nourriture incorruptible, qui ne lui inspire que du dégoût pour ces nourritures étrangères dont se rassasient les pécheurs: en cela bien différente des Juifs inconstans et ingrats, qui, dans le désert, regrettant les alimens de l'Egypte, repoussoient, dédaignoient celle que Dieu leur donnoit avec abondance, et qu'il transformoit même au goût de chacun d'eux. Le pain adorable qui la nourrit, ne produit point en elle une pénible satiété, ou un fastidieux usage; plus elle le reçoit, plus elle desire de le recevoir, et un desir satisfait en fait naître en elle un plus ardent encore. Que dis-je? ce pain a le merveilleux effet de rassasier, et en même temps d'affamer, pour ainsi dire, ceux qui s'en nourrissent. Il les rassasie, en calmant toutes leurs ardeurs, en comblant tous leurs desirs: il excite en eux cette faim desirable de l'éternité, parce qu'il leur fait comprendre que c'est là seulement qu'ils participeront au festin des Elus, comme convives de leur Dieu, et nourris de leur Dieu: parce qu'enfin là seulement est le terme et la couronne de leurs espérances.

Qu'elle est donc ingénieuse la charité d'un Dieu qui a trouvé le moyen de nous nourrir, dans un corps mortel, du pain des Anges? de nous faire goûter au milieu d'un voyage,

le pain d'une patrie permanente, de nous donner, au sein des douleurs et de la mort même, un gage certain de l'immortalité qui nous attend ! Ames saintes, qui connoissez toute l'étendue de cette charité, redites à ces Chrétiens ou froids ou languissans, à ces Chrétiens infidèles ou indifférens, dont l'Eglise pleure avec tant d'amertume le relâchement, redites-leur les richesses, les ressources, j'ose le dire, la fécondité des moyens qu'elle emploie pour vous inviter : *Dicite in populis adinventiones ejus !* La faim et la soif sont les premiers de nos besoins ; et ils sont aussi les premiers satisfaits dans l'Eucharistie.

2°. Notre foiblesse exige un appui ; et dans cet auguste Sacrement, cette même charité de Jésus-Christ nous le présente : *Dicite in populis.* Nous ne marchons donc point seuls dans les aspérités du chemin de la vie, et quelques obstacles que nous présente la voie qui conduit à la patrie, Jésus-Christ, par la vertu de son Sacrement, affermit nos pas chancelans, nous fait surmonter les difficultés les plus effrayantes, et écarte les épines les plus épaisses qui pourroient nous arrêter ! Aussi l'Eglise, quand elle nous instruit de ce consolant mystère, a-t-elle soin de nous faire envisager dans l'Eucharistie un puissant moyen de résister à la concupiscence et à ses convoitises, de combattre les ennemis qui nous

attaquent, de vaincre ces tentations qui nous obsèdent. Non, non; le pain des Anges, le pain que nous mangeons à la table sainte, le pain offert consacré sur nos autels, n'est pas seulement le pain des forts, il est aussi le pain qui donne la force; et celui qui le mange avec de saintes dispositions, et soumis à la volonté de Dieu, semblable au Père des Prophètes, peut marcher avec assurance, muni de cette nourriture aussi puissante qu'adorable : *In fortitudine cibi illius.*

Quelque multipliés que soient les obstacles que la chair et le sang opposent à notre salut, quelque réitérées que soient les attaques d'une concupiscence que Cassien nous représente énergiquement, comme attachée, adhérente même à nos entrailles, *invisceratam nobis;* oserions-nous comparer nos tentations, avec les violens combats qu'eurent à soutenir les premiers disciples du Christianisme, dans ce temps, où indépendamment de ces ennemis intérieurs que nous portons avec nous, ils voyoient armés contre eux l'enfer et toute sa fureur, l'idolâtrie et toutes ses impiétés, les Rois de la terre et toute leur puissance; les tyrans et tous leurs bourreaux et leurs supplices? Eh bien! dans ces jours même, au rapport de S. Cyprien, les fidèles sortoient de la table de Jésus-Christ, forts comme des lions, ne respirant que le zèle de défendre la Religion aux

dépens de leur vie ; on les voyoit passer de l'autel à l'échafaud, et confesser publiquement sous le fer des persécuteurs, et au milieu des tortures, celui qu'ils venoient de recevoir sous les symboles Eucharistiques. Et n'est-ce pas aussi cette doctrine que nous enseigne Jésus-Christ lui-même, dans l'institution de ce Sacrement ? C'est dans ce moment où les Apôtres foibles, à l'approche de la tentation la plus violente, sont menacés d'y succomber ; c'est au moment où leur confiance est chancelante, leur foi tremblante et peu assurée, que Jésus-Christ les nourrit de sa chair sacrée. Il permettra, il est vrai, qu'ils soient encore ébranlés; il souffrira que, revêtus de la vertu de ce Sacrement, ils succombent encore à leur foiblesse ; on les verra appesantis par le sommeil refuser de prier avec lui, l'abandonner au milieu du danger. Mais il n'y aura que le Fils de perdition, comme il le dit lui-même, qui périra, parce qu'il a mangé et bu son jugement et sa condamnation. Dans les autres Apôtres, un moment de foiblesse est bientôt réparé par la confession la plus héroïque, les témoignages les plus généreux, la conduite la plus soutenue et la plus sainte : et c'est au pain de vie qu'ils seront redevables dans la suite de ce zèle qui les anime, de ce courage qui les enflamme, de cette constance qui leur fait endurer les plus violentes persécutions.

Forts de ce saint aliment, on les verra redoutables même au démon, et à tous ses suppôts. C'est aussi à la sainte Eucharistie qu'ils devront cette science sublime qu'ils répandront jusqu'aux extrémités du monde.

N'est-ce pas encore cette doctrine que nous enseigne l'Eglise dans ses liturgies ? J'ouvre la formule des prières qu'elle nous met sur les lèvres ; et je la vois, en nous faisant exprimer ses desirs et ses hommages pour un Sacrement qui, comme le dit le Prophète, fait abonder en nous la force et le courage ; je la vois qui nous enseigne que c'est dans l'Eucharistie que la mort, que reçoit et que desire la charité, le martyre enfin, prend sa force, et y trouve son principe, *de quo martyrium omne sumpsit principium.*

Héros magnanimes, qui sous le fer des bourreaux, avez ressenti la divine influence de ce Sacrement, vous dont le sang a engendré tant de Chrétiens, unissez-vous aux chœurs des justes et des élus, et célébrez au milieu des peuples, les inventions de l'amour de notre Dieu, *dicite in populis adinventiones ejus !* Que votre sang répandu, enfante de nouveaux Chrétiens, qui revêtus de votre force, transmettent cet hommage de toutes les puissances de votre ame!

Mais, que dis-je ? Nous-mêmes, enfans foibles et délicats sur la terre, comment aurions-nous pu manger le pain des anges,

qui est Jésus-Christ tel qu'il est dans sa gloire ? Il a voulu se proportionner à notre foiblesse : il incarne cet aliment, il se fait chair pour nourrir des hommes charnels, et parce qu'une telle nourriture nous eût fait horreur, comme aux grossiers Capharnaïtes, il l'a changé en lait céleste dans l'Eucharistie, *lac fit de carne Christi*, dit Tertullien ; et S. Augustin appelle ce sacrement le sein de l'Eglise, *manma Ecclesiæ*, comme si cette mère tendre, en invitant ses enfans à ce festin, leur présentoit son sein pour les solliciter à venir prendre ce lait sacré, qui doit et qui peut les faire croître et fortifier dans le pélerinage de la vie, et adoucir pour eux les fatigues du voyage.

Mais Jésus-Christ n'est pas seulement notre force dans ce Sacrement, il est encore notre lumière.

3°. Le guide qui nous conduit dans les sentiers de la justice, en dissipant notre aveuglement. Considérons un moment la nature de ce Sacrement ; celui qui se donne à nous, est celui, dont l'Apôtre Saint Jean nous dit qu'il est la lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde. Et ce qu'il a fait d'abord par son incarnation, ce qu'il fait habituellement par sa grâce qui en est l'effet, il le fait d'une manière plus efficace encore dans cet admirable Sacrement. C'est-là qu'il dessille les yeux que l'aveuglement

avoit voilés, que l'ignorance avoit fermés. C'est-là que, plus merveilleux que le fiel que l'ange ordonne au jeune Tobie, de conserver pour oindre les yeux, Jésus-Christ rend et fortifie la vue de l'ame, et augmente les facultés de notre intelligence; c'est-là qu'il nous dit, venez à moi, et je vous indiquerai le chemin que vous avez à faire, la carrière que vous avez à parcourir, *intellectum tibi dabo*. Là, les vérités les plus obscures nous sont dévoilées, les mystères les plus impénétrables nous sont expliqués, les principes les plus sublimes de la morale nous sont développés. Là, Jésus-Christ répond à tous nos doutes, calme toutes nos agitations, dissipe tous les nuages qui s'élèvent en nous par les passions. Si le même Apôtre S. Jean disoit autrefois à l'évêque de Laodicée; êtes-vous aveugle, *cæcus es?* appliquez sur vos yeux un collyre afin de recouvrer la vue, *inunge oculos tuos collyrio ut videas;* nous trouvons dans l'Eucharistie le remède le plus puissant pour guérir notre aveuglement spirituel, et nous diriger au milieu de cette nuit profonde, dont l'ange des ténèbres ne cesse de travailler à nous couvrir. C'est au sortir de la table sainte, qu'un Chrétien peut dire avec le Prophète : je suis devenu plus éclairé que les vieillards, plus instruit que ceux qui m'ont enseigné, *super senes intellexi.* Et cette vérité nous paroîtra sensible, lors-

que nous verrons d'un côté, les ames fidèles nourries de ce corps, et engraissées de ce sang, avancer à grands pas, et marcher avec assurance dans le chemin de la perfection; et de l'autre, l'homme présomptueux se confiant dans sa prétendue science, s'arrêter à la première difficulté, succomber à la plus légère attaque. N'en soyons pas surpris, Chrétiens; l'ame simple et fidèle marche en la présence de son Dieu, et puise dans la participation fréquente de ce Sacrement, des principes lumineux, et des règles de conduite, que ne procure jamais si solidement l'étude la plus assidue et la plus prolongée.

Le Prophète demandoit à Dieu d'éclairer ses yeux, afin que le sommeil de la mort ne vînt jamais les fermer. Allons aux pieds des saints autels, faire avec assurance cette demande à Jésus-Christ. Mais allons-y avec de saintes dispositions, pour participer à ce Sacrement. Un Chrétien ainsi préparé à toujours les yeux ouverts sur la loi de Dieu pour l'étudier, sur les exemples de Jésus-Christ pour les imiter, sur sa propre foiblesse pour s'en défier, sur les piéges de son ennemi, pour les craindre et les éviter. La divine Eucharistie est un flambeau qui le suit par-tout, qui, plus brillant que la colonne qui éclairoit les Israëlites, le met à l'abri des attaques des Egyptiens, figure de nos passions, et lui découvre le vuide

et l'illusion de tout ce qu'elles peuvent lui offrir de plus séduisant pour le corrompre, et de plus flatteur pour le perdre. Comment en effet, pourroit-il, sans ce guide, préserver son esprit des fables et des mensonges qu'on débite au milieu d'un siècle dépravé ? comment pourroit-il au milieu de Babylone, conserver son innocence ? comment pourroit-il interdire à son cœur tout accès aux vaines et aux fallacieuses promesses que fait le monde à ses adorateurs ?

Pour remédier à ces maux, Moyse avoit ordonné aux Juifs de placer, dans un des plis de leur manteau, des bandelettes d'hyacinthe ou de bleu céleste, afin qu'à leur vue les commandemens du Seigneur, et la nécessité de les pratiquer, pussent plus facilement se retracer à leur esprit. Mais l'Eucharistie est bien plus puissante encore : non-seulement elle nous soutient dans la voie de ses préceptes, mais elle nous écarte de tout ce qui pourroit nous en éloigner ; elle nous fait combattre pour ainsi dire, corps à corps l'ennemi qui voudroit nous détourner du chemin qui conduit à la vie ; elle fait plus, elle nous montre à découvert celui qui nous mèneroit à la mort. On est surpris quelquefois du mépris affecté que témoigne un Chrétien pour les assemblées les plus enjouées, pour les conversations les plus libres, pour les plaisirs les plus sensuels, et les plus flatteurs. On traite sa

répugnance et son dédain de superstition, de rigorisme; nous l'entendons même quelquefois accuser de fanatisme. Malheureux, dirois-je à ces incrédules, malheureux, si vous connoissiez le don de Dieu; si, comme ce Chrétien, vous eussiez goûté les ineffables douceurs de la table sainte, vous sentiriez, dit S. Jean Chrysostôme, qu'il n'est plus possible de supporter le dégoût qu'inspire, l'odeur de mort que portent les mets que le démon offre à ses adorateurs, lorsqu'on a été enivré du vin que Jésus-Christ sert sur sa table sainte; ivresse, dit S. Ambroise, qui loin de faire chanceler le corps, le fait ressusciter, qui consacre le cœur au lieu de le troubler, *animus non confunditur, sed consecratur* (in Psal. 118.).

C'est cette lumière que nous communique l'Eucharistie, qui dissipe les préjugés, et détruit les erreurs d'une nature corrompue: hélas! souvent nous sommes d'intelligence avec notre propre cœur, pour le séduire et pour le tromper, et nous prenons pour la vérité, les illusions de l'amour-propre. Mais un Chrétien dont la vie est une continuelle préparation à cet auguste Sacrement, qui n'a de goût, de desirs que pour y participer, et dont toutes les œuvres et les démarches ont pour but d'en conserver les fruits; ce Chrétien juge avec assurance ses actions, en détermine le prin-

cipe, en envisage le terme : l'esprit de Jésus-Christ l'éclaire, les exemples de Jésus-Christ l'animent : avec S. Augustin, il ne voit qu'amertume dans la prospérité du monde, qu'une fausse douceur dans ses biens, qu'une douleur certaine et poignante dans ses voluptés, qu'incertitude dans ses plaisirs, que la crainte qui empoisonne son vain calme, qu'une espérance frivole dans le bonheur qu'il promet (*Epist.* 25.).

4°. J'ajoute enfin, que dans notre infirmité, la main de Jésus-Christ nous soutient, et c'est le quatrième avantage de l'Eucharistie.

Dieu nous avoit donné une image de ce festin de la nouvelle loi, dans les sacrifices de l'ancienne. On y voyoit d'un côté des pains de propositions ; d'un autre la chair des agneaux et des victimes immolées ; des liqueurs, de l'huile et du vin le plus exquis entroient dans l'appareil de ce banquet, et les parfums qui brûloient devant l'autel, répandoient l'odeur de suavité. Admirable figure dans laquelle tout annonçoit les différens remèdes aux divers genres d'infirmités qui pouvoient accabler les Juifs ! Mais figure, qui, toute magnifique qu'elle étoit, ne réunissoit qu'imparfaitement, les avantages que nous trouvons dans l'Eucharistie contre nos infirmités. Jésus-Christ, plénitude de la loi, seule vérité qui réalise toutes les figures, qui réunit tous les emblêmes

en sa personne, s'offre à nous dans ce mystère, sous le double aspect du sacrifice et du Sacrement.

Comme sacrifice, il guérit les blessures que le péché nous a faites; comme Sacrement, il en efface jusqu'aux cicatrices. Comme sacrifice, il détruit l'empire des passions sur notre cœur; comme Sacrement, il nous arme contre les nouvelles attaques que ces ennemis pourroient nous livrer. Comme sacrifice, il est la victime qui appaise la colère de son Père prêt à nous frapper; comme Sacrement, il est l'odeur des parfums qui nous concilie sa miséricorde, en offrant nos prières. Dans le sacrifice, il est le vin qui déterge les plaies, il est l'huile qui en adoucit les douleurs; dans le Sacrement, il nous fortifie, et nous prémunit contre de nouvelles blessures: aussi voyons-nous que l'Eglise ne sépare jamais ces deux objets; que toujours, à la suite de l'oblation de cet auguste sacrifice, elle nous presse de nous asseoir à la table sainte; et lorsque la nécessité l'oblige, autant que la charité, à réserver pour ceux de ses enfans que la maladie accable ou que les infirmités retiennent, le pain mystérieux que nous mangeons à l'autel, elle les avertit que Jésus-Christ n'est pas moins leur victime que leur viatique; et ce nom même de viatique n'annonce-t-il pas le plus puissant remède, le plus actif contre-poids de notre situation douloureuse?

Que sommes-nous en effet ici-bas ? de tristes voyageurs destinés à parcourir, pendant quelques années, une terre d'exil, les déserts affreux de cette vie, n'ayant que quelques mets insipides et légers, incapables de satisfaire nos besoins, et de remplir notre cœur. Et nous pouvons ainsi nommer ces biens frivoles, légers et périssables qui nous occupent, nous distraient plus encore, et ne peuvent suffire à rassasier une ame faite pour jouir d'un bien éternel. C'est donc dans la sainte Eucharistie que se trouve ce pain de force, cet aliment indéfectible qui nous soutient dans notre pélerinage, et c'est sur-tout dans ces derniers instans, où l'accablement de la maladie, l'épuisement universel d'un corps qui tend à sa dissolution, nous annoncent la fin du combat et le terme du voyage ; c'est alors que le pain de vie devient plus certainement notre nourriture et notre soutien. Aussi l'Eglise nous prévient, et comme l'épouse des Cantiques, elle vient nous l'offrir d'une main, et soutient de l'autre notre tête défaillante ; elle nous presse de ses étreintes, et nous offre le bras puissant, qu'ai-je dit ? son époux tout entier dans sa bonté et dans sa miséricorde : et le Chrétien qui, pendant le cours d'une longue vie, a fait de ce Sacrement adorable un pieux, un saint usage, le desire ardemment, le reçoit avec foi, sent ranimer son amour, et y trouve l'adoucis-

sement de ses maux, et le gage de son immortalité.

Hé quoi ! disoit autrefois Jérémie, les montagnes de Galaad ne produisent-elles donc plus les résines aromatiques, *numquid non est resina in Galaad?* n'est-il donc plus de médecin sur cette terre, *aut medicus non est ibi?* et pourquoi voit-on encore ces plaies couvrir la fille de Sion, et pourquoi ne sont-elles point cicatrisées ? *quare non est obducta cicatrix filiæ populi Sion?* Mais ces plaintes amères du Prophète, peuvent-elles désormais, que dis-je ? depuis la loi nouvelle, ont-elles pu sortir de la bouche des Chrétiens ? ils ont au milieu d'eux, ils possèdent et le médecin et le remède de leurs infirmités. Ce n'est plus sur la montagne de Galaad qu'il faut aller le recueillir ; ce n'est plus sur des sommets écartés qu'il faut le chercher soigneusement, ou avec de pénibles travaux : il est sur nos autels. Pasteurs de l'Eglise, c'est à vous à gémir de voir tant de malades couverts de cicatrices, accablés d'infirmités, qui préfèrent leur état affreux à une guérison certaine ? c'est à vous de gémir en voyant un si puissant remède dédaigné, un médecin aussi charitable sans être appelé. Sur les montagnes saintes, sur le tabernacle de Sion, vous préparez, vous immolez la victime : et le malade refuse de vous y accompagner ! Le médecin arrive à votre voix, et le malade n'invoque point

sa puissance ! non , non , les aromates ne manquent point , ni les mains pour les appliquer : pourquoi donc la fille de Sion laisse-t-elle son corps couvert de cicatrices , *quare non est obducta cicatrix filiæ populi Sion ?* C'est à vous , mes Frères , que s'adressent ces reproches de Jérémie ; et vos cœurs seront-ils toujours endurcis ? vous êtes la fille de Sion : votre Roi vient à vous plein de douceur dans ce Sacrement, comme lorsqu'il parut à Jérusalem : vous bornerez-vous comme les Juifs à l'accueillir dans un transport , qui dégénéra si-tôt en fureur et en rage ? venez plutôt amasser à la table sainte les aromates que ce médecin vous y prépare ; venez y cicatriser vos plaies.

Transportons-nous tous en esprit dans le cénacle où Jésus-Christ célébra cette dernière Pâque. Rangeons-nous autour de ce banquet vénérable , où le maître va nourrir ses disciples ; le Père , ses enfans ; le Pasteur , ses brebis ; le Médecin , ses malades , en donnant sa vie pour eux : prenons part à toutes ces circonstances intéressantes. Recueillons toutes les paroles qui sortent de la bouche du plus tendre des amis , et sur-tout nourrissons notre espérance et notre foi , de celles qui terminent ce repas adorable : je ne boirai plus avec vous de ce vin , leur dit-il , jusqu'à ce qu'il me soit donné d'en boire dans le royaume de mon Père. *Non bibam amodo de hoc genimine*

vitis, donec bibam illud vobiscum novum in regno meo.

Que ces paroles renferment d'instructions, de consolations et de mystères ! Ce fruit précieux de la véritable vigne dont nous sommes les branches, nous est distribué toutes les fois que nous nous asseyons à la table sacrée ; ce vin délicieux caché sous les symboles eucharistiques, exerce, anime et fortifie notre foi. Jésus-Christ s'y donne à nous, s'identifie avec nous, mais sous un voile et d'une manière invisible. Quand nous sera-t-il donné de lever ce voile, et de participer à ce banquet d'une manière aussi sensible qu'elle est réelle ? Ah ! c'est dans le royaume de son Père, que toutes les ombres doivent être dissipées. Philippe, disoit-il à cet Apôtre, qui me voit, voit aussi mon Père. C'est dans son royaume que se consommera ce bonheur : c'est dans son royaume, que, buvant le fruit de la vigne, nous serons nourris et rassasiés ; c'est dans son royaume, source de félicité de ses élus, que nous bénirons le Dieu qui a fortifié notre foiblesse, guéri notre aveuglement, guidé nos pas, et dissipé nos langueurs et nos infirmités, le Dieu enfin qui nous aura rachetés de la mort, *qui redimit de interitu.* C'est là que le pain des anges deviendra celui de ses amis, comme dit Jésus-Christ : vous ne serez plus mes serviteurs, vous serez appelés mes amis,

mes bien-aimés, *non servos, sed amicos.* C'est-là que le vin qui fait germer les vierges, sera la récompense comme il a été la force des ames dans les tourmens, les afflictions, la mort : *Non turbetur cor vestrum :* c'est-là que nous verrons à découvert le triomphe du juste qui, persécuté sur la terre, n'a cessé d'espérer en celui qui a vaincu le monde. En attendant cet heureux jour, recevons avec autant de confiance que d'empressement, le gage qu'il nous en donne dans son Sacrement. Il sera pour nous le principe d'une nouvelle vie, jusqu'à ce que nous puissions nous asseoir au festin éternel des élus que la Charité consomme, et partager avec eux une vie bienheureuse et immortelle. *Amen.*

JÉSUS-CHRIST SE RESSUSCITE PAR SA PROPRE FORCE.

Crucifixus est ex infirmitate, sed vivit ex virtute Dei. II. Epist. Pauli ad Corinth. cap. 13, v. 4.

Il a été crucifié selon la foiblesse de la chair; mais il vit par la vertu de Dieu. *II. Ep. de S. Paul aux Corinth. chap. 13, v. 4.*

L'Apôtre des nations ne pouvoit réunir en des termes plus précis et plus énergiques, les deux grands miracles sur lesquels reposent nos consolations, nos espérances

et l'immortalité. Sur la croix, Jésus-Christ étoit mort selon la chair; il y avoit enchaîné notre ennemi, et effacé la cédule qui nous étoit contraire : par sa résurrection, Jésus-Christ nous communique cette vertu de Dieu qui l'anime et qu'il possède, et nous appelle à une vie nouvelle. Sur la croix, il avoit été notre anathême; par sa résurrection, il triomphe, et nous triomphons avec lui : sur la croix, il porte les traces du péché, il est soumis à la mort, *Crucifixus ex infirmitate :* par sa résurrection, il est vainqueur de la mort, il enlève les dépouilles du fort armé, il vit; et il dompte le péché, l'enfer et toutes ses puissances. *Vivit ex virtute Dei.*

Le miracle de la résurrection est donc une source inépuisable de discours et de méditations, comme il est un assemblage des merveilles et des Grandeurs de Jésus-Christ.

Le miracle de la résurrection est donc la plus forte, la plus évidente des preuves de sa divinité : quoique crucifié selon la foiblesse de la chair, *Crucifixus ex infirmitate,* il vit par la vertu de Dieu, par sa propre vertu : *Vivit ex virtute Dei.*

Le miracle de la résurrection est donc le fondement de notre foi, la base de l'auguste édifice que la main de Dieu préparoit dès l'origine du monde, et qui doit subsister jusqu'à la fin des siècles.

Le miracle de la résurrection d'un homme-Dieu crucifié selon la foiblesse de la chair, *Ex infirmitate*, et ressuscité vivant par la force, par la vertu de Dieu, *ex virtute Dei*, a donc le seul, l'admirable, l'étonnant avantage d'être la pierre fondamentale de la Religion, en même temps qu'il est appuyé et soutenu par tout ce qui peut le rendre solide et inébranlable; je veux dire, sur des prophéties, des figures, des miracles de l'ancienne alliance, enfin sur une autorité de quarante siècles.

Le miracle de la résurrection est donc le grand miracle de Jésus-Christ, celui qui consomme et perpétue tous les prodiges de sa vie mortelle; je dis plus, tous ceux qui, depuis le commencement des temps, l'avoient prédit, annoncé, figuré. Aussi, selon l'Apôtre S. Paul, est-il précédé de toute la foiblesse de la chair, de toute l'infirmité de la chair, *Crucifixus ex infirmitate;* afin que toute la force, toute la grace, toute la vertu d'un Dieu, toutes ses Grandeurs enfin, paroissent avec plus de splendeur et d'éclat, dans la vie nouvelle qu'il s'est donnée par sa résurrection : *Vivit ex virtute Dei.*

Si je compare sa vie, ou plutôt, si je rapproche ce prodige de tous ceux que Jésus-Christ a opérés pendant les jours de sa vie mortelle, de ceux sur-tout qui nous ont occupés dans la suite de ces réflexions, j'apperçois à la vérité

un enchaînement des preuves de sa mission, et des garans inviolables de sa puissance et de sa miséricorde ; mais je n'apperçois dans aucun d'eux, cette supériorité qui caractérise celui qui devient, pour ainsi dire, le complément de ceux qui l'ont précédé, et d'où ils tirent toutes leurs forces. Et dans tous ces prodiges si étonnans, il n'en est pas qui puissent exciter plus vivement notre attention, et nourrir plus solidement notre foi et notre piété.

Dans ses autres miracles, Jésus-Christ n'a remédié qu'à des infirmités particulières; il n'a soulagé que d'une manière passagère les infirmités de notre nature. Aussi il a ouvert les yeux aux aveugles, purifié les lépreux, redressé les boiteux, ressuscité les morts. Mais elle conservoit son aiguillon et son empire, cette mort qui est la solde du péché : mais elle s'étendoit à tous les hommes, cette infirmité qui est le triste apanage de notre nature corrompue ; mais il exerçoit toujours ses ravages au milieu de nous, le démon, cet indomptable ennemi de notre salut ; et la mort, et l'infirmité, et l'enfer reprenoient toujours leur empire et leur domination : dans la suite des temps, on a vu languir et mourir ceux que Jésus-Christ avoit délivrés de leurs maladies, guéris de leurs douleurs, ou rappelés de leurs tombeaux. Mais dans la résurrection, Jésus-Christ, acquittant nos dettes envers son Père,

paie, en quelque sorte, celles que nous avions contractées, auxquelles nous étions condamnés envers la mort, et nous assure par ce miracle des droits à l'immortalité. Il nous réhabilite dans notre héritage, et dès-lors ce miracle est tout entier pour nous, comme celui de la rédemption. Ce miracle dès-lors doit influer en même temps sur nos corps et sur nos cœurs.

Jésus-Christ, modèle de la résurrection spirituelle, en est aussi le principe, comme il est aussi le gage de la résurrection corporelle. Que de Grandeurs, Chrétiens, que de miracles dans ce Dieu ressuscité par sa propre force ! Juifs, pour lesquels il fut un scandale dans sa pauvreté, dans ses opprobres, dans sa foiblesse sur la croix, venez le reconnoître, l'adorer au milieu des richesses et de la magnificence de ses consolations ; Nations, pour lesquelles il fut une folie, à cause de la foiblesse dans laquelle il fut crucifié, *Crucifixus ex infirmitate*, humiliez votre orgueil, comprenez ses Grandeurs, et voyez en lui sa sagesse profonde, sa puissance ineffable : Jésus-Christ vit par la force de Dieu, *Vivit ex virtute Dei.* Vous, mes Frères, qui l'avez adoré sur la croix, ne vous contentez pas de solenniser aujourd'hui son triomphe : apprenez combien il vous importe de vous bien pénétrer des caractères propres de sa résurrection. Tel sera l'objet de cette instruc-

tion, et le sujet qui appelle toute votre attention.

Vous le savez, mes Frères, et je n'aurai pas besoin, sans doute, de vous rappeler que ce sont les Grandeurs de Jésus-Christ qui nous occupent dans le développement que nous vous faisons de ses nombreux et différens miracles. Cela posé, celui de la résurrection étant celui que la foi de l'Eglise, que la piété du Christianisme ont toujours célébré comme le plus auguste, comme le plus étonnant, comme le complément de tous ses prodiges, c'est aussi celui dans lequel nous devons vous montrer à découvert le caractère essentiel que le Tout-Puissant imprime aux œuvres merveilleuses de son bras. O homme ! il falloit que toutes tes puissances rendissent à ton Auteur, un hommage qui leur fût propre : mais un Dieu bon étoit trop juste pour ne pas donner aux puissances, aux facultés dont il t'a revêtu, les preuves de la légitimité de ton hommage, de manière à ce que la connoissance des unes te conduisît à la foi religieuse des autres. Ce miracle devoit donc offrir à ses yeux le tableau de presque toutes les Grandeurs de Jésus-Christ, comme il en réunit tous les titres.

Je ne puis ici vous les retracer dans leur détail ; mais qu'il me soit permis seulement de vous rappeler l'authenticité des livres,

des prophéties, des oracles de l'ancienne alliance : livres, oracles, prophéties, conservés avec une fidélité incorruptible ! Chaque ligne, pour ainsi dire, de l'ancien testament développe quelque partie de la fête et du miracle que nous solemnisons, et de la religion que nous professons. Chaque ligne est un miroir fidèle, dans lequel nous pouvons voir des rapports admirables de la vérité, avec les figures qui l'ont précédé; et comme la résurrection de Jesus-Christ devoit être ce qu'il y a de plus grand dans le christianisme, comme la source la plus féconde dans laquelle nous devions puiser les consolations qui nous attendent, et les obligations des deux substances dont l'homme est composé; comme le centre auquel aboutissent tous les préceptes de la loi de grace; Dieu semble avoir pris soin de la marquer par des traits plus éclatans, plus multipliés et plus visibles. Le dirois-je? il a voulu que son Fils, l'objet éternel de sa complaisance, incarné par sa miséricorde, crucifié par la foiblesse de la chair, vivant, ressuscité par sa propre force : *crucifixus ex infirmitate, vivit ex virtute Dei*, fût connu, adoré, glorifié, dans toute l'étendue de ses Grandeurs, et que notre raison, plus aisément captivée sous le joug de la foi, fût inébranlable dans sa croyance, comme notre cœur, plus disposé à n'aimer, à n'écouter que lui seul.

Reportons-nous donc au moment où ce fils adorable de Dieu, Dieu lui-même, *Deum de Deo*, mais revêtu de notre mortalité, est enveloppé des ombres de la mort, environné d'un linceul, enfermé dans un tombeau, arrêté, en quelque sorte, par le poids immense d'une pierre, gardé par des sentinelles choisies, et que la jalousie des Pharisiens rend les dépositaires de son corps; et alors considérons les circonstances qui accompagnent le moment de son réveil; nous verrons que sa résurrection,

1°. Est libre,

2°. Qu'elle est prompte,

3°. Qu'elle est véritable,

4°. Qu'elle est enfin constante et efficace.

Elle est libre, comme l'avoit été sa mort. Il a été offert, parce qu'il l'a voulu, dit le Prophète : *Oblatus est quia ipse voluit.* Il est mort, parce qu'il s'est volontairement chargé d'être la victime pour nos péchés : *Ecce venio.* Il est mort, dit S. Augustin : mais la divinité en lui commandoit à l'humanité, et celle-ci ne pouvoit voir briser les liens qui l'attachoient à la vie, que d'après la volonté libre de la divinité. Et en sera-t-il autrement de sa résurrection? n'avoit-il pas dit de lui-même, qu'il avoit le droit, le pouvoir de perdre la vie et de la reprendre à son gré, quand et comme il lui plairoit? La Divinité pouvoit-elle cesser un instant dans Jesus-Christ? n'étoit-il pas toujours le

Dieu qui tient entre ses mains les clefs de la mort et de l'enfer ? *Habeo claves mortis et inferni.* Homme-Dieu, perdra-t-il la puissance et la force de la divinité ? Il ressuscitera donc avec cette plénitude de volonté et de liberté qui caractérisent l'arbitre souverain de la terre et du ciel. Me faudra-t-il employer ici, pour vous en convaincre, les propres paroles dont il se servit deux ans auparavant l'événement pour établir cette vérité, de vous rappeler le courageux défi qu'il faisoit alors aux Pharisiens : Détruisez ce temple, *solvite templum hoc*, et je le rebâtirai en trois jours, *et in tribus diebus excitabo illud ?* Faudra-t-il retracer encore cette réponse profonde et énergique qu'il fait aux Sadducéens, qui lui demandoient des prodiges dans l'air ? Génération perverse, leur dit-il, il ne vous en sera point donné d'autres que celui du prophète Jonas : *Nisi signum Jonæ prophetæ.* Et avez-vous oublié qu'il avoit déjà dit que le Fils de l'homme seroit trois jours dans le sein de la terre, comme Jonas avoit été trois jours dans le ventre de la baleine : *Sicut Jonas in ventre ceti ?* Cette liberté qu'avoit Jésus-Christ, qu'exerce Jésus-Christ, déjà prédite par les prophètes, n'étoit-elle pas suffisamment annoncée, prophétisée par Jésus-Christ lui-même ? Et s'il est vrai de dire que les Pharisiens, les Juifs et les bourreaux n'ont été, dans sa passion, que les exécuteurs de ses

volontés, il n'est pas moins certain que dans sa résurrection il n'a employé que la force de son bras : *Salvavit sibi dextera ejus.*

Mais cette liberté de Jésus-Christ dans sa résurrection, ne devient-elle pas l'image, ne doit-elle pas être le modèle de cette volonté libre et entière qui doit nous conduire dans la pratique de la vertu ? Loin de nous ici, mes Frères, toute doctrine qui vous enseigneroit que nous pouvons, comme Jésus-Christ, attribuer à notre volonté seule, à notre volonté propre, aux forces naturelles de notre ame, la fidélité à pratiquer le bien, ou les efforts que nous faisons pour rompre nos habitudes, nous dégager des liueeuls qui nous retiennent dans la nuit de la mort, ou même notre persévérance dans la vertu. Ce divin Sauveur n'a cessé de nous apprendre que sans lui, nous ne pouvons rien faire dans l'ordre du salut, que nous ne pouvons même prononcer son nom sacré que dans l'Esprit-Saint et avec son secours. Son Apôtre nous l'a répété dans toutes les pages de ses immortelles épîtres ; et notre propre foiblesse, si nous nous interrogeons de bonne foi, nous répète, nous crie la vérité de ces oracles. Nous éprouvons tous les jours, que la grace nous est nécessaire pour former en nous de saints desirs et pour les exécuter. Mais nous vous dirons aussi qu'une volonté libre doit présider à toutes vos œuvres, comme elle a

réglé celles de Jésus-Christ. Nous vous dirons avec la même autorité, que la détestation du péché, la crainte de Dieu, l'amour de la justice doivent être de notre choix : nous vous dirons avec la même force, que ce que la grace nous fait faire et nous inspire, le saint usage de notre liberté, la fidélité de notre correspondance à ses mouvemens, nous le rendent, en quelque sorte, personnel et méritoire à ses yeux, et votre cœur en sera mieux disposé encore, et par humilité et par reconnoissance, à bénir les miséricordes d'un Dieu qui, connoissant notre foiblesse, nous recouvre de sa force, et couronne nos œuvres dans l'étendue de sa bonté : *Coronat te in misericordiâ et miserationibus.*

Malheur donc à nous, si, nous décourageant à la vue de l'infirmité de notre nature, nous restons oisifs et tranquilles sans travailler à en guérir! Malheur à nous, si, persuadés comme nous devons l'être, que Dieu est venu pour sauver tous les hommes, leur en préparer la voie, et leur en faciliter les moyens, nous attendons, comme dit S. Augustin, qu'il agisse sans nous, je dirois presque malgré nous. Cette erreur, que votre cœur repousse, cette erreur n'est malheureusement que trop commune. Combien voit-on de chrétiens enveloppés des liens du péché, demeurer dans l'horreur des ténèbres du tombeau, ne point redouter la

corruption qui doit en être la suite, la dépravation qui en sera l'effet infaillible et nécessaire ? Combien d'autres craignent de soulever le poids des habitudes vicieuses, figuré par la pierre qui ferme le sépulcre, et aiment mieux languir sous cette servitude, plutôt que de s'en affranchir par une résurrection aussi libre que volontaire ? Combien de chrétiens, d'ailleurs, assez fidèles à l'extérieur, persévèrent dans une mollesse, une pusillanimité coupable, parce que se reposant sur la grace, ils négligent de mettre en œuvre cette liberté, que Jésus-Christ nous a méritée par sa résurrection ! Qu'ils se souviennent les uns et les autres, de cette exhortation que leur adresse l'Apôtre ! L'heure de sortir de votre assoupissement est arrivée, leur dit-il ; les ténèbres n'ont que trop longtemps couvert vos yeux ; le jour est arrivé ; revêtez-vous des armes de la lumière : abandonnez le séjour de la nuit et de la mort ; et comme Jésus-Christ, rompez librement et volontairement tous les obstacles qui s'opposent à votre résurrection : *Hora est de somno surgere.* Mais s'il est le modèle et le principe de cette liberté, il est, par la promptitude de sa résurrection, celui de l'ardeur que nous devons mettre à chercher le Seigneur, si nous nous en sommes éloignés, et à le servir quand nous lui appartenons.

Jésus-Christ avoit annoncé lui-même le caractère de sa résurrection, lorsqu'il disoit à Dieu, par l'organe de son Prophète : Vous ne souffrirez pas que votre Saint éprouve la corruption : *Non dabis Sanctum tuum videre corruptionem.* Bien différent de Lazare, il n'attendra pas l'infection du tombeau. Sa résurrection sera prompte ; et s'il a souffert, s'il a été crucifié dans la foiblesse et l'infirmité, il vit par la force et la vertu de Dieu. Sa sainte humanité ne connoîtra pas la poussière du sépulcre : *Non dabis.* Et pouvons-nous douter un instant d'attribuer ces paroles de David à la résurrection du Sauveur, qu'il envisageoit dès-lors par la lumière de la foi ? Et c'est le grand argument dont se sert l'Apôtre S. Pierre dans le célèbre discours qu'il adresse à la Synagogue. Il leur prouve avec autant de profondeur que de ménagement, que cette prophétie regarde Jésus-Christ, et Jésus-Christ seul : David, leur dit-il, est mort et a été réuni à ses pères ; il a éprouvé la corruption, et son sépulcre se voit encore parmi vous. Mais celui que Dieu a ressuscité, ce Jésus-Christ que je vous annonce, n'a point éprouvé la corruption : vous l'avez vu : vous en êtes les témoins. Il n'appartenoit donc qu'au Saint par excellence de sortir promptement du tombeau par la vertu de Dieu, et d'en éviter l'infection. Aussi l'Apôtre S. Paul, toujours sublime dans ses pensées, nous le

montre-t-il dans la circonstance de sa mort, comme celui qui y ayant été assujetti, et l'ayant goûtée, l'engloutit en quelque sorte et la détruit : *Deglutiens mortem.*

Et en cela, Jésus-Christ, fidèle à la volonté de son Père, est obéissant dans sa résurrection comme il l'avoit été dans sa mort, et devient pour nous le modèle de la promptitude de notre obéissance pour mourir au péché, et pour ressusciter à la justice. Ainsi nous devons promptement détourner nos yeux de la vanité, et les ouvrir à la vérité. Ainsi nous devons, sans pitié, briser les idoles que nous avons adorées, et retourner avec une sainte allégresse à un Dieu qui reçoit le pécheur avec tendresse, après l'avoir attendu avec patience. Ainsi nous devons, et sans ménagement, rompre toute alliance avec le monde et ses illusions, et rentrer dans le sein d'un Dieu qui, crucifié par le monde, l'a vaincu, l'a condamné et l'a jugé. C'est donc avec raison, qu'on peut suspecter le changement et la conversion de ceux qui, après avoir balancé, hésité, chancelé entre leurs passions, leurs erreurs et la vertu, après s'être enfin séparés des pécheurs, ne portent que péniblement et à la longue, ou même ne portent aucun fruit apparent de justice et de sainteté. Qu'on a lieu de craindre pour la solidité de leur retour ! En vain on nous dira qu'ils ne marchent plus comme autre-

fois, dans les voies de l'iniquité, qu'ils s'abstiennent des grands désordres auxquels ils étoient adonnés auparavant; en vain on nous dira qu'on les voit dans nos églises, qu'ils portent un extérieur de piété et même d'édification; nous répondrons que tant qu'ils n'opéreront pas d'œuvres saintes, tant qu'ils fréquenteront le monde et ses usages, on peut toujours croire qu'ils restent dans le sépulcre du péché, et qu'ils en goûtent la corruption. Leur résurrection est tardive; elle n'est pas prompte comme celle de Jésus-Christ; leur résurrection est équivoque; et semblable à celle de Jésus-Christ, elle doit de plus être véritable.

Troisième caractère de celle de Jésus-Christ; elle est véritable. L'Evangéliste ne se contente pas de dire qu'il est ressuscité; mais il nous dit : Le Seigneur est véritablement ressuscité : *Surrexit Dominus verè.* Et afin de ne nous laisser aucun doute sur la vérité de sa résurrection, Jésus-Christ prend soin de l'établir et de la constater, en quelque sorte, par les témoignages les plus sensibles. Ainsi, dès le soir même de sa résurrection, il apparoît à tous ses Apôtres, et fréquemment jusqu'à son ascension; il se manifeste à eux de la manière la plus frappante; et de peur qu'ils ne prissent pour illusion ce que leurs yeux voyoient, ce que leurs oreilles entendoient, il ne se contente pas de montrer ses plaies à S. Thomas, il

veut que cet Apôtre les touche, y porte même les doigts : *Infer digitos ;* et sa main entière sur son côté, *mitte manus.* Venez et touchez, dit-il ailleurs à plusieurs de ses Disciples, *videte et palpate ;* et considérez qu'un fantôme, qu'un esprit pur ne peut offrir la chair et les os que vous touchez. Quelque solides que soient ces preuves, Jésus-Christ veut encore ajouter à leur conviction ; il veut bannir de leur esprit toute incertitude : et quoique, par l'état glorieux où est élevée sa nature, il fût dispensé de tous les besoins qui tourmentent l'humanité et affligent notre infirmité, il veut manger avec ses Apôtres ; et c'est ainsi que pour eux, que pour nous, que pour le monde entier, sa résurrection est aussi évidente qu'incontestable.

Ah ! s'il est nécessaire que notre résurrection spirituelle porte des caractères de vérité aussi éclatans, que nous sommes encore éloignés de cette heureuse conformité avec celle de Jésus-Christ ! nous, dont la plupart des œuvres portent un caractère si incertain et si vague ; nous, dont le langage et les actions s'accordent peut-être plus avec les maximes du monde qu'avec celles de l'Evangile ; nous, dont la piété même n'est point exempte de ces imperfections habituelles qui font douter de sa sincérité ; nous, enfin, dont la mollesse ou la délicatesse s'effraie des difficultés et des obstacles

toutes les fois qu'il faut résister au respect humain, ou nous arracher à ces faux plaisirs qui font les délices de notre vie ! Si notre résurrection est véritable, pourquoi ne disons-nous pas, pourquoi notre conduite ne semble-t-elle pas dire à tous ceux qui ont été témoins de nos foiblesses : Touchez, et voyez ; *palpate, et videte ?* C'est-à-dire, je n'avois autrefois que du dégoût pour la prière, que de l'éloignement pour les exercices du christianisme : mais aujourd'hui j'éprouve combien est doux le joug de la loi de mon Dieu, et combien son fardeau est léger. Autrefois mes mains ne s'ouvroient jamais pour adoucir les maux qu'enduroient les membres souffrans de Jésus-Christ ; ou si quelquefois je les étendois jusqu'à eux, une main publioit avec ostentation les bienfaits que l'autre répandoit : aujourd'hui ces mains sont destinées à panser leurs blessures, à essuyer leurs larmes, à verser dans leur sein ces trésors dont je ne suis que dépositaire, et ces mains que je craignois d'employer au travail, ne se reposent que lorsqu'elles ont accompli les œuvres de la miséricorde. Autrefois toutes mes démarches n'avoient d'autre but que de parcourir la carrière qu'offre le monde à ses partisans ; les assemblées, les jeux, les spectacles, tous les lieux enfin qui ne sont que des foyers de mensonge ou des occasions de séduction ;

si je voyois l'usurpateur des biens d'autrui, je n'avois d'empressement que pour le suivre, de zèle qu'à l'imiter dans ses rapines. Aujourd'hui je suis entraîné de nos temples à la solitude, et de la retraite à nos solennités : lassé dans la voie de l'iniquité, je me plais à marcher en présence de Dieu ; et ce sentier qu'a aplani sa grace est pour moi plein de douceurs et de charmes. Autrefois enfin mon cœur étoit tourmenté par mille desirs, agité d'inquiétudes ; il ne se repaissoit que de projets d'orgueil, et les plaisirs des sens avoient seuls pour moi des attraits : Touchez, et voyez, *palpate, et videte ;* aujourd'hui la mortification et la pénitence, les humiliations et la croix, voilà mes pensées ; voilà les mobiles de mes actions : porter la croix de mon Sauveur, m'offrir en sacrifice, rompre les liens de la mort qui m'avoient si agréablement captivé, faire en sorte, comme dit S. Paul, que ce qu'il y a de charnel en moi soit absorbé par la vie, *quod mortale est, absorbeatur à vitâ*, tels sont mes plus doux plaisirs, et mon cœur n'en est jamais rassasié. Voilà le témoignage de la véritable résurrection du chrétien : c'est à ces caractères qu'on peut conclure qu'elle est semblable à celle de Jésus-Christ ; et bientôt ils prouveront aussi qu'elle est constante.

Jésus-Christ est ressuscité, dit l'Apôtre, pour ne plus mourir : *Jam non moritur.* Il

a voulu goûter la mort ; mais l'auteur de la vie ne s'est assujetti à son empire que pour détruire son aiguillon ; elle ne le dominera plus : *Mors illi ultrà non dominabitur.* Aussi S. Paul a-t-il soin d'insister sur ce caractère particulier de l'immolation et de la résurrection de Jésus-Christ : Il est mort une fois pour le péché : *Semel mortuus est pro peccato*, nous dit-il : et pourquoi les divines Ecritures nous font-elles observer que la mort de cet Homme-Dieu est absolument sans retour ? C'est, suivant la remarque d'un Père de l'Eglise, pour nous faire mieux sentir l'efficacité de son sacrifice qui, bien différent des oblations imparfaites de la loi de Moyse, n'a pas besoin d'être réitéré pour procurer l'expiation et le salut ; et de cette preuve même que le Saint-Esprit avoit indiquée, tous les maîtres de la vie spirituelle en tirent des conséquences utiles aux justes et aux pécheurs.

Utiles aux justes : ils doivent par la sincérité de leurs résolutions, par leur vigilance continuelle ; par leur desir ardent de la perfection, travailler à se préserver de ces foiblesses qui, si elles ne sont pas toujours un signe de mort, sont du moins des symptômes d'une maladie réelle qui, négligée ou dédaignée, pourroit n'avoir d'autre issue que la mort.

Utiles aux pécheurs : ils doivent, lorsqu'ils sont parvenus à consommer leur con-

version, lorsqu'ils sont ressuscités par la force du bras de Dieu ; ils doivent, dis-je, par la sévérité de leur pénitence, par la constance de leurs efforts, par leur fidélité soutenue par la crainte, et affermie par l'amour, se garantir de ces écueils qui rendroient un second naufrage plus dangereux que le premier ; de ces chutes qui les exposeroient à une mort plus certaine, puisqu'ils se mettroient ainsi hors d'état d'espérer de ressusciter de nouveau. Quelle seroit l'allégresse de l'Eglise si elle pouvoit dire de chacun de ces pécheurs ramenés à la vie, ce qu'elle dit de Jésus-Christ : Il ne meurt plus, *Jam non moritur ;* et ce péché qui lui avoit donné la mort, n'aura plus aucun empire sur lui, *Mors illi ultrà non dominabitur !*

Mais cette constance dans la résurrection tient encore à des précautions sages dont Jésus-Christ est encore le modèle. Si pendant le cours de sa vie mortelle, il conversoit familièrement avec les pécheurs ; s'il les fréquentoit pour les guérir ; ce qui, dans ce divin Sauveur, étoit une preuve de son éminente charité, nous ne le voyons plus, après sa résurrection, conserver avec eux les mêmes rapports. Pécheurs qui m'entendez, apprenez de cet exemple, que le moyen le plus sûr d'être fidèle à la grace de la réconciliation, c'est de rompre toute alliance avec le méchant ; et, comme le dit

l'Apôtre S. Jacques, de vous éloigner sans réserve de la malignité du monde. Pourriez-vous donc croire que vous êtes vraiment ressuscité, ou répondre de la solidité de votre résurrection, si vous vous rapprochez indiscrètement de ceux qui ne portent avec eux qu'une odeur de mort? Et que serviroit-il donc d'avoir secoué la poussière du tombeau, si on s'expose encore à y être de nouveau enseveli avec les pécheurs?

Mais il n'a pas suffi à Jésus-Christ que sa résurrection fût libre, prompte, véritable et constante : il convenoit encore au Dieu de charité qu'elle fût efficace, c'est-à-dire, que ses bienfaits s'étendissent jusqu'à nous. Il est, dit l'Apôtre, le premier-né d'entre les morts : *Primitiæ dormientium.* Il est le chef des Elus, de ceux qui sont appelés à la vie éternelle. Aussi cette mort qui, un instant, avoit paru le terrasser, se demande-t-elle, par l'organe du Prophète, où est son aiguillon, où est sa victoire? *Ubi est victoria?* Elle a été détruite et absorbée toute entière par la victoire de son vainqueur : *Absorpta est mors.* Et avec elle le règne du péché a été anéanti; car la mort et le péché avoient fait un pacte éternel : et nous, misérables victimes de cette coupable alliance, nous étions destinés tous à passer de la tyrannie du péché, sous l'empire de la mort. Or la résurrection de Jésus-Christ nous affranchit de ce double esclavage. Il

détruit le règne de l'un, et l'empire de l'autre, et nous transmet ainsi, par ce double triomphe, le pouvoir et l'obligation de combattre le péché et d'insulter à la mort.

Le pouvoir : c'est par la foi de sa résurrection, que nous devenons victorieux du monde où règne le péché, où la mort compte tant de victimes ; nous opposons cette foi aux maximes du monde pour les combattre, aux plaisirs du monde pour les mépriser, aux préjugés et aux erreurs du monde pour les détruire. Les enfans de la résurrection sont des étrangers au milieu du monde : ils y vivent d'une nourriture que le monde ne connoît pas ; ils y parlent un langage que le monde n'entend pas ; ils y suivent des loix que le monde ne pratique pas ; ils y forment des desirs, ils conçoivent des espérances auxquelles ce monde ne peut prétendre. C'est à eux que Jésus-Christ disoit dans la personne de ses Apôtres : Le monde vous méprise et vous hait, parce que vous ne lui appartenez pas.

Consolante distinction qui inspire la sécurité au chrétien ressuscité, mais qui lui impose de grandes obligations, des devoirs essentiels !

L'obligation : car, pour que notre résurrection soit efficace, comme celle de Jésus-Christ, il faut qu'elle serve ou à convertir le monde, ou à le condamner : *In ruinam*

aut in resurrectionem. Il faut qu'un fidèle ressuscité, évite l'air contagieux du monde et le purifie, autant qu'il est en lui, par ses vertus; qu'il ne paroisse au milieu des pécheurs, que pour contredire, par la sainteté de ses exemples, les excès de leurs désordres; par sa tempérance, la folie de leurs plaisirs; par sa prudente simplicité, l'orgueil de leurs pensées, la présomption de leurs discours; il faut que, dans quelque état que la Providence l'a placé, il en remplisse les devoirs, pour le bonheur et l'édification de la société, qu'il prouve son mépris pour les faux biens, son détachement entier du siècle, par une vie parfaitement conforme aux vérités de la foi qu'il professe!

Qu'ils sont rares parmi nous, de tels enfans de la résurrection! Qu'il est petit le nombre de ceux qui peuvent se flatter d'avoir ressuscité avec Jésus-Christ, et comme Jésus-Christ! Heureux le chrétien en qui se réunissent tous les caractères de sa résurrection! Ah! si ces caractères sont pour cet Homme-Dieu, autant de signes de sa puissance, autant de traits de ses Grandeurs, ils sont aussi, n'en doutons pas, pour chaque chrétien qui participe à sa résurrection, autant de preuves de son élection, autant de gages de la gloire qui l'attend.

Rendons avec l'Apôtre, d'éternelles actions de graces au Dieu éternel qui, par Jésus-Christ son Fils et Notre-Seigneur,

nous a accordé la victoire sur la mort et sur le péché : *Deo autem gratias, qui dedit nobis victoriam per.... Jesum Christum !* Ecrions-nous, dans notre allégresse, avec le Prophète Isaïe : Par cette victoire, ils sont ensevelis dans un éternel oubli, les malheurs, les dangers, les anathèmes auxquels nous avoit dévoués notre première et criminelle origine : *Oblivioni traditæ sunt angustiæ priores :* et Dieu ne voit plus, en quelque sorte, cette cédule de mort qu'il avoit dictée contre nous, depuis que Jésus-Christ l'a attachée à la croix, et l'a ensevelie avec lui dans le tombeau : *Et absconditæ ab oculis.*

Ne renouvelons jamais, par notre infidélité et notre ingratitude, le souvenir affreux de ces anathèmes. Ressuscités avec Jésus-Christ, vivons avec Jésus-Christ ; affermissons en nous le règne de sa grace par une vie nouvelle, par la constance de notre volonté, par la solidité inébranlable de notre foi, par l'ardeur de notre charité, par la piété la plus tendre dans nos actions. Sortons du tombeau ; combattons le péché avec les armes de Jésus-Christ, afin de régner avec lui dans l'éternité. *Amen.*

JÉSUS-CHRIST MULTIPLIE LES PAINS.

Memoriam fecit mirabilium suorum misericors et miserator Dominus ; escam dedit timentibus se. Psal. 110, v. 4.

Le Seigneur, qui n'est que miséricorde et tendresse, a éternisé la mémoire de ses merveilles; il a donné la nourriture à ceux qui le craignent. *Ps. 110, v. 4.*

Prince et Prophète, David adresse au Seigneur un cantique de louanges; Roi reconnoissant, il lui rend graces des prodiges et des bienfaits sans nombre qu'il a opérés en faveur d'Israël ; Prophète du même Dieu, il prédit ceux qu'il fera en faveur de l'Eglise. Parmi les plus grandes merveilles de sa puissance, il célèbre avec autant de justice que de gratitude, celles dont le souvenir est le plus consolant pour son peuple, celles de sa miséricorde, qui lui ont procuré la nourriture la plus abondante, je veux dire cette manne que Dieu fit tomber du ciel dans le désert, pour nourrir le peuple qui le craignoit et l'adoroit : *Escam dedit timentibus se.* David lui-même éternise ainsi la mémoire de ce prodige. Mais le Prophète ne nous parleroit-il ici que de cette nourriture corporelle? Ah! sous cette nourriture de la manne, il nous figuroit, n'en doutons pas, celle du corps adorable du Fils de Dieu, cette viande incorruptible,

dit S. Augustin, ce pain descendu du ciel qu'il nous a donné dans sa miséricorde et dans sa bonté : *Memoriam fecit mirabilium suorum misericors et miserator.*

Lorsqu'aujourd'hui je viens essayer de tracer un trait des Grandeurs de Jésus-Christ dans la multiplication des pains, m'arrêterois-je, dois-je m'arrêter à la lettre ou à l'esprit de ce prodige ? J'ouvre l'Evangile, et je vois Jésus-Christ nourrir deux fois un peuple nombreux en multipliant les pains. Je pénètre dans le sein de son Eglise, et je le vois tous les jours fournir abondamment au besoin de ses Disciples par une nourriture ineffable et spirituelle : là, c'est un Dieu-Homme, tendre et compatissant, qui est ému à la vue d'une multitude nombreuse accablée de lassitude et de faim : *Misereor super turbam.* Ici c'est un chef vigilant et miséricordieux, qui remédie à la foiblesse de ceux qui le suivent, par les secours les plus puissans et les plus solides : *Misericors et miserator.* Là, quelques pains fournissent largement à la subsistance de cette multitude affamée : ici, sous de simples symboles, est renfermé le pain vivant et véritable, la nourriture des Anges et des Saints. Là, le secours est si abondant, que non-seulement tout le peuple est rassasié, mais on recueille encore dans plusieurs corbeilles, des ressources assez suffisantes pour en nourrir un plus grand nombre. Ici

le secours est inépuisable : une seule parole prépare la nourriture à tous les peuples de la terre, pourvoit à leurs besoins de toute espèce, offre encore un aliment qui leur est conservé pour les jours d'affliction, de disette ou de persécution. Là c'est une Providence généreuse et attentive, qui ouvre une main libérale, et pourvoit à adoucir les souffrances d'un peuple zélé pour le suivre et l'entendre, Providence qui renouvelle chaque jour ce prodige pour ses enfans : *Misereor super turbam.* Ici, c'est un Pontife plein de bonté et de miséricorde, qui nous présente dans l'Eucharistie, comme un mémorial et un abrégé de toutes les autres merveilles que Dieu a faites, *memoriam fecit*, le chef-d'œuvre de son amour et de sa sagesse, et qui veut intercéder pour nous, disons plus, demeurer corporellement avec nous jusqu'à la fin des siècles : *Misericors et miserator Dominus.*

Ne vous semble-t-il pas, Chrétiens, que Jésus-Christ, dans le premier de ces miracles, prélude au second de ces prodiges, en sorte que l'un devient la figure et le présage de l'autre ? Dans le premier, le Fils de Dieu nourrit ceux qui ont faim, rétablit ceux qui sont infirmes, et guérit ceux qui sont malades : dans l'Eucharistie, il les renouvelle, en nous donnant son corps pour être l'aliment de nos ames, un remède à nos maladies, un appui dans nos afflictions,

Jésus-Christ est donc, dans l'un et dans l'autre, ce Seigneur plein de miséricorde et de clémence, qui éternise la mémoire de ses bienfaits, *memoriam fecit mirabilium suorum;* dans l'un et dans l'autre, il prépare, il donne une nourriture abondante à ceux qui le craignent : *Escam dedit timentibus se.*

Considérons donc ici ces deux merveilles; et, de ce rapprochement, naîtra pour le chrétien, un nouvel éclat, une nouvelle preuve des Grandeurs de Jésus-Christ. Voyons dans la multiplication des pains dans le désert, et dans la sainte Eucharistie sur nos autels, tout ce que peut opérer la sagesse, la puissance et la miséricorde d'un Dieu.

Souvenirs consolans, merveilles toujours subsistantes de la Providence et de la charité la plus ingénieuse, source féconde de méditations; que de motifs réunis pour intéresser votre attention!

Je l'ai dit, mes Frères, dans la suite de ces Instructions, et ne nous lassons pas de vous le répéter : les miracles sensibles de Jésus-Christ ne forment dans cet Homme-Dieu, un caractère réel de Grandeur, que parce qu'ils sont les figures des graces intérieures qu'ils opèrent dans nos ames; et c'est ce caractère qui les distingue particulièrement de ceux qu'ont opérés Moyse,

Elie, les Apôtres, les Saints, et qu'ils n'ont opérés que pour l'établissement ou la confirmation des vérités qu'ils annonçoient. C'est ce caractère particulier des miracles opérés par Jésus-Christ, qui, nous faisant marcher sur les traces des Ambroise, des Augustin, de tous les Pères de l'Eglise, nous a déterminés à réunir en même temps sous vos yeux, et sous un même point de vue, et le miracle de la multiplication des pains, et l'ineffable mystère dont l'Eglise nous entretient pendant toute l'année, et qu'elle célèbre chaque jour en sa mémoire : *In meî memoriam facietis.* Mais, pour connoître mieux le rapport de ces deux prodiges, entendons Jésus-Christ lui-même au moment où il se prépare à opérer l'un et l'autre.

Veut-il nourrir un peuple nombreux dans le désert, il est agité d'une vive sollicitude : c'est un père dont les entrailles sont émues et qui semble desirer satisfaire tous ses enfans : il interroge ses Apôtres ; il leur fait rendre compte des ressources dons ils sont munis pour pourvoir à tant de besoins. Tendrement inquiet, il fait par-tout éclater sa compassion et sa miséricorde.

Veut-il préparer pour son Eglise une nourriture spirituelle ? long-temps auparavant il en a fait la promesse ; il en développe la nature, il en annonce les effets. Il parloit à des Juifs ; il les précautionne contre

toute idée de parité entre cette nouvelle, cette divine nourriture, et celle de la manne dont leurs pères avoient été, pendant quarante ans, nourris dans le désert : il veut que ses Apôtres soient prémunis sur la durée même de ce pain véritable, de ce pain qui, comme la manne, descend du ciel, mais qui, bien différent, n'est plus un aliment passager et temporel, mais qui doit communiquer une vie durable et éternelle. Aussi l'Evangéliste ne craint-il pas de nous révéler les sentimens de son divin maître, en nous disant, au moment de l'institution de ce mystère, qu'ayant aimé les siens qui étoient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin : *Cùm dilexisset suos qui erant in mundo, in finem dilexit eos.* C'est donc encore le même esprit de commisération et de charité qui préside à ce miracle, miracle qui sera éternel comme sa charité, comme lui-même : *Misericors et miserator.* Et cette vérité va devenir plus sensible par le développement continuel de ces deux miracles.

Nous y voyons,

1°. Une miséricorde libérale, et continuelle dans ses bienfaits.

2°. Une miséricorde compatissante qui étend ses yeux sur toutes nos misères.

3°. Une miséricorde prévoyante qui prévient tous les besoins de ses créatures.

Miséricorde libérale dans la multiplication des pains. Il est pauvre : ses Apôtres

ont embrassé cette pauvreté ; ils ont tout quitté pour le suivre ; et cependant il leur demande, non-seulement où il achetera du pain, mais encore avec quel argent il pourra en acheter, selon la réflexion que S. Marc nous fait faire : *Undè ememus panes ?* Il n'est point effrayé par la vue ni le nombre d'un peuple immense qui l'environne : il indique des moyens qui bientôt ne seront plus même praticables. Le jour est à son déclin, et ce peuple est tourmenté par la faim, et accablé de lassitude : il n'est pas rebuté de la difficulté que lui fait Philippe, lorsqu'il lui dit que deux cents deniers ne suffiroient pas pour fournir à la nourriture de tout ce peuple. Il n'est point découragé par la réponse d'André qui l'instruit qu'un des enfans qui le suivoient n'avoit avec lui que cinq pains d'orge et deux poissons. Il trouve dans sa puissance de quoi produire l'abondance dans le désert, de quoi suppléer à la stérilité des lieux et à la disette des vivres, et dans sa libéralité, de quoi fournir à toutes les nécessités.

Ici, mes Frères, qu'il me soit permis d'arrêter un moment, et de fixer vos yeux sur tant de compassion et de miséricorde. Riches et puissans du monde, et vous aussi qui, sans être opulens, jouissez d'une fortune aisée, d'une honnête abondance, apprenez tous de Jésus-Christ, ce que l'on doit penser de vos éternels prétextes pour

refuser de secourir les malheureux ; combien votre méfiance et vos réserves sont en opposition avec sa libérale Providence !

Combien de riches croient trouver d'excuses à la dureté de leur conduite, et tenir ainsi leurs mains fermées à l'égard du pauvre ! Où pourrions-nous trouver de quoi satisfaire aux besoins d'autrui ? *Undè ememus panes ?* Comment étendre les secours à tous ceux qui en réclament ? *Et quid inter tantos ?* Et nos propres besoins, notre nécessaire, celui de notre famille, n'absorbent-ils pas nos facultés : *Non sufficit ?* Que de réponses l'Evangile, l'exemple de Jésus-Christ ne fournissent-ils pas à tant d'excuses frivoles ! Mais ne vous apercevez-vous pas que vos prétendues inquiétudes émoussent la sensibilité de vos cœurs ? N'exagérez-vous pas la multitude des besoins, pour prendre, sans remords, le cruel parti de n'en soulager aucun, parce que, dites-vous, on ne peut les soulager tous ? N'étendez-vous pas votre nécessaire ? n'agrandissez-vous pas vos besoins, en y comprenant ces jeux, ces parures, ce luxe, ces plaisirs qui insultent à la misère du pauvre, ou bien même en voulant que l'abondance fasse partie de ce nécessaire que vous réclamez ? Ah ! si, comme Jésus-Christ, vous entrepreniez les œuvres de la charité, que vos moyens vous rendent si faciles, que la miséricorde rend plus possibles encore, vous verriez avec

étonnement se multiplier entre vos mains des ressources que vous vous imaginez modiques et insuffisantes. Riches, apprenez, commencez à être heureux : avec vos trésors corrupteurs et périssables, achetez, conquérez un bonheur incorruptible et éternel, et sachez que la charité seule pourra vous le procurer.

Revenons. Cet esprit de libéralité, déjà si touchant dans la multiplication des pains, devient bien plus sensible encore dans le mystère eucharistique. Quel abîme de richesses, quel fonds plus inépuisable, quelle nourriture plus abondante que celle qui nous est présentée sur nos saints autels ! La manne qui tomba autrefois dans le désert, qui seule suppléoit à tous les genres de nourriture, qui seule se prêtoit au goût particulier de chaque Israélite, *omnis saporis suavitatem ;* la manne n'étoit qu'une ombre bien imparfaite de ce pain céleste que l'on mange au banquet sacré : et Jésus-Christ ne s'est pas contenté d'offrir une fois à ses Apôtres cette admirable nourriture ; tous les jours, en tout temps, en tous lieux, ce banquet nous est préparé, et les ames saintement avides, ou chrétiennement affamées de la justice, y sont rassasiées. C'est ce banquet, que, dans sa douceur et dans sa miséricorde, il a disposé pour le pauvre, c'est-à-dire, pour celui qui l'est de cœur et d'affection ; c'est un aliment qui l'enrichit et le

fortifie, comme une nourriture qui soutient et console le malheureux et l'affligé : *Parasti in dulcedine tuâ pauperi, Deus.* Jésus-Christ ne s'est pas contenté de nous le laisser pendant quelques années : ce sacrement, comme son sacrifice, nous est destiné, depuis le levant jusqu'au couchant, et jusqu'à ce que nous entrions dans les jours de l'éternité. Que dis-je ? il sera pour nous le germe de l'immortalité, et toujours présent sur nos autels, tout autrement qu'il ne l'étoit dans l'arche d'alliance, ce Dieu nous dira : Toutes les fois que vous célébrerez ce mystère, vous le ferez en mémoire de moi : *In meî memoriam facietis.* Et c'est ainsi qu'il éternisera cette merveille de sa miséricordieuse libéralité. Que les riches les plus somptueux et les plus prodigues préparent des tables magnifiques et délicates, qu'ils les chargent des mets les plus délicieux et les plus rares, ils pourront y satisfaire l'avidité des convives; mais la satiété de ceux-ci mettra des bornes à leur prodigalité. L'effet de l'Eucharistie, au contraire, est d'exciter la faim en la rassasiant, et de présenter toujours à cette faim sans cesse renaissante de nouveaux moyens pour satisfaire à tant de besoins. Les riches appelleront des riches à leurs festins, et leur opulence ne recueillera d'autres fruits que la vanité satisfaite et l'ostentation de leur luxe ; mais le pauvre restera couché, languissant, abandonné, méprisé sur

le seuil de leur porte. L'Eucharistie, au contraire, est ce festin du Père de famille, qui ne distingue ses enfans que par la robe nuptiale; les riches, que par leur bienfaisance et leur humilité; les pauvres, par leur soumission sincère et leur détachement profond; tous par leur charité; et à ce festin, tous y sont admis avec miséricorde, parce que Dieu lui-même s'y donne avec libéralité.

Anges du ciel, Saints de la terre, soyez dans l'étonnement! Un maître aussi libéral n'éprouve de la part des convives qu'indifférence et que froideur, souvent même qu'éloignement! Ah! s'il est vrai, comme nous l'enseignent tous les Pères de l'Eglise, que l'Eucharistie est la nourriture quotidienne du chrétien, pourquoi donc les Pasteurs sont-ils réduits à faire violence à la plupart pour les engager à s'en nourrir? Le riche, plongé comme le Juif dans les plaisirs du monde, n'a de goût que pour les alimens qui flattent sa sensualité, que pour les trésors qui prêtent à son ostentation; cette divine nourriture exigeroit qu'il renonçât à ses plaisirs, et dès-lors il n'a que du dégoût pour elle: *Nauseat anima nostra.* Le pauvre, au milieu de son indigence, affamé de ces faux biens qu'il desire, ne s'élève pas jusqu'à penser que, dans ce mystère, Dieu ne se communique qu'aux petits et qu'aux humbles, et que c'est-là qu'il reçoit la première, la grande récompense de sa pauvreté, et cet

aliment ne lui inspire que du dédain, parce que, semblable au Juif, il veut un Dieu qui le rende riche et puissant : *Nauseat anima.* Pauvres ou riches, pensez que toutes ces dispositions sont aussi dangereuses pour vous qu'injurieuses à la libéralité d'un Dieu généreux et prodigue. Empressez-vous de répondre à des avances aussi touchantes, et craignez qu'un jour, fermant sa main riche en miséricorde, il ne vous fasse éprouver inexorablement les coups de sa justice. Mais plutôt soyez non-seulement émus, touchés de sa libéralité, mais encore apprenez que sa charité compatissante s'étend à toutes nos misères.

Dans le miracle qui sert de figure à l'Eucharistie, on l'entend prononcer ces paroles si dignes de celui qui s'étoit revêtu de toutes nos foiblesses : J'ai compassion de tout ce peuple, *Misereor super turbam ;* et comme si cette multitude qui l'environne se fût sacrifiée pour défendre ses intérêts, il calcule le temps qu'elle a mis à le suivre et à l'entendre : *Ecce jam triduo sustinent me.* Avec quelle bonté abaisse-t-il les yeux sur elle ; et son infinie charité, d'accord avec cette suprême intelligence, lui a déjà appris qu'elle étoit privée des moyens de subsistance : *Nec habent quod manducent.* Charité féconde, c'est vous qui seule inspirez la véritable compassion, et vous avez toujours des moyens actifs pour l'animer ! Malheur

à ces ames dont la compassion n'est que stérile ou passagère! Malheur à ces ames indifférentes que le dur égoïsme dessèche, et qui ne s'occupent que de leurs propres intérêts; à ces ames, qui, au milieu des plus grandes calamités publiques, conservent le calme et la sérénité, tant que le vent de la tribulation ne les atteint pas de son souffle. Ah! si l'affliction répand sur elles son amertume, si leur tranquillité est altérée, si les malheurs viennent les frapper à leur tour, c'est alors que leurs plaintes, leurs angoisses n'ont plus de terme; et c'est alors aussi que l'indifférence avec laquelle ils ont vu les douleurs publiques, s'étend jusqu'à elles, et qu'elle devient leur pénible, mais trop juste tourment. Apprenons tous ici de Jésus-Christ que rien en ce monde ne nous est étranger, puisque nous avons des amis et des frères par-tout où il se trouve des hommes, des enfans du même Père céleste, pétris du même limon, sujets aux mêmes infirmités, destinés à la même fin. Apprenons que les maux qui les accablent, nous deviennent en quelque sorte personnels, parce qu'ils affectent nos semblables, et que bientôt, demain peut-être, ils vont nous frapper. Apprenons enfin de Jésus-Christ, que ce n'est point par une compassion fictive ou sans effet, que nous pouvons payer cette dette que nous imposent la religion et la nature; il faut, comme lui, et à

son exemple, user de tout notre pouvoir, pour étendre, sur les malheureux, des secours d'une manière proportionnée à leurs misères; et c'est ce qui rend le miracle de l'Eucharistie infiniment plus admirable encore que celui de la multiplication des pains, parce que les misères de ceux qui y participent sont immenses, et que la charité compatissante de Jésus-Christ n'y a pas de bornes.

En effet, Jésus-Christ pouvoit bien dire dans les jours de sa vie mortelle : Venez à moi, vous tous qui êtes accablés par le poids de vos maux, et je vous soulagerai : *Venite ad me, omnes qui laboratis et onerati estis; et ego reficiam vos.* Mais comme alors la plupart de ceux qui s'adressoient à lui, ne lui présentoient que des maux corporels à soulager, sa compassion paroissoit se borner à des maladies extérieures et sensibles. Dans le sacrement de nos autels, que cette compassion est étendue, sans rien perdre de son excellence! Là, sans négliger les besoins corporels et les infirmités humaines qu'il guérit ou qu'il soulage quelquefois d'une manière non moins frappante, ni moins merveilleuse, il exerce cette commisération, cette charité sur tous les maux qui affectent nos ames. Il voit réunis dans ses temples des malades de toute espèce, des pécheurs que les chaînes les plus pesantes de l'habitude retiennent dans une honteuse

et pénible captivité ; des paralytiques qui, depuis de longues années, n'ont fait que de vains efforts pour descendre dans la piscine probatique ; des hydropiques, que l'enflure du cœur rend incapables de tout bien et de toute vertu ; des aveugles, qui s'égarent volontairement dans leurs voies, et s'écartent du sentier de la justice. Il y voit des cœurs ulcérés par le fiel et le ressentiment, agités par la jalousie, troublés par la prévention, dévorés par la soif des biens de ce monde. Il y voit des ames tièdes et pusillanimes ; il y voit souvent encore, des maux que ces infirmes ne connoissent pas, des maladies qu'ils ne craignent pas, des besoins qu'ils semblent ne pas ressentir : et dans toutes ces situations il nous dit, il nous répète, il nous crie avec le sentiment qu'inspire une immense charité : Venez à moi, vous tous qui êtes accablés, et je vous soulagerai : *Venite ad me, omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos.* Plus aimant qu'une mère tendre, qui ne peut oublier son fils, après l'avoir porté dans son sein, il nous dit ; quand elle l'oublieroit, pour moi, je ne vous oublierai jamais, *ego tamen non obliviscar tui.* Ah ! que ne participons-nous du moins, lorsque nous approchons de l'autel, à cette tendre commisération de Jésus-Christ pour nos propres infirmités ! Si nous étions animés de la même compassion pour

celles de notre ame; si nous éprouvions le même amour qu'éprouvoit le Prophète pour celle qu'il appeloit son unique, sa bien-aimée, *unicam meam*, lorsqu'il invoquoit sur lui-même la miséricorde de Dieu, nous aurions bientôt trouvé dans Jésus-Christ un Sauveur qui guériroit nos maladies et remédieroit à nos besoins. Nous lui en découvririons la profondeur; et sa charité en opéreroit sans délai le soulagement. Allons chercher et reprendre dans Silo l'arche du Seigneur; plaçons-la au milieu de nous, afin que sa présence nous fasse triompher de nos ennemis : *Afferamus ad nos de Silo Arcam fœderis Domini.* Ainsi s'animoient mutuellement les Juifs, après avoir été battus et dépouillés par les Philistins. Et l'Eucharistie n'est-elle pas plus précieuse que cette Arche d'alliance qui étoit pour les enfans d'Israël, la sauve-garde contre tous les maux qui les menaçoient, et soutenoit toutes leurs espérances; et les chrétiens, que tant de misères accablent, seront-ils moins ardens que les Israélites pour fixer au milieu d'eux celui qui doit, qui peut seul les préserver : *Afferamus ad nos de Silo.... et veniat in medium nostri?* Seront-ils moins sensibles à la présence de leur Dieu, à la communication intime qu'il veut faire de lui-même avec eux, pour guérir et soulager tous leurs maux, non-seulement ceux dont ils sont frappés, mais encore ceux qui les

attendent? Car dans ce sacrement, Jésus-Christ ajoute à la compassion la plus charitable, la prévoyance la plus étendue.

Troisième caractère de la miséricorde, qui agit dans le double miracle qui nous occupe aujourd'hui.

Elle est prévoyante : et il étoit digne de cette miséricorde de suppléer à l'imprudence de l'homme. Moyse, dans le sublime cantique qu'il chante après la délivrance de l'Egypte, ne forme pour tout son peuple, que ces deux souhaits : Puisse-t-il avoir assez de lumière et de sagesse, et se conduire jusqu'à la fin avec une juste prévoyance ! *Utinam saperent et intelligerent, et novissima providerent !* Ce besoin du peuple juif est celui de tous les hommes. A peine touchés de leurs misères présentes, rarement ils s'appliquent à détourner les malheurs futurs qui les menacent : *Gens absque consilio et prudentiâ.* Et Jésus-Christ, dans le double miracle, sujet de cette Instruction, donne à l'homme d'utiles leçons, de grands exemples, et lui prépare de puissantes ressources.

C'est la prévoyance qui le dirige dans la multiplication des pains. Ces hommes, dit-il, avec une tendre inquiétude, viennent de loin, *de longè venerunt ;* et si je les renvoie dans l'état d'épuisement et de foiblesse où ils se trouvent, ils succomberont en chemin : *Deficient in viâ.* N'accusons pas ce peuple d'imprudence : c'étoit pour suivre,

pour entendre Jésus-Christ, qu'il s'étoit exposé aux fatigues d'un si long voyage ; et par cet empressement, il s'étoit rendu digne de ses soins attentifs et compatissans. Mais combien de chrétiens, entraînés par des motifs bien moins louables, agissent sans considérer la fin de leurs actions, forment des projets, sans en prévoir les inconvéniens, ou sans en calculer les dangers, et s'exposent, si Dieu les abandonne, à devenir les victimes de leur témérité ?

L'Eucharistie va leur offrir, dans la sage prévoyance de Jésus-Christ, une ressource toujours subsistante et toujours efficace. Revêtu de notre nature, ce Dieu sait que l'homme est foible ; et dans ce sacrement, il le fortifie : que l'homme est obsédé par des passions ; et dans ce sacrement, il les règle ou les réprime : que l'homme est environné d'ennemis dangereux ; et dans ce sacrement, il lui donne des armes pour se défendre et les combattre.

Il oppose à la foiblesse de l'homme le pain des forts, une nourriture qui est, en même temps, et le remède et l'aliment des ames ; en sorte qu'il n'est pas de besoins qu'elle ne remplisse, point de maladies qu'elle ne guérisse, point de situation pénible qu'elle ne soulage, point d'amertumes qu'elle n'adoucisse. De-là les différens noms que les Pères de l'Eglise attribuent à l'Eucharistie, et les différentes qualités qu'ils re-

connoissent à Jésus-Christ dans ce sacrement. C'est un viatique, pour ceux qui se traînent péniblement dans cette vallée de larmes, ou qui se disposent au voyage de l'éternité. C'est une manne cachée et remplie de délices, *omnis saporis suavitatem*, pour ceux qui ont la faim précieuse et ardente de la justice. C'est un sang qui nous préserve du malheur, plus sûrement que ne le furent autrefois les Israélites par le sang de l'agneau. Jésus-Christ y remplit la fonction de guide pour ceux dont les pas sont incertains et chancelans; de Pasteur, pour les brebis languissantes ou égarées; de Médiateur, pour les ames timides et craintives; de Médecin, pour les infirmes et les malades; de Sauveur, pour tout un peuple d'élus.

Aussi que peut craindre de l'empire des passions, un chrétien assidu à se nourrir de ce pain sacré? Quelque vives, quelque impérieuses qu'elles puissent être, celui qui commande aux flots agités et à une mer orageuse saura bientôt les calmer. Il remplace la colère et l'impatience par la douceur et la docilité: il oppose aux révoltes de la chair, la crainte salutaire des jugemens de Dieu: il impose silence à l'orgueil par la conviction qu'il donne à l'homme de sa propre misère; Dieu humble, il jette et fait éclore dans le cœur l'humilité; Dieu pauvre, il éteint la soif des richesses; Dieu humilié

et souffrant, il amortit l'ardeur des plaisirs sensuels; source de la félicité, il lui fait éprouver d'avance un bonheur plus solide, des consolations plus puissantes, l'avant-goût enfin des délices éternelles; victorieux de la mort, il le rend invincible à toutes les puissances du monde, et insensible à ses charmes. David défait le superbe Goliath avec une pierre : figure admirable d'un mystère, qui nous apprend qu'armés de Jésus-Christ, qui est la pierre mystique de son Eglise, nous sommes capables de détruire nos passions et leurs attraits, bien plus terribles que Goliath ne le fut pour le jeune David. En un mot, cette guerre intestine des desirs et des inclinations corrompues de l'homme est bientôt appaisée, lorsque le Prince de la paix, lorsque le Roi de gloire habite fréquemment un cœur disposé par la crainte et pénétré d'amour.

C'est alors qu'un chrétien peut dire avec le Prophète : Que le Seigneur se lève, et ses ennemis seront bientôt dissipés : *Exurgat Deus, et dissipentur inimici ejus.* Ses ennemis sont les miens : ils s'opposent à sa loi et à son accomplissement; ils s'opposent donc à ma félicité. Que ces ennemis soient dissipés : *Dissipentur!* En m'inspirant des desirs contraires à ses préceptes, ils troublent la paix de ma conscience; ils détruisent le principe de mon bonheur. Heureux les chrétiens fidèles que la foi a revêtus

de son bouclier, que la crainte couvre de son égide, et que l'amour pénètre de ses traits ! Ils iront souvent chercher dans l'Eucharistie de nouvelles forces pour se défendre. Ils s'uniront souvent à cet auguste sacrifice, pour immoler avec Jésus-Christ leur volonté à celle de son Père. Quelquefois prosternés aux pieds des saints autels, en présence de cet adorable sacrement, ils joindront leurs prières et leurs vœux à ceux que forme en notre faveur cet intercesseur toujours vivant dans le ciel : tantôt ils le suivront, lorsque sa tendre charité les conduira dans les maisons où règne l'affliction et l'infirmité ; et là, ils s'étudieront à compatir avec lui aux afflictions de leurs frères souffrans, et à se préparer eux-mêmes aux tentations que la Providence leur réserve. Tantôt ils l'accompagneront le jour de son triomphe ; ils mêleront leurs voix à celle de son Eglise, et leur recueillement profond et respectueux forcera ses ennemis à révérer ce qu'ils blasphèment. Mais sur-tout dans la participation à cet auguste sacrement, ils armeront leurs mains pour le combat. Semblables à Daniel, nourris de ce pain sacré, ils seront terribles aux lions mêmes. Ce sacrement sera pour eux ce pain cuit sous la cendre que vit un des soldats de Gédéon ; ce pain, dis-je, qui rouloit et descendoit dans le camp des Madianites et les mettoit en déroute : *Videbatur mihi quasi*

subcinericius panis ex hordeo volvi, et in castra Madian descendere. Préparés par les larmes de la contrition, et conduits par la main de Jésus-Christ à cette action sainte, ils célébreront la grandeur de ses bienfaits, et en mémoire de lui : *In meî memoriam facietis ;* et ils recueilleront les fruits de sa miséricorde et les dons de sa charité.

Ah ! que ne sommes-nous pénétrés des mêmes sentimens que le Psalmiste, lorsqu'il adressoit au Seigneur ce mémorable cantique : Que vos tabernacles sont aimables, Seigneur, Dieu de la force et des vertus ! *Quàm dilecta tabernacula tua, Domine virtutum !* Notre ame, comme la sienne, est défaillante, il est vrai; mais le desir d'entrer dans le sanctuaire du Seigneur a-t-il été jusqu'à présent la cause de cette langueur qui la consume : *Concupiscit et deficit anima mea in atria Domini ?*

Faites jaillir en nous, Seigneur, une étincelle de ce feu sacré qui vous embrase pour nous au saint autel, et nous dirons bientôt avec la même ardeur que ce Prophète : Mon cœur et ma chair tressaillent d'empressement pour le Dieu vivant : *Cor meum et caro mea exultaverunt in Deum vivum.* Quoi ! tandis que le foible passereau trouve une demeure, et l'hirondelle voyageuse un nid pour y déposer ses petits, je ne pourrai me reposer dans le seul lieu où mon ame puisse goûter le calme et la paix : *Passer*

invenit sibi domum ! Vos autels désormais, ô mon Dieu, seront mon refuge : Dieu fort et puissant, vous serez ma défense et mon appui : Roi de mon ame, vous commanderez à ma volonté : Dieu de mon cœur, votre loi y sera gravée ; vous seul recevrez mon encens et mes hommages : *Rex meus et Deus meus.* Heureux, si vous daignez, Seigneur, m'admettre au nombre de ceux qui environnent vos tabernacles ! Plus heureux encore, si je puis vous y bénir, vous y adorer, et chanter vos louanges, et être associé d'avance à cette multitude d'élus qui vous adressent des cantiques éternels au sein du bonheur et de l'immortalité dont ils jouissent dans les siècles des siècles : *Beati qui habitant in domo tuâ, Domine ! in sæcula sæculorum laudabunt te. Amen.*

JÉSUS-CHRIST FAIT PARLER LES MUETS.

Labia mea aperies, et os meum annuntiabit laudem tuam. Ps. 50, v. 17.

Vous ouvrirez mes lèvres, Seigneur, et ma bouche publiera vos louanges. *Ps. 50, v. 17.*

DAVID avoit péché devant le Seigneur : son double crime lui avoit été rēproché par Nathan, et sa pénitence, aussi vive que profonde, lui inspiroit les sentimens de la douleur et du repentir le plus sincère. Il

venoit, dans un pseaume précédent, d'annoncer la défense que Dieu faisoit au pécheur de proclamer sa justice et de publier son alliance : *Quare tu enarras justitiam meam?* Mais Nathan, de la part de Dieu, lui avoit annoncé que son péché étoit remis, et cependant il ne peut se lasser de reconnoître combien il est criminel : la grande miséricorde qu'il implore, atteste qu'il voit en lui la plus grande misère : il craint de perdre son salut, d'être rejeté de la vue de son Dieu ; il craint que l'Esprit saint ne lui soit retiré ; et cette crainte est celle des plus grands Saints eux-mêmes, qui, dit S. Ambroise, redoutèrent toujours de perdre la grace qu'ils avoient appelée et reçue ; *timet auferre sibi quam acceperat gratiam.* Après tant de miséricorde du Dieu qui pardonne, il s'engage à chanter les louanges de sa justice ; c'est-à dire, cette grace qui l'a justifié : mais il ne veut le faire qu'après que Dieu lui aura ouvert la bouche : *Domine, labia mea aperies.* Il sait, comme dit ce saint Docteur, que s'il la ferme au pécheur, il ouvre les lèvres du juste ; et c'est alors que, justifié, le pécheur peut publier avec vérité la gloire de l'auteur de sa justification : *Et os meum annuntiabit laudem tuam.*

Excellent et admirable modèle du chrétien juste ou pécheur, qui, non-seulement sent la nécessité, mais qui veut encore pratiquer la prière ! Saint Prophète, vous étiez

justifié lorsque vous demandiez au Seigneur d'ouvrir votre bouche pour célébrer sa gloire : *Labia mea aperies.* Mais toujours humble et toujours pénitent, même après le pardon de votre péché, vous attendiez que Dieu vous permît de parler de son alliance, et de lui offrir vos vœux : *Labia mea aperies.*

C'est aussi ce que l'Eglise nous fait entendre, lorsqu'elle emploie ces paroles au commencement de ses offices : pécheurs par nature et par foiblesse, elle nous avertit que Dieu doit ouvrir nos lèvres, pour que nous puissions dignement publier ses Grandeurs et les précieux avantages de son alliance ; et ces mêmes paroles, je les emprunte aujourd'hui pour les mettre dans le cœur de cet homme de l'Evangile qu'on amène à Jésus-Christ pour obtenir la guérison d'une double infirmité. Il étoit sourd et muet, *surdum et mutum ;* incapable d'exprimer au-dehors le secours qu'il desire et qu'il sollicite. La confiance lui inspirera-t-elle intérieurement le prix de ces paroles : Seigneur, vous ouvrirez mes lèvres : *Labia mea aperies ?* Vous délierez ma langue ; vous donnerez à mes paroles la vertu d'annoncer vos louanges : *Os meum annuntiabit laudem tuam ;* de vous exposer et d'intéresser votre miséricorde ?

Affligés des mêmes maux, aurons-nous la confiance de demander les mêmes remèdes ?

Ce miracle, que Jésus-Christ opère dans l'ordre physique et naturel, n'est-il pas un de ceux qu'il nous est le plus important de solliciter dans l'ordre moral et surnaturel? Nous qui sommes si vagues dans nos conversations, si éloquens même quelquefois lorsqu'il s'agit de défendre nos intérêts temporels, de soutenir un système, auquel la vanité a plus de part que la vérité, ou de repousser une injure que l'orgueil exagère, nous sommes muets. Dès qu'il faut nous adresser à Dieu par la prière, venger ses droits blasphémés par l'impie ou méconnus par l'ingrat, publier ses loix dédaignées ou méprisées par le pécheur, nous sommes encore muets: et que résulte-t-il de cette funeste infirmité qui attaque et l'esprit et le cœur? Nous allons l'étudier dans le prodige qui nous occupe, et en chercher le remède, en comparant notre état à celui de ces sortes de malades; notre conduite à celle qu'ils ont tenue pour obtenir leur guérison; nos ressources avec celles qu'ils ont trouvées dans la commisération de Jésus-Christ.

Ce prodige, divin Sauveur, arracha à ceux qui en furent les heureux témoins, la confession unanime de votre divinité, de vos Grandeurs dans vos miracles: tous s'écrièrent que vous aviez bien fait toutes choses: *Benè omnia fecit.* Puisse cette Instruction, non-seulement nous manifester, nous faire confesser de plus en plus ce qu'il

y a de Grandeur et de merveilles dans vos bienfaits, mais encore nous apprendre et à connoître les maux qui nous affligent, dont nous ne sentons pas assez le danger, et à profiter des remèdes de votre miséricorde! En faut-il davantage, mes Frères, pour obtenir toute votre attention?

Que n'ai-je ici l'éloquence féconde et sublime de ces génies qui surent si bien nous tracer la toute-puissance et la sagesse infinie de Dieu dans la création de l'homme! Avec quel soin vous montrerois-je cette suprême intelligence lui distribuant avec sagacité ces sens, ces organes qui doivent être les sentinelles de ses besoins ou de ses souffrances, comme les sources de ses consolations, de ses plaisirs, et les liens de la société! Ce tableau deviendroit, je le sais, celui de la toute-puissance et de la Grandeur de Dieu dans le chef-d'œuvre de ses mains; et l'homme, ce chef-d'œuvre qui abuse chaque jour de tous ces dons, ou en use sans en faire hommage à leur auteur, l'homme ne verroit peut-être encore dans cet exposé que les paroles d'une sagesse humaine. La religion, si lumineuse dans ces principes, mais plus féconde par la grace de notre Rédempteur, nous ouvre une autre carrière; et un Pasteur n'a appris, et ne sait que marcher dans ses sentiers et parler son langage.

Dieu, en formant nos corps du limon de la terre, les destina à être vivifiés par une ame créée à son image et à sa ressemblance; mais il voulut que cette ame trouvât dans cette union, qui sembloit la dégrader, des dédommagemens capables de la consoler de son exil; il voulut que ce corps, élevé par cette union à un ordre bien supérieur à tous les autres, trouvât aussi dans cette union, un avant-goût du bonheur qui lui est destiné, et un adoucissement aux maux dont il devoit être l'occasion, et quelquefois la cause. Heureux concert! touchante harmonie! vous êtes l'ouvrage d'une Providence qui sait atteindre son but, en préparant tout avec force, et distribuant tout avec douceur! De là, cette variété d'organes, cette diversité de sensations qui tendent toutes à la satisfaction de l'homme et à son utilité. Aussi la privation d'un seul de ses organes est-il pour ce corps un malheur si sensible, qu'il seroit encore, après six mille ans d'expérience, un problème difficile à résoudre, lequel de tous ses sens lui est le plus nécessaire ou le plus avantageux. Aussi quelle compassion n'inspirent pas ces créatures malheureuses que le vice de leur organisation, ou quelques accidens imprévus, ont privées tout-à-coup de l'un de ces organes? Me tromperois-je ici, mes Frères, en pensant que vos cœurs sont émus quand vous rencontrez quelques-uns de ces

infortunés? Malheur, malheur à ceux d'entre vous qui, plus barbares que les animaux, ne compatiroient point à tant de pertes : j'ai dit les animaux ; oui, c'est à eux, c'est à leur école, que je renvoye ces ames cruelles et que leur dureté range dans la classe des monstres.

Entre ces organes si délicats, et que la main de Dieu a faits si solides, il en est un, celui qui sert à manifester la pensée par la parole, dont la perte jette naturellement celui qui l'éprouve, dans l'abattement et la langueur. Mélancolique et sombre, il n'a plus dans la figure que des mouvemens convulsifs, ou le calme de l'inertie. Sur son front ne règne plus cette sérénité qui en fait l'ornement; dans ses yeux, peu ou point d'expression, à moins que les besoins et les passions ne l'agitent. On peut lui appliquer les paroles que David disoit de lui-même : Ils n'appartiennent plus à la société des vivans; ils deviennent semblables à ceux qui sont prêts à descendre dans la région des morts : *Descendentibus in lacum.* Ce n'est qu'avec des signes équivoques, qu'ils peuvent exposer leurs pensées ; pensées qui, exprimées avec obscurité, sont saisies avec plus de difficultés. Ce n'est que par des plaintes et des gémissemens, qu'ils peuvent transmettre leurs peines et leurs souffrances; et souvent encore voyent ils, par cela même, retarder ou prolonger leur soulage-

ment : ils n'ont pas même la douce consolation qui reste aux malheureux dans leurs disgraces les plus pénibles, la consolation de raconter leurs maux. Ressentent-ils quelques plaisirs ? Ils ne peuvent les partager avec l'amitié. Aussi Jésus-Christ, qui s'est attendri sur tous les autres genres d'infirmités, frémit à l'occasion de celle-ci, comme il le fit plus tard avant de ressusciter Lazare : *Infremuit*. Il prend plus de précaution pour guérir le muet qu'on lui présente, qu'il n'en a pris pour redresser les boiteux, fortifier les paralytiques, rappeler le fils de la veuve de Naïm du tombeau.

Mais mon dessein seroit-il de vous attendrir sur une infirmité qui n'est, hélas ! que trop commune ? Cette peinture que je vous en ai tracée, est bien foible sans doute pour vous représenter la grandeur de ce mal.

Rendons graces au tout-puissant qui a suscité au milieu de notre France, et sous nos yeux, cet homme étonnant par ses talens et sa charité ; homme qui, en rendant ces infortunés à la société, en fait des chrétiens, et enrichit ainsi le ciel et l'Etat de nouveaux enfans, qui, adorateurs d'un Dieu bon, admirent les merveilles de la divinité, et dans les bienfaits qu'ils reçoivent, et dans l'instrument qu'elle a choisi pour les répandre : *Soli Deo, honor et gloria.*

Mais revenons : ce tableau du muet dans l'ordre physique n'a-t-il pas pour objet de

vous émouvoir sur le sort du muet dans l'ordre spirituel ? Cette sorte de maladie est malheureusement plus multipliée que l'autre. Combien de chrétiens se taisent, lorsqu'il faudroit parler, tandis qu'ils abusent de cet organe, lorsque la religion leur impose le devoir et la loi de se taire !

Ils sont donc coupables,

1°. Ces chrétiens qui, dans la prière, n'excitent, ne ressentent en eux aucun sentiment de ferveur.

2°. Ces chrétiens, dont le respect humain retient la langue captive, lorsqu'il faudroit rendre témoignage à l'Evangile et à ses vérités.

3°. Ces chrétiens, qu'une fausse honte arrête, lorsqu'il faut faire l'aveu sincère de ses péchés.

Tels sont les véritables muets sur lesquels nous devons appeler l'attention et la puissance de Jésus-Christ.

Et d'abord, muets dans la prière : à ce caractère, reconnoissez le plus grand nombre des chrétiens. N'allez pas, dans votre imagination, rappeler ceux que vous connoissez, ceux qui vous environnent. Jetez les yeux sur vous-mêmes. Dans cet auditoire, les uns, par une négligence criminelle, par une indifférence coupable, n'élèvent jamais leurs cœurs vers Dieu, ou ne le font qu'avec une tiédeur qui corrompt et vicie ce pieux exercice ; ils ne s'assujettissent

même pas à réciter à des heures marquées, ces formules qui nous ont été prescrites par l'Eglise, pour les adresser au ciel, et lui transmettre nos desirs, nos vœux et nos besoins. Les autres, esclaves d'une certaine coutume, ou par pure bienséance plus que guidés par le sentiment, fléchissent le genou à certaines heures de la journée, se rendent dans nos temples dans certaines solemnités qu'ils choisissent, s'unissent aux cantiques qu'y chantent les Prêtres et les Lévites du Seigneur : mais leur cœur est étranger à ce qu'expriment ces tendres ou sublimes paroles. Leur cœur ne les désavoue pas expressément, mais il est insensible à ce que l'Eglise dit en leur nom ; en sorte qu'en vain ils paroissent élever leur voix, ce sont des cymbales retentissantes ; ou plutôt, semblables aux muets dans l'ordre de la nature, ils ne rendent, ils ne poussent que des cris, sans qu'ils puissent articuler leurs besoins, faire aucune demande, obtenir aucune grace ; des cris enfin qui ne sont que des sons stériles, puisqu'ils n'attestent ni le sentiment d'un cœur ardent, ni l'élément d'un hommage digne de Dieu ; d'autres, enfin, prient ; je le veux, avec quelque intention de prier. Mais tandis que les lèvres prononcent, l'esprit distrait s'égare, le cœur se laisse entraîner au penchant de l'orgueil, aux attraits de l'intérêt, aux charmes enfin de la passion qui le domine. Dans cet état,

sont-ils capables de parler à Dieu, de prier enfin ? Ils prient ; mais ils prient mal, ou plutôt ils ne prient pas, puisque Dieu n'est pas l'objet qui les touche ou qui les fixe, et par conséquent ils participent à cette infirmité que Jésus-Christ est venu guérir avec tant de miséricorde et de soin. Première espèce de muets.

3°. Muets par respect humain. Qu'elle est étendue cette classe, et qui pourra en calculer le nombre ! Ne pouvons-nous pas, dans ce siècle, dire des chrétiens de nos jours, avec autant et plus de raison que David : Seigneur, ils ont tous trahi votre loi : *Omnes declinaverunt ?* Il n'en est plus ; où en trouver un seul qui y soit fidèle ? *Non est usque ad unum.* Ici, nous entendons déchirer le prochain, ou le calomnier dans ses intentions les plus droites, ne pas rougir de dénigrer le Lévite, le Prêtre, le Chrétien le plus vertueux ; là, on attaque la vérité avec une audace révoltante ; on contredit à Jésus-Christ, à son Evangile : plus loin, on méprise l'Eglise ; on blasphême contre Dieu, contre sa religion, contre ses mystères : on voit des chrétiens, je le sais, et il en est encore quelques-uns qui n'osent prendre part à ces conversations du libertinage et de l'impiété : mais quels chrétiens ! ils n'ont pas le courage d'élever la voix pour les combattre. Une plaisanterie qu'ils redoutent, va bientôt désarmer leurs mains que la foi avoit for-

mées au combat. Ainsi l'incrédule pourra déclamer tout à son aise contre les préceptes les plus saints, se déchaîner contre les cérémonies et les usages les plus respectables, verser le ridicule le plus piquant sur la foi des simples, sur l'humilité, la pureté que prescrit le christianisme ; ces chrétiens muets et lâches aimeront mieux trahir leur devoir, leur foi, leurs mœurs, leur Dieu ! O honte, ô apostasie criminelle ! Silence coupable, triste fruit de l'orgueil ! Où trouver aujourd'hui une étincelle de ce véritable zèle dans la maison de Dieu, zèle de ce saint Roi, qui en étoit, comme il le dit, pénétré, consumé, dévoré ; qui, transporté d'une sainte colère, immoloit à Dieu tous les pécheurs de la terre ? *Interficiebam omnes peccatores terræ ?* Où est le zèle de Moyse, lorsqu'il expose sa vie pour défendre celle d'un Israélite qu'alloit égorger un Egyptien ? Où est le zèle de Phinées, qui ne craint pas de percer le cœur des violateurs de la loi ? Où sont les imitateurs de Jean-Baptiste, qui, avec le courage de la vérité, aillent dire aux princes, aux grands, aux puissans du siècle : Non : cela ne vous est pas permis, *non licet?* Où sont les disciples de Jésus-Christ, qui, comme lui, renversent dans le temple les tables des profanateurs, et qui les chassent sans pitié de la maison sainte ? Ah ! dit S. Bernard, le zèle des chrétiens n'éclate que lorsqu'il s'agit de leur intérêt,

de leur ambition, de ce qu'ils appellent l'honneur. Mais ils n'en ont plus, il est éteint, lorsqu'il faut défendre la sainteté du sanctuaire. Nous ne craignons pas de le dire ; de tels chrétiens ne sont que trop semblables à ce malheureux qu'on présente à Jésus-Christ pour lui délier la langue. Seconde espèce de muets.

3°. Enfin, muets par honte et par une fausse timidité. Ce sont ceux que la négligence à sonder leur propre cœur, ou la répugnance à le dévoiler tel qu'il est, et tel qu'ils le connoissent, retient dans un silence coupable aux pieds du ministre de la pénitence. Les uns craignent de perdre l'estime de celui qui les conduit, et voilà leur orgueil : ils ignorent que, dans ce tribunal sacré, le juge n'est jamais dirigé par cette misérable justice du monde ; et que son estime ne se mesure que sur le degré de confiance et de repentir du pécheur, et non sur les vertus qui ne sont qu'humaines. Les autres redoutent la sévérité de ses reproches et la sainte rigueur de sa conduite : et voilà leur lâcheté. Ont-ils donc oublié qu'avant de guérir leurs blessures, ce Médecin charitable doit les sonder, les connoître, appliquer sans réserve les remèdes les plus propres à fortifier, à consolider leur retour vers Dieu, et la santé de leur ame.

Apprenez tous, qui que vous soyez, à repousser une honte qui vous entraîne dans

un silence si coupable et si fécond en crimes : mais, nous disent-ils, cette honte est presque invincible ! Ecoutez ici les maîtres de la vie spirituelle : il y a une bonne et une mauvaise honte : l'une chrétienne, et elle est fondée sur l'humilité ; l'autre, diabolique, et elle est fille de l'orgueil. Pécheurs, soyez honteux, je le veux, de votre crime sur la terre, pour n'avoir pas à en rougir un jour à la face du ciel et de la terre ; ayez honte de paroître devant Dieu dans l'état hideux et misérable du péché ! Et alors cette honte salutaire que vous concevrez de vos désordres, bien loin de vous fermer la bouche, de vous rendre muets, fera que vous vous hâterez de les révéler tous au ministre de la pénitence : plus vous aurez de confusion à la vue de votre corruption, plus vous serez impatiens d'en faire l'aveu, et d'accélérer ainsi votre réconciliation. Loin d'ici cette honte qui vient du démon, cette honte qui vous rendroit silencieux, lorsque vous approcheriez du tribunal sacré ! Vous cachez vos plaies, au lieu de les montrer : vous vous fermez la porte de la miséricorde divine, que le Saint-Esprit promet d'ouvrir au pécheur humble et sincère. Rougissez de cette honte, et méditez cette pensée de S. Jean-Climaque : Si vous cachez vos péchés, Dieu les révèle : *Si tegis, Deus detegit.* C'est cette honte héréditaire que nous avons reçue de nos premiers parens, qui vous fait cher-

cher, comme Adam, à cacher votre nudité devant Dieu avec des feuilles de figuier. Loin d'ici cette honte ! elle vous rend muets ; et, par ce silence, vous renfermez au-dedans de vous un germe de réprobation et de mort. Ce n'est pas tout : ce germe devient d'autant plus dangereux, qu'il se développe par des absolutions sacriléges qu'on obtient ; par l'usage plus sacrilége encore du sacrement de l'autel ; et qu'il consomme quelquefois votre endurcissement et votre perte. Etat malheureux, bien plus redoutable que celui de cet homme de l'Evangile, que des amis, du moins, amènent à Jésus-Christ, en lui annonçant ses maux : *Adducunt ei surdum et mutum ;* tandis que ces pécheurs muets, en fuyant le seul ami qui pourroit travailler à leur guérison, par l'abus qu'ils font de son ministère, s'exposent à persévérer dans cette funeste situation.

Avançons, Chrétiens, et hâtons-nous de chercher le remède à cette cruelle maladie dans la conduite que va tenir Jésus-Christ à l'égard du sourd et muet. Nous y reconnoîtrons les moyens que l'Eglise employe toujours efficacement pour la guérison de ceux qui, muets dans l'ordre de la religion, desirent sincèrement le remède puissant qui doit les délivrer de cette infirmité.

Il faut, à l'exemple de Jésus-Christ, les tirer de la foule, *de turbâ seorsùm ;* c'est-à-

dire, faire comprendre à ces pécheurs, que la dissipation les rend muets dans la prière, qu'elle leur fait porter aux pieds des autels un cœur agité de desirs, ou ému par les passions : il faut leur dire que la crainte du monde les retient dans un lâche silence; que, si l'autorité leur manque pour fermer la bouche aux impies, aux ennemis de Dieu, ils doivent du moins avoir le courage de combattre le désordre, qu'ils n'ont pas le pouvoir de réprimer ; il faut les faire rougir de cette honte dangereuse qui les engage à s'envelopper, dans nos tribunaux sacrés, du manteau de la duplicité et du mensonge, et leur répéter qu'au jour de l'éternité, rien ne sera caché ni couvert aux yeux de Dieu qui les voit et qui les juge. Il faut leur dire que c'est le commerce du monde qui les perd, ce monde corrompu dont le démon est le prince ; il faut leur dire qu'ils connoîtroient bien mieux ses dangers, qu'ils redouteroient bien moins son mépris, sa censure et ses railleries ; qu'ils approfondiroient davantage le crime de cette hypocrisie, s'ils interrogeoient plus souvent leur conscience, s'ils écartoient avec plus de soin cette foule de pensées frivoles ou criminelles qui les occupent, cette foule d'objets qui les obsèdent, cette foule de passions qui les tourmentent : *De turbâ seorsùm.* Et comment, au milieu du monde, parleroient-ils le langage de la piété? le monde la méprise ou la dédaigne. Le

langage de la religion ? le monde la blasphème et la repousse. Le langage de la vérité ? le monde la tourne en ridicule ou la redoute. Il faut donc se déterminer à le craindre, et se réduire à le fuir : *De turbâ scorsùm.*

Il faut encore, comme Jésus-Christ, élever les yeux vers le ciel, *suspiciens in cœlum ;* c'est-à dire, attendre de la prière seule la délivrance de ce funeste lien. Car si le pécheur a contracté l'habitude de ne jamais parler à Dieu de ses besoins, ni à ses ministres de son salut et des motifs de sa croyance, des objets de sa foi lorsqu'il les méconnoît, de qui apprendra-t-il, je le demande, le langage propre à exprimer des sujets si intéressans ? Un Prophète, sanctifié dès sa naissance, instruit à l'école de Dieu même, chargé de sa part d'annoncer ses jugemens à son peuple, Jérémie enfin s'écrie avec larmes : *A, a, a, Domine, nescio loqui.* Et un chrétien, livré peut-être depuis de longues années à son propre esprit, distrait par mille illusions, pourra-t-il se flatter d'acquérir tout d'un coup et les lumières et le langage que la religion inspire, que l'Evangile enseigne ? Un chrétien zélé pour les maximes profanes du monde, pourra-t-il être fidèle aux ordres de son Dieu ? Ne sera-t-il pas toujours partagé entre les commandemens opposés de ces deux maîtres contraires, et souvent réduit à la

nécessité de trahir l'un, pour plaire et s'accommoder à l'autre? Ennemi du monde, qu'il lève les yeux vers le ciel, *suspiciens in cœlum:* c'est-là que réside l'esprit qui inspira les Prophètes et les Apôtres. C'est de-là que descend cette vertu surnaturelle qui rend la langue des enfans éloquente. C'est de-là qu'Isaïe attendoit le Libérateur d'Israël qui, parmi les prodiges de sa puissance, compte celui de rendre aux muets et à ceux qui bégayent, la facilité de parler: *Velociter loquetur;* et la grace de le faire utilement, *et planè* (Isaïæ, cap. 32). Je ne suis donc pas surpris que pour ce genre d'infirmités, Jésus-Christ élève les yeux au ciel: mais ce qui me frappe d'étonnement, c'est que l'homme toujours présomptueux dans sa foiblesse, si orgueilleux dans son néant, ne soit jamais assez convaincu du devoir que lui impose ici ce Dieu par son exemple! Auroit-il donc l'aveuglement de ceux dont parle le Prophète-Roi, et qui n'ont d'autre pensée, d'autre desir, d'autre inclination, que de tenir leurs yeux abaissés vers la terre, *oculos statuerunt declinare in terram?* Comme si cette terre pouvoit jamais les secourir ou les fortifier! Insensés, ils ignorent, ou ils veulent ignorer, que le bras de l'homme est incapable de les sauver, *Vana salus hominis!* Quand imiteront-ils un Dieu qui, descendu du ciel, semble en attendre l'accomplissement de ses demandes? Voyons

encore ce Dieu, à qui les miracles ne coûtent qu'une parole, ce Dieu qui se jouoit en créant l'univers, *ludens in orbe terrarum*, voyons le gémir avant d'opérer celui-ci : *Ingemuit*. Il est donc bien nécessaire ce sentiment intérieur de gémissement, pour plaire à Dieu, et en obtenir des secours : combien le devient-il plus encore à quiconque a ou de l'indifférence à prier, ou le malheur de retenir la vérité captive, pour rentrer en grace avec le Dieu de vérité ! Gémissons donc si la violence de nos passions, l'effervescence de notre âge, le vice de nos habitudes, si notre impénitence enfin sont l'effet du silence que nous avons gardé dans la prière. Gémissons, si dans l'accusation de nos fautes, nous avons rougi de la faire avec cette candeur et cette intégrité qui facilitent et commencent notre réconciliation. Gémissons, si le nom de Dieu a été blasphémé sans que nous ayons eu le courage de le défendre, ou de le venger ; sa vérité trahie, sans que nous lui ayons rendu témoignage ; le prochain calomnié, sans que nous ayons élevé la voix pour le justifier ; le pauvre abandonné, sans que nous ayons plaidé pour ses intérêts. Oui, dans toutes ces circonstances, et tant d'autres qu'il nous seroit trop long ici de rappeler, mais sur lesquelles il est si nécessaire de gémir, nous avons été muets au mépris de Dieu, au scandale du prochain, au détriment de notre ame ; et nous

avons excité les larmes et les gémissemens de Jésus-Christ : *Ingemuit.*

Dans un pécheur, ce gémissement est l'effet de l'humilité, parce qu'il ne peut être excité que par l'aveu et par la conviction de sa misère. Et c'est à cet humble gémissement, que Jésus-Christ le rappelle, par la précaution qu'il prend à l'égard du sourd et muet qu'on lui présente. Il prend de sa salive, l'applique sur la langue de cet infirme, et rappelle ainsi au pécheur muet ses obligations et ses devoirs. Il lui apprend ainsi la bassesse de son origine, le limon aride dont il a été formé, limon qui a besoin d'être humecté par Dieu lui-même, pour pouvoir porter quelques fruits; limon qui, de sa nature, n'est digne que de mépris, qui n'est destiné qu'à être foulé aux pieds; mais limon, que Dieu a ennobli, il est vrai, en l'animant de son souffle, pour le rendre capable de bénir, de louer et de prier son créateur. Il lui apprend enfin que, si ce limon abuse d'une vocation si excellente, et que, s'il se tait au lieu de rendre à son auteur le tribut de louanges qu'il a droit d'en attendre, dès-lors il est rejeté avec indignation. Voilà ce qu'un pécheur doit souvent méditer, s'il veut rompre les liens qui retiennent sa langue. Si l'humilité a appelé l'onction de l'Esprit saint; si elle a pénétré, révivifié ses sentimens, alors il entendra sortir de la bouche

de Jésus-Christ, par l'organe de son ministre, ces paroles efficaces: Ouvrez-vous, *Epphetha;* et quel sens ne renferme pas pour le chrétien muet, cette seule parole, Ouvrez-vous? c'est-à-dire, ne soyez jamais infidèle à la vérité; que votre bouche, d'accord avec votre cœur, ne la trahisse jamais! Si la prudence et la charité exigent que quelquefois vous la conserviez renfermée dans le secret, que ce soit toujours avec un dessein bien conçu de la produire au temps favorable, pour lui rendre le témoignage le plus éclatant aux dépens de votre fortune, et même de votre vie.

Ouvrez-vous, *Epphetha;* c'est-à-dire, ne souffrez jamais qu'on déchire devant vous le prochain; qu'il trouve toujours en vous un défenseur intrépide, qui justifie sa conduite, quand elle est irréprochable; qui excuse ses défauts, quand ils sont apparens; qui confonde la malice et l'envie, quand elles exercent contre lui leur fureur.

Ouvrez-vous, *Epphetha;* c'est-à-dire, parlez en faveur du pauvre, quand personne ne s'intéresse à ses maux, ne compatit à ses malheurs, ne s'occupe de les adoucir ou de les soulager. Montrez-le, avec cette éloquence qu'inspirent le sentiment et la charité, montrez-le dans un réduit obscur, couvert de tous les maux de l'indigence; peignez-le dans les pleurs, au milieu d'une famille nombreuse qu'il voit languissante, accablée

sous le poids de travaux excessifs que la dureté du riche rend trop souvent stériles, et d'infirmités cruelles que personne ne prévient, ne dissipe, ne soulage.

Ouvrez-vous, *Epphetha;* élevez-vous avec force contre ces impies, dont la langue, comme un glaive aiguisé et tranchant, se promène sur la surface de la terre, pour y faire autant de plaies, qu'il sort de paroles de leur bouche criminelle; et qui, après avoir insulté à tout ce qui les environne, mœurs, loix, usages, société, osent encore vomir de sacriléges blasphêmes contre le Dieu qui les a créés. Qu'une garde de circonspection sur vos lèvres vous apprenne la prudence du serpent et la simplicité de la colombe dans toutes les conversations dont vous serez les témoins; c'est-à-dire, apprenez à faire un juste discernement, pour applaudir à tout ce qui sera dicté par la justice et la charité, et contredire à toutes paroles inspirées par la médisance et l'iniquité.

Ouvrez-vous, *Epphetha;* c'est-à-dire enfin, que si vous avez été muets par orgueil, l'humilité doit guider vos discours : si la tiédeur vous a rendus muets dans la prière, votre prière doit être humble et fervente : si le respect humain vous a imposé un silence criminel, la religion et la foi doivent être l'ame de toutes vos conversations : si une funeste hypocrisie, si une fausse honte a retenu votre langue; une piété sincère,

une véritable douleur et un vif sentiment de repentir doivent ouvrir votre bouche, vous faire parler le langage des vrais pénitens.

Ouvrez-vous enfin, *Epphetha;* c'est-à-dire, louez et adorez sans cesse votre Dieu dans vos actions, dans vos pensées, dans vos prières; que votre bouche proclame sans réserve les Grandeurs du Dieu qui vous a révélé ses oracles et ses mystères; dites avec les témoins du miracle qui nous occupe : Le Seigneur a bien fait toutes choses : *Benè omnia fecit;* et ce langage de l'amour et de la reconnoissance vous méritera de lui le bonheur de le parler avec les élus dans l'immortalité. *Amen.*

JÉSUS-CHRIST RESSUSCITE LES MORTS.

Habeo claves mortis et inferni. Apocal. cap. 1, v. 18.
J'ai en ma puissance les clefs de la mort et de l'enfer. *Apocal. chap. 1, v. 18.*

JÉSUS-CHRIST ressuscite les morts : il tient entre ses mains les clefs de la mort et de l'enfer : *Habeo claves.* Si je n'avois à vous présenter que le tableau de la puissance de cet Homme-Dieu, je n'emprunterois que ces paroles pour l'offrir à vos yeux : que dis-je ? ici, c'est le Dieu vivant, et qui est mort, le Dieu qui est sorti lui-même glorieux du

tombeau, qui crayonne ainsi les traits de son pouvoir, et qui, dans un langage aussi profond qu'énergique, nous en trace les caractères : Je tiens en mes mains, dit-il, les clefs de la mort et de l'enfer : *Habeo claves mortis et inferni.*

L'Ange, d'après l'ordre de l'Eternel, peut fermer le puits de l'abîme, et l'ouvrir ensuite pour y précipiter ceux qui doivent y être plongés : mais l'Ange n'est que revêtu du pouvoir de la Divinité qui le lui communique, l'interrompt, l'avance, le retarde, l'augmente, ou le prolonge à son gré : Jésus-Christ l'ouvre, et personne ne le ferme ; il le ferme, et personne ne l'ouvre : il en tient seul entre ses mains les clefs : *Habeo claves.* Il est mort, il est ressuscité : la mort même lui est soumise, et les tombeaux ont entendu sa voix et ressenti sa puissance. Il en tient les clefs, et qui les lui ravira ? *Habeo claves mortis et inferni.*

Jésus-Christ ressuscite les morts : prodige étonnant ; mais aussi de tous les prodiges de cet Homme-Dieu, le plus consolant et le plus instructif. Il ressuscite les morts ! Non-seulement ceux qui ont payé le tribut à la nature ont l'assurance de secouer un jour la poussière de leurs tombeaux ; mais les morts d'un ordre beaucoup plus affligeant et plus terrible, ceux que la fureur des passions, ou l'aveuglement de l'erreur, a précipités dans la nuit éternelle du péché,

ont la certitude de pouvoir, par la grace, rentrer dans les sentiers d'une vie nouvelle, et recouvrer l'héritage dont ils étoient déchus, leur droit au bonheur et à la vie éternelle qui leur étoient destinés. Aux uns et aux autres, Jésus-Christ adresse ces paroles du Prophète : Réveillez-vous, *Expergiscimini ;* et vous qui habitez les tombeaux, et vous qui vous plaisez à habiter les régions de la mort, Réveillez-vous, *Expergiscimini;* et vous qui avez cru, espéré, aimé un Dieu mort et sorti de son tombeau ; et vous qui du fond de l'abîme, élevez votre voix plaintive et pénitente jusqu'à moi, *Expergiscimini,* réveillez-vous; je suis le Dieu vivant, j'ai été victime de la mort, et je tiens dans mes mains les clefs de la mort et de l'enfer : *Habeo claves mortis et inferni.*

C'étoit aussi pour élever nos esprits, en quelque sorte, à ce double prodige, et à ce caractère de ses Grandeurs, que Jésus-Christ, dans les jours de sa vie mortelle, arrachoit à la mort quelques-unes de ses victimes ; non pas seulement pour prouver sa puissance et la divinité de sa mission, mais encore pour exciter notre confiance et animer notre foi.

Jésus-Christ ressuscite les morts ! et si le peuple, témoin de ces différens miracles et persuadé de leur vérité, eût été assez docile pour suivre l'impression qu'ils devoient naturellement lui inspirer, on l'eût vu cons-

tamment s'attacher à ses pas, marcher à sa suite, et s'assurer une vie meilleure, une vie éternelle, en craignant de perdre, et en aimant à voir et à posséder celui qui tient entre ses mains les clefs de la mort et de l'enfer : *Habeo claves mortis et inferni.* Mais à peine ému de ces prodiges, ici il se borne à en préconiser quelques momens l'auteur, ou à lui donner quelques éloges ; là, il témoigne quelque surprise; la jalousie bientôt l'aveugle, et il finit par solliciter la mort de celui qui venoit rendre la vie à tout Israël et à l'univers.

Évitons, mes Frères, cette monstrueuse ingratitude, qui, dans un peuple tout entier, n'eut d'égale que son opiniâtre incrédulité. Nos cœurs se soulèvent contre l'une, et la condamnent, je le veux : mais nos esprits se révoltent-ils avec la même énergie contre l'autre, et la repoussons-nous avec force et sincérité ? Si nous voulons devenir les enfans d'une résurrection glorieuse, et avoir un gage de notre béatitude; que nos esprits, de concert avec nos cœurs, s'élèvent à cette pensée sublime d'un Dieu, Grand dans les morts qu'il ressuscite et à la vie et à la grace : travaillons avec ardeur à nous garantir et du péché et de la mort qui en est la suite.

Ce nouveau, ce glorieux caractère de Grandeur de Jésus-Christ, sérieusement médité, [illegible] bien propre à vous en inspirer le

desir et à en soutenir l'espérance. Puisse l'Esprit-Saint qui nous a transmis ces grands prodiges de notre Sauveur, faire germer et croître ces sentimens dans nos cœurs ! Et tel est le fruit que j'attends de cette instruction dont l'importance reclame toute votre attention !

Faudra-t-il vous rappeler ici toutes les preuves que nous donne Jésus-Christ lui-même dans l'Evangile, qu'un des caractères principaux de sa mission sur la terre est de triompher de la mort spirituelle et temporelle ? Qui de vous ne l'a pas reconnu dans les prodiges dont sa vie est remplie, dans les paraboles qu'il adressoit, soit aux Juifs, soit à ses Apôtres, et dans les instructions qu'il prodiguoit à ceux-ci, sur-tout lorsqu'il conversoit familièrement avec eux ? Parle-t-il de la foi, de la nécessité de la régénération spirituelle? Il n'a d'autre but que ce triomphe sur la mort, qui rendoit les hommes victimes du démon et jouets du péché. Opère-t-il des prodiges en faveur des malades qui lui sont présentés de toutes parts ? la guérison spirituelle de leur ame n'en est pas moins l'objet que celle de leur corps. Etablit-il l'adorable sacrement de son amour ? Il assure que celui qui en sera nourri, ne mourra point, n'éprouvera point les horreurs de la mort : *Non morietur, non gustabit mortem.* Parle-t-il du motif de sa mission ? Je suis

venu, dit-il, pour donner à mes brebis la vie avec plus d'abondance qu'elles ne l'ont reçue ; *ut vitam habeant, et abundantiùs habeant*. Il est descendu du ciel, dit l'Apôtre, pour détruire l'empire de la mort, dépouiller les puissances et les principautés qui en environnoient le trône, attacher à son char ses dépouilles, et réduire en captivité celle qui nous tenoit en servitude. Veut-il instruire ses Disciples de ce qu'il est dans l'éternité, de son pouvoir, et de sa sagesse ? Je suis, dit-il, la voie, la vérité, la vie. Il en est non-seulement l'auteur et l'arbitre, *Auctor vitæ ;* il est la vie elle-même, puisqu'il la donne, la conserve, la rachète, la mérite et la procure : *Vita*. Il est la vie : parce qu'il est ressuscité, qu'il ne peut plus mourir, parce que quiconque vit avec lui ne peut plus craindre la mort, et est assuré de l'immortalité, *Vita*. On ne parvient à la vie que par moi, ajoute encore ce divin Sauveur. Je ne finirois pas, mes Frères, si je voulois vous rappeler tout ce qui, dans l'Evangile, établit cette vérité de la manière la plus invincible ; et tout ne vous prouve-t-il pas ce que j'ai avancé, qu'il n'est aucun genre de mort qui ne soit soumis à la puissance de Jésus-Christ ; et que, de tous les miracles qu'il a opérés dans le cours de sa vie mortelle, il n'en est aucun qui caractérise autant le but de son ministère, que la résurrection des morts. Aussi les

Pères de l'Eglise se sont-ils appliqués à étudier et comparer entre elles les différentes résurrections qui ont manifesté ce pouvoir suprême de Jésus-Christ.

Il rappelle à la vie la fille d'un Prince de la Synagogue, et cette fille étoit encore étendue sur le lit de son infirmité.

Il arrête à l'entrée de la ville de Naïm le fils unique d'une veuve, touche le cercueil, et rend à cette mère désolée le fils qu'elle avoit perdu.

Il appelle d'une voix forte, Lazare, enfermé dans le fond du tombeau ; Lazare, que quatre jours de corruption et de pourriture sembloient avoir exclu pour toujours du nombre des vivans.

Et de là, les saints Docteurs ont tiré des conséquences bien propres à exciter notre confiance en Jésus-Christ, et à nous pénétrer d'une crainte salutaire à la vue des dangers qui menacent notre ame, quand elle s'expose à tomber dans la mort du péché.

Ainsi, puisque la mort est l'image du péché et de ses effets, disons au pécheur d'espérer et de craindre à la vue de ces résurrections que Jésus-Christ a opérées. Il doit espérer ; parce qu'il n'est pas un genre de mort spirituelle dont la grace ne puisse rappeler, sur-tout s'il est fidèle à ses impressions, et s'il coopère à son action ; tels la pécheresse de l'Evangile et les illustres pénitens que nous offrent les annales de

l'Eglise. Il doit craindre, parce que cette grace, ne détruisant pas, mais conservant en nous notre liberté, n'agit pas toujours de la même manière, ni sur tous ceux qui ont subi la mort du péché. Tous ne sont pas renversés, comme Saul, sur le chemin de Damas; tous ne s'écrient pas avec lui: Seigneur, que voulez-vous que je fasse? Tous, comme Augustin, ne sont pas fidèles à prendre et à lire le livre de la loi, ainsi que la voix du ciel le leur ordonne. Deux vérités qu'il nous importe d'étudier attentivement.

Mais auparavant, et pour ne pas nous éloigner ici de la doctrine de l'Eglise sur une matière qui présente, de part et d'autre, de grands écueils lorsqu'on s'écarte de son enseignement, tracé dans tous les siècles, et consacré par la tradition la plus constante, posons quelques principes avoués par cette maîtresse de la vérité, et appuyés sur les livres saints.

1°. En comparant la résurrection spirituelle des ames frappées de la mort du péché, à la résurrection des morts, nous ne prétendons pas, nous sommes loin de prétendre que la grace agit sur les cœurs assujétis au péché, de la même manière que la vertu de Jésus-Christ agit efficacement sur les hommes descendus dans le tombeau. Non sans doute, loin de nous tout ce qui paroîtroit circonscrire toute la puissance de Jésus-Christ!

Étant dans le néant, nous ne pouvions concourir à l'ouvrage de notre création ; étant dans le tombeau, nous ne pouvons de même coopérer à l'ouvrage de notre résurrection. Mais il en est bien autrement de la grace ; et saint Augustin a renfermé cette vérité dans ces paroles, qui, toutes communes qu'elles sont, peuvent toujours paroître nouvelles à ceux qui les méditent avec une religieuse attention. Celui, dit ce saint Docteur, qui vous a créés sans vous, ne vous sauvera pas sans vous : *Qui fecit te sine te, non salvabit te sine te.* Étant donc une fois créés et ayant reçu de Dieu la liberté, n'est-il pas juste que nous coopérions à la volonté de Dieu pour travailler à l'ouvrage de notre sanctification ? et la faculté de mériter que Dieu nous a donnée, avec l'usage entier de cette liberté doit-elle demeurer inutile ? Nos œuvres le sont-elles donc aussi pour le salut ? et la foi seule sera-t-elle nécessaire, comme le disent les hérétiques du seizième siècle ? Dieu, dit saint Thomas, peut guérir un malade, sans que le malade fasse rien de son côté pour obtenir la guérison, parce que son corps ne peut rien sur lui-même ; mais il ne sauroit convertir un pécheur, sans que le pécheur coopère à sa conversion, parce que la conversion suppose nécessairement un mouvement de sa volonté qui le tourne vers Dieu, et qui le détache de la créature. Il faut enfin que de son côté le pécheur dise comme

Saul : Seigneur, que voulez-vous que je fasse : *Domine, quid me vis facere?*

2°. Quand nous parlons de la puissance et de la force de la grace, qui opère en nous le vouloir et le faire, ce que nous confessons avec saint Paul, *Operatur in nos velle, et perficere*, nous l'entendons toujours, sans préjudice de l'exercice de la liberté que nous avons de lui résister ou de la suivre. Nous entendons enfin, qu'elle est un secours et non une coaction : *Auxilium gratiæ tuæ*. Et qu'on ne dise pas que nous détruisons, d'une main, la toute-puissance de Dieu, que, de l'autre, nous semblons démontrer et avouer ! Car, en même temps que nous prions Dieu de nous convertir, en lui disant avec le Prophète, *Converte nos, Deus ;* convertissez-nous, Seigneur : Dieu nous presse, nous ordonne, de nous convertir à lui, *Convertimini ad me*. Car comme ce seroit faire injure à Dieu, que de prétendre nous convertir sans lui, autant seroit-il dangereux de nous flatter que Dieu seul nous convertira. Dieu s'est chargé de la première de ces deux conversions, en nous prévenant par sa grace ; mais nous sommes chargés de la seconde, par l'obligation qu'il nous a imposée de correspondre fidèlement à cette grace ; mais obligation qui n'enchaîne pas notre libre arbitre et ne peut en détruire l'activité, puisqu'alors l'homme ne seroit que comme la flèche dans la main du

guerrier : *Sicut sagittæ.* Enfin, celui qui nous a créés sans nous, ne nous sauvera pas sans nous : *Qui fecit te sine te, non salvabit te sine te.*

Cela posé, revenons, et établissons cette première vérité annoncée, que l'homme doit espérer à la vue des différentes résurrections que Jésus-Christ a opérées.

Point de péché, point de passions ou d'habitudes que Jésus-Christ ne puisse guérir par sa grace ; et cette réflexion prescrit de grands motifs de confiance et d'encouragement au juste et au pécheur. Au juste, parce que si celui qui est debout, doit craindre de tomber, il trouve au moins dans Jésus-Christ un appui toujours subsistant pour se soutenir ; parce que, comme dit l'Apôtre S. Paul, la grace de son divin Sauveur opère avec lui pour faire le bien : *Gratia Dei mecum.* Au pécheur ; parce que, quelque profond que soit l'abîme où le péché l'a précipité, il élève, comme Manassès, ses mains vers Dieu, et il trouve dans sa grace un moyen toujours puissant de se relever. Et si nous considérons cette grace dans le détail que l'Evangile nous fait des différentes résurrections opérées par Jésus-Christ, nous y reconnoîtrons une grace compatissante, une grace prévenante, une grace forte et puissante.

1°. Grace compatissante dans la résurrection du fils de la veuve de Naïm. Jésus-

Christ partage l'amertume et la douleur de cette mère éplorée ; et avant d'opérer celle de Lazare, il mêle ses larmes aux pleurs de Marthe et de Marie. Comment une ame fidèle qui craint tout de sa foiblesse, qui redoute les attaques de l'ennemi de son salut, qui voit avec frayeur l'abîme que le péché creuse sous ses pas ; comment cette ame pourroit-elle ne pas intéresser Jésus-Christ en sa faveur ? Elle ne lui dira pas, il est vrai, comme le Prince de la Synagogue : Venez, Seigneur, mon ame vient d'éprouver la mort : *Modo defuncta est ;* mais elle lui dira : Sans vous, ô mon Dieu, chaque pas pourroit pour moi devenir une chute, et chaque chute me conduire à la mort. Elle ne lui présentera pas le spectacle douloureux d'une ame liée par des passions honteuses, et traînées par elles vers le lieu d'un éternel sépulcre : c'est l'état de ce jeune fils unique qu'on portoit au tombeau. Mais une ame fidèle montrera à Jésus-Christ le germe de toutes ses passions, se plaindra humblement des efforts qu'elles font pour subjuguer sa volonté, et peut-être même des cicatrices encore récentes d'anciennes habitudes détruites, d'anciennes plaies guéries, et qui ne demandent qu'à se rouvrir. Enfin, comme Lazare, ce ne sont pas quatre jours de sépulture et de corruption qui rendront cette ame intéressante à Jésus-Christ ; mais ce sera le danger trop réel et trop me-

naçant d'être enseveli pour l'éternité dans l'abîme de la réprobation; ce sera, disons-nous, ce danger qui excitera sa commisération. Touchante miséricorde d'un Dieu qui n'est venu que pour guérir et pour sauver, que vous êtes consolante pour le pécheur! Mais miséricorde qu'il importe à tout chrétien d'émouvoir et de solliciter par la prière la plus humble et la plus persévérante! Miséricorde qui, toute infinie, toute puissante qu'elle soit, exige encore de nous tous des travaux, une coopération, et une fidélité sincère : *Gratia Dei mecum.* C'est le premier caractère de la grace de la résurrection; elle est compatissante.

2°. Elle est prévenante : c'est son second caractère. Qui est-ce qui conduit Jésus-Christ sur le chemin de Naïm, sinon le sentiment de cette bonté qui préside à toutes ses démarches? Il voyoit déjà s'avancer la pompe funèbre, qui accompagnoit le jeune homme au lieu de sa sépulture; il entendoit déjà les plaintes, il recevoit déjà les gémissemens de cette veuve affligée : il essuyoit déjà ses larmes, avant qu'aucun de ses Disciples imaginât qu'un spectacle lugubre alloit les arrêter. La science de Jésus-Christ n'est-elle pas aussi infinie que sa miséricorde? Et cette miséricorde prévenante paroît encore plus sensible à la résurrection de Lazare. Jésus-Christ invite ses Apôtres à le suivre, et ne leur donne pas d'autres

motifs que le besoin que Lazare a de son secours : de son secours ! il le voit aux prises avec la mort ; il le voit même étendu dans le tombeau : s'il annonce que cette infirmité n'ira pas jusqu'à la mort, c'est qu'il sait que la mort ne doit garder ce dépôt que pour le rendre, lorsqu'il aura manifesté sa volonté suprême.

Ames chrétiennes, rendez hommage à cette grace ; et si vous avez ressenti ses impressions, si vous avez entendu sa voix, si vous y avez répondu avec cette fidélité qui est déjà une récompense de votre soumission, écriez-vous avec le Prophète : Miséricordes du Seigneur, c'est à vous que nous sommes redevables de ne pas être tombés, et engloutis dans l'abîme : *Misericordiæ Domini, quia non sumus absumpti !* Il a prévu ces maladies spirituelles qui nous menaçoient, et nous a procuré les remèdes que nous devions prendre pour les guérir. Elles ont été présentes aux yeux de sa prévoyance généreuse ; et il nous a donné tant de salutaires avis, offert tant d'exemples édifians sur le trône et dans les déserts, dans le monde et au milieu des solitudes ; porté tant de coups utiles, soit par les amertumes dont il a détrempé nos plaisirs, soit par le renversement de nos fortunes qui ne servoient qu'à nous corrompre ; arrachés à tant d'occasions dangereuses, en nous montrant les suites des désordres et les effets de la

débauche ; privés de tant de satisfactions nuisibles, en nous en faisant sentir le vide et le néant ; éclairés enfin sur tant d'écueils qui nous environnoient, et contre lesquels nous eussent fait échouer la voix enchanteresse de l'orgueil et les prestiges de l'ambition ! Tantôt il est venu au-devant de nous, en opposant des obstacles à nos desirs trop charnels ; et cette démarche nous a touchés, et ces desirs ont été éteints : *Gratia Dei mecum.* Tantôt il a couru à notre secours, lorsque les ardeurs des tentations violentes menaçoient de nous consumer ; et nous avons employé, pour arrêter les flammes impures de la cupidité, l'eau amère de la pénitence que Moyse avoit présentée aux Israélites ; parlons sans figure, de cette pénitence, que ce divin Sauveur a pratiquée et enseignée. Toujours prévoyant sur tous nos besoins, il ne nous a jamais délaissés dans les circonstances les plus difficiles : *Gratia Dei mecum.* O vous, pécheurs, qui abusez si souvent, si scandaleusement d'une grace que Dieu se plaît à vous donner avec tant d'abondance, craignez de résister à tant de bienfaits : cette résistance est une opposition formelle aux desseins de Dieu, et elle les combat : cette résistance l'irrite, et pensez que vous consommeriez votre malheur en vous mettant dans l'impuissance de retrouver un Dieu, que vous auriez perdu et éloigné de vous par l'ingratitude.

5°. Grace forte et puissante; troisième caractère de la grace de la résurrection. Elle surmonte tous les obstacles; elle écarte tout ce qui s'oppose à ses effets miraculeux.

Observons encore que la force de la grace ne consiste pas à détruire cette liberté que Dieu nous a donnée : Dieu ne renverse pas lui-même son ouvrage : mais elle consiste dans la douceur; elle triomphe, parce qu'elle ne fait rien embrasser, qu'après nous en avoir inspiré l'amour. Il en est à-peu-près comme de la santé, qui, rétablissant les forces d'un malade, lui fait adopter avec plaisir le travail, dont il étoit incapable dans sa foiblesse.

C'est dans ce sens que nous disons que la grace de la résurrection est forte et puissante; et telle fut celle dont S. Paul lui-même célébroit le pouvoir, et à laquelle il rendoit hommage, en reconnoissant qu'il en étoit soutenu, lorsqu'il travailloit à son salut et à celui des Gentils : *Gratia Dei mecum.*

Le fils de la veuve de Naïm est porté au tombeau par des bras étrangers. Jésus-Christ les arrête, et touche le cercueil. La fille de Jaïre est environnée d'une multitude qui pleure, et qui, par le bruit des instrumens, semble empêcher que la voix de Jésus-Christ ne parvienne jusqu'à elle; et Jésus-Christ les écarte. Lazare est enfermé sous la pierre, enveloppé d'un linceul, livré déjà à la corruption et à la

pourriture, et Jésus-Christ d'une voix puissante, l'appelle et le rend à la vie.

Mais que ces prodiges deviennent bien plus frappans, quand on les envisage dans l'ordre du salut? Qu'est-ce qu'un mort couché dans sa maison, environné de toute sorte de musiciens, au milieu du tumulte et de l'agitation d'une foule importune qui l'obsède? Sans vouloir ici expliquer quel étoit l'usage des Juifs, en appelant, au moment de la mort, des joueurs d'instrumens, ou quel étoit l'esprit du législateur, dans cette cérémonie qui étoit aussi politique que religieuse, ce mort ne représente-t-il pas un pécheur livré à la dissipation du siècle, au tumulte des assemblées profanes, avide de plaisirs, et pour qui les objets de la religion n'ont plus rien de touchant; ce mort, dit S. Augustin (*dans son 43e Sermon*), ce mort, que nous figure la fille de Jaïre dans la maison paternelle, ne nous offre-t-il pas le tableau du pécheur qui a commis le péché dans son cœur, qui l'a aimé, qui s'y est livré avec autant d'ardeur que de volonté, qui a osé préférer une sensualité passagère, un plaisir d'un moment, un fantôme de gloire, un intérêt sordide à son Dieu, à la possession de son Dieu, à une éternité de bonheur? Il est mort; et quoiqu'il ne soit pas encore endurci dans l'iniquité, il faut que la grace écarte tous ces plaisirs, le détrompe de toutes ces illusions, fasse taire les cris importuns de

tant d'objets si propres à le séduire. Il est mort ; et quoique l'habitude du péché ne soit pas invétérée, il faut qu'il retourne au Dieu qui l'éclaire, qu'il en aime les préceptes, qu'il sacrifie sans réserve tous ses goûts, qu'il substitue la pénitence à la mollesse, la retraite à l'amour du monde, la prière aux vanités du siècle ; il faut enfin qu'il pratique les œuvres de la charité pour mieux repousser les amorces de la cupidité et résister à ses attraits.

Qu'est-ce qu'un jeune homme qu'on porte publiquement vers le lieu de son tombeau ? C'est un pécheur, continue notre saint Docteur, qui n'a cessé, par ses péchés publics, de donner le scandale à toute une ville, à ceux qui le connoissent, et qui, peu content d'être esclave secret des créatures, en a fait publiquement ses idoles : *Actibus externis peccatum perpetrat.* N'est-ce pas encore un pécheur qui, depuis quelque temps, zélé partisan du monde, se laisse entraîner par ses passions, en écoute tous les desirs, en suit tous les attraits, en adopte toutes les impressions, et se livre à toute leur fureur ? C'est un mort ; sa mère désolée en pleure la perte : il lui est échappé, malgré sa tendresse et ses soins : et ce mort, quoiqu'il paroisse dans une agitation continuelle, ne suit que l'impulsion des penchans déréglés qui l'entraînent et le font agir. Il faut que Jésus-Christ arrête la fougue

de ses passions, qu'il arrache ce pécheur à tous les objets qui le séduisent, qu'il ouvre ses yeux sur tous les dangers qui l'environnent; c'est un mort, que le scandale a éloigné des sentiers de la justice, qui s'est plongé dans les excès; qui a éteint en lui le flambeau de la foi, qui, du mépris de Dieu, a passé jusqu'à l'outrage, de l'outrage à l'incrédulité, de l'incrédulité à la dépravation. Il faut que Jésus-Christ lui ordonne de se lever et de marcher : c'est-à-dire, il faut que, fidèle à cet ordre, il sorte du précipice où il est tombé; qu'il suive les lumières d'une raison saine et d'une foi inébranlable; il faut que Jésus-Christ le rende à sa mère éplorée, c'est-à-dire à l'Eglise, afin que, ressuscité, il l'édifie autant par sa piété, qu'il l'avoit affligée par ses scandales.

Qu'est-ce enfin que ce Lazare couché depuis quatre jours dans le tombeau, dont une pierre immense scelle le sépulcre, et qui répand déjà au-dehors une infection insupportable : *Jam fœtet?* Reconnoissez encore, dit notre saint Docteur, ce même pécheur qui, après un long esclavage de ses passions, est étroitement lié par la chaîne de l'habitude, courbé sous le poids de ses iniquités, et répand au-dehors la corruption par ses scandales. Il est mort : une pierre immense l'accable de son poids; à peine peut-il faire un effort pour se relever : sa passion impérieuse, dominante et tyrannique, ne lui per-

met plus l'usage d'une liberté tellement affoiblie, qu'elle est presque hors d'état d'en exercer d'autres actes : il est mort ; et sa mort est d'autant plus certaine, qu'il ne connoît plus l'horreur de son état. Sa mort est d'autant plus affligeante, que rien au-dehors ne paroît plus capable de rompre les liens qui le captivent et le retiennent : sa mort est d'autant plus déplorable, que ni la voix de sa conscience, ni celle de la religion ne peuvent pénétrer jusqu'à lui. Une pierre immense en intercepte les accens. A qui donc appartient de le ressusciter ? A Jésus-Christ seul, et encore à Jésus-Christ après avoir frémi, après avoir prié son Père de l'exaucer : Jésus-Christ seul s'écriera d'une voix forte et puissante ; Lazare, sortez ; *Lazare, veni foràs*. Toute autre voix seroit impuissante. Le pécheur ne l'entendroit pas, ou elle ne seroit qu'un son inutile. La conscience lui crie : Lazare, sortez, *veni foràs*. Il s'obstine à la méconnoître. L'Eglise le sollicite, l'appelle : *Veni foràs ;* il continue de repousser cette voix charitable. L'enfer lui-même essayeroit en vain de l'éclairer, en lui annonçant, en lui faisant même entrevoir ses supplices éternels : dans son incrédulité, il n'en craint pas la menace : il faut la voix d'un Dieu puissant et miséricordieux ; et à cette voix Lazare sort. Mais remarquez avec moi que, dans cette résurrection, Lazare a entendu cette voix, s'y est

soumis : *Gratia dei mecum.* Ses yeux s'ouvrent à la lumière : de plus il faut encore que les Apôtres brisent les liens qui le retiennent, le restituent à la vie, pour ainsi dire, avant qu'il puisse marcher : il faut donc qu'à cette grace entière, puissante du côté de Dieu, le pécheur coopère par une fidélité constante, une crainte salutaire, une soumission à l'Eglise, et un retour entier vers son Dieu, afin de ne plus rien avoir de commun avec le tombeau et sa corruption, avec l'enfer et ses supplices.

Ai-je besoin de développer ici la seconde vérité que j'ai annoncée en commençant ; c'est-à dire, que la résurrection des morts opérée par Jésus-Christ, doit nous inspirer une crainte salutaire ? N'est-elle pas évidemment prouvée par cette première, qui attentivement méditée, nous apprend combien cette résurrection est propre à exciter notre confiance ? Oui, le pécheur doit craindre : car, plus la grace de Dieu est en un degré sublime dans son ame, plus cette lumière divine doit être conservée et entretenue avec soin; plus il doit redouter l'outrage que le péché fait à Dieu et à ses perfections infinies : et s'il connoît le prix de la grace, plus il doit éviter tout ce qui pourroit en altérer ou en affoiblir les avantages et les effets. Que le pécheur se rappelle les saintes frayeurs de ces illustres pénitens, qui, après avoir passé leur vie dans la pratique des vertus les plus

héroïques, trembloient encore, et ne savoient que s'encourager à se disposer au jugement de Dieu, dont la seule pensée les jetoit dans l'épouvante. Oui, le pécheur doit craindre : parce que l'abus de la grace en entraîne souvent la soustraction entière ; et quelque grande que soit, en faveur du pécheur, la miséricorde infinie d'un Dieu qui a voulu le réconcilier avec son Père, il doit encore redouter sa justice : oui, sa justice. Celui qui a méprisé les appuis qui pouvoient le soutenir, ne doit pas se promettre une main qui le relève : mais rendons-nous utiles ces grandes vérités, et apprenons à en tirer des conséquences pour notre salut.

1°. Craignons les moindres péchés. Si, dans l'ordre de la nature, la plaie la plus légère, la maladie la moins effrayante renferme un germe de mortalité que la négligence peut développer ; dans l'ordre de la grace, le progrès peut être plus rapide, et l'effet d'autant plus funeste, qu'il est plus insensible.

2°. Les passions sont les sources de nos péchés. Combien nous importe-t-il donc de les régler, de les contenir dans ces bornes étroites que nous prescrit la loi de Dieu, de les dompter quand elles sont trop vives, de les réduire à un usage tel, que nous avancions plus sûrement dans la voie de la sanctification, et que nous ne produisions plus que les fruits de la justice, au lieu des œuvres de l'iniquité.

3°. Secouons, brisons les chaînes d'une habitude vicieuse, ne fût-elle encore, ni mortelle, ni invétérée : elle seroit pour nous ce que furent pour le fils de la veuve de Naïm les bras qui le portoient au tombeau ; ce que furent pour Lazare, ses bandelettes et ce linceul qui servoient à l'ensevelir : si cette habitude est récente, elle ne conduit pas toujours au tombeau ; mais elle en prépare la voie : elle ne tient pas dans un état d'insensibilité et de mort ; mais elle obscurcit peu à peu le flambeau de la vie, et finit par l'éteindre, si elle est négligée.

4°. Enfin, Jésus-Christ étant seul la résurrection et la vie, nous devons nous rapprocher de lui par une imitation fidèle, nous adresser à lui par une prière assidue, nous attacher à lui par une confiance sans bornes, entendre sa voix avec une soumission sans réserve. Ayons souvent dans le cœur et sur les lèvres, ces paroles que les Apôtres employèrent si efficacement au milieu de la tempête : Seigneur, sauvez-nous, nous périssons : *Salva nos, perimus.*

Oui, nous périssons, divin Sauveur, tout est danger pour nous ; tout ici-bas nous conduit au péché et à la mort. Vous êtes la résurrection et la vie. Soutenez ceux qui sont debout, et relevez ceux qui ont eu le malheur de succomber. Miséricordieux dans votre grace, prévenant et puissant dans

votre grace, faites que nous y coopérions fidèlement et avec docilité. Le monde et ses plaisirs, les liens de la mort, les mauvaises habitudes m'environnent de tous côtés : fermez sous mes pas l'abîme que me creuse le péché ; rompez les liens qui m'y entraînent : rendez la joie et la paix à mon cœur, en lui communiquant la justice et la grace : plein d'une sainte confiance en votre miséricorde je marcherai dans les voies de vos commandemens : fortement frappé de la crainte de vos jugemens, j'implorerai votre secours : prenez en main ma défense ; protégez-moi contre mes ennemis, contre mes passions, contre moi-même ; soyez pour moi le principe d'une nouvelle vie, comme vous êtes la source, le modèle et le gage de notre résurrection future.

Ainsi soit-il.

GRANDEUR DE JÉSUS-CHRIST

DANS SES MYSTÈRES.

GRAND DANS SA DIVINITÉ.

Philippe, qui videt me, videt et Patrem. Evang. S. Joannis, cap. 14, v. 9.

Philippe, qui me voit, voit aussi mon Père. *Evang. S. Jean, chap.* 14, *v.* 9.

QUELLE profondeur de mystères renferme ce peu de paroles de Jésus Christ ! Quelle lumière elles répandent sur sa nature divine et sur sa consubstantialité ! Que de Grandeur éclate dans cet Homme-Dieu ! Qui le voit, voit aussi son Père, *videt et Patrem !* Qu'elle étoit donc foible et imparfaite avant la descente de l'Esprit-Saint, la foi de cet Apôtre qui, ne comprenant point ce que lui disoit son divin Maître, que bientôt il alloit connoître son Père, que déjà même il l'avoit vu, lui répond avec une sorte d'impatience : Faites-nous voir votre Père, et cela nous suffit, *et sufficit nobis !* Saint Apôtre, vous vous imaginiez donc avec vos autres collègues, connoître parfaitement Jésus-Christ, parce que vous le voyiez souvent au milieu de vous, et qu'il conversoit

familièrement avec vous ! Sans doute il vous donnoit souvent, dans ses miracles, dans ses exemples, dans sa doctrine, des preuves sensibles de sa divinité : mais depuis le temps qu'il étoit avec vous, avoit-il manqué une seule occasion de vous prouver qu'il étoit le Fils de Dieu, Dieu lui-même ? et pourquoi lui demandez-vous de vous faire voir son Père ? Ah ! nous n'en pouvons douter : vous ne le connoissiez pas encore ! Vous n'aviez pas encore reconnu, professé, que dès-là qu'il a prouvé par ses œuvres sa divinité, il avoit la même nature divine : si vous l'eussiez connu, ne deviez-vous pas aussi connoître le Père ? La même foi qui vous eût fait voir et connoître le Fils, vous eût fait voir et connoître le Père.

A combien de chrétiens, parmi nous, ce divin Sauveur pourroit-il reprocher comme à ses Apôtres, et leur dire comme à Philippe : Il y a si long-temps que je suis avec vous, non-seulement par la foi, et par mes graces, mais encore par ma présence réelle, et cependant vous ne me connoissez pas encore de cette foi vive, qui vous fasse publier, confesser, reconnoître ma divinité ? Combien parmi vous, mes frères, semblables à ces chrétiens du quatrième siècle dont nous parle S. Jean-Chrysostôme, nous disent sans cesse qu'ils voudroient voir Jésus-Christ et son Père ? Qu'ils entendent en ce jour ce que ce divin Maître dit à son Apôtre ;

et qu'ils se l'appliquent à eux-mêmes : Qui me voit, voit aussi mon Père : *Qui videt me, videt et Patrem !* Non pas parce que Jésus-Christ est en même temps le Père et le Fils, comme l'enseignoit l'hérésiarque Sabellius; mais parce que, dit S. Augustin, le Fils est tellement consubstantiel, tellement égal à son Père, que connoître l'un, c'est les connoître l'un et l'autre : *Ut qui unum noverit, ambos noverit.*

C'est cette Grandeur de Jésus-Christ, sa divinité, son unité de nature avec son Père, dont j'aborde, non sans une crainte respectueuse, le développement. Grandeur qu'il nous manifeste dans les mystères augustes qu'il nous a révélés; et de ces mystères, le premier et le plus grand pour nous, c'est sa divinité : il échappe à la sagacité de nos sens, à la pénétration de notre raison, je le veux; mais la raison, aidée de la foi, y trouve des lumières; et ses obscurités adorables la conduisent encore à la fidélité : car ce mystère, une fois bien connu, conduit à la connoissance de tous les autres. Jusqu'à présent nous avons célébré les Grandeurs de Jésus-Christ dans les prophéties qui l'ont annoncé, dans les exemples qu'il nous a donnés, et dans les miracles qu'il a opérés. Et pourquoi, direz-vous, nous prouver aujourd'hui sa divinité? Pourquoi, mes Frères? Les Apôtres en avoient eu les mêmes preuves; et, si j'ose le dire,

plus que nous encore : ils l'avoient entendu, ils l'avoient vu, ils l'avoient touché de leurs mains, et vous venez de l'entendre : Philippe lui dit : Faites-nous voir Dieu, votre Père, et il nous suffit : *Et sufficit nobis.* Il faut que Jésus-Christ les convainque par sa réponse : Qui me voit, voit aussi mon Père : *Qui videt me, videt et Patrem.* Notre foi n'a-t-elle donc pas besoin comme celle des Apôtres, d'être affermie sur le mystère de sa divinité ? Ne puis-je pas encore vous dire, comme l'Apôtre S. Paul : Ne connoître Jésus-Christ que selon la chair, ce n'est point le connoître : *Eum non novimus ?*

Mais où puiserons-nous cette connoissance ? S. Jean, cet Apôtre chéri de son divin Maître, ce prédicateur de sa divinité, reposant sur le sein de son Dieu pendant la cêne, en avoit reçu l'intelligence : S. Paul en avoit été instruit par Dieu lui-même ; la chair et le sang ne l'avoient point révélé à S. Pierre dans sa sublime confession ; c'est donc dans Jésus-Christ même, qu'à leur exemple, comme à celui de l'Eglise, nous chercherons à connoître ce caractère auguste de sa Grandeur : dans son baptême, sur le Thabor, une voix du ciel s'est fait entendre : son Père l'a proclamé son Fils bien-aimé. Dieu lui a dit : Vous êtes mon Fils : *Filius meus es tu ;* et le Fils que j'ai engendré de toute éternité : *Ego hodiè genui te.* Dieu nous a dit à tous :

Ecoutez-le : *Ipsum audite.* Ecoutons donc ce divin Maître : il est le Verbe du Père ; il est notre Docteur unique : Fils unique de son Père adorable, c'est en lui qu'il a connu cette Grandeur qu'il nous a révélée : *Ipse enarravit.* Ecoutons-le ; et entrons, autant qu'il est possible à une créature aussi foible que l'homme, entrons, pour ainsi dire, dans le sanctuaire de la divinité.

C'est Jésus-Christ lui-même qui va vous instruire : et Jésus-Christ demande ici toute votre attention.

Oui, mes Frères ; Jésus-Christ seul va vous parler : seul il le peut, puisque seul il connoît son Père, et que son Père est dans lui, comme il est dans son Père.

L'esprit humain, aveuglé par l'ignorance, séduit par l'orgueil, vague dans ses pensées, flottant et incertain dans ses doutes, est resserré dans les bornes les plus étroites ; tout ce qui l'environne, l'invite, l'appelle à la connoissance d'un Dieu ; et quand il veut s'élever à cette connoissance, les mêmes objets l'égarent, ou le tourmentent ; et agité il chancèle, ou il succombe. La nature entière nous crie, par autant de bouches que d'êtres dont elle est remplie, qu'elle n'est ni l'ouvrage de ses propres mains, ni celui du hasard ; l'homme se dit à lui-même qu'il est sorti de celles d'un ouvrier dont l'intelligence surpasse toutes nos pensées : l'Ecri-

ture sainte appelle insensés, ceux qui, des objets visibles, n'ont pas su remonter à l'Être invisible qui les a formés. Eh bien! malgré ces voix éloquentes des êtres, malgré cette évidence entraînante, malgré cette autorité si infaillible, cette même nature en nous parlant sans cesse de la divinité, nous égare si nous n'écoutons que son langage; cette même évidence s'obscurcit par la violence de nos passions; cette autorité s'affoiblit et succombe dans notre esprit sous les prétextes d'une raison qui se couvre des ténèbres de l'ignorance ou d'un doute affreux, parce que l'homme s'accoutume à juger de la divinité, par ses sens; à y croire, d'après ses desirs; à l'admettre ou la rejeter, d'après ses goûts; parce qu'enfin il ne la connoît point dans son essence.

Avant Jésus-Christ, toute la terre étoit couverte des ténèbres et des mensonges de l'idolâtrie; et Dieu n'étoit connu que dans la Judée: Israël seul glorifioit son nom; et comment y étoit-il connu? Par l'éclat de ses prodiges, par les caractères extérieurs de ses bienfaits, ou par le ministère des Anges qu'il employoit comme les exécuteurs de ses volontés. Aussi les Juifs n'avoient-ils de la divinité qu'une idée toute charnelle: ils ne voyoient, ils n'adoroient qu'un Dieu qui les nourrissoit, qui les protégeoit, ou qui les défendoit contre leurs ennemis. Quelques Juifs privilégiés, quelques Prophètes s'étoient

élevés à la connoissance d'un Dieu caché, d'un Dieu qui venoit sauver Israël, et avec ce peuple toutes les nations de la terre.

Le paganisme, chez les autres peuples de la terre, s'étoit façonné un Dieu selon son caprice, l'avoit adapté à ses vices; que dis-je? il avoit conçu de Dieu des idées si chimériques, qu'il avoit déifié les passions les plus viles et les plus brutales: absurde dans ses pensées, sacrilége dans ses rites, infâme dans ses cérémonies, il avoit plongé les peuples dans l'ignorance la plus profonde; il leur avoit donné les dogmes les plus ridicules, et les avoit entraînés dans le culte le plus barbare et le plus insensé.

Il falloit donc à l homme, pour l'instruire, un maître plus intelligent et plus sûr que sa propre raison, que la nature elle-même. Il lui falloit un maître, Dieu et homme tout ensemble; lui seul pouvoit nous donner de la nature du vrai Dieu et de nos devoirs à son égard, des notions aussi certaines que consolantes. Lui seul pouvoit détruire les pensées charnelles du judaïsme, déchirer le voile des figures, dissiper et condamner à jamais les sacriléges du paganisme et les monstruosités de l'idolâtrie. Ce maître, Dieu nous l'a ménagé, en nous envoyant son propre Fils; ce Fils a fait, de notre instruction sur la nature de Dieu, le principal objet de sa mission: ce Fils nous a apporté la vie éternelle, seul

terme de l'homme créé par la puissance du Père, dans la sagesse du Fils, et dans la charité du Saint-Esprit; et ce Fils nous enseigne d'abord que cette vie éternelle consiste à connoître le Père qui l'a envoyé: *Hæc est vita æterna, ut cognoscant te;* et c'est ce Fils qui seul a pu nous révéler,

1°. L'essence de la divinité et sa nature;

2°. Les droits de la divinité sur notre nature, et ses rapports avec elle.

3°. Les devoirs de cette même nature envers la divinité.

Et c'est dans sa propre personne qu'il nous a donné toutes ces connoissances. C'est donc avec raison qu'il dit: Qui me voit, voit aussi mon Pere: *Qui videt me, videt et Patrem.*

1°. L'essence de la divinité. Lorsque j'entreprends ici de vous parler de ce mystère, je ne prétends pas, mes Frères, vous entraîner par une démonstration semblable à celle qu'exige l'orgueilleuse raison ou l'incrédule philosophie. Je ne prétends pas non plus vous parler de cette essence, avec cette évidence que ne cesse d'invoquer l'homme dans sa confiance présomptueuse. La foi ne peut être sans quelque obscurité, puisque, suivant l'Apôtre, elle est la conviction des choses que nous ne voyons pas: *Argumentum non apparentium.* Mais cette obscurité de la foi n'en bannit pas la certitude; et en même temps que le chrétien

reconnoît la sublimité des mystères que la religion lui propose, il est convaincu, par des motifs invincibles, que cette religion est divine. Et cette religion, qui nous oblige de croire ces mystères sous peine de la réprobation éternelle, est trop juste pour nous avoir imposé cette loi avec une condition si rigoureuse, sans l'avoir accompagnée de lumières qui puissent rendre notre infidélité sans excuses. Aussi ces lumières portent-elles un éclat suffisant pour nous diriger. N'essayons donc point, téméraires scrutateurs, d'approcher de trop près de la Majesté divine, de peur d'être accablés du poids de sa gloire; considérons respectueusement les fondemens solides et inébranlables de notre croyance; et que notre esprit, touché, persuadé de cette vérité, se captive volontairement sous le joug, qu'il refuseroit peut-être de porter, si Jésus-Christ lui-même n'avoit pris soin d'en alléger le fardeau.

Si déjà nous n'eussions parcouru les Grandeurs de Jésus-Christ dans les prophéties qui l'ont annoncé comme le Dieu qui devoit paroître sur la terre, le Desiré des Nations, le Fils qui devoit satisfaire, comme Dieu et comme homme, à la justice divine; le Dieu qui avoit glorifié son tombeau, en se ressuscitant par sa propre force; le Dieu qui devoit apporter la paix, et en être le Prince; le Dieu pauvre et consolateur des pauvres; le Dieu qui devoit réunir le double et incom-

préhensible caractère de victime et de sacrificateur pendant tous les siècles, et abolir tous les sacrifices pour leur substituer celui de son corps, sacrifice unique et universel, ce seroit dans cette source inépuisable de preuves de sa divinité que je vous en montrerois l'essence : à l'aide de l'ancien et du nouveau Testament, je vous découvrirois la liaison de la figure avec la vérité, et celle-ci brilleroit alors à vos yeux de tout son éclat. Mais en vous laissant le soin de méditer ce que nous en avons déjà dit, il me seroit encore aisé d'arrêter votre pensée et de la fixer sur les preuves que Jésus-Christ nous en donne lui-même par les prédictions qu'il fait de la conversion des Gentils et de la réprobation des Juifs. Comme S. Augustin, je presserois cet argument avec force, et, avec lui, vous concluriez que cette preuve est la plus sensible, et qu'il n'est personne qui ne puisse en sentir la conviction. Avec S. Léon, je vous présenterois l'accomplissement et la vérité de la prédiction, qu'il fait de lui-même, en disant, qu'élevé sur la croix, il attireroit tout à lui; et vous verriez alors avec évidence cette croix, scandale des Juifs et folie des Gentils, passer du lieu le plus infâme jusque sur les têtes les plus illustres qu'elle honore; cette croix, vénérée, adorée par tous les peuples chez lesquels elle est plantée ; ce signe d'opprobre, devenu l'étendard triom-

phant de la religion. Avec S. Jean-Chrysostôme et S. Grégoire-le-Grand, je vous dirois : Entendez Jésus-Christ montant aux cieux dire à ses Apôtres : Vous recevrez la vertu de l'Esprit-Saint, et vous me rendrez témoignage dans Jérusalem, dans toute la Judée, dans la Samarie et jusqu'aux extrémités de la terre ; et les Apôtres n'ont-ils pas accompli ce que ce Dieu seul avoit prédit, et que seul il pouvoit prédire ?

Mais ne nous arrêtons point à ces grands et primitifs caractères. Cherchons dans Dieu même et dans Jésus-Christ sa divinité.

Dieu est un : et le paganisme qui multiplioit ses dieux, dégradoit la divinité en divisant son culte, et partageant ses hommages. Misérable raison, voilà ton ouvrage ! et Jésus-Christ vient purifier, relever cette raison abattue et frappée d'aveuglement. Il nous apprend qu'il n'y a qu'un Dieu qui mérite nos adorations et notre amour : et de peur que ses Disciples, encore imbus des préjugés d'un peuple grossier et charnel, ne vinssent à s'y méprendre, en le distinguant de celui qui l'avoit envoyé, et pour leur assurer sa consubstantialité, sa parfaite égalité avec lui, il ne cesse de leur répéter : Mon Père et moi, nous ne faisons qu'un : *Ego et Pater unum sumus.* Tout ce qui m'appartient, appartient à mon Père ; et tout ce qui est à mon Père est à moi. Je fais les mêmes œuvres que mon Père : qui me

voit, voit aussi le Père qui m'a envoyé : *Qui videt me, videt et Patrem.* Aussi la vie éternelle consiste à nous connoître l'un et l'autre, parce que l'unité de notre essence fait le caractère essentiel de notre être : *Hæc est vita æterna.* Le Peuple Juif avoit bien une connoissance générale de l'essence de Dieu ; et ce dogme avoit été fixé par ces paroles que Moyse avoit entendues dans le buisson ardent : Je suis celui qui suis : *Ego sum qui sum.* Mais Dieu prenoit à l'égard de ce peuple tant de noms différens, et employoit, pour leur parler, tant de types et de moyens, que cette vérité étoit pour eux encore environnée de nuages. Et Jésus-Christ est venu nous enseigner ce mystère de l'unité de nature et de la Trinité des personnes. Les différens attributs qui conviennent à l'essence de la divinité, les opérations qui sont propres à chaque personne, il nous les a révélées dans le plus grand jour. C'est ainsi qu'il s'adresse toujours à son Père, comme au principe des deux autres Personnes. Voilà *l'unité de nature.* Mais ce Père a un Fils qu'il envoye ; ce Fils et ce Père ensemble envoyent le Saint-Esprit. Voilà *la Trinité des Personnes.* S'il instruit ses Apôtres, c'est toujours de son Père qu'il leur parle ; c'est la volonté de son Père qu'il exécute ; ce sont les desseins de son Père qui doivent régler toutes ses démarches ; ce sont les œuvres de son Père qu'il opère, c'est pour le glori-

fier qu'il agit, c'est pour le manifester qu'il parle; et le royaume qu'il promet est le royaume de son Père. Voilà *l'unité de nature.* Mais à son baptême, la voix du Père rend témoignage au Fils, et le Saint-Esprit emprunte la figure d'une colombe pour concourir à ce témoignage. Voilà *la Trinité des Personnes.* La mission qu'il donne à ses Apôtres est la même que celle qu'il a reçue de son Père : Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoye : *Sicut misit me Pater, et ego mitto vos.* Voilà *l'unité de nature.* Mais le but de ce ministère est d'associer par le baptême à la nature divine tous ceux qui se soumettront à la foi; et c'est au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, que doit être conféré ce sacrement. Voilà *la Trinité des Personnes.* Enfin, s'il prie son Père pour ses Apôtres, c'est afin qu'ils soient consommés dans la vérité, et unis avec lui et son Père, comme il n'est lui-même qu'un avec le Père. Voilà *l'unité de nature.* Mais s'il parle à ses Disciples, il leur annonce qu'il va retourner aux cieux, et que son Père enverra l'Esprit-Saint qui les instruira de cette vérité qu'il leur a enseignée, de cette doctrine qui est celle de son Père. Voilà *la Trinité des Personnes.*

Non, non, mes Frères, il n'appartenoit qu'à un Dieu de parler de la divinité d'une manière tout à la fois et aussi lumineuse et aussi auguste; de soulever le voile qui nous cache la nature divine, afin que la connois-

sance d'un Dieu nous conduisît à son amour, et même qu'il nous l'inspirât : mais il n'appartenoit qu'à lui de laisser subsister sur cette nature ineffable, des obscurités et des ténèbres qui peuvent exercer notre foi, afin que tout à la fois aussi, Dieu soit connu et caché, aimé et adoré comme il mérite de l'être, et cependant ardemment desiré, comme l'objet dont la possession parfaite peut seule nous rendre heureux.

Aussi Jésus-Christ ne nous laisse-t-il rien ignorer de ce qui peut former ces dispositions dans nos cœurs. Tantôt il nous peint la miséricorde de Dieu sous les traits les plus consolans. Ici il nous le représente comme un maître indulgent qui remet volontiers la dette au serviteur insolvable, quand il implore sa miséricorde. Là, c'est un pasteur qui se réjouit plus d'avoir retrouvé la brebis égarée, que d'en avoir conservé quatre-vingt-dix-neuf autres fidèles. Tantôt il nous parle de sa justice de la manière la plus effrayante. Ici il nous le peint comme un maître inexorable, qui exige rigoureusement de son débiteur jusqu'à la dernière obole. Là, c'est un Juge qui parcourra, le flambeau à la main, les replis, les pensées les plus secrètes du cœur, et qui ne laissera rien d'impuni, pas même une parole inutile. C'est donc dans le saint Evangile, que nous devons écouter avec attention, et étudier Jésus-Christ, si nous voulons acquérir sur sa

divinité une connoissance proportionnée à la foiblesse de notre intelligence. Mais il est une autre connoissance ni moins nécessaire, ni moins importante que nous devons nous procurer ; c'est celle des rapports que cette divinité a bien voulu établir entre sa nature et la nôtre.

Ces rapports, Jésus-Christ nous les apprend, et nous les prouve de la manière la plus touchante.

1er Rapport. Celui d'adoption. Le Père a tellement aimé les hommes, qu'il leur a donné son Fils unique pour les racheter ; le Fils les a tellement aimés, qu'il a donné son sang et sa vie pour eux ; et le Saint-Esprit les a tellement aimés, qu'il les a sanctifiés. Ces trois Personnes, après avoir concouru à l'œuvre de notre création, concourent ainsi dans une parfaite égalité de nature et de volonté, à celle de notre rédemption. Le Père éternel ne s'est pas contenté de nous donner son Fils ; il nous a adoptés pour ses enfans : et ces enfans adoptifs ont reçu de lui son propre Fils pour le prix de leur adoption, son Esprit pour le gage de leur héritage, se réservant lui-même pour la récompense de leur adoption, dit un Père de l'Eglise : *Dedit Filium in pretium adoptionis, Spiritum Sanctum in pignus hæreditatis, et servat seipsum in præmium hæreditatis.* Nous devenons donc encore les cohéritiers de Jésus-Christ, les héritiers de Dieu,

les enfans du Père céleste. Et quelle plénitude d'adoption, si nous pensons à notre vocation aussi sublime qu'elle est gratuite ? Enfans, héritiers substitués aux Juifs que Dieu avoit nourris, qu'il avoit élevés au plus haut rang de gloire au milieu des Nations, et qui l'ont méprisé. Dieu ! par une élection miséricordieuse, nous choisit à leur place ; et c'est ainsi que se réalise ce qui n'étoit que figuré dans l'ancienne alliance ; le fils de la servante, le premier-né, chassé de la maison d'Abraham par le fils de l'épouse légitime, de stérile devenue féconde. Il fait plus encore en notre faveur ; il nous élève à un degré de gloire bien plus excellent ; il nous rend participans de sa nature divine, dit S. Pierre : *Divinæ consortes naturæ*. Il nous nourrit d'une substance bien plus solide ; il nous donne la propre chair de son Fils, pour que nous ne fassions qu'un corps avec lui : *Concorporales*. Mais aussi évitons de nous exposer au même reproche qu'il adressa aux Juifs, et pensons que notre mépris ou nos outrages, devenus beaucoup plus criminels, appelleroient sur nous un châtiment d'autant plus terrible, qu'il seroit plus justement proportionné à la grandeur du bienfait et à l'énormité de l'ingratitude.

2e Rapport. Celui de Providence. Dieu veille sans cesse sur nous : il nous garde comme la prunelle de son œil ; il nous met à l'abri sous l'ombre de ses ailes. Il nous

défend dans le danger, il subvient à nos besoins, il soulage tous nos maux, il nous console dans nos disgraces, il nous soutient dans nos épreuves, il nous nourrit dans notre faim, il nous garantit des attaques de la mort, il nous préserve des piéges de nos ennemis, il couronne nos efforts, et récompense nos sacrifices. Aussi Jésus-Christ, dans son Evangile, insiste-t-il sur ce devoir : Ne vous inquiétez de rien : *Nihil solliciti sitis*. Il appelle même pour nous instruire, et les oiseaux du ciel, et les fleurs insensibles de la terre : les unes et les autres ne sèment ni ne filent, ni ne recueillent; et cependant, ceux-ci et celles-là ne manquent de rien, sont plus brillantes que tous les ouvrages de l'art le plus recherché : reposez-vous donc sur les soins du Dieu qui vous a créés. Il est votre Père : telle est la qualité qu'il prend à votre égard : Votre Père, dit-il, qui est dans le ciel, connoît tout ce qui peut manquer à vos besoins ! Qu'elle est donc énergique et précise cette expression de Tertullien ! Oui, Dieu est le plus tendre des pères; oui, Dieu seul est vraiment notre père : *Tam pius, nemo; tam pater, nemo.*

3e Rapport. Celui de sainteté. Quelque corrompus que nous soyons par notre origine, quelque foibles que nous soyons par nous-mêmes, quoique enfin nous soyons enfans de colère par notre nature, nous n'en sommes pas moins des saints par notre vocation, et des saints destinés à la perfection.

Au moment de notre baptême, les cieux se sont ouverts; le Saint-Esprit est descendu; le Fils nous a nommés sa conquête et ses frères, et le Père nous a regardés comme ses enfans. Nous avons recouvré la ressemblance que nous avions avec Dieu, dit le même Père : *Restituitur homo Deo ad similitudinem ejus.* Nous entrons dans le chemin de la perfection; nous recevons l'ordre et les secours pour y marcher, et toujours, parce que le Père qui nous a adoptés est saint et parfait lui-même, et qu'il nous sanctifie par son Fils dans la charité du Saint-Esprit. *Estote ergo et vos perfecti, sicut et Pater vester cœlestis perfectus est.*

4e Rapport. Celui de graces et de secours. Dieu ne cesse de les répandre sur son Eglise et sur chacun des membres qui la composent. Si sa Providence, dans l'ordre de la nature, multiplie sur vous, sur moi, sur tous les hommes, ses bienfaits, et nous donne le pain de chaque jour; sa miséricorde, dans l'ordre de la grace, n'est pas moins abondante, ni moins miraculeuse : *Illi cura est de omnibus.* Graces d'inspirations qui nous préviennent; graces de protection qui nous défendent; graces d'instructions qui nous éclairent; graces d'épreuves qui nous corrigent; graces des sacremens qui nous purifient, qui nous soutiennent et qui nous fortifient; graces d'exemples qui nous animent; graces de prières qui nous élèvent, ou nous

consolent ; graces de séparation ou de pertes qui nous rappellent ; graces de larmes qui nous guérissent ; ô mon Dieu ! soyez à jamais béni ! vous, Père de Notre Seigneur Jésus-Christ ! vous, le Dieu de toute consolation ! nous sommes, par vous, environnés et comme inondés d'un torrent de vos miséricordes !

5e Rapport. Celui de bonheur et de félicité. Son royaume est le nôtre : nous devons vivre un jour de sa vie, être animés de sa charité, consommés dans son unité, comblés de son bonheur, rassasiés de sa gloire, éclairés de sa vérité, embrasés du feu de son amour. Le Fils dira de nous à son Père : Ils m'ont glorifié devant les hommes ; il faut maintenant que je les glorifie devant vous ; et le Père ne pourra rejeter le témoignage d'un Fils qui est un avec lui et avec le Saint-Esprit ; nous demeurerons donc dans l'éternité de Dieu ; et cette vocation est tellement la nôtre, et tellement certaine, que jusque-là notre demeure ici-bas n'est qu'un exil ou un pélerinage ; notre vie, qu'un songe ; nos biens temporels, une fumée passagère ; et que notre cœur, dit S. Augustin, ne cessera d'être dans l'inquiétude et une agitation continuelle, jusqu'à ce qu'il trouve en Dieu la perfection du repos : *Irrequietum est cor meum, donec quiescat in te.*

Telle est, Chrétiens, la connoissance que nous avons acquise par Jésus-Christ ; et il

falloit pour nous la donner qu'il fût un Dieu lui-même. Mais qu'elle eût été accablante cette connoissance, si Jésus-Christ, en nous apprenant et l'essence de la divinité et les rapports qui nous unissent à son Père, n'y eût joint la connoissance des devoirs qui nous obligent essentiellement envers lui ! et c'est à ces devoirs que se rapporte principalement l'instruction que nous donne le Sauveur sur un objet aussi important.

Que ces devoirs sont étendus, mes Frères, si nous les comparons à la Grandeur de celui qui en est l'objet, et à la foiblesse de l'homme à qui ils sont imposés ! Rassurez-nous, divin Sauveur ; nous vous en conjurons avec confiance. Une sainte et respectueuse frayeur nous alarme ; mais vous ne nous commandez rien d'impossible : *Impossibilia non jubet ;* ou plutôt encore, vous rendez possible par votre grace ce que la fragilité de notre nature rendroit impraticable.

C'est encore Jésus-Christ qui va vous instruire. Un Dieu, dit-il, qui est Esprit, doit être adoré en esprit et en vérité. Un Dieu puissant et miséricordieux a droit d'exiger une confiance sans bornes ; un Dieu qui fait tout pour nous, qui se donne tout entier à nous, a droit de demander un amour sans mesure : et voilà le précis des obligations que Jésus-Christ nous impose. Mais pouvons-nous trouver en nous-mêmes le

principe de ces différens hommages ? Si je m'interroge, je ne vois en moi que misère et néant. Si je consulte mon cœur, il me dit qu'il desire le bien, et que c'est-là où se borne son pouvoir. Mais je lève les yeux jusqu'au ciel, j'en reçois un abondant secours : *Auxilium meum à Domino ;* et je vois dans Jésus-Christ, le modèle et la source de tous mes devoirs. C'est lui qui est l'adorateur universel, et qui nous apprend à adorer son Père en esprit et en vérité. C'est lui qui, par son Esprit, donne à nos prières cette élévation qui pénètre les cieux ; à nos supplications, cette force qui les fait exaucer ; c'est lui qui donne un prix à nos sacrifices, un mérite à nos efforts ; c'est par lui que nous nous rapprochons de la divinité, et qu'elle se rapproche de nous : *Per quem accessum habemus.* Il couvre notre indignité de l'excellence de sa nature ; notre pauvreté, de la richesse de ses trésors ; notre iniquité, de la sainteté de sa personne. Ainsi, soit que nous entrions dans son temple pour prier, soit que, dans l'intérieur de nos maisons, nous lui adressions nos hommages et nos vœux, Jésus Christ est toujours médiateur entre son Père et nous, pour sanctifier nos adorations, que la corruption de notre nature rendroit toujours indignes de la majesté suprême. Que l'incrédulité cesse donc de calomnier nos cérémonies religieuses ! qu'elle cesse de demander, avec

dérision, quel rapport il peut y avoir entre un Être infini et une créature bornée, entre le créateur de l'univers et un atôme sorti de ses mains ! Quiconque a abjuré la foi en Jésus-Christ, ne voit plus de lien qui l'unisse à la divinité. Mais nous, qui faisons profession de croire que, par Jésus-Christ, toute grace excellente et tout don parfait descendent du Père des lumières ; que par Jésus-Christ, toute prière, toute adoration, tout sacrifice remonte jusqu'à celui qui est notre unique fin, ne cessons de fréquenter nos saintes assemblées, de chanter nos divins cantiques, d'adresser nos humbles prières, et faisons-le avec d'autant plus de confiance, qu'un Dieu infiniment miséricordieux est attentif à nos demandes.

Et cette confiance, c'est encore Jésus-Christ qui nous l'inspire. Mon Père vous aime, dit-il à ses Apôtres, parce que vous m'avez aimé : *Pater amat vos, quia me amastis.* Mon Père vous aime ! que cette parole est consolante pour un chrétien ! Qu'elle est propre à l'animer dans ses prières, puisqu'elle l'assure que tout ce qu'il demandera pour la gloire de Dieu et dans l'ordre du salut, lui sera accordé ! Mon Père vous aime ! Que cette réflexion est douce dans les plus pénibles afflictions ! Dieu ne me rejette donc pas quand il m'éprouve : quand il m'afflige, il ne veut donc que me corriger et m'instruire : *Castigasti me, et eruditus*

sum. Mon Père vous aime ! Quand je souffre il est donc attentif à faire succéder l'adoucissement à l'amertume ; le remède à la blessure ! Il me prépare donc un dédommagement éternel des peines temporelles qu'il me ménage !

Mon Père vous aime ! Que cette vérité est encourageante dans les tentations ! L'ennemi qui me tourmente, les chaînes qu'il me prépare, les piéges qu'il me tend ont été prévus par la sagesse de mon Sauveur ; et si cet ennemi peut exercer sur moi quelque empire, cet empire est borné par la bonté de mon puissant défenseur : et si je succombe ; ah ! sans doute ce n'est que ma lâcheté seule que je puis en accuser, puisque Dieu veille sur moi, me soutient et me défend.

Mon Père vous aime ! *Pater amat vos !* Mais à quelle condition, et pourquoi ? Parce que vous m'avez aimé : *Amastis me ;* et en moi, vous avez aimé celui qui m'a envoyé. L'amour est donc la principale obligation qui nous est imposée envers Dieu.

Et cette obligation, c'est encore Jésus-Christ qui nous en apprend toute l'étendue. Lui seul l'a pratiqué avec la fidélité la plus parfaite, *Cœpit facere ;* lui seul l'a enseigné dans toute sa pureté, *Et docere.* Il nous dit que cet amour doit être un amour de préférence, un amour fidèle. Amour de préférence : il doit nous faire sacrifier biens,

fortune, amis, parens, notre vie même, quand il s'agit de servir Dieu et de lui obéir. Il nous apprend que vouloir sauver son ame, c'est la perdre ; qu'aimer son père, sa mère, ses frères plus que lui, c'est être indigne de lui. Amour de fidélité : il ne fait que les œuvres de son Père, il n'accomplit que ses ordres, il n'anticipe pas les momens marqués dans ses décrets, il ne les retarde pas un instant quand sa volonté est manifestée ; et c'est aussi la règle qu'il nous a donnée de sa charité. Elle consiste à faire tout pour Dieu, à le faire comme il plaît à Dieu, à l'accomplir au moment fixé par la volonté de Dieu. Aussi la justice des Pharisiens est-elle stérile, parce que leur volonté propre en est la règle ; celle de ses Disciples, au contraire, sera abondante, parce que Dieu en sera le principe.

Chrétiens, combien il est avantageux de connoître cette divine volonté et de se soumettre à elle, puisque son accomplissement est la source de toute justice ! Elevés à la connoissance de Jésus-Christ et de sa divinité, voyons en lui son Père adorable et l'unité de sa nature avec lui. Fléchissons le genou, avec S. Paul, devant le Père de Notre-Seigneur, et adorons l'un et l'autre, ainsi que l'Esprit-Saint, et adorons-les fidèlement ! Que le Fils, cet éternel et unique Médiateur de Dieu et des hommes, porte nos vœux jusqu'aux pieds du trône de son

Père, et que la charité, l'amour, les rende dignes d'être exaucés. Que notre amour pour Dieu soit inséparable de celui du prochain !

Et vous, divin Sauveur, qui nous avez révélé cette sublime connoissance de votre divinité, de votre Grandeur dans le sein de votre Père, comme dans les œuvres de votre miséricorde, conservez, augmentez en nous cette connoissance ; aidez notre foi à la professer : apprenez-nous à vous connoître, vous et celui qui vous a envoyé : apprenez-nous à vous servir avec fidélité, et fortifiez notre foiblesse : apprenez-nous enfin à vous aimer, et que la charité de Dieu soit toujours avec nous dans le temps, pour nous conduire au sein de votre gloire dans l'éternité. *Amen.*

GRANDEUR DE JÉSUS-CHRIST

DANS

LE JUGEMENT QU'IL DOIT EXERCER.

In die illâ.... magnificabor et sanctificabor. Ezech. cap. 38, v. 23.

Dans ce jour... je serai glorifié, et je signalerai ma sainteté et ma puissance. *Prophétie d'Ezéch. chap. 38, v. 23.*

AINSI, après un affreux tableau des malheurs sans nombre que Dieu réserve à un

peuple coupable et infidèle, après l'avoir menacé des calamités les plus affligeantes, après lui avoir montré la peste prête à le frapper, le sang destiné à couler, les pluies de soufre et de feu sur le point de le dévorer, les montagnes même renversées, le Seigneur s'écrie : Il saura que c'est moi qui suis le Seigneur : *Quia ego Dominus ;* et dans ce jour je serai glorifié ; je signalerai ma sainteté et ma justice : *Magnificabor et sanctificabor.* Ah ! sans doute, vous l'avez dit par un autre de vos Prophètes, Seigneur, vous êtes le Dieu des vengeances : *Deus ultionum Dominus.* Mais n'attendez-vous que de votre justice redoutable la manifestation de votre gloire et de votre sainteté ? Au milieu des plus grands désastres, votre main ne consolera-t-elle pas vos serviteurs ? Et votre miséricorde, qui tant de fois a surpassé votre justice, sera-t-elle retranchée du nombre de vos perfections ? Le Prophète Ezéchiel, qui annonce vos vengeances, ne sépare point en vous la bonté de tous vos attributs dans ces jours où vous serez glorifié, où l'on vous verra signaler votre sainteté et votre justice : *Magnificabor et sanctificabor.*

Oui, Chrétiens, il sera glorifié : sa bonté a attendu le pécheur, sa bonté a appelé le juste ; sa bonté va s'unir dans ce jour à sa justice, et elles paroîtront dans tout leur éclat. Sa puissance sera vengée du blasphémateur ; sa gloire, des attentats de l'impie ;

sa sainteté, de l'outrage du profanateur; sa bonté, du langage insensé de l'ingrat et du prévaricateur. Et c'est au jugement que Dieu doit exercer sur les peuples, qu'on peut faire l'application de ces paroles du Prophète. Mais c'est à Jésus-Christ que le jugement est réservé par son Père, comme il le dit lui-même : *Omne judicium dedit Filio.* C'est donc Jésus-Christ qui sera glorifié; c'est sa justice et sa sainteté qui seront signalées dans ce jour : *In die illâ.... magnificabor et sanctificabor.*

L'Apôtre S. Jean vit un Ange qui représentoit le Seigneur exercer sa justice : il avoit un pied sur la mer, et l'autre sur la terre. Image sensible et frappante de ce jugement universel qu'il prononcera sur tous, grands et petits, rois ou peuples, savans ou ignorans. Jésus-Christ soumet tout sous ses pieds : *Misit omnia sub pedibus ejus.* Et quelque étonnans que soient les caractères de Grandeur qu'il ait réunis dans le sein de son Père, dans ses miracles, dans ses exemples, dans le cours de sa vie mortelle, il en est qui ont échappé, et à ceux qui ne croyoient pas en lui, dit S. Augustin, et qui à peine ont été apperçus par ceux qui le voyoient de plus près. Mais à ce jour est réservé de les déployer. Maintenant même que son Evangile est prêché dans tout le monde, que son culte est établi chez toutes les nations, que la certitude de sa divinité a triomphé des

erreurs qui l'ont attaquée sans relâche depuis dix-huit siècles, et qu'elle est prouvée de la manière la plus évidente, qui peut dire que Jésus-Christ soit parfaitement glorifié, et que la folie de la croix ait confondu la fausse sagesse du monde ? Et n'est-ce pas, dans ce siècle sur-tout, qu'on ne peut, moins que dans tout autre, parler de la gloire et de la puissance de Jésus-Christ, sans entendre l'incrédulité, ou afficher la plus froide indifférence, ou lancer les railleries les plus amères, ou vomir les plus horribles blasphèmes ou les plus dégoûtantes plaisanteries, contre sa vie, ses miracles, ses mystères et sa morale ? Tout jugement lui a été donné, et dans ce jour il confondra l'impiété qui ose s'élever et se mesurer en frémissant de rage, contre le Seigneur et son Christ : dans ce jour, qui ne peut être que celui de la manifestation générale, il sera glorifié : *Magnificabor.* On le verra bien différent des hommes qui ne peuvent atteindre dans les criminels, et ne frapper en eux que le corps ; on le verra, dis-je, punir l'homme en tout ce qu'il est, et dans tout ce qu'il a. Son corps et son ame, ses sens intérieurs et extérieurs, tout sera sous la main puissante et vengeresse de Jésus-Christ : on le verra punir l'homme sans terme, sans repos ; il ne lui laissera pas même la consolation de l'espérance : il ne lui permettra pas dans sa douleur, comme dit Job, de transmettre de

sa langue jusqu'à son gosier sa salive pour se soulager : *Non dimittis me, ut glutiam salivam meam.* Il ne leur donnera enfin, dans l'étendue de leur douleur aucun adoucissement, ni dans leur continuité aucune interruption. Et c'est ainsi que sa sainteté et sa justice seront signalées : *Sanctificabor.*

Justice redoutable, sainteté inaltérable, vous serez glorifiées : *Magnificabor.* Quels caractères de Grandeur se présentent ici à votre pensée, mes Frères ! Je vous appelle aujourd'hui à les méditer avec moi. Puisse une crainte salutaire vous conduire à une vigilance plus exacte, afin de participer dans ce jour à sa justice, à sa sainteté et à sa gloire : *Sanctificabor !* Puisse cette matière fixer toute votre attention !

Mon Père, glorifiez votre Fils : *Pater, clarifica Filium !* Telle est la prière que Jésus-Christ adresse à son Père en présence de ses Disciples et de plusieurs Gentils qui le recherchoient avec empressement. Une voix dès-lors se fit entendre, nous dit l'Evangéliste S. Jean, et elle prononça ces paroles : Je l'ai glorifié, et je le glorifierai encore : *Clarificavi, et iterùm clarificabo.* Sans imiter ici les témoins de cet oracle qui cherchoient à connoître quel en étoit l'auteur; sans parcourir les Pères de l'Eglise, dont les uns assurent que cette gloire future, réservée au Fils de Dieu, devoit résulter de sa

mort et de sa résurrection ; les autres, de la propagation de l'Evangile, et de la sanctification de son nom parmi les nations barbares et idolâtres ; sans sortir de mon sujet, que devons-nous entendre de cette gloire que Jésus-Christ demande, de cette promesse que lui fait son Père ? Quelle est cette gloire reçue, qui excite sa reconnoissance ; cette gloire à venir, qui le soutient et l'anime à la vue des humiliations qui l'attendent ; cette gloire future, dont la connoissance est révélée à ses Apôtres, et publiée devant ceux qui doivent être un jour son peuple ? La simple méditation de l'Evangile suffit pour nous l'apprendre. Jésus-Christ, glorifié dès l'instant de sa naissance par la milice céleste, par les hommages et les cantiques des Anges, glorifié par les respects et la foi des pauvres qui entourent son berceau, glorifié par l'adoration des premiers des Gentils qui viennent lui apporter leurs présens et leurs tributs, l'est encore sur les bords du Jourdain par la voix du Dieu éternel, du Dieu son Père ; il l'est sur le Thabor, par l'hommage que lui rendent et la loi et les Prophètes, dans la personne de Moyse et d'Elie ; il l'est dans presque toutes ses démarches, soit par la foi du Centenier, soit par la prière de la Cananéenne ; ici, par la résurrection de la fille de Jaïre ; là, dans la maison du Pharisien, je dirois par-tout, dans les miracles sans nombre qu'il opère ;

il est glorifié à son entrée triomphante dans Jérusalem, par l'acclamation de tout un peuple qui bénit et proclame celui qui vient au nom du Seigneur : *Clarificavi.* Eh bien ! ce Fils sera glorifié par son Père jusque dans sa passion, par les prodiges qui ébranleront la terre et les cieux, et épouvanteront les enfers ; dans sa résurrection, par la victoire qu'il remportera sur ses ennemis, en engloutissant la mort et enchaînant le démon ; dans ses Apôtres, par le succès de leur ministère et l'établissement miraculeux de son Eglise au sein de la foiblesse, malgré la fureur des persécutions et la rage de l'idolâtrie ; dans chacun de ses membres, par les exemples de zèle et de courage que donneront ses martyrs ; de foi et d'intrépidité que nous laisseront ses confesseurs ; de travaux et de sollicitudes, dans ses pontifes ; de mortification et de pénitence, qu'offriront tant de solitaires ; de désintéressement et de charité, qu'on verra éclater dans les justes et dans tous les Disciples de sa loi. Il sera glorifié, par la propagation de son Evangile parmi les peuples étrangers, ces enfans qui n'étoient point son peuple, et qui le sont devenus. Mais tous ces signes de gloire et de Grandeur peuvent-ils le dédommager d'une seule de ses humiliations ? Se sera-t-il rendu obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix, pour ne voir son obéissance et sa résignation récompensées que par l'imi-

tation d'un petit nombre de justes, mêlés et confondus avec une multitude de pécheurs et de rebelles? Non, ce n'est point encore là le temps de sa manifestation et de sa gloire: l'une et l'autre ne brilleront qu'au jour de la révélation générale. Alors tout ce qui obscurcit sa Grandeur se dissipera ; et il sera connu, loué et adoré comme il doit l'être, dans sa puissance et sa sainteté : *In die illâ.... magnificabor et sanctificabor.* Et comment, direz-vous, éclateront ces divins attributs ? Quels nuages maintenant ou quelles ténèbres couvrent ou dérobent la gloire de Jésus-Christ ?

La réponse est facile, mes Frères ; et qui peut se la dissimuler ?

1°. Ses œuvres sont méprisées;

2°. Sa doctrine rejetée ;

3°. Ses élus méconnus et persécutés.

Il faut donc, pour que sa gloire réponde à la profondeur de son abaissement et à l'indignité des outrages, qu'il manifeste aux yeux de l'univers,

1°. La sagesse et la sainteté de ses œuvres;

2°. La vérité et la sublimité de sa doctrine;

3°. La gloire et la félicité de ses élus.

Il révélera la sagesse et la sainteté de ses œuvres, pour les venger du mépris qu'en ont fait l'ingratitude et l'infidélité. Jésus-Christ opéroit-il quelques miracles ? On les attribuoit à Béelzébuth, prince des démons.

Recevoit-il avec bonté les pécheurs ? On l'accusoit de favoriser leurs désordres. Condamnoit-il les pratiques superstitieuses de la Synagogue ? On l'appeloit Samaritain. On alloit jusqu'à lui dire qu'il étoit possédé d'un démon : *Dæmonium habes.* Guérissoit-il un Paralytique le jour du Sabbat ? On le transformoit en violateur de la loi. Rendoit-il la vue à un aveugle-né ? On ne se contentoit pas de révoquer en doute ou de blasphémer sa puissance ; on alloit jusqu'à maltraiter l'objet de ce miracle, à le chasser de la Synagogue, et à intimider les auteurs de ses jours. On regardoit toutes ses prédications comme des impostures, toutes ses menaces comme des mensonges, toutes ses paroles comme celles d'un homme qui séduit la foule, toutes ses démarches comme celles d'un séditieux ; et les deux chefs d'accusation sur lesquels on le traduit au tribunal de Pilate sont, et les blasphêmes prétendus qu'il a osé proférer en se disant le Fils de Dieu, et l'esprit de révolte qu'il inspira au peuple en voulant se faire passer pour Roi. Toutes ces calomnies ont été dissipées, je le veux, par le miracle de sa résurrection ; la gloire de son tombeau a triomphé de la rage et de la jalousie d'un Sanhédrin honteux et confondu dans ses propres fureurs. Mais on les renouvelle ces calomnies contre ses Disciples. Que pense-t-on d'un fidèle adorateur de Dieu et d'un chrétien soumis

à la loi évangélique ? Entrons un moment dans le cercle corrompu du monde ! Les plus modérés des incrédules tournent en ridicule la simplicité de sa foi et le traitent de stupide. Ce chrétien est-il jeune ? C'est un reste de préjugés de l'enfance et de l'éducation. Est-il adolescent ? On le plaisante sur l'ingénuité de sa croyance. Est-il d'un âge mûr ? On lui refuse des talens, du génie ; c'est un dévot, et rien de plus. Est-il dans le déclin de l'âge ? Ses facultés s'épuisent ; il retombe en enfance. Est-ce une femme ? On la dédaigne ou on la repousse ; elle n'est bonne à rien. Les plus ardens des impies vont bien plus loin encore : ils accusent d'imposture quiconque annonce l'Evangile dans sa pureté ; de fanatisme ou de superstition, quiconque le pratique avec exactitude. Et dans ce siècle, on ne garde plus de mesure. Autrefois l'impie rougissoit de se montrer : ce n'étoit que furtivement qu'il débitoit ses maximes, au milieu d'une société non moins impie que lui même : il eût craint d'être connu pour tel ; il affectoit même de se confondre dans nos temples avec la foule des adorateurs d'un Dieu vivant : aujourd'hui plus de frein, plus de bornes : l'incrédule semble disputer à l'incrédule le premier rang dans un pareil cercle. L'esprit, les talens, le génie semblent se mesurer sur le degré d'infidélité auquel on est parvenu ; et vous l'avez entendu vous-

même, on est allé jusqu'à imputer à la religion, et attribuer au zèle des ministres et à la piété des fidèles, les malheurs et les désastres publics. Levez-vous, Seigneur, et défendez votre cause. Vengez votre alliance, votre peuple ; vengez votre gloire ! Que l'orgueilleux impie connoisse enfin votre justice et votre sainteté : *Redde retributionem superbis !* Que deviendront, aux pieds de votre tribunal, tant d'accusations, tant de calomnies que vous avez éprouvées et dans votre personne et dans vos membres ? Placés devant votre trône redoutable, l'incrédule et le fidèle, le juste et le pécheur auront-ils alors de vos œuvres l'idée que leur en donne l'impiété ou la foi ? Ah ! n'en doutons pas ; elles paroîtront saintes à l'un et à l'autre : que vos voies leur sembleront droites ; que vos vertus acquerront de beautés, lorsqu'elles seront manifestées dans tout leur jour ! Leur seul éclat sera pour l'infidèle le jugement le plus redoutable. Ses passions seront sans ressort et dépouillées de leurs illusions ; tous les fantômes seront évanouis : il sera nu à ses propres yeux : la vérité, présentée par la main de la divinité, remplacera toute entière les mensonges et les chimères dont il s'étoit rassasié. La vérité lui arrachera l'aveu, que dis-je ? la condamnation la plus sévère ; l'évidence, qu'il a rejetée pendant sa vie, viendra lui offrir des motifs irrésistibles : il sera sou

premier accusateur, son premier juge : tant d'éclat l'accablera, tandis que, rejaillissant d'ailleurs sur les œuvres du juste, il en fera tout le mérite, et ajoutera à leur splendeur. Les voies du pécheur lui paroîtront alors ce qu'elles sont en effet, tortueuses et difficiles : il sera forcé de le reconnoître ; et il dira dans ses angoisses : *Ambulavimus vias difficiles*. Sa sagesse deviendra, à ses yeux, une véritable folie : il en gémira : *Nos insensati*. Jetant un coup d'œil sur le juste qu'il a méprisé, il reconnoîtra que la simplicité et la douceur, l'humilité et la patience de l'ame fidèle, étoient les preuves de sa force et de ses lumières ; il reconnoîtra qu'il ne s'est tourmenté pendant sa vie que pour se perdre ; qu'il a acheté chèrement les supplices éternels ; que cette prétendue force d'esprit qu'il affectoit avec tant d'orgueil, n'étoit en lui que l'indice de la foiblesse et de la lâcheté ; il reconnoîtra, comme dit S. Augustin, la justice de l'arrêt inévitable de Dieu, qui veut que le péché même soit la peine du pécheur : il reconnoîtra combien il est misérable ; et, par ce seul aveu, Jésus-Christ et ses Disciples seront justifiés dans toutes leurs actions. La pesanteur du joug du démon, dont le pécheur sera accablé, vengera la sainteté et la douceur de celui de ce Dieu. La confusion qui le couvrira, manifestera la sainteté des œuvres dont Jésus-Christ nous a donné

la leçon et l'exemple. Les miracles, attribués autrefois à Béelzébuth par les Juifs aveugles ; aujourd'hui, par les incrédules, à la nature, au hasard, aux circonstances, ou dénaturés grossièrement par la mauvaise foi, paroîtront les vrais caractères de la puissance de Dieu ; sa douceur envers le pécheur, sera le témoignage de la miséricorde de Dieu ; sa commisération envers l'infirme, l'aveugle ou le paralytique, sera la preuve de la bonté de Dieu : sa fermeté à résister à la Synagogue, sera l'exercice de la justice de Dieu : ses souffrances enfin, et l'ignominie de sa croix, seront le prélude certain, le gage de la victoire d'un Dieu : *In die illâ.... magnificabor et sanctificabor.* Il sera justifié dans ses œuvres.

2°. Quelle idée donnera-t-il en ce jour de sa doctrine, cette doctrine pure et sublime, qu'ici-bas l'impie rejette et blasphême ? Il en justifiera la sagesse contre ceux qui la méprisent ; la Grandeur, contre ceux qui l'avilissent ; la dignité, contre ceux qui l'outragent ; l'utilité, contre ceux qui la négligent ou l'enfreignent. Il leur prouvera que sa loi, en contredisant nos penchans déréglés, s'accorde avec la nature et avec la raison : que cette loi n'a d'autre but que de nous rendre et meilleurs et plus heureux. Il leur prouvera qu'il eût été bien plus sage de craindre les richesses, parce qu'elles tourmentent ceux qui les possèdent,

que de redouter le détachement universel qui affranchit celui qui le pratique : plus prudent de vivre dans la retraite et dans l'humilité même au milieu du monde, que de s'épuiser pour satisfaire un orgueil aussi odieux que chimérique, ou pour s'élever au-dessus des autres ; plus avantageux de fuir les honneurs, ces instrumens de la vanité et des passions, prestiges qui ne rassasient jamais l'ambitieux, que de dédaigner cette modestie, cette obscurité vertueuse, qui deviennent une source de gloire plus solide et plus durable : il leur prouvera que la véritable sagesse eût consisté pour eux, plutôt à se défier des attraits des plaisirs qui toujours ruinent ou fatiguent leurs plus dévoués et leurs plus ardens sectateurs, que d'éloigner cette mortification de l'esprit et du corps, qui dégage le chrétien de toute affection terrestre, et le prépare à devenir une victime sainte et agréable à Dieu, *sanctam et Deo placentem.* Il leur prouvera enfin toute la folie de cet amour du monde qui faisoit leurs délices ; monde qui s'écoule avec la rapidité d'un torrent, quelque effort que l'homme fasse pour le retenir ; torrent qui conduit l'homme lui-même et l'entraîne dans un abîme de maux éternels, dit le même saint Docteur : *Torrens rerum fluit.... cuncta rapiuntur.* Comme on voit, dit le Sage, „une flèche lancée au but qui est marqué ; l'air qu'elle divise se rejoint aussi-tôt,

sans qu'on reconnoisse par où elle est passée.

L'impie oscra-t-il soutenir en présence de Jésus-Christ, ces honteuses maximes de volupté et de mollesse, ces maximes familières aux blasphémateurs de tous les temps, ces maximes qu'il aura débitées avec tant d'effronterie, et qu'il aura feint de professer avec si peu de pudeur? J'ai dit, feint; car son cœur dément l'audace de ses discours : oui son cœur, en secret, repousse sa pensée : Mangeons et buvons; la mort est sur nos pas; nous ne sommes pas plutôt nés, que nous cessons d'être : *Nos nati, continuò desivimus esse.* Mettons à profit et le temps qui nous reste, et les richesses de la terre, et les plaisirs du monde : *Manducemus et bibamus; crâs enim moriemur.* Telle est la morale de l'impie. L'auteur du Livre de la Sagesse nous l'a transmise; S. Paul, dix siècles après, nous la confirme; et chaque jour, à la honte de la raison et de la foi, elle vient frapper nos oreilles et arracher des larmes à l'Eglise. Du moins, dans un temps qui n'est pas encore bien éloigné, on se contentoit de le penser avec quelques adeptes secrets qu'on appeloit esprits forts; et si quelques-uns le faisoient, on redoutoit du moins le scandale. Mais notre siècle a vu, pour ainsi dire, se perfectionner le langage et les forfaits de l'incrédulité; et aujourd'hui elle ne rougit pas de prétendre prouver que cette doctrine est le

vœu de la nature, et par conséquent celui du Créateur. O vous, dont je crayonne ici les blasphèmes, vous qui êtes nos frères, vous qui outragez les plus saints devoirs, entendez, nous vous en conjurons, entendez ceux qui vous ont précédés, et qui, comme vous, n'ont pas craint de paroître vivre sans Dieu, sans espoir de l'autre vie; dans l'abîme où ils sont plongés pour l'éternité, ils s'écrient : Que nous étions insensés! *Nos insensati!* Et que deviendront devant un Dieu juste, éternel et saint, que deviendront vos principes désolans? Votre ame, auparavant si tranquille et si fière, parce qu'elle se reposoit sur une raison délirante et foible, votre ame orgueilleuse dira-t-elle alors : C'est moi, et il n'y en a point d'autre? Vous vouliez que cette ame, en quittant le monde, demeurât seule, et ne trouvât jamais aucun maître au-dessus d'elle : oui, votre ame se trouvera seule; mais elle sera entourée de l'immensité de Dieu; elle sera pénétrée de sa justice, accablée par sa sainteté : elle sera hors du monde, mais elle sera soumise à la puissance de Dieu; elle sera hors du temps, mais elle se verra unie à l'éternité de son Dieu. Elle ne verra plus que son Dieu; malgré elle, que dis-je? toute son activité ne s'étendra que sur cet objet inévitable; et alors, et dans un autre sens que le Prophète, elle se demandera : Où irai-je, ô mon Dieu! Où fuirai-je loin de vous? *Quò ibo à Spiritu*

tuo, et quò à facie tuâ fugiam ? Est-il quelque lieu où vous ne soyez pas ? N'êtes-vous pas vous-même mon lieu et mon centre ? Insensée que j'étois : *Nos insensati !* Votre bras puissant tombe de tout son poids sur moi ; j'en ressens toute la pesanteur : dans quel abîme assez profond pourrois-je me soustraire à vous : *Quò à facie tuâ fugiam ?*

Mais non-seulement cette puissance de Dieu sera manifestée à l'ame rebelle et incrédule, non-seulement elle y sera assujettie ; mais la crainte, la douleur et le désespoir qui n'avoient fait que l'effleurer, entreront dans sa propre substance. La nature réclamera ses droits trahis ou outragés, en forçant le pécheur à avouer que sa propre conscience et sa raison ont toujours condamné une vie si opposée à la doctrine de l'Evangile ; doctrine sage, et dont la sagesse triomphera de celui qui la méprise ; doctrine sublime, et dont la grandeur opprimera ceux qui l'avilissent ; doctrine sainte, et dont la pureté condamnera ceux qui la violent. A entendre la plupart de ses détracteurs, cette doctrine de Jésus-Christ n'inspire que la lâcheté, ne conduit qu'à la bassesse, ne favorise que le découragement et ne connoît que la pusillanimité : être chrétien, c'est n'avoir ni courage pour repousser une injure, ni émulation pour assurer ou agrandir sa fortune, ni intelligence dans les affaires politiques, ni prudence dans

les agitations ou les sollicitudes de la vie ; et il semble que ce seul titre éteigne toute énergie et tout sentiment, brise les liens de la société. Paroissez, vous, héros de tous les siècles et de tous les climats ; confondez ici le mensonge qui vous calomnie. Armés de cette croix, dans laquelle vous avez puisé toutes les vertus, apprenez à ces hommes téméraires, que vous ne fûtes étrangers à aucunes, par cela même que vous étiez fidèles au christianisme. Dites-leur que c'est à cette religion sainte que vous en êtes redevables ! Rois, Princes, Empereurs, apprenez à l'impie que vous ne fûtes grands que parce que vous avez été chrétiens plus dociles et plus parfaits ! Apprenez-lui que c'est ce titre qui a enfanté, fait naître et développer en vous les plus brillantes actions de valeur et de courage ! Saints, qui régnez dans le ciel, j'ouvrirai vos annales ; et l'antiquité, comme les temps modernes, publieront avec l'expérience de tous les jours que cette religion sainte a seule formé les meilleurs Pères, les Epoux les plus tendres, les Enfans les plus soumis, les Sujets les plus utiles et les plus laborieux, les Vierges les plus pures, les Epouses les plus fidèles, les Magistrats les plus intègres, comme les Soldats les plus valeureux et les plus modérés dans la victoire : et alors que dira l'impie ? Osera-t-il comparer tant de merveilleux effets de cette doctrine, avec celle que préconise la

sagesse philosophique de nos jours, qui, avec ces mots pompeux de bienfaisance et de patriotisme, n'a formé que des hypocrites, des imposteurs et des ingrats; qu'il prononce ensuite, et qu'il décide de quel côté se trouvera la sublimité de la doctrine ! Doctrine de Jésus-Christ, doctrine céleste, aussi utile à la société que favorable à l'homme qui la pratique; doctrine digne d'un Dieu aussi saint que sage, vos bienfaits sont dès longtemps révélés : le jour de la manifestation la justifiera dans toute son étendue. Qu'ai-je dit, mes Frères ? elle seroit déjà complètement justifiée, s'il étoit possible de pénétrer le cœur du juste et de l'impie, de voir les ennuis, les dégoûts, les remords et souvent le désespoir qui déchirent celui-ci; l'espérance, la paix et la joie qui consolent et soutiennent celui-là : on conviendroit alors qu'un moment passé dans la justice, vaut mieux que toute une vie employée à la servitude ou au culte des passions; qu'il est, pour une ame fidèle à la doctrine évangélique, des plaisirs purs qui la dédommagent de ses contraintes, adoucissent ses amertumes, et l'élèvent au-dessus de ses privations; et qu'il n'est, pour un cœur qui se livre à ses propres desirs, que des plaisirs aussi faux que le monde qui les a préparés, aussi incertains, aussi passagers que le caprice qui les a fait naître. Mais, ou l'on ne voit pas, ou l'on ne veut pas voir, cette

énorme différence. Elle paroîtra au grand jour. Jésus-Christ, la loi à la main, cette loi de feu, comme dit l'Ecriture, *in manu ejus ignea lex*, Jésus-Christ dissipera l'illusion qui séduit l'impie : il ne verra de malheureux que lui-même et tous les profanateurs de la loi, tandis que ceux qui l'ont observée lui paroîtront et les heureux du siècle et ceux de l'éternité : *Ecce quomodo computati sunt inter filios Dei, et inter sanctos sors illorum est.* Paroles terribles qu'ils diront trop tard à la vue de tant de bonheur et de gloire !

Jésus-Christ glorifié dans ses œuvres, dans sa doctrine, le sera donc aussi,

3°. Dans ses Elus. Le monde les juge ici bas ; et à leur tour ils jugeront le monde : *Sancti de hoc mundo judicabunt.*

Le Père a donné le jugement à son Fils ; le Fils en fait part à ses membres. Vous jugerez les tribus d'Israël, dit-il à ses Apôtres : *Sedebitis et vos judicantes.* Il aime ses Elus, ceux que son Père lui a donnés ; et au jour de sa manifestation, ils ajouteront au triomphe de ses divins attributs. David, ce parfait modèle des pénitens, et dont les cantiques sacrés sont une source inépuisable de larmes et de repentir, condamnera les impénitens, les adultères, les homicides. S. Pierre condamnera tous ces lâches qui auront trahi la foi, ces infidèles qui auront déserté la religion par respect humain, ou

par une crainte méprisable. Saint Matthieu et Zachée condamneront tous ces riches avides, qui n'auront grossi leurs trésors que par les rapines, l'usure ou les exactions illégitimes. La pécheresse de l'Evangile condamnera ces femmes qui, sans frein comme sans pudeur, auront violé toutes les bienséances, et porté dans tous les cœurs la dépravation par leurs scandales et leur corruption. Ennemis de la religion, persécuteurs de l'Eglise, vous serez condamnés par S. Paul, devenu un vase d'élection, et qui vous avoit tant exhortés à être ses imitateurs, comme il l'étoit lui-même de Jésus-Christ. Tant de traits de patience, opposés par les Elus aux outrages des méchans; d'humilité, rapprochés du faste de tant d'ambitieux coupables; de générosité et de charité, mis en parallèle avec les orgueilleuses et insultantes libéralités des impies; de jeûnes, d'austérités, comparés avec l'intempérance et la mollesse de tant de sensuels et de délicats, décideront alors à qui appartenoit la véritable grandeur. Et tel qui ne regarde qu'avec dédain une vertu obscure, une piété sévère, une simplicité vraiment chrétienne, une mortification et une patience sans réserve, verra alors, je ne dis pas avec respect, mais avec admiration, mais avec une secrète rage et avec un cruel désespoir, la gloire qui environnera et couvrira de ses rayons l'humble et modeste

Disciple de l'Evangile, et sera forcé de dire aux complices de ses railleries et de ses blasphêmes : Voilà donc ceux que nous avons traités avec tant de dérision : *Quos habuimus in derisum!* Qu'y avoit-il donc d'insensé ou de ridicule dans leur conduite? Ils ont préféré la pénitence aux plaisirs, et les nôtres se sont évanouis comme la fumée : et le souvenir qui nous en reste, augmente nos douleurs. Ils ont opposé la douceur aux calomnies et aux insultes; et nous, ardens vindicatifs, nous n'avons semé que du vent et nous ne recueillons que des tempêtes. Ils ont méprisé les honneurs, à cause des avantages de l'obscurité et des attraits de la modestie; et nous, sans prévoir les dangers qui les accompagnoient, ni la satiété qui en étoit la suite, nous les avons ambitionnés; nous avons été rassasiés de cette gloire vaine, et nous sommes condâmnés à un opprobre éternel, sans pouvoir jamais en être délivrés. Ils nous paroissoient insensés et dans la démence : *Habuimus in derisum*, lorsque nous les voyions consacrer à la pénitence et passer dans les larmes nos jours de fêtes et de plaisirs; puiser plus de joie et de consolations dans les pratiques de la mortification et de la piété, que nous n'en trouvions dans nos plus bruyantes assemblées ou nos tumultueux spectacles; se faire une gloire, trouver leurs délices dans ce qui ne nous inspiroit que du dégoût et de

l'horreur. Ah ! sans doute, ils étoient les vrais sages ; et combien nous étions insensés : *Nos insensati !* Ils se moient, et nous étions frappés d'engourdissement : maintenant ils recueillent, et nous n'avons que les mains vides. Tel sera le langage que tiendra l'impie ; tel est celui que, dans les enfers, il tient, selon nos divines Ecritures ; et ce témoignage, si glorieux aux Elus de Dieu, retourne à celui qui a été le principe et la fin de leur élection. C'est ainsi que dans ce jour il sera glorifié, et qu'il signalera sa justice et sa sainteté : *In die illâ, magnificabor et sanctificabor.*

N'attendons pas ce jour terrible aux pécheurs et aux impies, pour voir éclater, ô mon Dieu, vos divines perfections. Rendons dès à présent un témoignage éclatant à la sainteté des œuvres de Jésus-Christ, en les imitant ; à la sublimité de sa morale, en la pratiquant ; à notre vocation, en l'assurant par nos bonnes œuvres ; à la gloire de ses Elus, en les honorant. Méritons que Jésus-Christ, toujours notre Médiateur, toujours notre Intercesseur, nous rende témoignage devant son Père, au jour où, glorifié et sanctifié, il introduira ses Elus dans le royaume qu'il leur a préparé et mérité.

C'est ce que je vous souhaite, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. *Amen.*

GRANDEUR DE JÉSUS-CHRIST

DANS

LE MYSTÈRE DE SA NAISSANCE.

Parvulus natus est nobis. Isaïæ, cap. 9, v. 6.
Un petit enfant nous est né. *Isaïe, chap. 9, v. 6.*

De qui le Prophète veut-il donc entretenir les Juifs ? Qui leur annonce-t-il devoir être le Dieu admirable, le Fort, le Père du siècle futur, le Prince de la Paix ? Un petit enfant nous est né ! *Parvulus natus est nobis.* Où est, me direz-vous aussi peut-être, cette Grandeur que vous traitez et que vous préconisez? Sous quels traits Isaïe nous peint-il le Messie adorable, attendu depuis tant de siècles, désigné par tant de figures, promis par tant d'oracles, prédit par tant de Prophètes, desiré, demandé, sollicité par tant de vœux ? Quoi ! la naissance de son Précurseur, et même sa dignité, sont relevées par des miracles les plus surprenans, et annoncées à l'avance par des prédictions dignes du Dieu qu'il précède ! la fécondité miraculeuse d'Elizabeth, la prophétie du Grand-Prêtre Anne, l'aveuglement soudain de Zacharie, n'étoient-ils pas des signes

convenables à l'Incarnation du Verbe ? et ces merveilles, du moins, auroient eu quelques rapports à ce mystère, assemblage de toutes les merveilles ! Et pourquoi donc le plus noble, le plus éloquent des Prophètes, celui qui nous a donné ailleurs du Messie l'idée la plus sublime, semble-t-il, dans cet endroit de sa prophétie, affecter de nous offrir Jésus-Christ, sous l'idée la plus simple, la plus commune, la plus humiliée en apparence ? Un petit enfant nous est né, nous dit-il ; et c'est un petit enfant qu'il nous promet : *Parvulus natus est nobis* ! Et il veut nous faire envisager son avènement comme le don le plus excellent que puisse nous faire l'Eternel en nous envoyant son Fils : *Et Filius datus est nobis.*

Il nous le montre caché sous les foiblesses de notre chair ! Est-ce donc là ce Dieu qui dans le ciel fait la gloire et la félicité des Anges ? Ce Dieu qui, dans le sein de son Père, naît parmi les splendeurs des Saints et dans le grand jour de l'éternité : *In splendoribus Sanctorum ?* Ce Dieu qui, dans le ciel, éblouit par son éclat ceux qui veulent approcher de son trône ? Et ce Dieu, dans sa naissance sur la terre, est soumis à toutes les misères et les infirmités des hommes : c'est un foible enfant, *Parvulus.* Dans sa crèche, il sort du sein d'une mère pauvre, au milieu des ténèbres et de l'obscurité. Dans la crèche, on ne voit en lui que pauvreté,

douleur, besoin et humilité : *Parvulus*. Et si nous comparons avec plus de profondeur les événemens qui accompagnent sa naissance, à la prophétie elle-même, nous découvrons que les circonstances ajoutent encore à la prédiction : Un foible enfant nous est né, *Parvulus natus est nobis*. Point d'autre asyle qu'une crèche, point d'autre refuge qu'une étable ; il est oublié, négligé de tout Israël : de simples Bergers l'environnent ; et voilà la cour de ce Roi naissant, de ce Roi qui doit régner sur l'univers, et en triompher. Et ces Bergers encore, n'eurent-ils pas besoin d'être invités, appelés à son berceau par la vision miraculeuse dont ils furent les témoins ? Un foible enfant nous est donné : *Parvulus natus est nobis !* Il n'est pas seulement le plus foible ; il est encore le plus persécuté. Dès sa naissance, la jalousie, la cruauté d'un Prince sanguinaire, desire, ordonne sa mort. Hérode cherche à le massacrer. Il a conjuré sa perte ; et des milliers de victimes sont frappées, afin qu'il ne puisse échapper. C'est un foible enfant qui nous est né : *Parvulus natus est nobis !* Et Jérusalem qui l'attendoit, la Synagogue qui connoissoit le lieu, l'époque, le moment de sa naissance, tous oublient leurs oracles, leurs Prophètes, leurs pères ; et cependant cet enfant doit être le Sauveur de Juda, et le plus grand présent que le ciel ait pu faire à la terre.

Ne cherchons pas, mes Frères, à pénétrer, à découvrir ses Grandeurs, à la foible lueur de la raison humaine. Et pourroit-elle, en effet, pénétrer jusqu'à lui ? Corrompue, dégradée comme elle est, vous l'entendriez repousser les marques méprisables et viles, qui paroissent environner cet enfant auguste ; elle dédaigneroit comme les Juifs, elle ne pourroit y reconnoître comme les Païens, les traits d'une puissance et d'une sagesse éternelles : elle ne pourroit s'élever jusqu'à l'humilité qui devoit être infinie dans ce foible enfant, pour marquer mieux son infinie Grandeur ; parce que, dans un Dieu et dans ses perfections, il n'y a point de degré d'élévation au-dessus de lui.

C'est donc avec le flambeau de la foi que nous allons, que nous devons entrer dans sa crêche. C'est cette foi qui va nous faire connoître dans Jésus-Christ naissant, son Auteur et son Consommateur. Saisissons avec une sainte avidité les différens rayons de lumière que cette foi nous communique, pour nous éclairer sur les grandeurs de ce mystère.

Divin Sauveur, vous avez caché aux grands et aux orgueilleux de la terre, votre sagesse et votre puissance, et vous avez daigné les révéler aux petits et aux humbles. Dès votre naissance, vous nous avez appelés à votre connoissance ; encore enfant, vous prêchiez

votre Evangile, et votre grace l'imprimoit dans notre cœur. Renouvelez encore aujourd'hui ce prodige; et puisse votre Ministre, en parlant de vos Grandeurs, en convaincre et persuader ceux que vous lui avez confiés ! S'il n'est pas de plus douces consolations dans le ministère, reconnoissons aussi, mes Frères, que l'étude d'un Dieu naissant porte avec elle ses fruits, et mérite toute votre attention.

Pour vous retracer ici les caractères de la Grandeur de l'Homme-Dieu naissant, je n'emprunterai pas les sublimes idées que nous en donne l'Apôtre S. Jean, au commencement de son Evangile, pour nous découvrir la génération éternelle du Verbe dans le sein de son Père : Au commencement étoit le Verbe, nous dit-il, *In principio erat Verbum*. Fils unique du Père, engendré de lui de toute éternité, inséparable et jamais séparé de lui, le Verbe étoit avec Dieu, *et Verbum erat apud Deum ;* Sagesse incréée, vive image des perfections de son Père, Lumière de Lumière, Dieu de vrai Dieu, consubstantiel avec lui, le Verbe étoit Dieu, *et Deus erat Verbum*. Mystère profond, que nous révèle l'Esprit Saint par l'organe de celui qui en étoit inspiré, nous vous croirons, sans raisonner; nous vous adorerons, sans vouloir vous pénétrer ou vous expliquer; nous vous aimerons, sans chercher à

vous connoître : et en effet, dit le Prophète Isaïe, quelle langue, quelle raison humaine pourroit sonder un mystère aussi ineffable que celui de cette divine génération : *Generationem ejus quis enarrabit !* Je n'irai point non plus parcourir toutes les œuvres de sa toute-puissance dans la création du monde, lorsqu'il en consolidoit les bases sur ses fondemens, lorsqu'il balançoit les eaux de l'Océan, et leur donnoit des limites ; lorsqu'il plaçoit les astres dans le firmament, lorsqu'il le parsemoit de soleils, et qu'il produisoit toutes les richesses que la terre renferme dans son sein, que la mer cache dans ses abîmes ; que le ciel révèle à l'œil étonné ? Non, mes Frères ; ces ouvrages sont, dit l'Esprit Saint, un jeu de sa main puissante au milieu de l'univers : *Ludens in orbem terrarum;* et le magnifique ouvrage de la création est au-dessous des Grandeurs qui éclatent dans son Incarnation. C'est à la crèche que l'Eglise nous appelle, et non pas au jour de l'éternité, ni au spectacle de la magnificence de ses œuvres ; magnificence que les cieux redisent à la terre, et que la terre annonce avec éloquence à toutes les créatures. C'est de la crèche que je dois, dans cette Instruction, vous apprendre à connoître tous les caractères, qui élèvent l'enfant naissant à Bethléem, au-dessus de tous ceux dont la naissance est la plus distinguée ; c'est dans la crèche, dans le

silence d'une nuit profonde, dans le dénuement de l'indigence, et jusque dans les pleurs et les gémissemens de cet enfant, que la foi nous montre toute la majesté d'un Dieu, éclipsée à la vérité sous de viles apparences, mais éclatante dans ses effets; et je trouve alors la grandeur de cet enfant,

1°. Dans l'intérêt que le ciel prend à sa naissance;

2°. Dans les avantages que la terre recueille de sa naissance;

3°. Dans la foiblesse et la nullité des efforts que fait l'enfer pour s'opposer aux fruits que doit procurer sa naissance.

Princes et puissans de la terre, qui avez inspiré tant de terreur et de respects aux peuples que vous gouvernez; vous, que tant de pompe environne; vous, que l'imposant appareil du pouvoir accompagne, en est-il un seul parmi vous, dont le berceau ait été illustré par tant de prodiges? Réunissez tant qu'il vous plaira le cortége des grands, les plus somptueuses ambassades, les hommages les plus distingués, l'encens même des courtisans flatteurs ou mercenaires, les fêtes les plus éblouissantes, vous n'aurez encore qu'une illusion d'un moment; et toutes ces merveilles de l'art et de la nature ne seront que l'ouvrage de l'homme et les hochets passagers et fragiles de la vanité. Ici, c'est le Roi des Rois, c'est le Dieu de l'univers qui vient consoler son peuple. Que

le monde entier se taise devant lui, et qu'il prenne part, ou plutôt qu'il admire et qu'il croye les prodiges qui précèdent, accompagnent et suivent son avènement et sa naissance ! Trône des Rois, lambris dorés, pourpre et richesse des Princes, grandeur humaine, qu'êtes-vous aux yeux de Dieu ? A-t-il besoin de tous ces biens ? Ne sont-ils pas devant lui comme le néant : *Tanquam nihilum antè te?* Aussi voyons les trésors de la divinité le couvrir à son avènement, et considérons l'intérêt que le ciel prend à sa naissance.

Elle est annoncée plusieurs siècles auparavant dans les termes les plus magnifiques. Demandez, dit Isaïe à Achaz, demandez un signe à celui qui opère les plus grandes merveilles : *Pete tibi signum à Domino.* Et ce Roi de Juda, qui le refuse, eût-il jamais osé en solliciter un aussi merveilleux que celui qui lui est annoncé ? Placé dans le double danger qui le menaçoit, il est invité par le Prophète de s'assurer de la vérité de la protection, et de la certitude de la parole du Dieu qui seul pouvoit le défendre. En vain ce prince impie refuse ce gage irrésistible ; en vain il couvre son orgueil, dit S. Jérôme, sous le voile de la piété ; Dieu qui, dans toute la conduite de ce peuple, n'a jamais vu que son Eglise, révèle à ce Roi le plus grand des prodiges : Une Vierge, dit-il, concevra et enfantera un Fils, qui sera appelé Emmanuel, c'est-à-dire, Dieu avec nous : *Virgo*

concipiet, et pariet Filium. Tout sera donc merveilleux dans la naissance de cet enfant : le ciel, pour le produire, ne s'assujétira point aux loix de la nature. Une vierge, la plus pure, la plus humble, la plus sainte, deviendra, par l'opération immédiate du Saint-Esprit, la mère de Dieu, *Virgo concipiet.* Il naîtra dans l'obscurité et dans la pauvreté qui conviennent à son ministère et à sa mission. Mais, au moment de sa naissance, le ciel s'ouvrira ; au milieu de la nuit la plus obscure, une grande lumière en dissipera les ténèbres ; la milice céleste et angélique fera entendre ce sublime cantique, qui renferme toute l'étendue des merveilles que cet enfant doit opérer : Gloire à Dieu, au plus haut des cieux ; et paix sur la terre, aux hommes de bonne volonté. La terre garde le plus profond silence à l'arrivée de son souverain : ingrate autant qu'insensible, elle le méconnoît et l'oublie : mais le ciel d'où il descend, et dont il quitte le trône, le ciel le révèle avec toute la magnificence qui convient à celui qui en est le Seigneur. Hérode sommeille au fond de son palais ; la synagogue s'aveugle sur le sens des prophéties, ou plutôt néglige d'en faire l'application : le peuple juif, toujours charnel, ne desire, n'attend, n'appelle qu'un messie riche et puissant : l'Empire romain, enivré de ses conquêtes, ne s'oc-

cupe que du dénombrement de ses sujets ou de ses tributaires. Toutes les nations, dont il est la lumière et le salut, sont dans l'ignorance ou dans l'indifférence de cet évènement : mais le ciel, qui a opéré cette grande merveille, le ciel veut, en l'accompagnant jusques sur la terre, faire connaître son Roi, et publie cette naissance comme la nouvelle qui doit la faire tressaillir de joie, et répandre l'allégresse dans tous les peuples : *Evangelizo vobis gaudium magnum.*

Ce prodige qu'Isaïe proposoit à Achaz, devoit s'opérer au plus haut des cieux, ou au fond de la mer : *in profundum inferni, aut in excelsum suprà ;* et celui qui s'opère retentit du sein de l'Eternel jusques dans les abîmes. Ce n'est qu'après que ce Roi de Juda a irrité la colère du Seigneur, que cette merveille est promise; pour nous apprendre que le Fils de Dieu ne viendroit que pour sauver l'homme pécheur, et le racheter par sa miséricorde. Et, tandis qu'en accomplissant cette figure, un Dieu offensé vient se réconcilier avec un ennemi coupable, l'enfer frémit et se voit enlever sa victoire : le ciel triomphe, et voit multiplier ses fidèles et ses élus. Aussi convenoit-il que les anges fussent les évangélistes et les apôtres de cette importante nouvelle. L'homme réduit, dit S. Bernard, à la ressemblance de l'animal qui paît l'herbe : *In*

similitudinem vituli comedentis fœnum, ne pouvoit annoncer un Dieu qui se révêtoit de sa nature; et le ciel, tout plein de la gloire du Fils de Dieu, ne devoit-il pas charger ses ministres de la lui découvrir, sous l'image de la plus vile humanité ? Ces ministres voient, dans l'enfant qui naît à Bethléem, leur Roi devenir, et le dominateur des puissances de l'enfer, cet implacable ennemi de l'homme, et le vainqueur de tout ce qui ose se révolter contre Dieu, et le maître de toutes les nations. Aussi, c'est par leurs transports et par leurs cantiques qu'ils célèbrent les prémices de son règne : *Gloria in excelsis Deo.*

Mais la terre, qui semble assoupie dans l'indifférence, ou frappée d'insensibilité lors de cet avènement, est-elle donc moins intéressée à sa naissance ? N'a-t-elle donc rien à recevoir ? Cette naissance, pour l'homme, ne renferme-t-elle pas tout le prix de ce qu'il a fait pendant sa vie, comme la semence, qui contient éminemment toute la vertu et la richesse des fruits qui naissent de l'arbre dont elle est le germe? Le prophète ne nous apprend-il pas que l'homme, dès la naissance de son Dieu, a reçu de la main du Seigneur le double de sa rançon, pour se délivrer de ce qu'il devoit pour ses crimes : *Suscepit de manu Domini, duplicia pro omnibus peccatis suis.* (*Isaï. cap. 4.*) Mais, que dis-je ? Tous les

avantages que Jésus-Christ vient procurer à la terre, sont publiés par les anges, et réunis dans ce peu de paroles : Il vous est né aujourd'hui un Sauveur : *Natus est vobis hodiè Salvator.* Un Sauveur, qui vient rendre à son peuple, une liberté bien plus précieuse que celle dont il avoit été privé par les vainqueurs de la Judée ; un Sauveur qui vient tirer les Gentils de la servitude du péché et des ombres de la mort, dans lesquels ils étaient ensevelis ; un Sauveur qui, dès sa naissance, nous apprend tout ce que nous devons savoir et pratiquer, et nous retrace à lui seul ce que les prophètes, les oracles, les docteurs ont prédit, annoncé, expliqué depuis quatre mille ans : un Sauveur enfin qui devient le maître universel de cette doctrine, de cette science à laquelle tous les Chrétiens doivent se rendre habiles ; à laquelle, pour ainsi dire, aboutissent et les voies du ciel et les sentiers de la vertu : *Adinveniet omnem viam disciplinæ*, dit Baruch.

Voilà ce que la raison humaine ne pouvoit découvrir dans la naissance de Jésus-Christ, et ce que la foi nous montre de la manière la plus évidente dans ce mystère. Ouvrons un instant cette crèche, et entrons en esprit, dans ce nouveau palais de notre Dieu : Qu'y voyons-nous ? un enfant enveloppé de langes ; un enfant dont l'infirmité et la foiblesse ne laissent pas

pénétrer la puissance, *Parvulus*, et la force qui lui sont propres. Langes sacrés de mon Sauveur, que vous nous êtes précieux, puisque vous venez couvrir et réparer nos vanités et l'insatiable ardeur des richesses ! Pleurs d'un Dieu naissant et souffrant, que vous nous êtes avantageux, puisque vous éteignez ces flammes vengeresses, auxquelles étoient condamnés les pécheurs que vous venez sauver ! Humilité, foiblesse, indigence de mon Dieu, que vous nous cachez de grandeur, de force, de richesses et de majesté : *Occultatur in membris infantis, potentia majestatis !* Elevons-nous à toute cette grandeur, et voyons les deux avantages que la terre trouve dans sa naissance. Ce Dieu enfant vient briser les chaînes de son peuple, et donner des loix à l'univers.

Qu'il eût été utile au peuple juif de renoncer à ses pensées, à ses desirs d'une grandeur temporelle et imaginaire, pour s'occuper sans cesse du besoin intérieur et spirituel qu'il avoit d'un libérateur ! Hélas ! il regrettoit son sceptre et son diadême, qui lui avoient été enlevés par les Romains ; et il ne sentoit point assez la servitude du péché, le poids de l'esclavage de la chair, la privation de la justice, qui étoient les plus affligeans de ses maux ! Il soupiroit, en abusant des paroles des Prophètes, après ce Roi conquérant qui devoit imposer

à tous les peuples le joug le plus pesant, et le rendre participant de son règne. Mais il ne voyoit pas que ce règne est celui de la justice ; que son royaume n'étoit point de ce monde : il ne voyoit pas que ce joug, dont les Prophètes menaçoient les nations, n'étoit annoncé qu'aux nations infidèles, et qu'il devoit s'appesantir également sur ceux de son peuple, qui résisteroient à sa volonté, et méconnoîtroient sa loi. Qu'elle a été funeste à ce peuple, cette coupable illusion, depuis plus de deux mille ans, qu'il languit dans la servitude la plus honteuse, sans ouvrir les yeux sur les moyens qui pouvoient lui procurer sa délivrance ! Il tient dans ses mains les écritures où sa réprobation et son retour sont détaillés de la manière la plus précise ; et il s'obstine à méconnoître tous les caractères qui les ont désignés ? Et, à les entendre, c'est nous qui sommes aveugles ; c'est nous qui nous flattons d'une frivole espérance ; et ils ne veulent pas voir que c'étoit à l'époque de la venue du Messie, que les peuples qui marchoient à l'ombre de la mort, devoient voir une grande lumière : *Populus qui ambulabat in tenebris, vidit lucem magnam.*

Mon Dieu ! pourquoi ne dissipez-vous pas cet aveuglement ? Pourquoi ne leur accordez-vous pas la même grace qu'aux pasteurs de Bethléem ? Pourquoi les voix

célestes des anges qui entonnent les cantiques de joie, au moment de votre naissance, ne retentissent-elles pas jusques dans Jérusalem, et ne vont-elles pas émouvoir ou attendrir ces cœurs endurcis? Commencez-vous à vérifier cet oracle, que vous révélez aux petits et aux humbles des mystères que vous cachez aux puissances et aux sages du monde? A la vue de tant de prodiges, auroient-ils pu méconnoître le Roi du ciel? Ah! Chrétiens, répond un Père de l'Eglise, comment auroient-ils voulu reconnoître les grandeurs de sa Divinité, aux seules marques de son humilité? Des aveugles éclairés, des paralytiques guéris, des tempêtes calmées, des flots appaisés, des morts ressuscités en leur présence et sous leurs yeux, n'ont pu balancer dans leur esprit, aussi obstiné qu'orgueilleux, cette bassesse adorable, qui leur paroît incompatible avec la qualité de Messie? Quelles impressions auroient pu faire, au milieu de tant d'abjection et de misère, et les cantiques des anges, et la splendeur éclatante de cette lumière qui se répand de toutes parts!

Insensibles autant qu'endurcis, ils ne veulent ni entendre ni voir, *Excœcatum est cor populi hujus!* et leurs Prophètes le leur avoient prédit : semblables aux idoles, ils ont des yeux et ne voient pas. Cette lumière, image et figure de celle

qui devoit éclairer les hommes ; cette lumière, c'est Jésus-Christ qui, rejeté par son peuple, appelle les Gentils, et qui devient ainsi, la lumière des Nations : *Lumen ad revelationem Gentium.* Son étoile paroît dans l'Orient : elle éveille les peuples qui étoient endormis d'un sommeil de mort : elle amène à son berceau les plus sages et les plus distingués d'entre les nations. Chrétiens par anticipation, ils déposent à ses pieds leur couronne ; ils rendent hommage à ce Roi des Rois : les tributs qu'ils lui apportent, sont les gages de leurs respects et de leur adoration, comme les signes de l'alliance qu'il vient contracter avec tous les peuples : c'est ici où la grandeur de l'enfant qui naît à Bethléem, va se manifester de la manière la plus frappante.

A peine, dans Israël, s'apperçoit-on de la naissance de son Dieu et de son Roi, et toute la terre est dans l'agitation. Israël l'attend et le désire, et Israël est dans l'assoupissement ; tandis que la terre, qui le méconnoît et l'ignore, semble pressentir ce grand événement. C'est pour préparer sa naissance, qu'Auguste, sans le savoir, ordonne le dénombrement fastueux de ses peuples ; c'est parce qu'il vient de naître, qu'Hérode est inquiet sur son trône, et que, dans son trouble, il interroge la Synagogue. Pour constater l'instant, le lieu

de sa naissance, les docteurs de la loi ouvrent les écritures, consultent leurs oracles, et attestent que le tems est venu; que Bethléem est le lieu désigné par les prophètes. Des Rois étrangers abordent des extrémités de la terre à Jérusalem, et s'informent avec avidité de l'endroit où il est né.

Ainsi, divin enfant, vous qui naissez ignoré, méconnu dans votre crêche, vous recevez déjà les hommages que vous rend l'univers, tandis que votre berceau, dans le cœur de votre royaume, presqu'aux portes de Jérusalem, est rejeté, méprisé par ceux de votre nation, par ceux que vous veniez délivrer, par ceux enfin du sein desquels le salut devoit se répandre par toute la terre, *Salus ex Judæis.* A tant de témoignages se joignent les efforts que fait l'enfer pour retarder, étouffer ou détruire, s'il eût été possible, le bienfait de cette naissance.

Cette demande perfide que fait Hérode aux Sages de l'Orient, aux prémices des nations, de lui annoncer et indiquer, à leur retour, le lieu de la naissance de Jésus-Christ, sous le prétexte hypocrite de l'adorer; cette fureur dans laquelle il entre, se voyant trompé, fureur qui va lui faire sacrifier tout le sang innocent de son royaume aux règles impitoyables de sa fausse politique; cet ordre cruel qui en est la suite, cet ordre qu'il donne d'exterminer

tous les enfans dont l'âge se rapproche de l'époque que la Synagogue a donnée de la naissance du Sauveur, ordre dont les païens eux-mêmes ont frémi, au rapport de l'un de leurs historiens (*Macrobe*), ne sont-ils pas des témoignages qui prouvent la grandeur de l'enfant qui vient de naître ? Mais le voile épais qui tombe sur les yeux de ce peuple incrédule, n'est-il pas un témoignage plus frappant encore des efforts que fait l'enfer pour s'opposer au règne du Messie ? Quoi ! les docteurs de la loi le chercheront dans leurs oracles, et ils ne le chercheront point dans Bethléem ! Ils affirmeront avec orgueil, devant les étrangers, le moment, le lieu de sa naissance ; et l'exemple des étrangers ne les arrachera point à leur insensibilité ? La Synagogue entière saura que la ville de David est choisie pour recevoir la première ce dépôt précieux ; et la Synagogue ne se dirigera pas vers cette heureuse cité, pour recueillir les fruits de cet avènement ? Ah ! c'est à ce moment que commence à s'accomplir cet oracle de leur prophète : Le cœur de ce peuple me rejette et me méprise : en voyant, il ne voit point ; en écoutant, il ne comprend point. Un jour, plus insensible encore ! Que dis-je ? par le mépris de Jésus dans sa crèche, il prélude aux outrages et aux insultes dont il l'accablera sur la croix !

Mais que cet aveuglement prouve bien que celui qui est reconnu dans Israël, réunit en lui tous les traits de Grandeur qui devoient, selon les prophètes, caractériser son règne ! et qu'il est facile, d'après ces pensées, de lui faire l'application de tous ces titres que lui donne Isaïe, pour mieux nous le faire connoître ! Toute-puissance, dit ce prophète, lui a été donnée ; c'est le Fils de l'Éternel : *Filius datus est nobis* : c'est ce fils qui est le véritable héritier, et qui vient multiplier sur la terre les fils de Dieu, nous nommer ses co-héritiers, nous apprendre sa doctrine, nous éclairer de sa science, et réformer notre conduite ; c'est un enfant foible et petit : *Parvulus natus est.* Mais il est né pour notre salut et notre bonheur ; et cet enfant est un Dieu avec nous : *Nobiscum Deus.* Les enfans des hommes gémissent par infirmité ; celui-ci pleure et gémit par excès de charité : ceux-là demandent des secours par leurs plaintes ; celui-ci nous les donne et nous les apporte : dans les uns, c'est la nature qui souffre ; dans l'autre, c'est la grace qui nous guérit : dans ceux-là, les larmes sont un gage de la foiblesse humaine ; dans celui-ci, elles sont les garans de sa bonté et les avant-coureurs de notre réconciliation.

C'est ainsi qu'il portera d'avance le poids de nos péchés, et le fardeau de notre rau-

çon sera le signe de sa principauté, *Factus est principatus super humerum ejus.* Aussi cet enfant dont la foiblesse réclame, pour tous les besoins de sa vie, le secours des bras qui l'environnent, est toujours le Dieu fort : *Fortis.* Il opérera des merveilles capables d'étonner ceux qui en seront les témoins : le ciel, la terre, l'enfer, les élémens, tout ressentira l'effet de sa puissance qui, toujours la même qu'au moment de la création, n'aura besoin que d'un mot pour la prouver : *Dixit et facta sunt.* Et sa propre nation, malgré son aveuglement, sera forcée, à la vue des prodiges qu'il opérera sous leurs yeux, de l'appeler l'admirable, et de l'adorer : *Admirabilis.* Cette admiration sera telle, qu'il entendra cette nation, entraînée par l'évidence, bénir les entrailles qui l'ont porté, et les mamelles qui l'ont allaité.

Heureux celui qui croira à sa parole, qui suivra ses exemples, qui pratiquera sa doctrine, qui fera de ses préceptes la règle de toutes ses démarches ! Il trouvera dans cet enfant la sagesse de Dieu, qui fait parfaitement discerner le bien, réprouver et condamner le mal : *Reprobare malum et eligere bonum.* Il éprouvera, dans les circonstances les plus difficiles de la vie, que ses entretiens n'ont jamais d'amertume, qu'ils sont pleins de douceur, qu'ils n'apportent ni dégoût ni ennui ; et qu'on ne peut ja-

mais être dans l'erreur, quand il est notre conseil et notre guide : *Consiliarius*. Plus heureux encore celui qui, se défiant de sa propre foiblesse, sera fidèle à s'adresser à lui par la prière. Il n'y aura pour lui point d'obstacles qu'il ne surmonte par sa grace, point de tentations qu'il ne combatte efficacement, point d'afflictions qu'il ne supporte avec courage, point de victoires qu'il n'obtienne sur les ennemis de son salut, puisqu'il aura prié le Dieu fort, qui le fera triompher avec lui : *Deus fortis*. Il a été l'objet de l'attente des siècles passés. L'univers entier a été dans la sécheresse et dans la douleur, jusqu'à ce que le ciel eût répandu cette rosée salutaire, et que la terre eût produit le germe précieux qu'elle avoit reçu dans son sein. Aujourd'hui se préparent une nouvelle terre et de nouveaux cieux que nous attendons. Aux siècles passés vont succéder les siècles futurs, et c'est lui qui est le père de la nouvelle génération qu'il doit former par l'effusion de son sang : *Pater futuri sæculi*.

Tout est en paix dans le monde entier, au moment de sa naissance. Il convenoit que la terre se tût en présence du Roi du ciel, de celui qui vient être le dominateur et le chef des nations. C'est à lui seul qu'il appartient aujourd'hui de déclarer la guerre ; non cette guerre sanglante et funeste qui fait l'effroi et la désolation des

peuples qui l'éprouvent, mais cette guerre spirituelle de la vertu contre le vice, de la charité contre la cupidité, de l'homme nouveau contre le vieil homme ; de l'esprit enfin contre la chair ; parce qu'il vient régner par la justice, qui seule donne et entretient la paix, dont il est le prince : *Princeps pacis ;* non de cette paix que le monde cherche et procure, paix passagère et trompeuse ; mais de cette paix qui est celle de Dieu, et qui surpasse tous nos desirs : paix qui nous garde et nous défend contre nos ennemis, qui est la récompense accordée sur la terre aux hommes de bonne volonté, et qui nous comble de tout bien dans l'éternité. *Amen.*

GRANDEUR DE JÉSUS-CHRIST DANS SON SACERDOCE.

Christus non semetipsum clarificavit, ut Pontifex fieret. Ep. S. Pauli ad Hebr. cap. 5, v. 5.

Jésus-Christ ne s'est point glorifié lui-même, pour être élevé à la dignité de Pontife. *Ep. de S. Paul aux Hébreux, chap. 5, v. 5.*

Appelés à la connoissance et à la pratique du Christianisme par les Apôtres, mais toujours attachés à la loi de Moïse, à ses sacrifices, à ses cérémonies, à son sacer-

doce, les Hébreux que S. Paul instruisoit ne pouvoient s'élever à la grandeur du sacrifice de la Croix, qui avoit été pour eux un scandale, se détacher des cérémonies de leur loi dont ils étoient de rigoureux observateurs, reconnoître la sublimité du Sacerdoce, du grand Pontificat de Jésus-Christ, Sacerdoce plus grand que celui d'Aaron, plus grand même que celui de Melchisedech, puisque Lévi, fils d'Aaron, avoit, dans la personne d'Abraham, rendu un hommage public et solennel à ce Grand-Prêtre, en lui donnant la dîme de ses biens. Tant de préjugés, bien pardonnables sans doute, puisque deux mille ans environ les avoient consacrés légalement, sollicitent la tendre inquiétude du grand Apôtre : il veut arracher le voile qui déroboit encore à ces nouveaux Chrétiens la dignité de l'Evangile et les Grandeurs de Jésus-Christ son auteur. Il craint de ne pas hâter assez ce grand œuvre de son apostolat ; et prisonnier pour le nom de son divin maître et par l'ordre de Néron, il révèle, avec cette énergie de pensées et de style qui le caractérise, il révèle aux Juifs, alors habitans de la Judée, et à ceux qui étoient déjà dispersés, l'éminence de la vocation de Jésus-Christ, la supériorité de son Pontificat, l'excellence de son Sacerdoce, les preuves irrésistibles enfin de la Divinité qui dirige, anime, relève et les miracles, et la

doctrine, et les titres du Pontife de la nouvelle loi, au-dessus de celle de Moïse leur législateur, et d'Aaron, Grand-Prêtre de la loi ancienne; enfin, il préconise l'excellence du christianisme au-dessus du judaïsme.

Mais, quoiqu'avec les ménagemens de la douceur, c'est, j'ose le dire, avec une véhémence apostolique, et tempérée par la charité, que cet Apôtre détruit leurs erreurs : il honore, je le sais, Aaron, qui ne s'est point ingéré de lui-même dans la dignité de grand Pontife, mais qui a attendu humblement l'ordre de Dieu lui-même pour en remplir les fonctions. Mais comme cet aveu lui sert pour célébrer avec plus de vérité le Sacerdoce de Jésus-Christ! il ne s'est point, dit-il, glorifié lui-même pour être élevé à la dignité de Pontife : *Non semetipsum clarificavit, ut Pontifex fieret.* C'est comme s'il leur disoit : Aaron ne vous a paru grand que par la vocation et le choix que le Seigneur fit de lui et de sa postérité. Qu'il est bien plus grand encore le Pontife de la loi nouvelle! il n'a pas recherché ni usurpé cette gloire; mais il y a été appelé, élevé par son Père, qui lui a dit : Vous êtes mon fils, et je vous ai engendré de toute éternité. *Filius meus es tu, ego hodie genui te.* Ce Sacerdoce est bien plus sublime que celui de l'ancienne alliance, préférable à celui d'Aaron, puisque celui qui le possède, est le Fils unique de Dieu, et qu'à ce titre, cette

dignité lui est dévolue, même selon vos traditions les plus antiques.

Si, comme nous n'en doutons pas, telle fut la pensée de l'Apôtre des nations dans cette immortelle épître, quelle idée nous formerons-nous donc du Sacerdoce de Jésus-Christ ? Il est enté sur sa filiation éternelle : *Filius meus es tu.* Quelle doit en être à nos yeux la grandeur et la dignité, puisque le Fils de Dieu ne s'est ingéré ni de sa propre volonté, ni de son propre choix dans une fonction aussi redoutable, puisqu'enfin il ne s'est point glorifié lui-même pour l'obtenir : *Non semetipsum clarificavit, ut Pontifex fieret ?* Est-ce donc un honneur pour lui d'avoir été choisi pour le Prêtre du Dieu vivant ? Et si c'en est un, comme nous nous proposons de vous le démontrer dans la suite de cette instruction, quel excès d'honneur pour de foibles créatures, de se voir associées par lui à la haute dignité de son Sacerdoce, les unes d'une manière plus excellente et plus réelle, en offrant par leurs mains la Victime de propitiation ; les autres d'une manière mystique et spirituelle, en unissant au sacrifice infini de Jésus-Christ, le sacrifice habituel de leur volonté ?

Telle est cependant la source, tel est le principe de la gloire et de la grandeur du chef et de celle de ses membres. Il a été choisi de Dieu, pour faire à jamais auprès de lui la fonction de Prêtre : *Tu es Sacerdos in*

æternum ; et nous avons été choisis par Jésus-Christ, et appelés pour le seconder, en quelque sorte, dans les fonctions de son Sacerdoce : vocation excellente, vocation précieuse, qui nous fait entrer en participation du vrai Sacerdoce royal dont il est le Pontife : *Regale sacerdotium.* Mais aussi connoissons et approfondissons les devoirs que nous impose le titre dont nous sommes revêtus en Jésus-Christ et par Jésus-Christ ; et c'est le sujet que je me propose de traiter dans cette instruction : matière importante qui, nous découvrant un des caractères des Grandeurs de notre Dieu, nous appelle aussi à la connoissance et au sentiment de notre propre dignité : matière enfin bien propre à fixer toute votre attention.

Le Sacerdoce est une dignité, qui donne à celui qui est revêtu de cet éminent caractère, le pouvoir d'exercer les cérémonies de la Religion qu'il professe, de présider aux prières des peuples, d'immoler les victimes, d'instruire, d'exhorter ceux qui lui sont confiés : le Sacerdoce enfin, est le ministère le plus important que l'homme puisse remplir auprès de la Divinité, puisqu'il est, pour ainsi dire, médiateur entre elle et les créatures. Si je consulte les annales de tous les peuples depuis la Religion Patriarchale et les premiers âges du monde, je vois même

parmi les Païens et les Idolâtres les fonctions et la dignité d'un Sacerdoce : je vois qu'il n'est point de peuple sans religion et sans culte ; et je remarque qu'il n'est point de religion, qu'il n'est point de culte sans Sacerdoce. Parmi les nations les plus barbares, comme dans les gouvernemens policés, je retrouve des Ministres particulièrement et uniquement consacrés à l'exercice du culte, que les unes et les autres avoient adopté. Preuve unanime et admirable de ce sentiment intérieur qui appelle l'homme le plus corrompu comme le moins dépravé, l'ignorant comme celui qui se prétend le plus éclairé, à l'adoration d'un Dieu, à la nécessité de l'implorer dans ses besoins, dans ses souffrances, dans ses misères !

J'ai dit, depuis les premiers âges du monde ! Oui, mes frères ; car alors les annales de Moïse ne nous montrent d'autres Prêtres, d'autres Sacrificateurs que les chefs de famille, auxquels cet honneur étoit volontairement déféré ; et encore voyons-nous Abel être le ministre de son sacrifice. Melchisedech, je le sais, Roi de Salem, fut Prêtre du Dieu vivant, dit l'Historien sacré : mais sa mission étoit toute prophétique ; et jusqu'au moment où Moïse, instruit par la voix de Dieu même, déféra à Aaron et à sa postérité la dignité exclusive du Sacerdoce, nous ne voyons point que ce Roi-Prêtre et Prophète eût eu des successeurs.

Mais à peine l'univers fut-il couvert d'habitans, nous appercevons au milieu de leurs erreurs, et même chez les nations limitrophes de la Judée, des prêtres, des ministres de leurs infâmes et grossières divinités, mais nous voyons aussi que, chez aucune, il n'y eut point de Sacerdoce sans une vocation spéciale, sans une consécration particulière. Faudroit-il vous retracer ici les absurdes et sacriléges mystères, auxquels il falloit consacrer les Prêtres plus sacriléges encore, des Babyloniens, des Grecs et des Romains, leur initiation horrible, le dévouement, les épreuves auxquelles se soumettoient leurs adeptes? Faudroit-il vous parler encore de celles que doivent subir de nos jours les Indiens modernes dans leurs castes, épreuves auxquelles résistoient seulement les plus intrépides ou les plus patiens? Mais l'histoire ancienne et moderne suffit pour établir ces vérités; et d'ailleurs je parle à un auditoire éclairé et chrétien, et ces premiers principes posés, je les applique à mon sujet.

Je n'établirai point ici la vérité, la certitude de la Religion que nous professons. Seule, elle est digne de la vénération des hommes; seule, elle réunit des caractères de Divinité capables de soumettre tout esprit non prévenu, comme de pénétrer et de toucher tout cœur sensible au vrai; seule, elle nous annonce un Dieu, une foi, un

bonheur éternel et parfait ; seule, elle nous présente un sacrifice digne de la Divinité, un sacrifice proportionné à notre foiblesse et à notre impuissance ; seule, elle nous présente un médiateur puissant, un intercesseur toujours et infailliblement exaucé. Elle nous présente enfin un seul Sacerdoce, dont les caractères augustes exigent, commandent nos respects, notre confiance et notre docilité ; et ce Sacerdoce est celui de Jésus-Christ.

L'ancienne alliance, figure de la nouvelle, offroit, sans doute, un Sacerdoce établi par l'Éternel, et à ce titre, un Sacerdoce vénérable. On y voyoit une vocation spéciale et divine, une consécration mystérieuse et sainte, des fonctions augustes et redoutables. Le Grand-Prêtre seul pouvoit entrer dans le tabernacle ; seul, il recevoit les oracles de Dieu ; seul, il pouvoit les transmettre à son peuple : mais en présence de Jésus-Christ, Dieu et homme tout ensemble, la robe sacerdotale a été déchirée dans les mains de Caïphe, et ce Sacerdoce si respectable s'éteint et disparoît pour toujours. Tout dans le Sacerdoce d'Aaron, devient insuffisant et débile ; tout est grand, éternel, efficace dans le Sacerdoce de Jésus-Christ. Saisissons-en les grandeurs :

1°. Grandeur dans sa vocation : elle est la plus évidente et la plus ancienne.

2°. Grandeur dans sa consécration : elle est la plus excellente et la plus parfaite.

3°. Grandeur dans ses fonctions : elles sont et plus saintes et plus utiles. Reprenons.

1°. Grandeur dans la vocation de Jésus-Christ au Sacerdoce : elle est la plus ancienne et la plus certaine.

Fils unique et consubstantiel à son Père, il l'est dès les jours de l'éternité. Vous êtes mon Fils, lui dit le Père; je vous ai engendré aujourd'hui : *Filius meus es tu*, c'est-à-dire de toute éternité : parce que, comme le dit saint Thomas avec tous les Pères de l'Eglise, cette génération est toujours parfaite. De tout temps, il l'a engendré comme son Fils et comme son Verbe, sans succession dans le moment, sans distinction dans l'intervalle. Semblable à la lumière toujours pure, toujours parfaite, qui émane du soleil et est produite sans cesse par lui : génération divine, éternelle, qu'aucun moment ne voit s'écouler, qu'aucun nombre ne peut arrêter, *Hodie genui te*. Et cette génération n'est-elle pas le titre le plus évident, le caractère le plus sublime d'une vocation ?

Si, comme le disent tous les Écrivains ecclésiastiques, le Pontificat et le Sacerdoce, par le droit naturel et général, étoient conférés aux aînés des familles avant Moïse et Aaron; si S. Jérôme lui-même, si éclairé sur les rits et la langue hébraïque, nous rapporte, dans son épître à Evagrius (*Epist. 126*), que

telle étoit la tradition des Juifs et leur usage, jusqu'à ce que le Pontife Aaron ait été appelé à cette dignité : *Usque ad Aaron omnes primogeniti ex stirpe Noë fuerint sacerdotes, et Deo victimas immolárint;* qui pourra contester l'éminence et l'antiquité de sa vocation, à Jésus-Christ, fils unique de Dieu, et l'aîné de ses frères et de toutes les créatures, comme le dit l'Apôtre? Qui pourra refuser à ce Fils éternel le Sacerdoce et le Pontificat? Aussi son Père lui dit-il ailleurs : Vous êtes Prêtre éternel selon l'ordre de Melchisedech : *Tu es Sacerdos in æternum secundùm ordinem Melchisedech;* c'est-à-dire, suivant saint Grégoire de Nazianze (*Orat. 38*), d'une manière qui ne ressemble en rien à tout ce que la raison humaine peut comprendre du sacerdoce et du sacrifice qui en est le culte.

Considérons, en effet, un moment le Sacerdoce de Melchisedech, et comment ce Grand-Prêtre fut le type et la figure de celui de Jésus-Christ, en ce qui regarde sa vocation et sa durée.

Le nom de Melchisedech est tout prophétique : c'est un Roi, c'est un Prêtre, c'est un Roi juste. Jésus-Christ est le Dieu des justices : il est lui-même la justice par essence ; et c'est par ce grand caractère qu'il a voulu satisfaire rigoureusement pour nous à son Père ; il s'est fait notre justice dans le temps, et il le sera dans toute l'éternité.

Melchisedech est un Roi de paix. Jésus-Christ en est le Prince unique ; c'est lui qui a rétabli la paix entre Dieu offensé et l'homme coupable ; c'est lui qui, dans la Jérusalem terrestre, a fondé cette paix, et l'a signée de son sang ; c'est lui qui, dans la céleste Jérusalem, l'a établie durable et éternelle.

Melchisedech nous est présenté par les livres saints n'avoir d'autre génération que celle qui émane de Dieu. Le nom de son père et de sa mère restent ignorés ou méconnus. Jésus-Christ n'a d'autre génération qu'une éternelle et divine : il n'a point de père sur la terre ; il n'a point de mère dans les cieux. Melchisedech nous est présenté comme si le temps ou la mort n'avoit sur lui aucun empire, non pas qu'il eût réellement ces glorieuses qualités, mais pour être à nos yeux le type, le modèle de l'éternité et de l'immortalité de Jésus-Christ, comme de son Pontificat et de son Sacerdoce. Ainsi s'exprime aussi saint Ambroise, qui, d'accord avec saint Jean-Chrysostôme et Théodoret, observe que ce silence de l'Ecriture sur la généalogie de ce Roi, sa naissance, sa mort, la fin de ses fonctions, nous retrace bien mieux la Grandeur de Jésus-Christ, qui, Prêtre selon l'ordre de Melchisedech, possède un Sacerdoce qui, éternel dans son principe, le sera dans sa durée et dans le ciel ; puisque, comme celui

qui n'en étoit que la figure, il n'aura point de successeur : *Manet sacerdos in æternum.*

Melchisedech enfin est Pontife et Roi de Salem, c'est-à dire de Jérusalem, suivant les plus célèbres Interprètes de nos livres saints, et le sentiment de toute la tradition. Et c'est dans Jérusalem que Jésus-Christ est Prêtre et Roi : c'est dans cette ville qu'il fonde son empire ; c'est le bois sacré qui devient son trône ; c'est à ce signe qu'il reconnoîtra ses sujets ; c'est dans cette ville qu'il est sacrificateur de la victime universelle qui suffit pour le salut du genre humain ; Qu'ai-je dit ! qu'il s'offre lui-même comme victime sur l'autel de la croix pour la rédemption de tous les hommes.

Ainsi lorsque Dieu lui dit : Vous êtes Prêtre éternel selon l'ordre de Melchisedech, *Tu es sacerdos in æternum ;* c'est comme s'il lui disoit : Roi et Prêtre tout ensemble, vous combattrez d'une main les ennemis de mon peuple, jusqu'à ce que vous les ayez mis sous vos pieds, et vous m'offrirez de l'autre pour le nourrir, le consoler, et le ressusciter, le pain vivant descendu du ciel, et le vin de la charité : et tandis que j'abolirai tout autre Sacerdoce, que je réprouverai tout culte étranger et indigne de mes perfections infinies, que je rejetterai avec horreur toute victime matérielle, insuffisante et périssable, j'établirai votre Sacerdoce sur des fondemens inébranlables;

Vous êtes mon Fils : *Filius meus es tu.* Vous avez été établi Roi de toute éternité, vous êtes Prêtre éternel : *Tu es sacerdos in æternum.* Je mettrai mes complaisances à recevoir le culte saint, intérieur, spirituel, le sacrifice efficace que vous devez m'offrir, et l'odeur de votre sacrifice bien plus pur que celui de l'innocent Abel, montera toujours jusqu'au trône de ma miséricorde : *Tu es sacerdos in æternum.*

Aussi la durée du Sacerdoce de Jésus-Christ n'est-elle pas bornée comme les fonctions de ceux qui l'ont précédé avec ce titre auguste. Melchisedech ne paroît qu'un instant pour bénir Abraham, et offrir le pain et le vin; et l'histoire de son Sacerdoce se termine à cette seule fonction. Il est le premier qui l'offre. Il n'a point de successeur. Aaron et tous ceux qui, après lui, héritent de cette dignité, ne remplissent que le cours d'un ministère limité pour sa durée, et pour les cérémonies qui l'accompagnent ; parce que leur vocation, toute excellente qu'elle soit, n'est que figurative de celle qui devoit diriger les Prêtres d'une loi plus sublime. Mais la vocation de Jésus-Christ au Sacerdoce n'est pas seulement éternelle, elle est sans limites et sans bornes. Il a offert de toute éternité son sacrifice : il l'offre encore continuellement dans le ciel à Dieu son Père en notre faveur; toujours il est en état de sacrifice, et rend ainsi un

hommage durable à Dieu pour notre salut et notre rédemption. Il le perpétue sur la terre par la main de ses Ministres. Il ne peut le transmettre à d'autres pour l'exercer. Il est d'un prix infini, puisque c'est un Dieu qui l'offre à Dieu, et comme tel il l'offrira éternellement.

Aussi sa consécration est-elle bien plus excellente et plus parfaite. Qu'est-ce que cette huile de joie dont s'est servi le Seigneur Dieu pour l'oindre, préférablement à tous ceux qui ont participé à la dignité du sacerdoce : *Unxit te Deus oleo exultationis præ participibus tuis ?* Reconnoissons ici, Chrétiens, la grace spéciale dont son humanité sainte a été revêtue, pour exercer la fonction de son Sacerdoce : il a été rempli de la grace et de la vérité : *Plenum gratiæ et veritatis*, puisqu'il étoit chargé en qualité de Prêtre, d'annoncer aux hommes la vérité et la justice, d'immoler comme Sacrificateur, la Victime pure et sans tache, et de répandre sur nous la grace et la sainteté. C'est comme Homme et non comme Dieu qu'il a été oint de cette huile sainte, dit Eusèbe (*Lib.* 4. *Demonst.* c. 15) : *Quâ homo, non quâ Deus, unctus est.* Il participe ainsi à la vertu de Dieu, qui peut tout, qui donne tout, qui pénètre tout. Car, comme le dit ce savant écrivain, l'huile augmente et nourrit la lumière, soulage ceux qui sont fatigués, adoucit la rigueur du travail, console

l'affligé, rend à l'ame sa sérénité, au corps la pureté et l'éclat. Aussi dans les Actes des Apôtres, entendons-nous l'Apôtre S. Pierre qui, parlant de cette onction qu'a reçue Jésus-Christ, nous apprend qu'il a été oint du Saint-Esprit et de la force : *Unxit eum Deus Spiritu Sancto et virtute.* Cette huile de joie en pénètre l'ame qui la reçoit, et c'est par elle que Jésus-Christ, dès le moment de son incarnation, a été consacré Roi, Prophète, Pontife, et Juge de tous les hommes. Et quelle autre intention pouvoit avoir le Législateur divin, en ordonnant que les Rois et les Prêtres de son peuple fussent consacrés avec l'huile sainte, si ce n'est pour leur apprendre, qu'étant marqués de ce symbole de la force et de la vertu de Dieu, ils devoient ne travailler qu'à la répandre sur les peuples qui leur étoient confiés, comme l'huile s'épanche, pénètre et s'étend partout avec abondance et facilité.

L'huile, dit le Prophète-Roi, l'huile dont se sert Moïse pour consacrer Aaron, est versée sur sa tête ; et semblable à la rosée qui descend d'Hermon, elle coule sur le visage du Grand-Prêtre, et se répand sur ses vêtemens. L'huile qui consacre Jésus-Christ, bien plus excellente et plus abondante qu'une simple rosée, se répand avec impétuosité, et comme un torrent qui se déborde en quelque sorte, *oleum effusum*, pour s'épancher sur toute son Eglise et sur tous

les membres qui la composent, pour les consacrer et les sanctifier. Nous sommes donc oints avec Jésus-Christ, et pour remplir les mêmes fonctions que Jésus-Christ. L'Eglise figurée par son vêtement, l'Eglise son épouse, reçoit aussi cette huile de joie, et la frange de sa robe en est elle-même imprégnée pour réjouir et consoler ceux qu'elle admet dans son sein : *In oram vestimenti ejus*, et dès le moment de leur entrée par le Baptême.

Quand donc saint Pierre nous appelle un ordre de Prêtres et de Rois, *Regale Sacerdotium*, s'il nous révèle la Grandeur de notre Chef, il établit aussi celle de son Eglise; il nous enseigne la haute dignité à laquelle nous avons été appelés : il est persuadé, et il nous apprend que Jésus-Christ n'a été consacré Prêtre éternel que pour nous rendre participans de sa consécration. Il n'en a reçu une plus grande surabondance, que pour nous la communiquer, *Præ participibus suis*, et pour éterniser, pour ainsi dire, sur tous ses membres cette ineffable et précieuse communication, parce que Prêtre éternel et chef de son Eglise, il ne nous accordera de dons que ceux que nous recevrons de sa plénitude : *De plenitudine ejus nos accepimus.*

Le temps vient, disoit ce divin Sauveur près le puits de Jacob, à la femme de Samarie, qu'on n'adorera plus, qu'on n'offrira

plus exclusivement sur la montagne et dans Jérusalem. Il étoit arrivé ce temps ; et depuis Jésus-Christ, l'univers est devenu un seul temple ; et dans ce temple unique, le Pontife des biens éternels et futurs, et par la vertu de sa consécration et par celle qu'il communique à tous ses membres, offre à son Père la seule oblation pure qui lui soit agréable : *Quæ sola ipsi complacuit oblatio munda.*

Rois, Prophètes, Pontifes de l'ancienne alliance, votre consécration ne consistoit que dans une huile matérielle et visible ! Cette huile répandue sur vos têtes ne servoit qu'à attester le choix de la Divinité, et à vous assurer le respect et la confiance des peuples ! Cette consécration n'étoit que figurative, et vos yeux charnels, comme vos cœurs n'en découvroient ni les avantages, ni la vérité dont elle étoit l'emblême ! Qu'elle est bien plus excellente cette consécration, qui, sous la loi de grace, consiste dans l'onction intérieure du Saint-Esprit ; de cet Esprit de sagesse, de cet Esprit d'intelligence, de piété, de force, de cet Esprit enfin, principe d'amour et de charité ! Et comment est-il possible que nous soyons assez aveugles, assez ingrats, assez corrompus, pour méconnoître, je ne dis pas assez, pour déshonorer cette onction qui a été répandue en nous dans le Baptême, et renouvelée par la Confirmation ? Être les frères

de Jésus-Christ, être associés au Sacerdoce de Jésus-Christ, est-ce donc un vain titre que nous portons ? Ne l'avons-nous pas reçu pour le glorifier ? et nous le profanons ! pour le sanctifier? et nous le dédaignons! que dis-je, nous l'outrageons ! Nous y sommes appelés ; et nous le rejettons ! nous sommes consacrés en lui et avec lui ; et nous nous prostituons au monde, au démon, à ses implacables ennemis ! Un jour il vengera son Sacerdoce, et ce caractère éminent qu'il nous a donné, sera le sujet de notre plus terrible condamnation. Réjouissons-nous plutôt dans le Seigneur, en participant à la sainteté qu'il commande, à la pureté qu'il exige, aux graces qu'il communique, aux grandeurs auxquelles il nous élève : *Oleo exultationis*. Car son Sacerdoce si admirable, et par la certitude de sa vocation, et par l'excellence de sa consécration, l'est encore par la sainteté et l'utilité de ses fonctions. Troisième caractère de Grandeur attaché à son Sacerdoce.

Le Prêtre est établi pour prier ; et Jésus-Christ devient l'intercesseur perpétuel.

Il est établi pour offrir ; et Jésus Christ a institué un sacrifice universel.

Il est destiné à enseigner la vérité ; et Jésus-Christ nous instruit par sa morale et par ses exemples.

Entre Dieu et son peuple, il doit appaiser la colère de l'un, et effacer le péché

des hommes ; et il ne cesse de nous protéger par sa puissante médiation. Est-il, sous ces excellens rapports, aucun Sacerdoce qui puisse être comparé à celui de Jésus-Christ?

Il prie : et il n'a pas besoin, dit l'Apôtre saint Paul, d'intercéder pour ses propres besoins. Ceux de son peuple l'occupent tout entier. Il demande sans cesse pour nous ; sans cesse il se présente à son Père comme notre intercesseur. Il veut que nous demandions avec lui et par lui : il n'est pas de grâce qu'il ne mérite, par la dignité de sa nature, et la promptitude de son obéissance, *Exauditus est pro suâ reverentiâ.* Il est exaucé par son Père, qui voit en lui le Pontife éternel, ce Pontife saint, innocent et sans tache, ce Pontife qui, par une soumission entière à sa volonté, ne cesse, par son sang, de fléchir et de désarmer sa colère, *Exauditus est.*

Aussi point de secours qu'il ne nous autorise à demander avec lui et par ses mérites : Quelque chose que vous demandiez à mon Père en mon nom, nous dit-il, il vous l'accordera, *Quæcumque petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis.* Vous plaindrez-vous désormais, Chrétiens, de votre foiblesse et de votre impuissance? Si vous priez avec Jésus-Christ, si vous priez en son nom, vous avez un Dieu garant de l'efficacité de vos prières? Ah! plaignez-vous plutôt de l'aridité de votre cœur, de votre

négligence, de votre peu de foi! Plaignez-vous de ne pas unir vos prières à celles de votre médiateur! Plaignez-vous de prier, et de demander tous autres biens que ceux de la justice et de la vérité!

Jésus-Christ offre le sacrifice universel: il l'a offert sur la croix par l'immolation de sa personne et par l'effusion de son sang: *Immolatus in semetipso;* il l'offre sur nos autels par une immolation non sanglante et sacramentelle, dit saint Augustin: *In sacramento immolatur;* il l'offre dans le ciel, en présentant continuellement à son Père ce sang qu'il a répandu pour nous; il l'offre, dès l'origine du monde, par la disposition volontaire et efficace de s'immoler pour nous. Aussi est-il cet agneau égorgé dès le commencement des siècles: *Occisus ab origine mundi.* Il l'offrira dans les siècles des siècles, non plus pour expier le péché dont le règne sera détruit; non plus pour appaiser la colère de son Père, dont la justice sera satisfaite; non plus pour intéresser sa miséricorde, dont les richesses se seront répandues sur ses élus; mais pour rendre à son Dieu, pour lui et en notre nom, de solennelles actions de graces, pour toutes les victoires qu'il a remportées par sa croix en notre faveur, pour toutes les graces qu'il nous a obtenues par sa mort.

Jésus-Christ, comme Prêtre, est établi pour nous instruire, et il le fait sans cesse

dans son Evangile : là, il nous trace toutes les vérités que nous devons croire, les devoirs que nous devons pratiquer : il le fait sans cesse, par les exemples qu'il donne de toutes les vertus à tous les âges, à tous les sexes, à toutes les conditions, dans les différens climats, et pour tous les temps comme pour toutes les situations dans lesquelles nous pouvons nous trouver : il le fait toujours par l'organe de son Eglise, à qui il a confié le dépôt de la foi, qui est la colonne et le fondement de la vérité.

Jésus-Christ, comme Prêtre, fait la fonction de Médiateur perpétuel entre son Père et nous. Il demande et il obtient; il supplie et il désarme; il intercède et il fléchit. Sans cesse de nouveaux outrages excitent la colère divine; sans cesse de nouvelles supplications arrêtent le bras prêt à se venger : si nos misères et nos foiblesses suspendent le cours de ses miséricordes; les mérites du Médiateur les font répandre avec abondance, et le Médiateur n'est pas seulement puissant, il est compatissant et sensible : il connoît nos maux, il a participé à nos infirmités humaines et corporelles, il s'est attendri sur nos maladies spirituelles; de sorte que, selon la pensée de l'Apôtre, nous n'avons pas à craindre que le Pontife qui nous est donné soit indifférent à nos blessures, *Non enim habemus Pontificem qui non possit compati infirmitatibus nostris.*

Mais que tant d'avantages ne nous fassent jamais oublier, divin Sauveur, les grandes vérités de la morale que nous révèle ce caractère de votre Grandeur que nous venons d'étudier! Nous sommes Prêtres avec vous; et comme la vôtre, notre vocation est certaine, notre consécration est sainte et excellente, nos fonctions augustes et redoutables; et comment honorer ce sacerdoce, si ce n'est par une attention particulière à nous appliquer ces trois caractères qu'il nous imprime.

Honorons notre vocation, par l'obéissance la plus parfaite et l'humilité la plus profonde. Toutes les fois que Dieu nous appelle au sacrifice, ou nous l'ordonne, répondons à sa voix avec autant de soumission que de fidélité; que sa volonté, non la nôtre, soit notre règle et notre guide.

Honorons notre consécration par une pureté inviolable. Souvenons-nous qu'un désir, une action, une pensée même contraires à cet esprit de pureté, sont autant de profanations de l'huile sainte, dont l'Eglise nous a oints au jour de notre Baptême, de l'onction dont l'Esprit-Saint nous a marqués dans la Confirmation; que ce sont enfin des crimes capables de nous faire rejeter pour jamais de la dignité du Sacerdoce éternel.

Honorons les fonctions de notre ministère, par la fidélité à les remplir. Comme Jésus-Christ, prions en qualité d'interces-

seurs universels et comme intercesseurs particuliers. Intercesseurs universels : nos prières, unies à celles de Jésus-Christ, s'étendent sur toute l'Eglise, et sollicitent en faveur de ses membres. Intercesseurs particuliers ; nos besoins personnels, ceux de nos amis et de nos proches deviennent l'objet de nos supplications ; et avec notre Médiateur, elles ne peuvent être nulles, ni stériles.

Devenons victimes avec Jésus-Christ, non-seulement par l'union à son sacrifice, mais par l'oblation volontaire de nous-mêmes. Oblation qui s'étende à tout ce que chérit et recherche notre volonté ; oblation des lumières de notre esprit, en le soumettant à la foi, *In captivitatem redigentes ;* des affections de notre cœur, en les réglant par la charité, *Ordinavit in me charitatem ;* des facultés de notre corps, en l'assujétissant à la mortification et à la pénitence, *Mortificationem Christi in corpore nostro circumferentes.* Oblation de nos biens, en les recevant avec reconnoissance, les perdant avec résignation, les employant aux œuvres de miséricorde, *Dispersit, dedit pauperibus :* de notre temps, en le consacrant à la prière et à tous les devoirs que notre état nous impose, *In nullo deficientes ;* de notre vie même, en acceptant la prolongation de nos jours pour les faire servir à sa gloire, *Mihi vivere, Christus est ;* et la mort pour entrer en possession de son royaume ; *Et mori lucrum.*

Devenons chacun, selon la nature des graces que nous avons reçues, médiateurs entre Dieu et nos frères; que leurs fautes et leurs besoins nous intéressent; présentons-les souvent à Dieu, mais avec cette humilité qui ne nous fasse jamais méconnoître nos propres misères.

Prêtre saint, Pontife des biens futurs, Prêtre éternel, répandez sur nous l'Esprit du sacerdoce, cet Esprit de science et de vérité qui éclaire nos esprits et règle nos paroles; cet Esprit de zèle et de charité, qui, en nous inspirant le desir de sauver nos frères, augmente en nous la volonté de nous sauver nous-mêmes : cet Esprit de détachement et de sacrifice qui nous fasse renoncer à notre volonté propre, et à tout ce qui peut la captiver ou la souiller; cet Esprit de sainteté et de justice qui rende notre oblation pure, nos prières efficaces, notre vocation certaine : faites en un mot, qu'associés à la dignité de votre Sacerdoce, nous en remplissions sur la terre les fonctions augustes, et que nous en recueillions les fruits avec vous dans l'éternité bienheureuse. *Amen.*

GRANDEUR DE JÉSUS-CHRIST DANS SON SACRIFICE.

Oblatus est, quia ipse voluit. Isaïæ, cap. 53, v. 7.
Il a été offert, parce qu'il l'a voulu. *Isaïe, chap. 53, v. 7.*

POINT de Religion sans Sacerdoce, avons-nous dit dans la précédente Instruction : dans celle-ci, nous ajoutons : Point de sacerdoce sans Sacrifice, et cette vérité que confirment tout-à-la-fois la raison, l'expérience, les annales de tous les peuples civilisés ou barbares, Juifs ou Idolâtres, auroit-elle besoin d'être démontrée? Nous la trouvons écrite dans tous les cœurs et chez toutes les nations. Nous en lisons les preuves dès l'origine du monde : l'innocent Abel, comme le féroce Caïn, offrent des Sacrifices au Seigneur. Par-tout, et depuis cette époque, nous retrouvons l'usage de ce culte, et tous les siècles nous le retracent. Mais, sans nous arrêter sur un point, qui ne peut plus être ignoré ou controversé par les hommes même les moins instruits, entendons ici l'Apôtre S. Paul développer cette vérité aux Hébreux, qui, ennemis de tout culte étranger, n'auroient pas manqué de profiter de ce qu'il y eût eu de faux ou d'apocryphe dans cette épître,

pour persévérer avec plus d'opiniâtreté dans leur aveuglement, et fermer les yeux à la lumière. Tout Pontife, leur dit-il, *omnis Pontifex*, est pris parmi les hommes. Il ne s'attache point, remarquez-le avec moi, précisément au Pontife de la loi mosaïque, ni à ceux que la gentilité peut reconnoître ; mais il parle ici éminemment de ceux qui sont élevés au sacerdoce, soit parmi les habitans de la Judée, soit parmi les nations étrangères. *Omnis Pontifex*, dit-il ; il n'en exclut aucun : et il est destiné, continue-t-il, à offrir en leur nom : *Constituitur ut offerat.* Telle est sa fonction naturelle et primitive ; telle est son obligation essentielle ; telle est sa dignité constitutive et son caractère principal, *Constituitur.* Aussi le sacerdoce de Jésus-Christ repose sur sa filiation divine : c'est le premier né de toutes créatures, *Primogenitus omnis creaturæ*, que Dieu a choisi de toute éternité, et qu'il consacre dans le temps pour faire les offrandes au nom de tous ses frères, *ut offerat.*

Mais comment, dira l'incrédule, ennemi des Grandeurs de Jésus-Christ (et il n'en est que trop), comment Dieu ayant arrêté ce choix de toute éternité, dans ses décrets et d'une manière immuable, comment Dieu disant, par l'organe du même Prophète : Je l'ai frappé pour les péchés de mon peuple : *Propter sceles populi mei percussi eum*, ce choix, ce décret éternel peut-il être ratifié

dans le temps par Jésus Christ, lui qui se soumet sans réserve à la volonté de son Père, et lui sacrifie la sienne : *Non, sicut ego, volo, sed sicut tu ?* Comment enfin le Prophète peut-il dire de lui, qu'il s'est offert lui-même d'une manière libre et volontaire, *Oblatus est quia ipse voluit ?* Mais est-ce de bonne foi que l'hérétique ou l'incrédule peut nous interroger? A-t-il oublié ce que ce Fils adorable dit à son Père par l'organe de David, près de mille ans avant son avénement, ce qu'il a dit lui-même de toute éternité ; Votre loi, ô mon Dieu ! est dans mon cœur. Ma volonté est de faire la vôtre. Ma volonté, non cette volonté humaine qui répugne aux souffrances, mais cette volonté divine qui est la vôtre, qui est la mienne pour le salut du genre humain? L'hérétique ou l'incrédule, a-t-il oublié cette parole de cet Homme-Dieu à son Père : Les sacrifices des taureaux et des boucs ne pouvoient vous plaire, ni être dignes de vous : *Non placuerunt ;* me voici pour faire votre volonté : *Ecce venio.* Est-il dévouement plus héroïque ? Est-il liberté plus étendue ? Est-il un amour plus charitable ? Me voici : *Ecce venio.* Et c'est de cette liberté même que son sacrifice tire tout son mérite et tout son prix. Il souffre ; mais il le veut : il obéit ; mais il le veut : il est trahi, insulté, outragé, crucifié ; mais il le veut : il est offert enfin, parce qu'il le veut, dans toute l'étendue de

sa liberté et de sa volonté : *Oblatus est quia ipse voluit.*

Sacrifice d'autant plus grand, d'autant plus auguste, qu'il est aussi glorieux à celui qui l'offre, qu'à celui à qui il est offert. Un Dieu qui commande dans toute l'étendue de son pouvoir, un Dieu qui obéit avec toute la volonté et la liberté la plus entière, un Dieu qui exige une victime infinie, et un Dieu qui lui-même cette victime infinie, s'immole volontairement pour la gloire de son Père ! est-il un Sacrifice plus sublime et plus digne de toute la majesté d'un Dieu ? Ah ! si Dieu retrouve dans l'immolation de Jésus-Christ son Fils, toute la satisfaction et toute la gloire que l'homme avoit essayé de lui ravir par le péché, Jésus-Christ, au milieu de l'anéantissement et des humiliations qui accompagnent son Sacrifice, y montre un caractère de Grandeur bien propre à fortifier notre foi, et à affermir notre piété. Que la croix, sur laquelle il s'immole, devienne le scandale du Juif ou la folie du Gentil ! Pour un Chrétien, pour moi, pour vous, elle n'en sera pas moins une preuve irrésistible de la force, de la sagesse et de la grandeur d'un Dieu, *Dei virtutem et sapientiam.* La simple exposition du caractère de son Sacrifice va vous le démontrer. Je n'aurai pas besoin de solliciter de vos cœurs attendris et fidèles une bienveillante attention.

Il étoit difficile de concevoir un Dieu sauveur, sans concevoir un Dieu victime. Toute l'économie de la loi ancienne, son appareil dans les sacrifices, les cérémonies dans l'immolation, la consécration, la destruction des animaux qui étoient offerts, la réconciliation qui en étoit le prix et la suite promise et accordée, tout ce langage figuratif annonçoit assez, que la grande victime nécessaire pour le salut de tous, seroit Dieu lui-même : et j'en atteste ici les Juifs et les Gentils ; ces Juifs pour lesquels la croix fut un scandale, ces Gentils pour lesquels elle fut une folie. Qu'ils nous disent ce qu'eût été à leurs yeux la Religion que leur prêchoient les Apôtres et leurs successeurs, si elle n'eût pas reposé sur le Sacrifice, dont l'auteur et le consommateur de leur foi n'eût pas été la victime ? Qu'eût été cette foi, si elle n'eût pas découvert cet Agneau égorgé dès le commencement du monde, pour purifier ceux qui avoient cru en lui, qui l'avoient attendu avec tant d'ardeur, desiré avec tant de vœux, et appelé par tant de soupirs ? Qu'ils nous disent quelle eût été leur espérance, si leur salut n'avoit pu s'opérer, si le bonheur éternel n'avoit pu leur être accordé que par le Sacrifice d'une créature, qui, toute innocente qu'elle fût, ne pouvoit réunir les mérites infinis d'un Dieu, et satisfaire en rigueur de justice à la Majesté divine outragée par l'orgueil et la

prévarication de tous les hommes? Qu'ils nous disent combien de motifs et d'alimens eussent manqué à leur charité et à leur reconnoissance, si Dieu n'en eût exercé le plus grand acte, en nous apprenant à mourir pour le salut de nos frères? Qu'ils nous disent où nos Martyrs, où nos saints Pénitens eussent trouvé cette force, qui précipitoit les uns sur les échafauds pour y mêler leur sang à celui de leur Chef, les autres dans les solitudes, dans les déserts, dans les travaux les plus laborieux, dans les larmes les plus amères, dans les jeûnes les plus prolongés, pour imiter la longue pénitence de Jésus-Christ, et accomplir ce qu'il manquoit à sa passion? Qu'ils nous disent, ainsi que les Chrétiens, à quel caractère ils pourroient reconnoître le premier né d'entre les morts, si Jésus-Christ n'eût été la victime de ce Sacrifice pour être notre Sauveur? Ici, Chrétiens, je ne prétends pas discuter avec les principes d'une philosophie toute humaine, si la mort et le Sacrifice d'un Dieu étoient les seuls moyens nécessaires pour opérer notre salut. La foi rejette cette pensée; et dès que Dieu a prononcé ses décrets, le Chrétien les adore, il soumet et réduit sa raison en captivité. Mais, je le répète, un Dieu sauveur, dans l'harmonie entière de sa divine Religion, devoit être un Dieu victime. Et ce nom de Christ ou de consacré qu'il a voulu joindre

à celui de Rédempteur, ne le démontre-t-il pas assez ? Les Rois, les Pontifes, les Prêtres, sont les seuls consacrés ; et pourquoi ? Parce qu'ils sont établis, les uns, pour gouverner les peuples ; les autres, pour prier et implorer la miséricorde de Dieu en leur faveur ; parce qu'ils doivent se dévouer tout entiers au bonheur, au repos et au salut de ceux qui leur sont confiés ; parce qu'enfin, telle est devant Dieu leur fonction principale, leur destination particulière ? Et à qui convient-elle mieux qu'à Jésus-Christ, notre Roi, notre Pontife, notre Prêtre, devenu aussi notre victime, et s'offrant, se consacrant, et s'immolant lui-même pour le salut du monde entier ?

Aussi tous les Prophètes qui ont annoncé et prédit son avénement, n'ont jamais séparé les caractères et les circonstances de son Sacrifice, des signes qui le désignoient à son peuple comme son Messie et son Roi. Ainsi, dans David, nous l'entendons s'exprimer : Les sacrifices et les offrandes des béliers et des taureaux ont cessé de vous plaire, ô mon Dieu ! et j'ai dit : Me voici : *Tunc dixi : Ecce venio.* Et néanmoins c'est celui de qui ce Prophète annonce, qu'il sera revêtu d'un sacerdoce éternel : *Tu es sacerdos in æternum ;* que son règne s'étendra sur tous les lieux et dans tous les siècles, *Regnum tuum, Domine, omnium sæculorum.* Ainsi Isaïe qui parle avec tant d'énergie de

sa puissance et de son règne, décrit son oblation de la manière la plus touchante, et le représente comme un agneau, qui se laisse conduire à la boucherie en gardant le silence : *Sicut ovis ad occisionem ducetur.* Jérémie célèbre ses victoires sur les ennemis de son peuple, et nous l'offre comme un homme de douleurs, chargé de toutes nos iniquités. Zacharie invite la fille de Sion à marcher au-devant de son Roi. Il vient à vous plein de douceur, lui dit-il; et cependant il le lui montre dans un état de dépouillement et de pauvreté, qui désigne bien la nudité où il parut sur la croix : *Et ipse pauper;* et tous ces Prophètes, loin de dégrader Jésus-Christ par le détail de ses humiliations, ajoutent à sa gloire. C'est par le bois, disent-ils, que commence, s'établit, s'étend et se soutient son règne : *Regnavit à ligno.* Considérons, en effet, les circonstances de son oblation et les caractères de son Sacrifice : nous y verrons les signes de sa Grandeur actuelle, et les présages de sa Grandeur future.

Grandeur 1°. dans la dignité de la victime;

2°. Dans les dispositions de la victime;

3°. Dans la manière dont est immolée la victime;

4°. Dans les victoires que s'est assurées la victime.

Et d'abord la dignité de la victime. Les

momens marqués par les décrets de Dieu, pour la réconciliation de l'homme et la rédemption du monde, sont arrivés. Pendant quatre mille ans, des victimes avoient été offertes au Seigneur; et le Seigneur les avoit agréées comme un hommage rendu à sa Souveraineté, comme un aveu que lui faisoit de son dévouement et de sa dépendance, celui qui les lui offroit. Là, c'étoient les prémices de la moisson; ici la graisse ou le sang des animaux; là, c'étoit une victime pacifique; ici, un holocauste. Selon les temps, les circonstances ou les fautes, c'étoit ailleurs un agneau jeune, sans aucune tache; plus loin, c'étoit une génisse dont on mêloit le sang avec de la cendre, ou un bouc chargé de tous les péchés d'Israël. Chaque époque de la vie, chaque situation, chaque infirmité, à la naissance, au mariage, à la mort, exigeoient l'accomplissement de différens préceptes dans le choix de la victime, dans son oblation, dans les cérémonies qui précédoient, accompagnoient ou suivoient l'immolation: cérémonies arides, onéreuses et stériles; cérémonies qui, toutes, ne servoient qu'à rappeler aux Israélites leur dépendance et la nécessité de se consacrer à leur Dieu, et de l'adorer; cérémonies enfin, qui ne pouvoient rendre à ce Dieu qu'un culte charnel, et ne servoient qu'à purifier la chair, sans pouvoir purifier la conscience, et qui

étoient incapables par elles-mêmes, de rendre au Dieu éternel et vivant les adorations dues à sa souveraine Majesté, et par conséquent de satisfaire à sa Justice.

Disparoissez pour jamais, victimes impuissantes; votre sang ne coulera plus sur nos autels : il étoit trop peu digne du Dieu à qui on l'offroit; il remplaçoit celui du véritable criminel, de l'homme qui, déchu de l'état d'innocence dans lequel il avoit été créé, ne pouvoit plus offrir dans sa personne, rien qui fût agréable à Dieu; et le Maître souverain du monde exigeoit une réparation proportionnée à l'offense faite à sa Majesté. Il falloit donc une victime aussi digne de lui, que proportionnée à l'état déplorable où l'homme étoit réduit par le péché. Je vous adore, divin Sauveur! Victime égorgée dès l'origine du monde pour sauver le monde, pour sauver ceux qui, même avant votre avénement, ont mérité de croire et d'espérer dans votre miséricorde, et qui vous voyant de loin des yeux de la foi, ont eu le bonheur de saluer leur libérateur, et d'attendre de lui l'entrée dans la céleste patrie. Quelle Victime réunit jamais autant de caractères de dignité?

C'est un Dieu qui s'immole à un Dieu; il falloit rendre à la Divinité outragée par nos révoltes le tribut de soumission et d'obéissance, une satisfaction enfin qui lui étoit due; et il faut que le plus grand prodige

s'opère, que les êtres les plus incompatibles se rapprochent; je ne dis pas assez, qu'ils s'identifient sans se confondre; que les qualités les plus opposées se réunissent; il faut qu'un Dieu se fasse homme, que le Verbe éternel soit fait chair, que le Saint de Dieu soit couvert de la lèpre de nos péchés; que la Majesté suprême se couvre du voile de notre humanité; que la gloire des Anges, la splendeur de Dieu même, soit anéantie sous le poids de notre nature et de tous les opprobres dont elle peut être susceptible; il faut que le Maître de l'univers devienne le plus docile, le plus dépendant, le dernier enfin des enfans des hommes, *Novissimum virorum;* que l'Auteur de toute richesse et de tous dons parfaits se montre dans l'état de dénuement le plus révoltant et le plus pénible, *Scientem infirmitatem.* O péché! dit à ce sujet un Père de l'Eglise, que ton souvenir est cruel! que ton aiguillon est douloureux! que tes effets sont effrayans, puisqu'il faut un Dieu, pour effacer l'outrage que tu fais à la Divinité, puisque tout autre qu'un Dieu en eût été incapable!

Combien l'Apôtre S. Paul étoit pénétré de cette dignité de la Victime, lorsqu'il nous disoit que Jésus-Christ a été exaucé à cause du respect qui lui étoit dû, *Exauditus pro suâ reverentiâ?* Et c'est la pensée de saint Anselme: Sans doute, dit-il, il fut exaucé, non seulement à cause de sa soumission profonde

envers son Père, et de son éminente charité envers les hommes, mais encore à cause du prix de la rançon, de ce sang divin qu'il répandit. D'où il conclut que si le Fils est si entièrement exaucé de son Père, il le doit moins à sa grace et à ses bienfaits, qu'à sa propre dignité, *Non tam gratiæ fuit, quàm dignitatis Christi.* Il étoit digne enfin, selon saint Chrysostôme, et il méritoit absolument d'être exaucé, *Dignus erat omninò planèque merebatur.* Ainsi c'est Jésus-Christ qui s'anéantit en s'immolant, et c'est lui que son Pere honore en l'exauçant. Il est un homme de douleur, *virum dolorum*, l'opprobre des hommes, *opprobrium hominum*, un ver de terre, *vermis*, qui paroît ne rien conserver de l'humanité, *et non homo ;* et il est l'objet des complaisances et des égards de la Divinité même : *Exauditus.* Dans sa personne avilie, dégradée, défigurée en apparence, Dieu honore son propre Fils, sa propre substance, l'image de sa splendeur et de sa gloire ; quelle profondeur dans le mystère de son Sacrifice ! Et qui osera sonder ce qui se passe entre Dieu et son Fils, entre la victime et celui à qui elle est offerte ? Tout paroît justice, sévérité, rigueur de la part du Père, qui le dévoue à l'anathême ; et cependant tout est miséricorde, indulgence, déférence et amour dans le Fils qui se soumet au Sacrifice ; tout paroît oubli de soi-même, servitude et abandon

dans l'état où se réduit le Fils ; et cependant tout est grandeur, victoire, triomphe, dans les effets du Sacrifice, parce que la dignité de la victime est le premier caractère qui prouve l'excellence du Sacrifice.

Les dispositions de la Victime, second caractère de Grandeur.

Quoique Jésus-Christ sur la croix paroisse confondu avec les criminels de la nation, avec les scélérats de la terre, suivant la parole du Prophète : *Et cum sceleratis reputatus est ;* quoique toutes les circonstances qui ont précédé, accompagné et suivi sa mort, soient plus déchirantes encore que celles que nous voyons tous les jours dans le jugement et le supplice de ces hommes, que la société condamne à être retranchés ou vomis de son sein ; cependant la foi nous découvre en Jésus-Christ un caractère particulier, qui le distingue et l'élève au-dessus de tout ce qui peut annoncer le crime et la punition.

On voit en lui l'auteur et le consommateur de la foi, qui, à la gloire, préfère les opprobres, à une vie paisible et heureuse, les douleurs de la croix, aux grandeurs du siècle, les misères et les rigueurs, *Proposito sibi gaudio sustinuit crucem, confusione contemptâ ;* c'est-à-dire, selon plusieurs Pères de l'Eglise, dans l'explication profonde qu'ils nous donnent de ces paroles : on voit le Fils de Dieu s'offrir en Sacrifice, et l'accep-

ter, pour mériter et goûter le bonheur, que son Père lui propose, soit par lui-même, soit par son ange qui vient le fortifier dans son oblation et dans son agonie. On voit le Fils s'immoler avec joie, et préférer à tout une mort ignominieuse qui devoit assurer, garantir et mériter à l'homme son salut; à son Père la gloire, ou plutôt la manifestation de sa gloire jusqu'alors ignorée ou méconnue dans tout l'univers; à lui-même la résurrection glorieuse de son corps, une multitude d'adorateurs, et la prédication de son Evangile. Heureuse et admirable préférence de mon Dieu! ainsi vous avez ouvert les portes du ciel, et vous nous avez donné accès au trône de miséricorde! Précieuse et volontaire oblation, vous avez été le modèle de celle que nous devons faire de nous-mêmes, comme des hosties vivantes et agréables à votre Père!

On voit en Jésus-Christ, cette propre volonté, cet acquiescement libre aux desseins de son Père. Bien différent de ces malheureuses victimes que frappe la justice humaine, de ces hommes condamnés qui craignent le supplice, le fuient, ou emploient, pour le retarder du moins, toutes les ressources que leur inspire l'amour de la vie, et que leur dicte l'effroi de l'opprobre qui les attend: bien différent, Jésus Christ prédit sa mort, soupire après le moment où il doit accomplir son Sacrifice, en désigne

les circonstances, en suspend l'exécution, tant que l'heure de son Père n'est pas encore venue, *Nondum venit hora :* Jésus-Christ brave, en quelque sorte, ses ennemis, en leur disant la vérité sans réserve, en défiant leur jalousie, ou retardant l'excès de leur fureur, en passant au milieu d'eux à l'instant même où ils le cherchent, en leur demandant qui ils cherchent : il se présente à eux sans en être vu ; d'un mot de sa parole, il les renverse, il veut leur faire connoître la puissance de la Divinité qui réside en lui corporellement, avant qu'ils exercent leurs outrages sur son humanité ; il les confond ; et quand les momens fixés par la puissance de son Père sont arrivés, il va au-devant de ses persécuteurs, il ne quitte pas le lieu où il sait qu'ils se sont rendus, il les aide à le reconnoître, et les oblige, en quelque sorte, à exécuter leurs projets sanguinaires ; il permet au perfide Judas de consommer son crime, il se soumet à être embrassé par le plus traître de ses Disciples, il condamne ces précautions que les Juifs ont prises, pour s'assurer de sa personne, il s'offense des efforts que fait le premier de ses Apôtres pour écarter cette cohorte impie : traduit au tribunal de ses ennemis, ou de ceux qui se disoient et se prétendoient ses juges, il ne se permet pas un mot pour sa justification et sa défense : insulté, outragé devant Caïphe, il ne

répond qu'avec une douceur qui semble désoler la patience, et confondre l'audace de ses bourreaux : flagellé dans le prétoire, il ne permet plus que des légions d'Anges, que ces Anges qui étoient venus le servir après sa tentation, lui apportent des secours, et le soustraient à tant de maux. Or, mes Frères, je vous le demande, quel est l'esprit le plus prévenu, quel est le cœur le plus incrédule qui, présent par la pensée, à ce spectacle douloureux des humiliations de l'Homme-Dieu, pour peu qu'il fasse attention à tout ce que Jésus-Christ a annoncé, fait et souffert pour consommer son Sacrifice; quel est, disons-nous, l'homme qui pourra méconnoître à tant de signes, celui dont est écrit mille ans avant l'événement : il a été offert, parce qu'il l'a voulu lui-même, *Oblatus est quia ipse voluit?* Suivons-le maintenant dans l'oblation qu'il fait de sa personne sur la croix ; nous y découvrirons un nouveau caractère de Grandeur ;

3°. Dans la manière dont est immolée la Victime.

Ici ce caractère de Grandeur est plus sensible encore. Au milieu des outrages dont Jésus-Christ est abreuvé, soit chez Hérode, soit dans le prétoire, il garde le silence : s'il le rompt, ce n'est que pour instruire, jamais pour se défendre ; et excepté la guérison miraculeuse de Malchus, il ne se permet pas un effort, il n'opère aucun prodige

pour faire éclater son innocence et manifester son pouvoir. Sur la croix, aussi muet, aussi docile qu'un agneau sous la main de celui qui le tond, il semble oublier sa puissance ; et tout, dans cette circonstance, porte un caractère miraculeux qui annonce la Grandeur de la Victime qui s'immole. Aussi, quoique excédé de souffrances, il portera lui-même sa croix ; et pour attester sa foiblesse, quoiqu'il soit Homme-Dieu, il sera aidé par Simon le Cyrénéen, pour gravir la montagne sur laquelle ce nouvel Isaac va s'immoler. Il ne descendra pas de la croix comme l'y invite avec dérision l'orgueilleuse et cruelle Synagogue. Il accomplira les décrets rigoureux de son Père. Pressé par la soif, il demandera à l'appaiser, et un breuvage amer lui sera présenté. Il se plaindra tendrement à son Père d'en être abandonné. Son cœur adorable n'oubliera pas de confier Marie à un de ses Apôtres le plus chéri ; ses persécuteurs ajouteront outrages sur outrages, blasphêmes sur blasphêmes : il commandera à la douleur, il commandera à la mort de suspendre ses coups, jusqu'à ce qu'il ait accompli toutes les Ecritures, qu'il ait pourvu à la consolation de la plus tendre des Mères, et de tous ses Disciples dans la personne de saint Jean ; qu'il ait enfin appliqué, sur le premier pénitent les mérites de sa mort et de son sang. Il refusera constamment, et

jusqu'à la fin, ces signes dans le ciel, que lui demandoit un peuple aveugle et incrédule. Mais à peine aura-t-il jeté un grand cri, et remis son ame entre les mains de son Père, que toute la nature prendra part à cet événement; un bouleversement universel en sera la preuve : les cœurs les plus endurcis, les cœurs les plus sanguinaires, ceux en un mot, qui auront fait de son supplice un objet de curiosité, ou un sujet de triomphe, s'en retourneront en frappant leur poitrine, en confessant leurs péchés. Le Centenier commis à la garde des criminels qui viennent de subir leur arrêt, est forcé de reconnoître ce qui distingue Jésus-Christ des compagnons de ses souffrances, et il s'écrie : Celui-là étoit vraiment le Fils de Dieu : *Verè Filius Dei erat iste*. Et ces prodiges que tout un peuple a vus, que les païens n'ont pu dissimuler, que les historiens Juifs nous ont transmis, ces prodiges sont attestés par des témoins que les tourmens et la mort même n'ont pu ébranler. Ils sont irréprochables, sans doute, ces témoins qui se sont laissé égorger pour en conserver la croyance.

Quelle impression ne doit pas faire sur nous l'évidence de ces événemens, et quelle idée sublime ne doit-elle pas nous donner et du Sacrifice qui est offert, et de la Victime qui s'immole? Disons tous avec le Centenier : Il est vraiment le Fils de Dieu, *Verè Filius Dei erat iste*, Dieu lui-même, qui vient

s'offrir et se sacrifier pour l'homme. Il étoit de toute éternité l'objet des complaisances de son Père, et il se soumet à devenir dans le temps l'objet de sa colère ; et il n'est pas moins Grand lorsqu'il se dévoue à sa justice, que lorsqu'il l'exercera sur tous les pécheurs au jour de la consommation, parce qu'il est libre et puissant dans son jugement, comme il l'est dans son Sacrifice : *Oblatus est quia ipse voluit.*

Considérons-le maintenant et en peu de mots dans les effets de son Sacrifice, et disons :

4°. Grandeur de Jésus-Christ dans les victoires qu'il s'est assurées par son immolation volontaire.

C'est ici où de nouveaux prodiges viennent, en quelque sorte, éclipser ceux qui les ont précédés. Jésus-Christ est, sans appareil et sans pompe, détaché de la croix, et placé dans le tombeau par un petit nombre de Disciples fidèles. Tel il naquit sans faste et sans éclat, et déposé dans une crèche, où il n'est adoré et connu que de quelques bergers. Mais le troisième jour il ressuscite dès le grand matin : les Anges sont près de son tombeau, comme ils célébrèrent sa naissance. Sa Résurrection n'a parmi les hommes de témoins de ce premier triomphe, que des soldats peu nombreux et qui, séduits par un vil intérêt, dissimulent leur frayeur, arrêtent l'impression

que leur a faite ce prodige étrange, et le couvrent du voile de l'imposture. Jésus-Christ ressuscité ne se montre pas publiquement dans Jérusalem. Deux ou trois Disciples, quelques vertueuses femmes, ont le bonheur de le voir et de l'adorer. Le reste de la Judée, la Synagogue surtout, le croit effacé du nombre des vivans. Il se fait voir, en dix circonstances différentes, à son troupeau chéri, et une fois entr'autres, à plus de cinq cents Disciples rassemblés. Il monte aux cieux visiblement. Ses seuls Apôtres le voyent s'élever dans sa gloire. Jusques-là le mérite et l'effet de son immolation paroissent concentrés dans un petit nombre de vrais adorateurs. Mais encore quelques jours, et Jérusalem retentira du bruit de sa Résurrection; et les prodiges les plus surprenans s'opéreront en son nom; et les conversions les plus nombreuses et les plus éclatantes annonceront à la Synagogue la fin de la loi et le commencement du règne du Messie : et l'univers entier sera imbu de cette nouvelle doctrine; et la prédication de l'Evangile s'étendra jusqu'aux extrémités de la terre. Les temples profanes seront fermés, les idoles brisées, les autels renversés, la croix arborée, et adorée par ceux même qui s'en déclaroient les ennemis, l'ancien peuple réprouvé, le nouveau peuple substitué à tous ses droits, et le monde entier devenu chrétien. Et quel est

le principe de toutes ces merveilles ? Le Sacrifice offert une fois sur le Calvaire est renouvelé en tous lieux : par-tout où le sang de la victime est répandu, l'Egyptien est exterminé, c'est-à-dire le péché détruit, la justice est établie sur les ruines de l'iniquité, et l'ignominie de la croix réparée par la gloire d'un règne qui n'aura point de fin. En effet, parcourons l'histoire des nations, supputons les années qui ont été accordées aux plus grandes monarchies, nous verrons que celui qui appose des limites aux flots de la mer, en sait mettre, quand il lui plaît, à la puissance et à l'ambition des hommes. Les plus grands conquérans n'ont régné qu'un jour en comparaison du règne de Jésus-Christ ; et si la terre se tait un moment en présence d'Alexandre, bientôt les nations se soulèvent et secouent le joug qu'il leur a imposé. Mais quelques efforts que fasse l'enfer pour inspirer aux peuples la pensée de secouer le joug de Jésus-Christ, l'oracle est infaillible ; l'enfer ne pourra prévaloir, il ne prévaudra point. La pierre angulaire a été rejetée, et par cela même elle est devenue la pierre fondamentale de l'édifice. Quiconque voudra s'armer contre elle, sera brisé. Le sang de la victime a cimenté l'alliance entre Dieu et son peuple, et cette alliance ne sera jamais rompue. Plus de dix-huit cents ans ont déjà prouvé la fidélité de Dieu à ses promesses : elles ne se

démentiront point ; et jusque dans la consommation des siècles, Jésus-Christ qui étoit hier, qui est aujourd'hui, sera, pour toute l'éternité, le principe, la fin et la gloire de toute créature ; *Jesus Christus heri, hodiè, ipse et in secula.*

O immolation volontaire et libre de mon Dieu, que vous êtes précieuse ! que vos victoires sont éclatantes, que vos triomphes sont durables ! Divin Sauveur ! vous dont la dignité vous fait infailliblement exaucer de votre Père, appliquez-nous les mérites de votre sacrifice. Imprimez dans nos cœurs les dispositions avec lesquelles vous l'avez offert, avec lesquelles vous vous êtes immolé : apprenez-nous à nous offrir avec vous et en vous comme des victimes dignes d'être agréables aux yeux de votre Père. Faites enfin que, devenus victimes avec vous par le sacrifice continuel de notre volonté, nous méritions de participer aux fruits, aux triomphes et aux mérites que vous avez acquis par l'effusion de votre sang à vos élus dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

GRANDEUR DE JÉSUS-CHRIST DANS LE MYSTÈRE DE SA RÉSURRECTION.

Salvavit sibi dextera ejus, et brachium sanctum ejus. Ps. 97, v. 2.

Sa main puissante et son saint bras l'ont sauvé. *Ps. 97, v. 2.*

Ne sera-t-il permis qu'à David d'inviter tout le peuple d'Israël à chanter les louanges du Seigneur ? Et les prodiges que Dieu fit en faveur de ce saint Roi sont-ils donc si étonnans qu'ils méritent l'admiration et les hommages de toute la terre? L'Eglise de Jésus-Christ, cette Eglise universelle, lavée, purifiée, engendrée par le sang de son époux, n'est-elle pas plus particulièrement ici désignée par le Prophète ? Les merveilles opérées pour assurer son règne et son triomphe, ne sont-elles pas plus particulièrement celles qui doivent appeler les accens de la reconnoissance de son épouse? N'est-ce pas pour elle qu'il s'est offert volontairement ? N'est-ce pas pour elle qu'il ressuscite, et qu'il manifeste sa gloire par la puissance de sa droite et la sainteté de son bras ? *Salvavit sibi dex-*

tera ejus et brachium sanctum ejus. Si cette gloire de Jésus-Christ, obscurcie par ses humiliations pendant sa vie mortelle, éclate par ce nouveau prodige, et brille dans toute son étendue; si sa sainte humanité paroît, comme elle l'est effectivement, divinisée; s'il ferme la bouche à l'impie; s'il établit et fonde son empire dans toutes les nations, et le rend invincible à tous ses ennemis, avec la même puissance de sa droite, avec la même sainteté de son bras; le Seigneur fait connoître le salut qu'il nous réservoit, et il révèle sa justice à la terre. Et tels sont, dit saint Augustin, les prodiges qu'a faits ce divin Sauveur, pour lesquels nous chantons un nouveau cantique. C'est le plus grand de tous les prodiges, que d'être ressuscité par la force de son bras, comme le dit un autre Prophète : *Salvabit sibi brachium suum;* c'est un prodige tout autre que celui d'avoir étendu et affermi les états de David; puisque, par sa Résurrection, non-seulement il dépouille toutes les puissances du monde et de l'enfer, mais il en détruit l'empire; il en triomphe par sa main puissante et par la sainteté de son bras : *Salvavit sibi dextera ejus et brachium sanctum ejus.*

Nous sera-t-il difficile d'établir sa Grandeur sur le fondement de sa Résurrection? Ah! mes Frères, si nous l'établissons souvent sur ses humiliations, que devient cette

Grandeur, lorsque lisant le récit que nous fait l'Evangile de cette merveille, nous voyons celui qui, étant mort parce qu'il l'a voulu, a brisé, par sa seule et même volonté, les liens qui le retenoient dans le tombeau, et a vaincu la mort par sa main puissante et la sainteté de son bras? *Salvavit sibi dextera ejus et brachium sanctum ejus.*

C'est dans ce mystère qu'il accomplit la prophétie d'Habacuc. Son éclat l'emporte sur la lumière la plus vive; la force est dans ses mains. Ce sépulcre où il étoit, déroboit sa puissance; mais dès qu'il le veut, il brise les portes de la mort : il fait plus, il enchaîne cette mort qui le captivoit dans son empire : il l'attache, ainsi que son prince superbe, à son char, et l'emmène en triomphe devant lui, *Ante faciem ejus ibit mors :* il s'arrête dans sa marche triomphante, *stetit;* mais c'est pour étendre sa vue sur l'univers qu'il a conquis, *Et mensus est terram.* A son aspect, les montagnes du monde, c'est-à-dire les grands, se sont humiliés; *Incurvati sunt montes;* leurs idoles d'argile ont été brisées, *Contriti sunt montes*, et leur orgueil superbe s'est incliné devant celui qui, depuis les jours de l'éternité, avoit conçu et exécutoit cette merveille : *Ab itineribus æternitatis ejus.*

Les Anges descendent du ciel, et viennent, ce semble, annoncer et embellir la pompe de son triomphe, comme ils

l'avoient fait au moment de sa naissance ; et l'Eglise, dans son allégresse, imitant, autant qu'il lui est possible, la joie du ciel, l'Eglise triomphante par le triomphe de son Epoux, glorifiée par sa gloire, appelle toutes les nations, invite tous ses enfans à chanter des cantiques nouveaux, parce que la puissance de la droite du Seigneur et son saint bras ont manifesté sa Grandeur : *Salvavit sibi dextera ejus et brachium sanctum ejus.*

Ce caractère de Grandeur ne seroit-il que l'objet de notre admiration ? Ce mystère, mes Frères, est le principe de notre justification et le sujet de notre reconnoissance. C'est ma main puissante, c'est mon bras qui m'a sauvé, dit Jésus-Christ ; mais l'effort de ce bras, en brisant les liens de la mort, a rompu les chaînes de mon peuple ; la sainteté de ce bras a détruit le règne du péché, emmené la captivité captive, et rendu tous mes membres participans du triomphe de leur Chef. Si j'assure à mon humanité, par ma Résurrection, un nouveau caractère de Grandeur, je réfléchis sur toute mon Eglise l'éclat dont ce triomphe m'environne.

Méditons, Chrétiens, ce mystère, et admirons la Grandeur du Chef et des membres : c'est pour nous qu'il a acquis ce caractère ; c'est à nous qu'il importe de nous en pénétrer. Comme l'Eglise, livrons-nous à l'allégresse ; sanctifions notre joie. Tel est le

but de cette Instruction, et le sujet de votre attention.

POURQUOI, dans la solennité des solennités, les voûtes de nos temples retentissent-elles de cantiques harmonieux? Pourquoi, à nos ornemens lugubres, à nos chants tristes et sombres, voyons-nous succéder les ornemens les plus précieux et les chants de l'allégresse? Pourquoi l'Eglise enfin déploie-t-elle la magnificence des cérémonies, la pompe et la splendeur d'une épouse parée de tous ses trésors : *Ornatam monilibus suis?* Son Epoux est ressuscité, sa gloire est manifestée, son triomphe assuré, son immortalité promulguée, sa divinité proclamée, son Evangile affermi, et le salut éternel conquis pour ses élus. Mais aussi elle ne nous occupe jamais du prodige de la Résurrection de Jésus-Christ son époux, qu'elle ne nous rappelle le mystère de ses humiliations. Si d'une main elle nous montre l'élévation de notre foible nature et les hautes espérances qu'il nous fait concevoir; si elle nous montre la sublimité de sa Grandeur; de l'autre elle nous présente l'obscurité de sa vie mortelle, l'ignominie de ses supplices, l'opprobre de ses douleurs, la nuit, les ténèbres d'un tombeau, pour nous apprendre que le chemin des souffrances est pour les membres, ce qu'il a été pour le Chef, le chemin de la gloire.

Consultons, en effet, ses liturgies, lisons attentivement les prières qu'elle y a consacrées dans ces saints jours ; voyons le choix qu'elle a fait des prophéties et de l'Evangile, pour les appliquer à cette solennité ; parcourons les instructions qu'elle nous donne par l'organe de ses Docteurs et de ses Pères, nous reconnoissons bientôt qu'elle n'oublie pas un instant les humiliations, les douleurs, l'infamie et la croix de l'Homme-Dieu. Et comment pourroit-elle l'oublier ? son Epoux est ressuscité ; donc il est mort : son Epoux est glorifié dans tout Israël et l'univers ; donc il a été abreuvé d'amertumes et de supplices : son Epoux triomphe d'un ennemi qui croyoit l'avoir anéanti ; donc il a été immolé, mis à mort par cet ennemi.

Elle nous parle de son règne ; mais elle ajoute avec le Prophète, que c'est par le bois qu'il en a établi les fondemens : *Regnavit à ligno.* Si elle nous parle de sa gloire, elle la fait jaillir de son tombeau : *Erit sepulcrum ejus gloriosum.* Si elle nous parle de notre résurrection à la grace, qu'il nous a méritée par sa propre Résurrection, elle nous rappelle à sa sépulture et à sa mort, dont le Baptême est pour nous le symbole et l'image : *Consepulti sumus cum illo per Baptismum in mortem.* Si elle nous fait considérer son triomphe sur ses ennemis, ce n'est qu'après nous l'avoir montré entre les

mains des pécheurs : *Filium Hominis in manus peccatorum*, attaché à une croix infâme, *Crucifigi*, et succombant sous le poids de leurs injustices et de leur malignité. Mais, comme l'Evangile, elle ne sépare point sa gloire de son supplice, et de sa croix elle le fait passer à tout l'éclat de la Grandeur, *Et tertiâ die resurgere.* Elle est donc bien éloignée, cette Eglise sainte, de rougir des humiliations de son Epoux ; elle qui en tire la preuve la plus évidente de sa Grandeur et de la nôtre ; elle qui nous le montre avec l'Apôtre, dépouillant les puissances, désarmant les principautés du monde, et les entraînant avec force en triomphe à la face de l'univers, après les avoir vaincues, *Palam triumphans illos in semetipso.*

Et en effet, Jésus-Christ ressuscité nous présente trois caractères de Grandeur dont l'application va nous devenir sensible et consolante. Nous y voyons :

1°. Le triomphe de sa gloire ;

2°. Son triomphe sur ses ennemis ;

3°. Le triomphe de l'Eglise.

Et voilà ce qui rend sa Résurrection, et pour lui et pour nous, le principe d'une gloire inaltérable.

Pour lui ! ne me trompé-je pas, mes Frères ? Non, non ; et il importe ici de vous démontrer que, pendant sa vie mortelle, il n'avoit pas été suffisamment glorifié,

parce qu'il étoit obligé de payer à son Père la solde du péché.

Si nous parcourons l'histoire de sa vie, nous le voyons naître dans une étable, accablé de tous les besoins de la pauvreté : il est sujet aux peines de l'enfance et aux pleurs. A douze ans, il paroît au milieu des Docteurs de la loi ; il les confond ; il les étonne ; mais bientôt il rentre dans le silence et dans l'obscurité. Il entre dans la carrière évangélique ; mais il se soumet au baptême de la pénitence ; il se dévoue, comme Moyse, comme Elie, à un jeûne rigoureux. Il sort du désert, et dès-lors commence le cercle de ses douleurs et de ses opprobres. La jalousie de la Synagogue ne voit dans ses démarches que celles d'un séditieux ; dans sa doctrine que celle d'un ennemi de la religion de ses pères ; dans ses miracles, que les œuvres de Belzébuth ; dans ses pensées, qu'un Samaritain schismatique ; dans ses Disciples, que des esprits crédules ; dans ses parens, que des artisans qu'ils méprisent ; dans ceux qu'il visite, que des pécheurs publics. Vous le montrerois-je au milieu de ses Apôtres ? les uns ambitieux, un autre téméraire, celui-ci lâche, celui-là traître et perfide, tous grossiers, ignorans, timides et charnels, imbus des préjugés de leur nation ? Enfin, cette vie est terminée par les supplices les plus humilians, la mort la plus ignominieuse. Il est enseveli ; un

tombeau le recèle, et son humanité sainte est réduite à la condition de tous les hommes.

Sans doute, et je le sais, une multitude de miracles attestoit, révéloit sa Divinité au milieu de cette multitude d'humiliations. Je le vois, dès sa naissance, recevoir de son Père, soit par le ministère des Anges, soit par le ministère des hommes, les hommages qui ne sont dûs qu'à la Divinité. Je le vois à son berceau appeler et accueillir les nations qui viennent l'adorer comme le nouveau Roi qui vient de naître, le Roi du ciel et de la terre, et le Sauveur des Gentils. Je le vois sortir du Jourdain, après qu'une voix, la voix de l'Eternel, s'est fait entendre pour le proclamer le Fils unique du Père, le Fils que nous devons écouter, suivre et imiter. Je l'adore sur le Thabor, où il laisse briller sa gloire dans tout son éclat devant quelques Apôtres, dont il en fait les témoins, et encore au milieu de ceux qu'il avoit établis sur la terre ses Prophètes, et qu'il avoit enrichis de ses bienfaits, Moyse et Elie.

Vous parlerois-je des nombreux prodiges dont il sema sa vie, sa patience plus qu'humaine, sa prédication d'une doctrine toute divine, sa mort précédée, accompagnée, suivie de merveilles multipliées? Sans doute, je le répète, tant de miracles, tant de prodiges, tant de merveilles prouvoient sa

Divinité, mais elle n'avoit pas reçu le degré de gloire qu'elle méritoit. Sa vie étoit sainte, sa sagesse étonnante, *stupebant*, ses actions étoient celles d'un Dieu puissant, ses paroles arrachoient à ses ennemis l'aveu que jamais homme n'avoit parlé comme lui; mais sa Divinité n'étoit pas aussi manifestée qu'elle devoit l'être. C'étoit ou Jean Baptiste, ou Elie, ou Moyse qui reparoissoient au milieu de Juda. C'étoit enfin un soleil enveloppé de nuages, qui n'en laissoient échapper que quelques rayons.

Mais dans sa Résurrection, cette gloire se développe toute entière. C'est un Dieu et un Dieu seul. Il ressuscite par sa propre force : c'est sa main puissante, c'est son bras saint qui triomphe de la mort : *Salvavit sibi dextera ejus, et brachium sanctum ejus.* Là, il reçoit tout le fruit de ses travaux; il est revêtu de toute la gloire qui lui est due. Comme les enfans d'Adam, il a été mis dans le tombeau : jusques-là il s'est dit le Fils de l'Homme; mais il quitte cette qualité au moment de sa Résurrection. Il n'est plus que le Fils de Dieu, et il en porte éternellement le nom.

Dans le Jourdain, il entend son Père le glorifier : il venoit de sanctifier les eaux pour les rendre capables d'être fécondées par l'Esprit-Saint, afin que ses élus devinssent de nouvelles créatures par son sang, et pour nous appliquer les mérites de sa

Résurrection. Sur le Thabor, ce même Père lui fait, pour ainsi dire, essayer les vêtemens de gloire dont il devoit le couvrir au jour de son triomphe, pour le récompenser de ses abaissemens et de ses opprobres. Mais dans sa Résurrection, il répand sur toutes les actions de sa vie mortelle l'éclat, l'empreinte de sa Divinité. Il sort du tombeau plein de gloire et de majesté; il prend une nouvelle vie, et la vie qui est en lui, dit saint Jean, est tout ensemble vie et lumière : *Et vita erat lux.* Et le premier effet s'en opère sur les Apôtres : là commence précisément leur vocation; cette lumière les appelle, les éclaire; cette gloire ne les éblouit plus; elle les soutient, comme dit saint Pierre : *Vocavit nos propriâ gloriâ et virtute.* Ils ne peuvent plus imputer à d'autres qu'à lui le nombre et la splendeur de ses prodiges. A leurs yeux, il est Dieu comme le Père; il brille comme lui de sa propre gloire : *Propriâ gloriâ.* Elle fait en leur faveur ce que dans toute la nature opère le soleil, qui, par sa présence, en découvre toute l'économie, et développe les beautés qui avoient été cachées dans l'obscurité de la nuit. Aussi voyons nous la foi des Disciples s'augmenter et s'affermir par sa Résurrection, devenue le terme de ses travaux, le sommaire, la preuve sans réplique de l'Evangile, le mystère de la foi, le fondement de toutes les vérités.

Enfin, selon l'expression de saint Hilaire, par sa Résurrection, son humanité fut, aux yeux du Père, ce que sa personne divine lui a toujours été, *id Patri caro inciperet esse, quod verbum.* Il sort du tombeau, et dès-lors il est revêtu de cette gloire éternelle qui est propre au Fils unique du Père. Sa chair ne porte plus les livrées de l'homme, elle est affranchie des misères de l'homme, de la corruption de l'homme. Elle possède la vie de Dieu même, elle est changée en Dieu, dit saint Pierre-Chrysologue, *caro in Deum;* ou plutôt, elle se perd en lui. Le Père éternel l'élève à une Grandeur souveraine, lui remet sa toute-puissance, pour l'exercer sur toutes les créatures et sur toutes les nations. Il a le pouvoir de répandre sur ces nouveaux peuples qu'il appelle, les bénédictions du ciel. Il est la source de la grace ; il a la vie en lui, pour la communiquer selon son bon plaisir. Enfin, il reçoit un nom, une autorité souveraine, devant lesquels tout, dans le ciel, sur la terre et dans les enfers, fléchit le genou, afin que toute langue publie et confesse que le Seigneur Jésus-Christ est dans la gloire de son Père : *Omnis lingua confiteatur quia Dominus Jesus Christus in gloriâ est Dei Patris.*

Ne soyons plus étonnés qu'il triomphe de ses ennemis par sa Résurrection : les rayons de sa gloire ont répandu la lumière la plus éclatante sur ses actions, ses hu-

miliations en reçoivent tant de splendeur, qu'elles semblent y ajouter une nouvelle auréole, et ces rayons dissipent aussi les ténèbres dont ses ennemis veulent la couvrir.

Tous les complots de la Synagogue sont déconcertés, ses efforts deviennent inutiles; sa fureur est trompée, et ses projets renversés. Jésus-Christ, malgré la pierre qui fermoit le sépulcre, malgré la garde qu'y avoient apposée les Pharisiens, malgré le sceau qu'ils avoient appliqué sur le tombeau, s'est ressuscité au troisième jour, comme il l'avoit annoncé : leur jalousie n'a plus de moyen pour échapper à la honte que répand sur eux un triomphe aussi éclatant. Ils diront bien que les soldats qui gardoient le sépulcre se sont endormis, et que des Disciples, auparavant timides jusqu'à n'oser défendre leur divin Maître, ont eu assez de courage pour affronter les dangers les plus menaçans, et pour l'enlever malgré une garde nombreuse : mais à qui pourront-ils en imposer avec des témoins qui dorment? S'ils dormoient, dit saint Augustin, qu'ont-ils pu voir? et s'ils n'ont rien vu, comment peuvent-ils être témoins? A qui pourront-ils persuader ce courage dans des hommes timides, cette audace dans des hommes environnés, menacés, surveillés par des ennemis que la rage animoit, que toutes les passions obsédoient et rendoient si clairvoyans

et si soupçonneux ? A qui pourront-ils persuader que quelques Disciples eussent pu compter sur une heureuse réussite de leur complot, quand même ils eussent été assez hardis pour le tenter ? Pouvoient-ils espérer trouver les gardes ensevelis dans un sommeil assez profond, pour qu'aucun d'eux ne fût réveillé par le bruit, les discours, les démarches, les travaux, les efforts que nécessitoient, et la pierre qu'il falloit enlever, pierre qui, par son poids, exigeoit une force proportionnée, et ce corps de leur Maître, qu'il falloit soustraire en secret au milieu d'une troupe armée ? Et ces Disciples eussent-ils eu le loisir de laisser dans le tombeau les suaires et les linceuls dans lesquels il avoit été enseveli ? Mais laissons, dit saint Augustin, laissons les ennemis de Jésus-Christ et de sa gloire, entasser les absurdités : la bouche de l'impie se contredit, et prononce sa condamnation. Ce que les Juifs, par intérêt ou par incrédulité, inventent pour obscurcir ce miracle, tourne contre eux-mêmes : *Obstructum est os loquentium iniqua.* Jésus-Christ, dit saint Jean-Chrysostôme, qui n'a pas voulu descendre de la croix, lorsqu'ils le demandoient avec tant d'empressement ; toujours fidèle à ce qu'il leur avoit dit lorsqu'ils sollicitoient de lui des signes dans l'air : Vous n'aurez d'autres signes que celui de Jonas ; Jésus-Christ, disons-nous, a su s'affranchir du tombeau,

lorsqu'il importoit le plus, ce semble, à leur jalousie, qu'il y fût enseveli dans un éternel oubli.

Vous admirez avec nous ce triomphe, Chrétiens, et il est pour vous la cause d'une juste allégresse. Votre Sauveur vous donne les témoignages les plus évidens de ce prodige; mais il ne se borne pas à exiger de vous de croire à sa parole, ni des cantiques de reconnoissance; il veut encore, et c'est l'objet de l'Apôtre saint Paul dans ses mémorables Épîtres, il veut que nous pensions que son triomphe est aussi le nôtre. Nous avons, comme lui, des ennemis à humilier, des suaires et des linceuls à laisser dans le sépulcre. Si notre raison superbe se soulève avec force contre les vérités de notre Religion, la Résurrection de Jésus-Christ nous en assure la soumission: c'est elle qui déchire ce voile épais, que la révolte de l'esprit étend sur les adorables obscurités de nos mystères, afin qu'en voyant nous ne voyions point; qu'en entendant, nous n'entendions point. C'est elle qui, emmenant captive cette raison foible et vague dans ses pensées, et aveugle dans ses raisonnemens, nous délivre de cette captivité dans laquelle elle nous retenoit, et la fait plier sous le joug de la foi. Les passions qui, avant la Résurrection de Jésus-Christ, obsédoient et séduisoient notre cœur; les habitudes qui nous conduisoient à la perdition et à la mort,

c'est la grace de Jésus-Christ ressuscité qui seule nous en assure le triomphe. Si nous sommes vraiment ressuscités avec lui, nous ne devons plus éprouver les passions que pour les combattre; ressentir leurs liens, que pour les laisser au fond du sépulcre, comme les preuves de notre résurrection et les témoins muets de notre retour à la vie. Nous ne devons opposer aux sollicitations de nos ennemis, que l'exemple de Jésus-Christ, qui, sorti du tombeau, ne doit plus mourir, a vaincu la mort et brisé son aiguillon, et ne conserve rien de ce qui appartenoit à la mortalité de notre nature. Et quand je parle de passions ou d'habitudes vicieuses, je ne parle point seulement de celles qui caractérisent les vicieux et les grands pécheurs; mais je veux éclairer en même temps les ames fidelles qui sont dans cet auditoire. Je parle aussi de ce fonds d'orgueil qui résiste à la vigilance chrétienne; de ce secret attachement à notre volonté propre, attachement qui trompe souvent nos résolutions et nos efforts; de cette dangereuse sensibilité qui excite en nous la vivacité et l'aigreur; de cette fausse charité qui nous porte souvent à la médisance, sous les prétextes même de la piété, malgré notre circonspection et notre retenue; de cette tiédeur, de ce relâchement dans la prière, et dans les devoirs de notre état, malgré notre desir et notre ferme pro-

pos ; de tant de penchans, enfin, qui prennent leur source dans l'instabilité de notre caractère, la mobilité de notre cœur et la fragilité de notre nature. Voilà les ennemis dont Jésus-Christ nous apprend à triompher; que dis-je ? dont il nous fait triompher, si nous sommes fidèles à la grace de sa Résurrection, et si, comme lui, nous quittons la nuit du tombeau après avoir renoncé à toutes les tentations de l'enfer, *solutis doloribus inferni*. Nous ressuscitons en couvrant nos ennemis de confusion, et en laissant dans nos bonnes œuvres et une nouvelle vie, des témoins sans nombre et irréprochables de notre résurrection. C'est ainsi que son triomphe sera le nôtre, comme il est celui de sa charité.

En effet, la Résurrection de Jésus-Christ met le sceau à tous les prodiges que son amour ingénieux lui avoit fait opérer pour le salut des hommes : aussi je ne suis pas surpris que, dans la première apparition qu'il fit au milieu de ses Disciples, il ne sorte de sa bouche que le vœu, que le don de la paix : *Pax vobis*. Les Anges l'avoient annoncée comme un des avantages de son incarnation ; Jésus-Christ réalise aujourd'hui cette promesse par sa Résurrection: *Pax vobis*. Il la leur donne : mais, remarquez-le avec moi, les portes étoient fermées, et il étoit déjà tard lorsqu'il entra dans le cénacle : *Cum serò esset et fores*

essent clausæ ; et il nous apprend qu'il ne leur fait ce riche présent, que comme la récompense de leurs travaux et le fruit de leur longue persévérance. Il nous donne la même leçon dans leur personne, pour nous apprendre que nous n'aurons la paix que quand nous aurons partagé ses combats, qu'après que nous aurons fermé ces issues, ces portes qui donnent accès au trouble, aux sollicitudes du monde et à ses illusions. C'est comme s'il leur disoit enfin : Vous m'avez vu en butte à mes ennemis, tenté, rebuté, affligé, outragé, crucifié ; j'ai triomphé de tant de maux ; vous me voyez maintenant ressuscité ; vous éprouverez ces tribulations, et dans leur sein vous porterez le sceau de ma Résurrection et de ma gloire, la paix en sera le prix précieux. *Pax vobis.* O Paix ! fruit heureux de la charité de Jésus-Christ, que vous êtes consolante pour une ame qui en est remplie ! Et quand cette ame rapproche avec attention les anéantissemens d'un Dieu, de la gloire qui l'environne, est-il des afflictions qui puissent jamais l'abattre et l'accabler ! Que m'importe, en effet, se dit-elle, que le monde me méprise, que les biens du siècle me soient arrachés, que l'ingratitude me tourmente, que la perfidie me trahisse, que l'infirmité m'afflige et me retourne sur un lit de douleur ? Jésus-Christ est ressuscité, et, comme lui, je secouerai les douleurs de

l'enfer et la poussière du tombeau. Je ressusciterai avec lui : une vie bienheureuse doit absorber la mort. Le triomphe de la charité de Jésus-Christ est donc le gage de la victoire, et la paix m'est assurée. *Pax vobis.*

Terminons, enfin, par le triomphe de son Église, qui est celui de tous ses membres.

Jésus-Christ est ressuscité ; l'ancien peuple est rejeté. La loi de Sinaï est détruite ; celle de Sion est affermie ; la Synagogue est abolie ; les ombres disparoissent ; les sacrifices matériels et sensibles, sont sans mérite et sans prix : tout ce qui étoit ancien a passé, dit saint Paul ; tout est devenu nouveau. Le nouvel Adam a été substitué au premier ; Sion a succédé à Sinaï ; la vie à la mort ; la vérité à la figure. *Vetera transierunt ; ecce facta sunt omnia nova.*

Jésus-Christ est ressuscité ; et avec lui sort du tombeau une nombreuse postérité, qui doit se répandre jusqu'aux extrémités du monde. C'est à ce moment que s'accomplit cet oracle du Saint-Esprit : On verra paroître une nouvelle terre et de nouveaux cieux ; c'est-à-dire, des cieux autrefois inaccessibles aux enfans des hommes, ouverts maintenant, par Jésus-Christ, à la prière et aux desirs des justes, *novos cœlos ;* une terre autrefois stérile, qui ne produisoit que les ronces et les épines du péché ; mais qui,

arrosée par le sang de cet Homme-Dieu, est désormais féconde en justice et en sainteté, *Novam terram.*

Jésus-Christ est ressuscité. En quittant son tombeau, il est cet époux dont parle le Prophète, qui sort de son lit nuptial, et qui marche à pas de géant vers l'épouse qu'il s'est acquise par son sang, qu'il a dotée de sa grace, qu'il doit animer de son esprit. Je ne m'étonne plus que les fidèles se livrent à la joie la plus vive pendant ces jours; qu'on entende retentir par-tout les chants les plus solennels de l'*alleluia.* Oui, je le reconnois; ce sont les noces de l'agneau que nous célébrons: cette épouse fidelle ne rougira point des opprobres qui avoient semblé obscurcir la gloire de son époux: elle adore dans ce mystère la vertu et la sagesse de Dieu; elle y voit son triomphe; *Dei virtutem et sapientiam.*

O nous! enfans de cette Église sainte, c'est par la croix que nous avons été engendrés à la grace, et c'est dans la résurrection que nous trouvons le gage de la vie. Prenons donc part au triomphe de notre Mère; mais ne nous bornons pas à des transports passagers d'allégresse, et souvenons-nous que nous devons être les disciples de la croix, avant de devenir les enfans de la résurrection. C'est le conseil que nous donne le grand Apôtre, lorsqu'après avoir exposé aux premiers Chrétiens la grandeur

et la certitude de leurs droits, il termine les assurances qu'il leur donne, par ces paroles : Nous ne partagerons cette gloire qu'autant que nous aurons partagé ses souffrances : *Si tamen compatimur, ut et conglorificemur.* Vérité profonde, dont la pratique est aussi nécessaire qu'elle est consolante, puisqu'elle nous montre la récompense après les travaux. Telle est aussi la vie nouvelle que Jésus-Christ vient nous tracer, et dont il nous a donné l'exemple : *In novitate vitæ ambulemus.*

Pour devenir avec Jésus-Christ une pâte nouvelle, il faut que nous soyons, pour ainsi dire, changés, foulés, en quelque sorte, par les afflictions ou la pénitence : *Ut sitis nova conspersio.* Les azymes de la sincérité et de la vérité doivent faire l'unique aliment du Chrétien ressuscité ; et ils exigent que, renonçant à la vanité et au mensonge, à la corruption et à la mollesse, nous nous nourrissions de la parole de la vérité, nous nous rendions dignes de participer au pain de vie. Tels sont les droits que nous assure, telles sont les obligations que nous impose la Résurrection de Jésus-Christ.

O vous, Jésus ressuscité ! vous qui êtes le premier né d'entre les morts, assurez en nous cette vie de la grace que vous nous avez procurée par votre résurrection ; faites que nous puissions défier la Mort, et dire,

avec votre prophète : O Mort ! où est ton aiguillon ? ô Mort ! où est ta victoire ! C'est en vain que tu ouvres tes abîmes pour nous engloutir ; c'est en vain que tu as cru flétrir, anéantir la gloire de notre Dieu. Il a détruit ta victoire ; il a triomphé de tes efforts. Le Fils de David est à notre tête ; il est l'aîné de ses frères ; et marchant à sa suite, nous insulterons à tes attaques. A tes trophées, nous opposerons l'étendard de la croix. Les clefs de la mort sont entre ses mains : les portes d'airain qu'il a brisées, ne peuvent plus retenir que les esclaves volontaires du péché.

Faites, ô divin Rédempteur, que nous n'éprouvions jamais ce honteux esclavage ; que nous soyons toujours les vrais enfans de la résurrection ; que nous en parlions le langage ; que nous en fassions les œuvres ; que nous en célébrions les fêtes sur la terre dans la sincérité et la vérité, afin que nous puissions les continuer avec les élus dans l'éternité de votre gloire. *Amen*.

GRANDEUR DE JÉSUS-CHRIST DANS SON ASCENSION.

Regnabit Deus super Gentes : Deus sedet super sedem sanctam suam. Ps. 46, v. 8.

Dieu régnera sur les Nations : Dieu est assis sur son saint trône. *Ps. 46, v. 8.*

Non, mes Frères, non, ce n'est point la solennité du transport de l'arche d'alliance dans le temple bâti par Salomon que célèbre le Prophète, comme l'ont écrit et pensé plusieurs Interprètes. Presque tous les saints Pères, après une profonde méditation de ce cantique, n'y ont vu, n'y ont reconnu que le triomphe de Jésus-Christ dans son Ascension et dans la conquête de tous les peuples de l'univers, qui en a été la suite. Nous ne les suivrons pas dans l'application de ce pseaume à ce grand mystère ; qu'il vous suffise d'entendre ce Prophète, inviter toutes les nations de la terre, à applaudir à la grandeur de leur Dieu, à témoigner leur reconnoissance, en publiant les victoires de ce divin Conquérant, *Plaudite manibus.* Il veut qu'elles multiplient les accens de leur allégresse ; il les appelle par une triple répétition à chanter ses bienfaits, *Psallite ;* mais il ajoute : Chantez avec sagesse,

Sapienter. C'est comme si le Prophète leur disoit d'après l'interprétation textuelle de saint Jean Chrysostôme : « Que vos mains, » qui se sont souillées par tant de crimes, » servent aujourd'hui à témoigner votre » reconnoissance envers votre Dieu ; et » pour lui chanter, sur vos lyres, un can- » tique d'actions de graces, employez cette » même langue avec laquelle vous avez au- » trefois proféré tant de blasphêmes ». Assis éternellement comme Dieu sur son saint trône, il règnera comme Dieu et homme sur toutes les nations. Il en sera connu et glorifié, et ce règne fera leur bonheur : *Regnabit Deus super gentes*. Il règnera par ses loix, et ses loix remplaceront parmi les peuples les superstitions, les erreurs et les désordres qui les déshonoroient et les avilissoient : *Regnabit Deus :* un Dieu saint assis sur le trône d'un Dieu de toute sainteté triomphera pour lui et pour ses élus des puissances des ténèbres : *Deus sedet super sedem sanctam suam.*

Fidèles à cette invitation, Chrétiens, applaudissons au Seigneur, qui remonte vers le ciel, au milieu des accens de la joie de cette terre qui, aride avant son avénement, soupiroit ardemment après cette rosée salutaire qu'il devoit y répandre par son sang, afin de la féconder, et de lui faire porter des fruits abondans de justice et de sainteté ; *Ascendit Deus in jubilo*. Chantons,

célébrons sa puissance et sa Grandeur ; son règne est assuré ; *Regnabit Deus :* il est assis sur ce trône qu'il n'avoit quitté que par miséricorde, *Deus sedet,* afin de nous purifier, et de nous faire asseoir avec lui sur ce trône de la sainteté : *Super sedem sanctam suam.*

Si tous les mystères de la vie de Jésus-Christ nous rappellent nécessairement à la foiblesse, à la misère, à la corruption de notre nature, réjouissons-nous, mes Frères, *Psallite :* dans celui-ci, tout est gloire, tout est grandeur pour Jésus-Christ, sans mélange d'humiliations et d'opprobres; dans celui-ci, nous ne voyons que consolation, que motifs de la plus vive espérance. Son Ascension est un gage certain de notre bonheur ; elle nous donne des droits, pour ainsi dire, plus particuliers sur les biens du ciel, de ce ciel, qui jusqu'alors nous avoit été fermé, de ce ciel où nous n'avions ni Chef pour nous y précéder, ni Rédempteur pour y marquer notre place, ni Intercesseur pour nous l'assurer, ni Médiateur pour nous la procurer.

Il est ressuscité sans doute, et avec lui nous ressusciterons : *Conressuscitavit :* mais il habitoit cette vallée de larmes, sans avoir néanmoins rien conservé des apanages de notre mortalité : car s'il a voulu marcher, converser, manger avec ses Disciples, c'étoit pour guérir leur incrédulité, affer-

mir leur foi, en leur donnant des preuves irréfragables de sa Divinité.

Mais maintenant élevé au-dessus des cieux, il procure à son humanité ce degré de Grandeur et de gloire que lui avoient méritées ses souffrances : en montant aux cieux, il apprend à ses Apôtres et à nous, que bientôt nous suivrons avec eux notre chef, et qu'il n'entrera pas moins dans le ciel pour leurs intérêts et pour les nôtres que pour les siens.

Admirable conduite de la bonté et de la sagesse de mon Sauveur ! Par sa Résurrection, il est l'objet de notre foi : *Si non resurrexit, vana est fides nostra.* Par son Ascension, il le devient et de notre foi et de notre espérance. De notre foi : puisque nous croyons que notre nature est déjà comme consacrée et comme glorifiée par la sienne : *Concorporales et comparticipes.* De notre espérance ; puisque nous comptons sur sa parole, et nous nous reposons sur ses promesses : *Consedere fecit.*

Comme les Apôtres, tenons les yeux élevés vers le ciel, *Aspicientes in cœlum* : et si une nuée épaisse le dérobe à nos regards, que les yeux de notre foi perce ce nuage ; ne nous lassons point d'y contempler Jésus-Christ à la droite de son Père et du nôtre, *Pater noster* ; Jésus-Christ, environné de ses Saints qui sont nos frères ; Jésus-Christ, source du bonheur qu'il nous a acquis par

son sang, et rassemblant, en quelque sorte, dans le séjour de sa gloire, tous les caractères de Grandeurs, qu'il nous a montrés successivement sur la terre.

Jésus-Christ est assis dans le ciel sur son saint trône : *Deus sedet super sedem sanctam suam.* Le Prophète l'annonce et le prédit : il s'y élève sous les yeux de ses Apôtres, *Videntibus illis elevatus est.* Vérité de notre Religion facile à établir; mais qu'elle est instructive et consolante ! Motifs bien puissans pour obtenir toute votre attention.

Quelle est donc cette Grandeur que Jésus-Christ reçoit dans le ciel par son Ascension ? Verbe de Dieu, il étoit déjà ce qu'il est, sans commencement et sans fin. Et comment établir, ainsi que je l'ai avancé, que cette vérité de notre Religion étoit facile à démontrer ? Je n'entreprendrai point ici de vous développer les caractères ou l'éclat de la gloire dont il jouit dans le ciel : je ne vous montrerai point, avec saint Jean, ce divin Agneau sur un trône d'or dans la céleste Sion, recevant des bienheureux qui sont son ouvrage, des bénédictions d'autant plus dignes de lui, que leur cœur est embrasé d'une charité plus vive. Ah ! si nous ne pouvons parler dignement de la gloire des Saints, comment parlerions-nous de celle du Chef des prédestinés ? L'œil n'a point vu, l'oreille n'a point entendu, le

cœur de l'homme n'a point compris l'étendue des biens que Dieu prépare à ceux qui l'aiment : et avec des facultés aussi bornées, oserions-nous, pourrions-nous même décrire le bonheur et la gloire de celui qui, de toute éternité, est l'objet unique des complaisances de son Père ? Sa génération est ineffable, dit le Prophète, et sa grandeur et sa félicité sont indivisibles. Si l'Esprit-Saint n'eût daigné, dans les divines Ecritures, soulever en notre faveur un coin du voile qui cache sa gloire et sa majesté, nous serions réduits à adorer et à nous taire. Mais avant de puiser dans ces sources sacrées, entendons saint Augustin nous rendre compte de quelques-uns des principes de cette Grandeur que je me propose ici de vous déduire pour votre consolation. Eclairés par ce saint Docteur, nous commencerons à découvrir les fondemens de ce mystère.

Jésus-Christ, nous dit-il, étant descendu du ciel sur la terre, pour réparer l'honneur de son Père, il étoit de sa gloire qu'il remontât de la terre au ciel. Comme son humilité, continue ce Père, avoit fait le sujet de sa nouvelle gloire, il falloit aussi que cette nouvelle gloire fût la récompense de son humilité : *Humilitas claritatis est meritum, humilitatis claritas est præmium* (Tract. 104 in Joan.). Ses mystères obscurs avoient commencé par son incarnation, et finis à sa mort : il falloit donc que ses mys-

tères glorieux fussent consommés par son élévation dans le ciel. Je m'explique.

Fils de Dieu, en tout égal à son Père, Dieu lui-même, Jésus-Christ possédoit de toute éternité la même gloire que son Père : mais comme homme et Fils de l'Homme, il devoit être élevé à une gloire qu'il n'avoit pas, et dont il n'a reçu la consommation qu'au jour de son Ascension triomphante. Il devoit donc prendre notre nature dans le sein d'une Vierge ; et voilà le commencement de ses humiliations : mais il devoit aussi retourner dans le sein de son Père, et prendre dans le ciel la place qui lui étoit due ; et voilà la consommation de sa gloire. Le sein de Marie, le sein de Dieu son Père, voilà les deux grands termes du Verbe de Dieu. Il est descendu du plus haut des cieux, quelle humiliation ! Dieu et homme tout ensemble, il y est remonté avec plus de magnificence, quelle gloire ! Et cependant il est toujours le même dans ces deux différens mouvemens : celui qui est autrefois descendu, s'élève aujourd'hui au plus haut des cieux pour accomplir et consommer toutes choses. *Ascendit.... ut impleret omnia.* En un mot, Jésus-Christ, comme homme et Fils de l'Homme, devoit être revêtu de gloire ; mais ce décret n'a été exécuté, que quand il s'est assis dans le ciel à la droite de son Père, poursuit toujours saint Augustin ; que quand il a re-

monté par sa propre force à ce ciel, d'où il étoit descendu par obéissance, par miséricorde et par amour.

Il remonte par sa propre force ! Oui, Chrétiens ; et quelle différence entre ce prodige et celui d'être ravi ou porté au ciel par un ministère étranger ! Ici Jésus-Christ agit par sa propre force ; il s'élève au ciel quand et comme il lui plaît, et rien ne peut avancer ; retarder ou suspendre la possession de sa gloire. Tant d'avantages n'appartenoient qu'à vous, ô Dieu fait homme ! Vous ne ressemblez point à Elie, ni dans son ravissement, ni dans les merveilles, ni dans les circonstances qui l'accompagnent : ce n'est point un char de feu qui vous y transporte : le corps d'un pur homme avoit besoin de ce secours, pour s'élever du sein de la terre à la hauteur du séjour de la Divinité : *Auxilio indigebat alieno.* Vous ne ressemblez point à Enoch, qui est porté dans le ciel par les mains des Anges : ils vous ont servi sur la terre, pour nous apprendre que le ciel lui-même vous adoroit dans votre chair : mais celui qui commande aux Anges a-t-il besoin d'autre force que de la sienne ? Non, sans doute ; votre Divinité, qui vous avoit abaissé par miracle sur la terre où vous aviez pris un corps, élève ce corps du lieu de son exil au ciel qui est sa patrie, et où il est couronné de gloire : *Sedet à dextris Dei.*

Mais avançons, mes Frères ; et après

avoir saisi, avec la tradition de l'Eglise, un des points du mystère de la gloire du Fils de Dieu, comme Dieu et homme tout ensemble, j'ouvre nos Livres saints, et je vois, en Jésus-Christ glorifié, trois caractères de Grandeur.

1°. Il est Grand, par la place qu'il occupe dans le ciel;

2°. Il est Grand, par la fonction qu'il exerce dans le ciel;

3°. Il est Grand, par les graces qu'il mérite dans le ciel, et qu'il répand sur toute son Eglise.

1°. Grand par le rang qu'il occupe dans le ciel : seroit-ce donc faute d'expression que l'Eglise se contenteroit de nous faire dire dans le symbole de notre foi, qu'il est assis à la droite de Dieu, *Sedet ad dexteram Patris?* Ne seroit-ce pas aussi, pour mieux nous prouver son respect pour le texte des Livres saints qui ont consacré ce langage? Et en effet, l'Ecriture s'abaisse en tout temps jusqu'à nos foibles pensées; et inspirée par l'Esprit-Saint, elle nous parle pour nous instruire, et s'accommode, pour ainsi dire, à nos usages; et les Écrivains sacrés n'ont pu mieux nous rendre, dans cette expression toute simple, quelle est la prééminence, la Grandeur et la gloire de Jésus-Christ dans le ciel à la droite de son Père : *Ad dexteram Patris.* Aussi, quelle image elle nous présente! Sans doute, vous

ne voyez pas le Fils de Dieu, comme se le figuroient ces hérétiques stupides et charnels, qui ne le considéroient que dans un état de repos, garant ridicule de sa gloire. Mais avec l'Eglise entière, vous le voyez assis sur le trône de son Père, et à sa droite, comme Dieu, en tout égal à lui par la majesté, par la puissance, par toutes ses perfections; et comme homme, ayant conquis aux yeux de son Père, et pour le monde entier, la gloire la plus sublime et la plus étendue. Il est à la droite de Dieu, c'est-à-dire revêtu de tous les biens, d'honneur, et de graces, que lui a communiqués son Père au-dessus de toutes les principautés et les puissances, au-dessus des vertus et des dominations; son nom est au-dessus de tous les noms, selon l'expression de son Apôtre; enfin, assis à la droite de Dieu, il est au-dessus de tous les cieux, *Ascendit super omnes cœlos*. A la droite de son Père, il a un souverain domaine, un pouvoir éminent, non-seulement pour agir et commander, mais encore pour juger tous les hommes. Et tel est dans le ciel Jésus-Christ, Dieu fait homme pour notre salut, ressuscité pour notre justification, et glorifié par son Ascension pour consommer notre félicité. Voyez ici en peu de mots toute l'économie de notre divine Religion. Il est donc vrai qu'il est monté à la droite de son Père, pour accomplir toutes choses : *Ascendit ut im-*

pleret omnia. Et quel autre rang pouvoit donc lui convenir, si ce n'est celui, qui lui est donné, ou plutôt celui qui annonce, que sa Grandeur et sa gloire sont infiniment au-dessus de celles qui sont réservées aux créatures mêmes les plus pures ; au-dessus de celles dont jouissent les puissances angéliques et célestes : *Sedet super Cherubim?* Ce rang, qui publie le pouvoir souverain dont il est revêtu ; il est assis dans sa gloire à la droite de son Père, *Sedet ad dexteram,* comme il le sera un jour pour juger les vivans et les morts. Il est donc élevé au-dessus de toutes les nations, *Super omnes gentes*, puisque personne ne peut prétendre à partager la souveraine autorité de Dieu lui-même. Il est élevé au-dessus des cieux, *Super omnes cœlos*, puisque les Esprits célestes, les Anges ne sont que les exécuteurs de ses divines volontés, *Ministrabant ei*, et qu'il n'a été dit à aucun d'eux : Vous êtes mon Fils bien-aimé : il n'a été dit à aucun d'eux, pour me servir de toute la pensée de l'Apôtre : Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que je réduise mes ennemis à vous servir de marche-pied. C'est de là qu'il exerce sur toute créature l'empire que lui a donné son Père ; c'est de là, comme l'Eglise vous le fait envisager dans ce mystère, qu'il doit venir exercer sa puissance sur toute chair, sa justice contre les pécheurs, sa miséricorde à l'égard de ses élus. C'est de là qu'il com-

mande en maître souverain, sans que rien puisse résister à sa volonté suprême ; c'est de là que, comme chef de l'Eglise, ainsi que l'appelle l'Apôtre, *Caput suprà omnem Ecclesiam*, il la gouverne par les Pasteurs qu'il lui donne ; il l'éclaire par ses Docteurs ; il la sanctifie par ses Sacremens ; il la vivifie par son Esprit jusqu'à la perfection et la consommation de son Corps mystique : *In œdificationem Corporis Christi.* Car, comme le dit S. Augustin, c'est là qu'il recueille ceux qu'il a rachetés; il reçoit peu-à-peu le fruit de son sang, en voyant s'opérer le salut de ceux qui écoutent et qui pratiquent les vérités de son Evangile ; c'est de là qu'il répand ses graces sur son Eglise ; il la conduit, il lui donne tous les jours de nouveaux enfans, jusqu'à ce que, le nombre de ses élus étant accompli, et ne restant plus que la mort à détruire par la résurrection générale, il revienne et soit glorifié pour la dernière fois ; mais d'une gloire parfaite, inaltérable, et à laquelle il n'y aura plus rien à ajouter. C'est dans le ciel aussi qu'il reçoit nos hommages et nos vœux, qu'il s'occupe de nos misères et de nos combats ; c'est là qu'il marque à chacun de ses élus la place qu'il leur destine dans son royaume. Et cette vérité n'est pas simplement spectative ; car la gloire du chef est celle des membres, dit le même saint Docteur : *Ascensio Domini, glorificatio nostra.* En élevant l'humanité au plus haut des cieux,

continue-t-il, il a été notre précurseur : il nous a montré la voie ouverte ; il nous l'a ouverte lui-même, dit l'Apôtre, cette voie nouvelle et vivante, *Viam novam et viventem.* Nouvelle ; puisqu'avant lui le ciel étoit fermé à nos espérances et à nos desirs ; nouvelle ; puisque personne avant lui ne nous l'avoit tracée, comme il l'a fait par la voie des humiliations, et c'est la pensée de S. Ambroise (*in Psal.* 118, *Serm.* 50) ; vivante ; parce que seule elle mène à la véritable vie de l'éternité ; vivante ; parce qu'il est lui-même cette vie toujours subsistante, pour nous servir de règle par ses exemples. C'est-à-dire que Jésus-Christ souffrant est cette voie que nous avons à parcourir, aidés de la Foi et de l'Espérance, pour arriver à ce salut et au bonheur que nous trouvons seulement dans ce ciel où il est entré, et où il réside. Mais il nous avertit ailleurs que, s'il est plusieurs demeures dans la maison de son Père, elles sont préparées et données en proportion de nos efforts et de nos combats. C'est donc une sainte émulation que l'Eglise veut exciter en nous, et nous animer de plus en plus à la violence avec laquelle nous devons conquérir ce bonheur, quand elle nous parle du rang que Jésus-Christ occupe dans le ciel.

Mon fils, disoit la mère des Machabées au plus jeune de ses enfans ; mon fils, je vous conjure de lever les yeux vers le ciel :

Peto, nate, ut aspicias ad cœlum. Cette prière est, en quelque sorte, celle que l'Eglise adresse à ses enfans, en les entretenant du grand mystère qui nous occupe. Mère unique de tous les fidèles, elle les exhorte a servir et à glorifier le nom de celui de qui elle les a conçus et divinement enfantés. Mère tendre, elle nous voit, avec inquiétude, exposés aux tentations de la vie présente; elle nous conjure de considérer Jésus, son époux glorifié; et par cette seule pensée, elle affermit notre espérance, nous fortifie dans nos combats, nous console dans nos peines, nous appelle à la pratique de toutes les vertus. Mais elle excite bien mieux notre confiance, quand elle nous instruit, 2°. de la fonction qu'il exerce dans le ciel.

C'étoit un spectacle bien touchant pour les Juifs, que cette cérémonie qui s'observoit une fois par an. Le Grand-Prêtre, tenant entre ses mains le sang des victimes, et des parfums qui exhaloient la plus douce odeur, pénétroit, au-delà du voile, jusque dans le Saint des Saints. Lui seul avoit le droit d'exercer cette redoutable fonction. Les Prêtres, les Lévites, le peuple entier attendoient son retour avec une crainte religieuse. Cette cérémonie figurative étoit bien faite pour fixer l'attention du Juif charnel et grossier : le sang des victimes étoit celui qu'on venoit de répandre pour expier ses fautes, et étoit une offrande que l'Intermé-

diaire de la Divinité, son ministre le plus digne, alloit lui présenter; et il en espéroit de nouveaux bienfaits et de plus grands avantages. Le parfum brûlé dans le Saint des Saints étoit pour lui le gage de son adoration, et le garant de l'efficacité de sa prière. Là son Dieu résidoit, et il pensoit ainsi lui rendre de plus près des hommages et plus vrais et plus purs. Mais quelle différence entre cette cérémonie et le mystère dont l'Eglise nous occupe! Jésus-Christ entre dans le ciel; mais il est le Pontife éternel. Il n'a pas besoin, comme les Pontifes de l'ancienne alliance, d'offrir d'abord pour ses propres péchés, d'emprunter le sang des victimes étrangères, de brûler des parfums matériels et terrestres. Il a déchiré lui-même le voile de son humanité, parce que, comme le dit saint Anselme, sa chair mortelle, cette chair dont il étoit revêtu, voiloit sa divinité, de même que le voile du temple déroboit la présence de Dieu assis sur les Chérubins dans le Saint des Saints; et c'est après sa résurrection, après avoir dépouillé tout ce que sa chair avoit de qualités terrestres et grossières, après enfin avoir levé ce voile, comme il l'étoit, lorsque le Grand-Prêtre pénétroit dans le sanctuaire, qu'il nous ouvre le ciel, selon l'expression de saint Paul, et qu'il se présente à son Père, *Per velamen.* Toujours, et jusqu'à la consommation des siècles, il lui fera l'hom-

mage de sa volonté, et lui répétera ces paroles qu'il a dites en venant dans ce monde : Me voici, *Ecce venio*. Toujours il sera en état de sacrifice, parce que toujours il en sera la victime, *Juge sacrificium*. Toujours et pendant toute l'éternité, il offrira le sang qu'il a répandu pour expier nos crimes. Toujours et jusques dans les siècles des siècles, le mérite de son obéissance, l'accent de ses prières, l'efficacité de ses vertus s'élèveront jusqu'au trône de la Majesté suprême, comme un parfum délicat, comme le parfum le plus précieux. Toujours il nous inspirera la confiance d'entrer dans ce céleste sanctuaire, en suivant cette voie nouvelle et vivante qu'il nous a tracée dans sa propre chair : toujours il sera le Grand-Prêtre éternel établi sur la maison de Dieu ; il priera sans cesse pour nous ; il sera notre avocat pour défendre notre cause devant son Père ; notre médiateur pour lui offrir nos prières, et nous obtenir les grâces que nous demandons ; notre Pontife enfin pour nous offrir, nous consacrer, nous immoler avec lui, comme des victimes saintes et agréables. Ah ! rassurons-nous, dit l'Apôtre ; nous n'avons pas un Pontife qui ne sache pas compatir à nos infirmités : *Non habemus Pontificem qui non possit compati infirmitatibus nostris*. Toujours présens à son cœur, comme il l'est lui-même devant la face de son Père, nous trouvons en lui le médecin

de nos langueurs : il n'est pas une seule de nos angoisses qui ne le trouve prêt à la partager ou à l'adoucir ; pas un seul de nos dangers qu'il ne prévienne ; pas un seul de nos besoins qu'il ne soulage ; pas une seule tentation dans laquelle il ne nous fortifie, pour nous apprendre à la vaincre ; pas une de nos foiblesses qui n'intéresse sa charité et sa miséricorde. Dans nos prières, il s'unit à nous ; dans nos afflictions, il nous console ; dans nos chutes, il nous secourt et nous relève ; dans notre tiédeur, il nous ranime ; dans les persécutions, il nous encourage ; jusques dans la mort même, il nous défend contre ses terreurs. Qu'elles sont grandes, qu'elles sont ineffables les ressources que nous procure Jésus-Christ, comme Pontife des biens éternels ! Il est toujours, et dans toutes les circonstances de la vie, celui par lequel nous pouvons nous adresser au trône de miséricorde, pour en obtenir les secours et les graces nécessaires : *Adeamus ergo cum fiduciâ.* Ah ! si toutes les fois que, prosternés aux pieds de l'autel de l'Agneau, nous participons au saint sacrifice de la Messe, nous pensions et nous nous disions à nous-mêmes, que celui qui s'offre ici-bas est continuellement offert dans les cieux ; que le sang précieux qui coule sous nos yeux, et qui fait sur la terre notre consolation, fait devant Dieu notre garantie et notre sûreté ; aurions-nous tant

de peines à élever nos cœurs vers Dieu, lorsqu'avant de commencer ce redoutable mystère, le Prêtre nous y invite : *Sursum corda?* Aurions-nous le cœur aussi distrait, ou aussi froid? Et cette réponse que nous faisons, nous les tenons élevés vers le Seigneur, *Habemus ad Dominum*, seroit-elle, comme elle ne l'est que trop souvent, un arrêt terrible que nous prononçons contre nous-mêmes? Ne devrions-nous pas être alors, par la vivacité de notre foi, élevés jusqu'à l'autel sublime du ciel, lorsque nous adorons la victime offerte sur l'autel visible de la terre? Tel est cependant le seul moyen de participer aux graces que Jésus-Christ mérite dans le ciel, qu'il obtient et répand sur toute son Eglise; et que nous revèle, 3°. le mystère de son Ascension.

Troisième caractère de sa Grandeur dans le ciel.

En montant au séjour de sa gloire, non-seulement Jésus-Christ est élevé au-dessus de tous les esprits célestes, et assis à la droite de son Père, comme le chef des prédestinés; non-seulement il y exerce les plus augustes fonctions; non-seulement il satisfait pleinement l'espérance jusqu'alors différée de tous les justes de l'ancien Testament : mais ce Roi de gloire, ce Seigneur des vertus, ce divin Epoux de son Eglise, veille, pourvoit aux besoins de cette épouse; il ne la laissera pas veuve et désolée; il

n'abandonnera pas comme de malheureux orphelins, ses élus qu'il a engendrés dans son sein ; entré dans le ciel, chargé des dépouilles de ses ennemis, il en a triomphé, et il leur fera partager ce triomphe. Son Esprit, amour du Père et du Fils, l'éclairera de ses lumières, la vivifiera de sa charité, la gouvernera par ses Pasteurs qu'il lui donnera, la préservera des taches et des rides qui pourroient la flétrir, et la protégera jusqu'à la consommation des siècles. Assise auprès du trône de Salomon, Bethsabée, sa mère, le prie d'accueillir la demande qu'elle va lui faire. Demandez, ma mère, répond le Roi à celle qui l'avoit porté dans son sein : *Pete, mater mea.* Du haut des cieux où il est assis, Jésus-Christ tient le même langage à l'Eglise son épouse, et mère de tous ses membres : demandez, lui dit-il ; si vos besoins sont immenses, les richesses de ma miséricorde sont inépuisables. Tout pouvoir m'a été donné dans le ciel, sur la terre et dans les enfers. De quelque nature que soient les graces que vous sollicitiez pour vos enfans, les trésors de mes mérites leur sont ouverts.

Graces de conversion : c'est moi qui inspire l'esprit de crainte, commencement de la sagesse ; c'est moi qui trouble le pécheur au milieu de ses désordres ; c'est moi qui lui inspire l'Esprit de componction, qui l'afflige à la vue de ses chutes ; l'Esprit d'humilité,

qui le pénètre de son néant et de sa misère ; l'Esprit de vigilance et de prière, qui le fait gémir, solliciter et combattre ; l'Esprit de justification, qui le convertit et le change.

Graces de persévérance : c'est moi qui anime le juste au combat, qui le protège au milieu des tentations, qui lui donne une juste confiance au sein de sa foiblesse, qui assure son avancement et ses progrès dans la vertu, et qui consomme l'œuvre de sa sanctification par une grace qui l'aide, le fortifie et le secourt.

Graces de patience : revêtu de gloire, élevé au-dessus des cieux, je vois mes amis livrés à l'amertume et à la douleur ; et je compatis à leurs maux, j'adoucis leurs disgraces, je soutiens leur courage, je couronne leur soumission et leur foi. Au milieu des supplices et des persécutions, je leur montre la palme de la victoire ; leurs humiliations deviennent le gage de leur triomphe, et la mort même est pour eux le premier pas vers mon immortalité.

Graces de pénitence et de renoncement : c'est moi qui inspire le mépris et le dégoût des choses de la terre, qui répands la douceur et l'onction sur les pratiques les plus pénibles, sur les sacrifices les plus généreux, sur les mortifications les plus révoltantes par leur nature.

Graces de charité et d'amour : j'aime mon Père, et j'en suis aimé ; et je communique

les impressions et les sentimens de cet amour mutuel, aux ames qui me sont fidèles. Je fais, par cet amour, qu'elles n'ont de volonté que celle de mon Père, de penchant, que ceux qui les rapprochent de lui, de desirs, que d'être éternellement unies à lui.

C'est dans la descente du Saint-Esprit sur les Apôtres, que Jésus-Christ a commencé à accomplir ces consolantes promesses, et qu'il les continuera jusqu'à la fin des siècles à toute son Eglise. C'étoit encore une suite nécessaire de sa divine Ascension. Si je ne m'en vais point, disoit-il à ses Apôtres, le Consolateur ne viendra pas : *Paracletus non veniet.* C'est donc avec vérité que S. Pierre nous assure que, par Jésus-Christ, Dieu nous a fait les plus riches avances, les plus magnifiques promesses : *Per Christum maxima et pretiosa nobis promissa donavit.* Toujours présent au milieu de nous par son Esprit, il dissipe nos ténèbres, instruit notre ignorance, soutient nos pas chancelans, purifie nos affections, rend nos prières ferventes, nos œuvres saintes, nos volontés dociles, notre foi vive, et nos espérances certaines.

O Jésus ! il est donc vrai qu'en quittant cette terre, vous avez voulu accomplir pour notre intérêt l'ouvrage de notre rédemption, nous préparer notre place, nous montrer le chemin qui conduit au bonheur, et nous guider dans cette voie qui mène à la

vie : *Vado parare vobis locum.* Toujours notre Rédempteur, *Nostra Redemptio*, vous ne cessez d'en faire les fonctions en notre faveur, assis à la droite de votre Père : toujours animé du même amour pour nous, vous faites vos délices d'être avec nous par votre Esprit ; je ne veux point d'autre alliance qu'avec vous, point d'autre séjour que celui de votre félicité, point d'autre desir que de vous posséder, point d'autre bien que de vous aimer : *Amor et desiderium.* Votre tendre charité ne se refroidira jamais pour nous ; elle vous sollicitera, elle vous pressera, elle vous forcera, en quelque sorte, *Ipsa te cogat pietas*, de vous rendre attentif à nos misères pour les soulager, à nos maux pour les guérir, à nos péchés pour les effacer : *Ut mala nostra superes.* Nous sommes pécheurs, et c'est de vous que viennent la rémission et la grace ; nous sommes foibles, et c'est par vous que nous obtenons le secours et la force ; nous sommes coupables, et c'est vous seul qui pardonnez : *Parcendo ;* nous sommes des infortunés bannis, exilés, et c'est par vous qu'on jouit du repos de la patrie : *Et voti compotes.* Le bonheur n'est que près de vous, en vous et avec vous : *Nos tuo vultu facies.*

Faites, Seigneur, que nous ne connoissions sur la terre d'autre joie, que celle de vous appartenir, et répandez en nous d'avance l'allégresse des Esprits célestes,

heureux de vous bénir et de vous adorer : *Tu esto nostrum Gaudium.* Faites que nous ne desirions d'autre bien, que celui de vous posséder, que nous n'aspirions à d'autre récompense, que vous qui devez être celle éternelle de vos élus : *Qui es futurus præmium ;* que nous mettions notre gloire dans l'humilité, la pénitence et la croix, *Sit nostra in te gloria,* pour obtenir d'être revêtus de la splendeur de votre gloire, et de nous en réjouir éternellement dans la possession de vous-même ; *Per cuncta semper sæcula.* Ainsi soit-il.

GRANDEUR DE JÉSUS-CHRIST

DANS

L'ÉTABLISSEMENT DE SON ÉGLISE.

exletur mons Sion, et exultent filiæ Judæ, propter judicia tua, Domine! Psal. 47, v. 10.

Que la montagne de Sion se réjouisse, et que les filles de Juda tressaillent d'allégresse à la vue de vos jugemens, Seigneur! *Ps. 47, v. 10.*

Si la Grandeur de Dieu se manifesta autrefois dans la ville de Jérusalem, lorsqu'au milieu des acclamations de tout son peuple, il fit élever le temple où il devoit être adoré ; s'il fut alors véritablement reconnu

et célébré pour le Seigneur et le Dieu d'Israël, non plus seulement pour l'avoir protégé contre tous ses ennemis, mais plus encore parce qu'il étoit présent par sa miséricorde au milieu de ce temple, et que son peuple en recueilleroit, ce semble, plus amplement les trésors : combien parut-il plus Grand encore, plus digne de toute louange, lorsqu'il éleva et bâtit son Eglise, cette véritable Cité dans laquelle il se plaît à habiter, cette sainte Montagne qu'il a choisie, et qu'il défendra jusqu'à la fin des siècles ?

Ne soyons donc plus étonnés d'entendre le Prophète inviter la montagne de Sion à se réjouir, les filles de Juda à tressaillir de joie à la vue des jugemens du Seigneur ! Entendons ce saint Roi exhorter l'Eglise en général, et chaque fidèle en particulier à entrer dans de saints transports d'allégresse, en considérant les jugemens de miséricorde ou de justice, qui doivent être éternellement l'objet de la joie et de la reconnoissance des justes ! Quels seront en effet leurs sentimens, lorsqu'ils béniront dans l'éternité le Dieu, qui les aura appelés dans son Eglise et sanctifiés dans le ciel ? et les filles de Juda ne confesseront-elles pas dans tous les siècles, qu'elles doivent tout à l'infinie bonté du Dieu qui, par excès de son amour, les a élevées sur la montagne de Sion, cet heureux terme de leurs desirs : *Lætetur*

mons Sion, et exultent filiæ Judæ, propter judicia tua, Domine ?

Il ne s'agit pas ici, mes Frères, et remarquez-le bien, il ne s'agit pas de ce jugement terrible que Dieu doit exercer à la fin des temps, jugement qui doit répandre la consternation parmi les peuples, épouvanter les empires, et jeter la terreur dans les ames les plus saintes. Lorsque les Prophètes nous parlent de ce jugement, ils nous montrent l'univers entier dans la confusion ; ils nous annoncent ces jours sous les plus sinistres images ; mais ici David entonne lui-même des chants de joie ; il veut qu'ils soient propagés jusques sur la montagne de Sion, que les filles de Juda en répètent les accens : *Lætetur mons Sion... exultent filiæ Judæ.* Dans un autre pseaume, il nous dit encore, en étendant et sa pensée et la volonté de celui qui la lui inspiroit, que toutes les nations soient dans l'allégresse : *Lætentur et exultent gentes.* Il nous répète ailleurs que tous ceux qui habitent dans cette Cité sainte, dans cette Cité qu'a fondée et bâtie le Très-Haut, sont dans la joie la plus pure : *Sicut lætantium omnium.* C'est donc un jugement de ses miséricordes que le Seigneur vient nous manifester : c'est la montagne de Sion qu'il remplira de son Esprit, qu'il édifiera par sa puissance, qu'il consolera de son absence, toujours présent, toujours habitant dans son sein,

habitabit in eo : c'est cette Eglise dans laquelle il sera prêché, loué, adoré dans tous les siècles ; comme dans tous les siècles, il en sera la lumière, le Pasteur et le guide. Fut-il jamais source plus abondante d'une véritable joie, motif plus puissant pour nous exciter à répéter les cantiques du Prophète ; Qu'il est grand, qu'il est admirable notre Dieu : *Magnus Dominus et laudabilis nimis ?* Mais fut-il jamais bonheur plus pur dans le temps, que de pouvoir adresser de tels hommages dans l'Eglise, cette cité qu'il a choisie, cette montagne sainte, d'où il continue de nous instruire, de nous racheter : *In civitate Dei nostri, in monte sancto ejus ?*

L'Esprit-Saint qu'il nous envoie, multipliera notre joie : il sèmera l'épouvante dans le cœur de son ennemi, dans le cœur des nations, qui seront troublées à la vue de ces prodiges ; des nations que ce trouble salutaire appellera dans son Eglise : l'Esprit-Saint changera leur cœur ; et comme le dit saint Augustin de lui-même, qu'il étoit accablé de trouble au moment d'être enfanté à une nouvelle vie, *Parturitione novæ vitæ turbidus ;* ces nations seront engendrées par l'Eglise, au sein des douleurs les plus cruelles de ses Confesseurs et de ses Martyrs, qui, remplis de joie, comme tous ceux qui habitent dans l'Eglise, *Sicut lætantium*, répandoient leur sang, se-

mence féconde de chrétiens, *Ibi dolores ut parturientis.*

Que les voûtes de nos temples retentissent de nos chants ! Portons jusqu'aux cieux les accens de notre joie ! Que nos cœurs remplis de l'Esprit-Saint partagent les sentimens de l'Eglise, cette montagne de Sion : *Lætetur mons Sion !* Que toutes les ames fidèles se réjouissent et célèbrent la miséricorde et la Grandeur de Dieu envers nous : *Et exultent filiæ Judæ !* L'Esprit-Saint est envoyé sur la terre : Jésus-Christ, après avoir consommé l'ouvrage de son ministère, en perpétue les fruits par l'établissement de son Eglise. Ce mystère est le complément de ceux de sa vie mortelle : il est la suite de son ascension : il est la consommation de son avènement sur la terre. L'établissement de l'Eglise, de ce temple universel qui s'étend depuis l'orient jusqu'à l'occident, a pour auteur Jésus-Christ humilié, mort, ressuscité pour nous ; Jésus-Christ, qui en est la pierre angulaire et fondamentale, qui en soutient tout l'édifice et en assemble, comme il en unit, toutes les parties. L'Esprit-Saint est envoyé sur la terre, il en renouvelle la surface ; un monde chrétien, éclairé et fidèle, remplace un monde impie, aveugle et idolâtre. Que Sion se réjouisse, que les filles de Juda tressaillent d'allégresse, à cause de votre éternelle miséricorde, ô mon Dieu ! *Lætetur mons*

Sion et exultent filiæ Judæ. L'Eglise est établie, et cette Eglise, engendrée du sang de son Dieu, instruite par l'Esprit-Saint, est l'épouse de Jésus-Christ qui l'orne des plus augustes qualités : caractère de Grandeur qui nous présente une vaste matière d'instruction, et pour laquelle vous m'accorderez sans doute toute votre attention.

Dieu a voulu que la naissance de l'Eglise fût accompagnée de grands prodiges, afin que les caractères de sa puissance, visiblement imprimés sur les fondemens de la Religion, y demeurassent ineffaçables jusqu'à la fin des siècles, et encore afin que les hommes, pour lesquels il l'établissoit, pussent toujours évidemment y reconnoître et adorer le doigt de Dieu : *Digitus Dei est hìc.* C'est ainsi que sur le mont Sinaï, lorsqu'il donna la loi à son peuple, il y déploya tant de grandeur et de majesté, que les Juifs, tout charnels et terrestres qu'ils étoient, furent obligés de confesser, que Dieu seul étoit l'auteur de cette loi, et prierent Moïse de solliciter l'Éternel de voiler, pour ainsi dire, l'éclat de sa gloire, et de les dérober à la mort dont ils se croyoient menacés.

Sans chercher ici l'origine ou l'établissement primitif de cette Eglise de Dieu, que la foi nous apprend remonter jusques dans l'éternité, où elle doit être consommée à

la fin des siècles, considérons-la au moment où fut fondée celle que Jésus-Christ est venu nous rendre visible sur la terre, en l'arrosant de son sang, en ressuscitant pour notre justification, et après être rentré dans le séjour de sa gloire, c'est-à-dire, lorsqu'il envoie son Esprit-Saint sur toute chair, ainsi que Joël l'avoit prédit.

N'est-ce pas dans cette descente miraculeuse que paroît se réaliser à nos yeux la vision, que saint Jean nous rapporte dans son Apocalypse? Il nous représente la Jérusalem céleste descendant du ciel, comme une épouse parée de ses plus riches ornemens, et accompagnée de son divin Epoux. C'est le Saint-Esprit qui vient, en consolant les Apôtres, leur inspirer ce courage et cette force qui en font les premières colonnes de l'Eglise, les Prédicateurs de la divinité, les organes de la vérité, les témoins de sa charité : c'est la lumière de l'Esprit-Saint, qui fait luire nuit et jour la lampe de l'Agneau, qui éclaire le monde chrétien de ses divines clartés : c'est cet Esprit-Saint, qui est l'ame de cette Eglise, comme l'appelle S. Cyprien, parce que tous les hommes spirituels sont animés par le souffle divin de sa grace, de même que tous les hommes selon la chair, sont animés par le souffle immortel de la Divinité : c'est le Saint-Esprit enfin, qui rend à la divinité de Jésus-Christ, ce grand et éclatant témoignage de l'Eglise,

par sa descente visible sur les Apôtres, et qui lui rend encore un témoignage intérieur, par sa descente invisible sur les Chrétiens, par une continuation merveilleuse de son amour.

Que de mystères, mes Frères, dans un seul mystère! que de prodiges de charité dans la descente du Dieu qui est charité! Celui qui nous occupe, l'établissement de l'Eglise, en est, pour ainsi dire, l'assemblage et la réunion; et cet établissement est, dans les moyens que Dieu a choisis pour y parvenir, un prodige plus éclatant encore. Bien différent de ceux qu'il opéra sur le mont Sinaï aux yeux du peuple d'Israël, miracles qui n'étoient que ceux de sa puissance dans ce qu'elle avoit de terrible et d'effrayant, Dieu ne manifeste pas moins sa puissance lorsqu'il vient dicter la loi nouvelle; mais il ne la manifeste, cette puissance, que dans ce qu'elle a d'attraits, de tendresse et d'amour. Là, il ne parloit qu'aux sens et à l'homme charnel; ici, il ne parle qu'au cœur, et il prépare comme il élève l'esprit : là, le peuple fut épouvanté, et prioit Moïse d'intercéder le Seigneur de modérer son tonnerre; ici l'Eglise, c'est-à-dire les Apôtres sont pénétrés, inspirés du Dieu dont ils sont remplis; la force les environne, l'amour les anime : là, après la publication de la loi, le peuple oublie ses promesses, ses sermens, et se plonge dans

l'idolâtrie ; ici les Apôtres, inspirés par l'Esprit-Saint, convainquent, persuadent, convertissent les Juifs et les Gentils ; toute la terre passe de l'adoration des idoles au culte de l'unique vrai Dieu. Ne soyons pas surpris de cette différence, Chrétiens : reconnoissez là les caractères de l'esprit de servitude et de l'esprit d'amour, les caractères d'une loi de crainte et ceux d'une loi de grace, les emblêmes de la figure et la voix de la vérité.

Reconnoissons enfin les bienfaits de l'accomplissement de l'incarnation du Fils de Dieu, et les fruits de sa rédemption. Il a choisi la foiblesse, pour abattre la force ; il a renversé l'empire du démon, avec le bâton de la croix ; il a terrassé avec des mains clouées, le monstre infernal qui se débattoit, il s'est servi d'un jeune berger, pour vaincre le géant superbe qui insultoit le peuple d'Israël. Une petite pierre détachée de la montagne a renversé ce colosse orgueilleux, dont la tête étoit d'or, et les pieds d'argile. Il a défait les innombrables armées des Philistins, avec quelques épines ; il a fait tomber les murailles de Jéricho, au son de la trompette évangélique ; il a choisi pour ses Apôtres, des hommes sans armes, sans étude, sans science, pour confondre la sagesse des sages, et humilier la prudence des prudens ; il a permis que toute la force du monde s'armât contre ses Disciples iso-

lés, foibles, n'ayant d'autre défense que la charité, d'autre bouclier que la foi, d'autres traits que ceux de l'amour divin ; il a permis que les tyrans multipliassent, pour ainsi dire, leurs persécutions, pour multiplier le nombre des Martyrs, afin que de toutes leurs plaies ouvertes sortît comme d'autant de bouches, cette unanime confession, ce constant et uniforme témoignage rendu par tous les âges, par tous les sexes, à la divinité de Jésus-Christ, afin de faire couler, par une multitude de sources, ce déluge de sang qui éleva l'arche de l'Eglise sur les plus hautes montagnes, où elle devoit enfin se reposer. Mais aussi remarquons et les miracles, et le don des langues, et les merveilles de la charité qui suivoient la descente du Saint-Esprit par l'imposition des mains. Tous ces signes, dit saint Augustin, furent comme une rosée féconde dont la sagesse divine arrosa cet arbre naissant de l'Eglise, dont les rameaux ombragèrent bientôt toute la terre.

Grandeur de mon Dieu, que vous vous manifestez avec bien plus d'éclat, dans le choix des moyens si contraires en apparence aux foibles conceptions des hommes ! Avouons-le, mes Frères, dit saint Augustin, la Providence ne les a choisis, que pour nous faire remonter jusqu'à la puissance suprême qui les dirige, et nous empêcher d'attribuer aux hommes les œuvres du Tout-Puissant.

Mais Jésus-Christ n'auroit-il voulu, dans l'établissement de son Eglise, que déployer cette Grandeur propre à la Divinité, sans que notre raïson éclairée des lumières de la foi, y découvre des règles de conduite pour nous ? Ici, Chrétiens, c'est à l'Eglise elle-même, c'est à l'Eglise seule qu'il appartient de nous représenter dignement l'excellence et la Grandeur de son Époux. Depuis que, vainqueur du péché, du démon et de la mort, il est assis au plus haut des cieux, il n'entretient plus que par elle, ce commerce intime, qui doit subsister entre le Chef et ses membres ; c'est par elle qu'il nous instruit et qu'il nous gouverne ; c'est par elle qu'il dissipe nos ténèbres, qu'il nous console dans nos afflictions, qu'il nous relève de nos chutes, qu'il nous guérit de nos blessures, qu'il nous soutient contre les orages qui nous tourmentent, qu'il nous anime à la vertu, qu'il nous préserve des écueils qui nous menacent dans le cours passager de cette vie. L'Eglise continue, en quelque sorte, la mission, le ministère de Jésus-Christ, et c'est pour cela qu'il l'a revêtue de ses principaux caractères.

Il l'a rendue participante :

1°. De son unité ;

2°. De sa vérité ;

3°. De sa sainteté ;

4°. De sa charité.

Participante de son unité : il ne fait qu'un avec son Eglise, comme il ne fait qu'un avec son Père ; et n'est-ce pas par une suite de sa divine incarnation, par laquelle le Verbe divin, en prenant la nature humaine, s'est uni, et, en quelque sorte, marié avec son Eglise, Eglise avec laquelle il ne fait qu'un corps ? Accomplissant à la lettre cette union intime que l'Apôtre appelle Sacrement ; *Sacramentum hoc magnum est*, qui n'est jamais plus grand, que lorsqu'il nous montre ce Dieu, l'époux de son Eglise, *In Christo et in Ecclesiâ.* Unis nous-mêmes à cette Eglise qui nous a engendrés par Jésus Christ, nous ne faisons qu'un corps, nous n'avons qu'un esprit qui nous conduit, qu'une foi qui nous éclaire, qu'un Evangile qui nous gouverne, qu'un Baptême qui nous justifie, qu'un pain qui nous nourrit, qu'une récompense qui nous anime. Et tant que nous conservons pour cette Eglise sainte, l'attachement à sa doctrine, la fidélité à suivre sa discipline, la soumission à ses règles, nous sommes vraiment consommés dans l'unité, selon l'expression du grand Apôtre. Aussi, nous dit-il ailleurs, quelque nombreuse que soit, parmi les Chrétiens, la diversité des dons, des fonctions, des ministères, des mérites et des vertus, des conditions et des rangs, c'est toujours le même Esprit qui régit ce vaste corps, et cet Esprit est celui du Chef. C'est cet Esprit, avec le-

quel nous devons toujours être unis de cœur et de volonté, je ne dis pas assez, avec lequel nous devons être un : c'est cet Esprit, qui nous rend si forts contre nos ennemis, en établissant entre nous le lien indissoluble de la paix et de la charité ! Qu'ils furent donc coupables et malheureux ces hommes qui, depuis l'établissement de l'Eglise jusqu'à nos jours, ne cessèrent de travailler à détruire cette unité, en introduisant dans son sein ces scissions funestes, ces déchiremens dont l'Eglise gémit tous les jours, ces déchiremens que saint Jean Chrysostôme nous assure, ne pouvoir jamais être expiés par le martyre (*Hom. 11*), puisque cet héroïsme de la charité ne peut subsister que par l'amour le plus ardent pour Jésus-Christ et son Eglise, et cette unité en fait un des principaux caractères ; c'est encore cet Esprit, qui parle à Dieu dans la prière, qui fait, que cette multitude de voix qui s'élèvent vers Dieu dans toute l'étendue du monde chrétien, ne forme qu'un seul cri ; qui fait, que ces différentes formules de cantiques que chantent dans les différentes contrées, les portions de cette Eglise sainte, ne font qu'une seule supplication, un seul gémissement, une seule hymne au Tout-Puissant, et qui, offerts par Jésus-Christ, sont toujours agréés et écoutés avec complaisance. Aussi, dans quelque état que se trouve un Chrétien,

tout le rappelle à cette unité. Il n'y avoit chez les Juifs qu'une seule arche d'alliance; seule elle contenoit les livres de la loi; seule elle rappeloit, par les monumens qu'elle renfermoit, les prodiges de Dieu en leur faveur; sur elle seule, les Chérubins étendoient leurs ailes; seule enfin elle étoit le gage de l'alliance que le Seigneur avoit contractée avec son peuple. Il n'y avoit pour les Juifs qu'un seul temple où ils pussent prier, offrir, sacrifier des victimes, et implorer les secours de l'Eternel. Tout étoit un pour ce peuple : dans la nouvelle loi, nous retrouvons cette même unité du Verbe qu'il conserve avec son Eglise. Il y a, dit l'Apôtre, un seul Dieu, une seule foi, un seul baptême : *Unus Deus, una fides, unum baptisma.* Nous n'avons qu'un Rédempteur, Jésus - Christ; une seule porte, pour entrer dans les sentiers de la vie; une seule grace, pour nous soutenir ou nous purifier, et cette grace est une, parce qu'elle ne découle que de son sang; un seul sacrifice, pour expier nos crimes; une seule planche, pour nous sauver après le naufrage; une seule onction, pour adoucir nos maux; une seule autorité, pour nous gouverner et nous conduire, et une seule vérité, pour nous éclairer et nous instruire.

Cette vérité, l'Eglise seule en est la dépositaire. Second caractère que Jésus-Christ réfléchit sur elle et lui communique.

C'est à elle seule qu'il a été dit dans la personne de Pierre, que les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle : *Portæ inferi non prævalebunt adversùs eam.* C'est à elle seule que l'Esprit-Saint enseigne toute vérité, cet Esprit qui procède du Père et du Fils : *Docebit omnem veritatem;* c'est d'elle seule que l'Apôtre saint Paul dit, qu'elle est la colonne et le fondement de la vérité : *Columna et firmamentum veritatis.* Et comment l'esprit d'erreur et de mensonge pourroit-il obscurcir la lumière de son enseignement ? Jésus-Christ, en la prenant et la choisissant pour son épouse, l'a dotée de sa grace et de sa vérité.

De sa grace; pour nous arracher aux ténèbres, et appeler à la lumière ceux que le paganisme ou l'idolâtrie retiendroit dans l'erreur; ceux que l'incrédulité, l'aveuglement et le schisme enlaceroient de leurs lieus; ceux que les passions et le monde séduiroient par leurs attraits.

De sa vérité; pour repousser et confondre ceux que l'obstination et l'orgueil portent à l'esprit de révolte, et pour être une lumière toujours ardente, qui dirige et éclaire l'homme fidèle dans la nuit de cette vie.

De sa grace; pour guérir en nous ce fond d'incrédulité naturelle, cet orgueil misérable et héréditaire qui nous porte à secouer le joug de la foi, et à rejeter tout ce qui contredit ou humilie notre raison.

De sa vérité ; pour rendre notre obéissance raisonnable par le poids d'une autorité indéfectible, et des preuves sans réplique qu'elle nous présente.

J'ai dit indéfectible, mes Frères, et la vérité peut seule revendiquer ce caractère ; et voilà pourquoi et la Religion et l'Eglise le possèdent. Vous présenterois-je ici le tableau de toutes les superstitions païennes ? Leurs rits étoient absurdes, leurs dogmes fabuleux, leurs cérémonies stupides. Elles ont été renversées, dissipées, méprisées, abandonnées : elles n'ont pu soutenir la pierre de touche de la vérité : leurs diversités, leurs variations perpétuelles ont prouvé la distance immense du mensonge avec la vérité, et elles sont tombées par leur propre poids. Vous parlerois-je des hérésies sans nombre qui ont multiplié leurs efforts, appelé les puissances du monde et de l'enfer, élevé même des échafauds pour détruire la vérité et pour affermir ou propager leur doctrine ? Elles n'ont encore servi qu'à rendre plus éclatant le triomphe de la vérité de l'Eglise et de la Religion. Tous ces monstres, tous ces serpens, dit saint Cyprien, n'ont trouvé qu'un mur de fer et d'airain contre lequel se sont brisées leurs dents, et ils ont fini par être réduits à se ronger et se détruire eux-mêmes, *Fractis dentibus seipsam corrodat.* Oui, l'Eglise est indéfectible, parce qu'elle est

fondée sur la vérité qui lui sert de colonne et de base : elle a une visibilité perpétuelle, une doctrine constante, un enseignement uniforme et invariable depuis les Apôtres, et enfin, une succession non interrompue dans ses Pasteurs. C'étoit ce qui faisoit dire à Tertullien, et seize cents ans après lui, l'Eglise peut le dire avec la même énergie : Nous vous montrons l'origine de nos Eglises ; nous vous déroulons la succession de nos Evêques, les noms de nos Pasteurs ; nous vous les présentons comme les héritiers, les descendans perpétuels des Disciples, et comme les fruits de la semence apostolique, *Apostolici seminis traduces perpetuos habemus.* Quelle secte, quelle doctrine, quelle société peuvent s'arroger ce caractère ? Et l'uniformité invariable de la doctrine ! nous lui assignons avec saint Vincent de Lerins ces expressions devenues comme un adage au milieu de nous : *Quod ubique, quod semper, quod ab omnibus.* C'est celle qui a été enseignée par-tout, dans tous les temps, et par tous les Pasteurs. Si Jésus-Christ a dit de lui-même : Je suis la voie, la vérité et la vie ; l'Eglise peut dire, avec autant d'assurance : C'est en moi seule que se trouve cette voie droite qui n'égare jamais ; cette vérité éternelle et indéfectible qui ne trompe jamais, qui ne varie, qui ne vieillit jamais ; cette vie bienheureuse qui ne changera jamais.

Les vœux du Prophète sont donc exau-

cés ! Il disoit à Dieu : Seigneur, faites luire sur moi votre lumière et votre vérité : *Emitte lucem tuam et veritatem tuam.* Elles me conduiront et me fixeront jusques sur votre montagne sainte, jusques sur le lieu où repose votre tabernacle ! Et cette montagne, n'est-ce pas l'Eglise elle-même ? Elevée au-dessus du monde, visible pour tout le monde, elle répand sur lui cette clarté que lui communique ce soleil de justice ; cette clarté qu'aucun nuage ne peut obscurcir : c'est sur cette montagne que brille la vérité, que le souffle impur de l'enfer ne sauroit altérer ni éteindre. Plaignons ceux qu'une fausse lueur conduit à des ténèbres éternelles : prions pour ceux que le schisme a entraînés loin de nous, et qui ont pris pour la vérité, ou les désordres des passions, ou les pensées de l'orgueil le plus opiniâtre, ou les délires de leur imagination. Pour nous, unis à cette colonne inébranlable, affermissons notre foi par une humble obéissance et une profonde docilité. Mais ne négligeons pas sur-tout de l'honorer par la sainteté de nos œuvres ; car la sainteté est le troisième caractère de Grandeur que Jésus-Christ communique à son Eglise.

L'Eglise est aussi essentiellement Sainte, comme elle est Une. Chaque jour, nous le disons dans la profession de notre foi, *Unam, Sanctam.* Ce divin Sauveur, dit l'Apôtre, a aimé son épouse, s'est livré à

la mort pour elle, afin de la sanctifier, afin de la faire paroître devant lui pleine de gloire et de beauté, sans tache et sans ride; en un mot, sainte et irrépréhensible. Elle est sainte dans sa vocation : elle est la race choisie, elle compose le sacerdoce royal, la nation sainte, le peuple appelé à l'héritage céleste. Elle est sainte, par les devoirs qu'elle impose, par les Sacremens qu'elle administre, par la puissance des clefs qui lui sont confiées; elle est sainte dans sa fin, puisque c'est par elle que Jésus-Christ se forme un peuple de fidèles, de zélateurs des vertus et de bonnes œuvres, dont le ciel est la récompense; elle est la maison, le tabernacle, le temple de la Divinité. Semblable à son Epoux, elle vit au milieu des pécheurs, mais elle n'en contracte point la corruption; elle les tolère dans son sein, mais elle n'autorise aucun de leurs désordres; elle rejette ceux qui la déchirent ou la divisent, et ne partage jamais leur erreur, ni ne protège leur malice ou leurs iniquités. Si quelquefois elle paroît obscurcie par la multitude des prévarications que commettent ses enfans, elle n'en est pas moins pure, parce que sa doctrine, sa morale, la grace de ses Sacremens ne souffrent jamais la moindre altération, quelque criminelles que soient les infractions, quelque scandaleuses que soient les profanations. Aussi l'Apôtre saint

Paul n'hésite point à appeler saint tout ce qui appartient au corps de l'Eglise, *Vos vocati sancti*, parce qu'il n'appartient qu'à elle de former les Saints; parce que toute société étrangère, quelque pure qu'elle soit dans sa morale, quelque irréprochable qu'elle soit dans sa discipline, à quelques degrés que les différens membres dont elle est composée portent la mortification ou la réserve, si elle n'est pas unie à l'Eglise, elle n'enfante que des hypocrites, des faux justes; parce qu'elle ne peut leur communiquer l'Esprit qui vivifie, et cet Esprit qui lui enseigne toute vérité, qui la propage et la défend. Bien différente, l'Eglise reçoit de son Chef, qui est saint, le principe qui influe nécessairement sur tous les préceptes qu'elle nous donne, sur toutes les prières qu'elle adresse pour nous et avec nous, sur toutes les graces qu'elle nous distribue. Sainte dans son sacrifice; c'est une hostie pure et sans tache qu'elle immole à la Majesté suprême: sainte dans son culte; tous les hommages qu'elle rend à Dieu, ont pour but d'honorer sa sainteté, de la manière la plus propre à nous en faire connoître l'étendue: sainte dans ses espérances; elle n'aspire qu'à la sainteté la plus consommée; elle la demande continuellement pour elle et pour ses enfans, et écarte avec soin du milieu d'eux tout ce qui pourroit affoiblir cette pureté du cœur, cette innocence des

mœurs qu'elle leur inspire. Elle leur répète chaque jour, et l'abrégé de ses exhortations est de leur prêcher avec l'Apôtre ce sommaire de toutes leurs actions : La volonté du Seigneur est que vous soyez saints : *Hæc est voluntas Dei, sanctificatio vestra.* Elle leur commande de renoncer à tout ce qui pourroit contredire ou combattre cette volonté qui peint autant la Grandeur de la miséricorde, que l'étendue de la sainteté de son Epoux, puisqu'il ne veut notre sainteté que parce qu'il veut notre bonheur : *Hæc est voluntas Dei.* Nous n'appartenons donc véritablement à l'Eglise qu'autant que nous nous efforçons d'acquérir, de conserver cette sainteté, et de marcher dans ses voies, et par conséquent dans celles de la charité, qui, seule, peut nous y conduire, et nous y faire persévérer.

Cette charité est le quatrième et dernier trait de Grandeur que Jésus-Christ communique à son Eglise.

Eglise sainte, centre de l'unité, chaire unique de la vérité, c'est sur-tout par le caractère de la charité que vous êtes particulièrement notre mère. Eve ne fut qu'une marâtre pour sa postérité, et ne lui laissa pour héritage que les misères et les infirmités : *Eva fuit noverca posteris;* mais vous étendez votre sollicitude sur tous les besoins de vos enfans. Vous avez pour eux la ten-

dresse, les soins, la vigilance de la meilleure des mères. Tranquille sur ceux qui règnent déjà dans la gloire de votre Epoux, vous ne vous occupez de leur bonheur éternel, et ne les invoquez, que pour obtenir par leur crédit les graces qui font les Saints.

Mais, Chrétiens, elle ne borne pas là sa charité. Ceux qui souffrent dans le lieu de l'expiation, ceux qui combattent dans cette vallée de larmes, sont les objets continuels de ses inquiétudes. Elle ne connoît point en eux d'afflictions qu'elle ne cherche à adoucir, de dangers qu'elle ne prévienne, de besoins qu'elle ne soulage, de pertes qu'elle ne répare. A l'exemple de son Epoux, elle guérit les brebis malades; elle bande les plaies de celles qui sont blessées; nourrit celles qui sont épuisées; fortifie celles qui sont foibles; cherche celles qui s'égarent, les ramène dans son sein, et célèbre dans des fêtes, l'instant de leur retour, par un banquet délicieux. Avec le lait de la doctrine, elle instruit l'enfance: avec le pain de la parole, elle enseigne l'homme fait, elle lui parle avec énergie, le retient avec force et douceur; elle reprend les vieillards avec bonté; n'use de menaces qu'envers l'impénitent et l'endurci: elle console, soutient et anime le sexe le plus foible, et n'emploie pour tous que les armes et le langage de la charité.

Les pauvres sur-tout sont les objets de

sa tendre commisération. Elle aime à verser sur eux les consolations les plus abondantes, en leur retraçant le souvenir de son Epoux, qui, pour se manifester aux hommes, avoit choisi l'état de dénuement et d'indigence. Aussi les envisage-t-elle comme son trésor le plus précieux ; aussi les recommande-t-elle comme les objets de son amour. Incapable d'ailleurs, et ennemie de toute prédilection et de partialité, elle croit devoir donner aux pauvres des témoignages d'une tendre préférence. Toujours souffrans, toujours délaissés, toujours méprisés, qui les consolera, qui les visitera, qui les soutiendra ? L'Eglise imitera-t-elle le monde ? aura-t-elle des entrailles insensibles à tant de maux ? Elle est l'épouse de Jésus-Christ, elle en partage les sentimens de miséricorde. De-là, les ordres qu'elle intime à ses Ministres, de plaider souvent leur cause ; de-là, le soin qu'elle confie à ses Pasteurs, de veiller plus particulièrement sur cette portion de son troupeau ; de-là, ses efforts pour faire croître et multiplier les offrandes des fidèles en faveur du malheureux ; de-là, cette ingénieuse bienfaisance qu'elle a vue, dans des temps heureux, pour élever des hôpitaux, construire des maisons d'éducation, consacrer des asyles et des retraites pour les infirmes, les enfans et les vieillards. Chrétiens, vous ne serez donc enfans de cette Eglise, qu'en

entretenant dans vos cœurs le feu de la charité ; charité dont l'Esprit-Saint, qui la forma, est le principe et la source. C'est à ce caractère que le Dieu de charité vous reconnoîtra ; et c'est à ce titre qu'il vous bénira et vous récompensera.

O vous tous qui êtes baptisés dans l'Esprit-Saint et dans le feu, *In Spiritu sancto et igne*, soyez fidèles à cette charité qu'il répand avec abondance. Elle est l'abrégé de la loi. Par elle, vous serez unis à cette Eglise, une avec son Chef, avec son Epoux, Epoux avec lequel elle est indissolublement unie. Par elle, vous serez fermement attachés à la vérité dont Jésus-Christ l'a rendue dépositaire, et vous éviterez les erreurs funestes dans lesquelles se précipitent ceux qui l'abandonnent ou la méprisent. Avec elle, vous serez dans la voie de la sainteté, vous participerez à ses Sacremens, à ses prières, à son sacrifice. Par elle enfin, vous connoîtrez les vrais caractères de la charité ; l'Esprit-Saint vous la fera pratiquer sur la terre jusqu'à ce que, réunis à l'Eglise des élus, vous soyez consommés dans la charité de Jésus-Christ, dans les siècles des siècles. *Amen.*

GRANDEUR DE JÉSUS-CHRIST

DANS

L'ÉTABLISSEMENT DE SON ÉGLISE.

DEUXIÈME DISCOURS.

Regnum Dei non dissipabitur, et potestas ejus usque in æternum. Dan. cap. 5, v. 26.

Le règne de Dieu ne sera jamais détruit, et sa puissance passera jusque dans l'éternité. *Dan. chap. 5, v. 26.*

C'est un Prince idolâtre qui, touché du prodige dont il vient d'être le témoin, prodige qui a préservé Daniel de la mort dans la fosse aux Lions, tandis que ses accusateurs en sont dévorés au moment même où ils y sont précipités; c'est l'ennemi du peuple Juif, qui le retient en captivité; c'est le roi des Mèdes, assis sur le trône de Babylone; Darius enfin, qui rend au véritable Dieu l'hommage sublime et pur que vous retracent les paroles de mon texte : Il est, s'écrie-t-il, le Dieu vivant, l'Eternel qui vivra dans les siècles des siècles : *Ipse est Deus vivens;* son règne, bien différent de ceux du monde, ne sera jamais détruit : *Regnum ejus non dissipabitur;* il savoit les

vicissitudes qu'avoient éprouvées ceux de ses prédécesseurs. Le règne d'Astyages, roi de Perse, après des années de conquête et de gloire, avoit été suivi d'un partage et d'un déchirement qui en avoit diminué la splendeur ; la punition de l'orgueilleux Nabuchodonosor ne lui étoit pas inconnue, et son règne avoit été interrompu par une humiliation de sept ans. Balthasar, son successeur, avoit vu, pour ainsi dire, le sceptre arraché de ses mains, et le royaume des Mèdes n'appartenoit à Darius que par une suite des décrets de la Providence. La connoissance de tant d'événemens, la faveur dont vient d'être comblé Daniel, son serviteur et son Prophète ; tout lui commande cette profession ardente : le règne de Dieu ne sera jamais détruit : *Regnum ejus non dissipabitur.* Il n'est plus retenu par une injuste foiblesse, ni par la criminelle complaisance qu'il avoit eue pour les grands de sa cour ; par la foi qu'il avoit exprimée, la confiance qu'il avoit témoignée dans le Dieu de ce Prophète, en lui disant que son Dieu le délivreroit ; le soin qu'il avoit pris de faire sceller la pierre placée sur la fosse aux Lions, craignant, selon la pensée de saint Jérôme, que ses ennemis ne fussent plus cruels envers lui que les lions mêmes ; tous ces sentimens enfin se raniment dans ce roi, et il publie, dans son royaume, il veut que tous

ses sujets reconnoissent la perpétuité, la force du règne de Dieu, dont la puissance s'étendra jusque dans l'éternité : *Potestas ejus usque in æternum.*

Et les Chrétiens de nos jours, les prétendus sages de ce siècle, éclairés par les lumières de la Religion, enfans de Dieu et de l'Eglise, ne seront pas couverts de confusion, en entendant cet hommage rendu par les Païens au Dieu que nous adorons ! Ils contesteront cette Grandeur à Jésus-Christ ! Fût-il jamais un orgueil plus étrange, une révolte plus déplorable ? Le schisme, d'une part, l'incrédulité, de l'autre, arboreront l'étendard de l'indocilité ! et l'un, en s'arrogeant le droit de juger le règne de Dieu sur son Eglise, s'en séparera en unissant le blasphême à l'infidélité ; l'autre, en prétextant les droits inaliénables d'une raison présomptueuse au milieu de ses ténèbres, le rejettera en renonçant à son bonheur, et en préférant le scandale de l'impiété ! Je les renvoie l'un et l'autre à Darius ; et peut-être à sa voix ils reconnoîtront dans l'Eglise ces titres qui deviendroient pour eux des titres de gloire ; peut-être ils rendront hommage à son chef en publiant que son règne ne sera jamais détruit, *Regnum ejus non dissipabitur*, et que sa puissance passera dans l'éternité : *Et potestas ejus usque in æternum.*

Ce n'est pas ici le lieu de puiser dans les annales du monde la preuve de cette vérité ;

qu'il suffise à un Ministre de l'Evangile (je parle ici à des Chrétiens) de vous dire, qu'il n'en est pas de plus souvent annoncée dans les divines Ecritures. Il semble même qu'elles ne parlent des révolutions et des décadences des différens empires, de la rapide succession des Princes sur les mêmes trônes, de la chute précipitée qui les en fait descendre, ou des partages accélérés des provinces qui leur échappent, que pour mettre cette instabilité en opposition avec la perpétuité du règne de Jésus-Christ, qui doit, selon la parole de Dieu, durer jusque dans l'éternité, *Regnum ejus non dissipabitur.* Mais comment découvrir ce règne? Où est établi cet empire? Jésus-Christ pauvre nous dit qu'il n'est pas de ce monde, *Non est de hoc mundo.* Il n'a porté pour marques de sa royauté, qu'une couronne sanglante, qu'un foible roseau, qu'un manteau de pourpre que la dérision d'une soldatesque impie avoit imaginé pour insulter à son titre de Roi; et maintenant qu'il est assis à la droite de son Père, il ne paroît régner que dans les cieux.

Mais jetons un coup-d'œil sur son Eglise; considérons son étendue, la puissance qui lui a été communiquée, l'infaillibilité qui la distingue de toutes les sectes qui se sont successivement élevées, et qui ont disparu; la ressemblance de son règne, avec le règne éternel de Jésus-Christ, et alors nous nous écrierons: Il est le Dieu vivant et éternel,

et son règne ne sera jamais détruit : *Regnum ejus non dissipabitur.*

A ce que nous avons développé dans la précédente Instruction, ajoutons ce nouveau caractère de Grandeur de Jésus-Christ, et voyons comment il a établi son royaume sur toutes les nations de la terre : il vous sera dès-lors aisé de connoître quelle doit être et votre confiance et votre docilité pour cette même Eglise : rien de plus digne de votre attention.

Ne cherchons point dans le règne de Jésus-Christ sur toute la terre, règne que rend visible l'établissement de son Eglise ; ne cherchons point, dis-je, les caractères qui constituent le règne temporel des plus grands monarques. Ceux-ci n'ont établi leurs trônes, que par des guerres et des conquêtes. Jésus-Christ n'a affermi le sien, que par la persuasion et par la douceur. Les premiers Rois de chaque empire ne sont montés sur leur trône, qu'au milieu de la désolation des peuples qu'ils s'étoient assujétis. Jésus-Christ n'a fondé le sien, que sur la délivrance et le bonheur de ceux qu'il s'est choisis. Les Princes du monde n'ont fondé leur règne, qu'environnés de guerriers et de ministres qui se partageoient, pour ainsi dire, les provinces, pour les épuiser, et pour étendre la domination du monarque qui les avoit conquises. Jésus-Christ n'a pour ministres, que

douze Apôtres qui, par leur charité, continuent le sublime ministère qu'il leur a confié, et n'ont d'autres armes, que le bouclier de la foi pour repousser les traits de leurs ennemis, et d'autre puissance que cet ardent amour, qui les porte à donner leur vie pour ceux à qui ils annoncent l'Evangile de Jésus-Christ. C'est ce qui faisoit dire à saint Paul : Nos armes ne sont pas celles que l'homme emploie pour se défendre : elles sont foibles en apparence ; mais la foi qui les emploie, les rend assez puissantes pour renverser l'œuvre du monde, et détruire les remparts dont il veut se couvrir : *Ad destructionem munitionum.* Point d'empire établi sans effusion de sang : et c'est le sang des peuples qui coule sous la main des conquérans de la terre ; ce sont leurs cadavres qui leur servent de degrés pour monter sur le trône, et l'on oseroit presque assurer, après qu'on a parcouru les annales de l'histoire, que la grandeur des Princes, aux yeux du monde, se mesure par le nombre des hommes qu'ils ont immolés : mais Jésus-Christ ! Ah ! je vois aussi du sang répandu pour établir et affermir son règne ! Quelle différence ! C'est le sang même de celui qui règne ; disons mieux, il ne règne, que par ce sang qu'il a répandu pour son peuple ; il ne règne, que par cette ardente charité qui l'a animé en notre faveur ; il ne règne, que parce qu'il a détruit la mort et

tous nos ennemis ; il ne règne, que parce qu'il nous a mérité la vie, et qu'il nous l'a rendue avec plus d'abondance que nous ne l'avions reçue, *ut vitam habeant et abundantiùs habeant.* Je vois du sang ; mais c'est celui des Martyrs, que la même charité embrase, et que la même espérance soutient : c'est celui des Martyrs, qui féconde le champ de Jésus-Christ, et qui lui forme un peuple innombrable de vrais adorateurs ; c'est un sang, que l'amour donne, que l'amour offre, que l'amour sacrifie, et que Jésus-Christ couronne et récompense. Aussi est-il le seul grand, le seul puissant, le seul qui mérite le nom de Seigneur et de Roi : de Seigneur ; puisque, selon l'expression de Tertullien, il a voulu que ce sang répandu fût une semence de chrétiens, en même temps qu'il détruisoit le règne du paganisme, et en convertissoit les aveugles sectateurs ; de Roi ; puisque son royaume s'établit sans effort, se soutient sans violence, se perpétue malgré les contradictions et les combats ; et que son Église, qui est le centre de ce royaume, rend son règne un règne éternel, *Regnum ejus non dissipabitur ;*

1°. Par son unité ;

2°. Par son universalité ;

3°. Par son infaillibilité ;

4°. Par sa perpétuité : *Et potestas ejus usque in æternum.*

Par son unité. Ne soyez point surpris ;

Chrétiens, de nous entendre parler de nouveau de cet éminent caractère de l'Église. Il n'en est point de plus important, de plus recommandé par Jésus-Christ et ses Apôtres : c'est le premier vœu de cette Eglise dans ses Conciles, des saints Pères dans leurs travaux, des Docteurs dans leurs ouvrages, et des Pasteurs dans leurs instructions. De ce caractère dérivent les devoirs des Ministres et des fidèles ; il est enfin le boulevard de la foi, puisque contre lui viennent se briser toutes les sectes, les hérésies, les schismes qui ont osé se révolter contre Jésus-Christ et son Eglise. Je ne vous rappellerai point ici textuellement ce que ce divin Sauveur en dit lui-même dans son Evangile, et les Apôtres dans leurs épîtres. Déjà dans le cours de nos différentes Instructions nous vous les avons présentées ; réunissons seulement quelques traits propres à cette unité.

Unité de principe : elle a seule l'avantage de tirer son origine de Jésus-Christ ; elle est le seul bercail qui en reçoit les brebis, comme il en est le seul Pasteur. Elle remonte, sans la moindre interruption, par la succession constante de ses Pasteurs, jusqu'à celui qui en est le Prince : rien n'est capable de rompre la chaîne de cette tradition. Elle n'a qu'un Chef unique et invisible ; c'est Jésus-Christ : et un Chef visible, unique de même ; et c'est le Pontife

de Rome, son Vicaire, le successeur de saint Pierre, à qui il a confié les clefs de son royaume, *Tibi dabo claves regni cœlorum.* C'est un royaume qui appartient à un seul Roi, une ville gouvernée par un seul Prince, une maison dirigée par un seul Père de famille, un troupeau confié à un seul Pasteur, une armée commandée par un seul Chef, une épouse engagée à un seul Epoux; et ce Roi, ce Chef, ce Père, ce Prince, cet Époux, est un seul et même Jésus-Christ. Aussi c'est lui qui, des deux peuples, n'en a fait qu'un; disons plus, qui, de toutes les nations, n'a fait qu'un seul corps et un seul homme.

Que vous fûtes donc téméraires et coupables, ô vous, enfans dénaturés, qui avez déchiré le sein de l'Eglise par vos schismes, ébranlé sa foi par vos erreurs, obscurci sa sainteté par vos scandales! Jamais, non, jamais vous ne pourrez nier ou renverser ce dogme de son unité. Vous romprez les liens qui vous attachent à l'Eglise Romaine; mais vous ne pourrez jamais briser celui qui l'attache elle-même à son Chef; vous vous séparerez d'elle avec une sorte de fureur; vous vous parerez du titre de chrétien que, seule, elle a pu vous communiquer: mais elle vous montrera l'origine de vos erreurs, l'époque, le moment précis de votre rupture; elle vous défiera de lui assigner une origine plus récente que celle dont elle se glorifie, de

lui marquer un seul instant où elle ait été séparée de son Chef.

Qu'ils nous disent quand cette unité parut jamais se relâcher dans le sein de cette Eglise. Falloit-il défendre la paix et la vérité, condamner une hérésie, se préserver d'un schisme, ou s'efforcer d'en arrêter les ravages ? Toutes les Eglises qui la composoient, n'élevèrent-elles pas une voix unanime ? Et n'a-t-on pas vu tous les Pasteurs, semblables à des soldats courageux, ne faire qu'un cœur et qu'une ame pour combattre, dit l'Apôtre, contre l'ennemi de la foi de l'Evangile, de la foi que les Saints nous ont transmise ? disons plus, tous les Chrétiens ne se réunirent-ils pas toujours, comme un seul corps d'armée, pour repousser l'ennemi, et s'opposer à ses attaques ? En cela, fidèles à cette leçon que nous donne saint Cyprien : Tous nos travaux, dit ce saint Docteur, doivent se terminer et se terminent à veiller avec soin à la conservation de cette précieuse unité, que nous a prescrite le Seigneur, que nous ont prêchée les Apôtres, et qu'ils ont tant recommandée à nous qui sommes leurs successeurs. Tels on les a vus, dit Eusèbe, lorsque la question de la célébration de la Pâque fut décidée, tels on les a vus d'un parfait accord pour publier à tous les fidèles le décret émané du concile : *Una mente omnibus ubique fidelibus decretum significaverunt.* (*Hist.*

Eccles. lib. 5.) Tels on les a vus, dit le même Écrivain (*Lib. 7°*), s'instruire réciproquement, et s'avertir de la propagation de l'erreur de Paul de Samosate, pour en préserver les peuples. Tel on a vu saint Cyprien redoubler de travaux dans son Église, pour détruire le schisme de Novatien, qui s'étendoit dans l'Église Romaine. Tels on a vu les Évêques orientaux, solliciter de leurs collègues dans l'Occident, les secours nécessaires pour combattre l'arianisme.

Je ne parcourrai point ici tous les siècles pour multiplier ces preuves. L'hérésie, le schisme des derniers temps prouve à l'évidence cette unité de principe, puisqu'elle a vu le monde chrétien, n'avoir qu'une voix pour prononcer anathême contre ses impiétés et ses désordres.

Et sans cette unité, quel seroit le lien qui fixeroit fermement les hommes dans la croyance à un Évangile de paix? où seroit ce lien d'une même religion, d'un même culte, lien le plus favorable pour attacher les hommes aux hommes, les peuples aux peuples, dans la foi du même Dieu?

Aussi cette unité de principe entraîne avec elle l'unité de doctrine. Par-tout la même croyance, le même enseignement de la vérité, depuis l'établissement de l'Église jusqu'à nos jours; et de nos jours, à la consommation des siècles, les mêmes

mystères seront l'objet uniforme de notre foi. Dévoilerois-je ici sous vos yeux la série de ses articles ? En est-il un seul qui ait varié depuis les Apôtres jusqu'à nous ? Ouvrirois-je ici tous les livres élémentaires, les catéchismes usités depuis dix-huit cents ans dans toutes les Églises ? Quel est aujourd'hui l'article, le mystère, la vérité qu'il n'a pas fallu croire dès les temps apostoliques ? En est-il un seul méconnu, oublié ou rejeté ? Que nos frères errans distinguent les points fondamentaux, d'avec ceux qu'ils disent ne pas l'être ; ils ne donneront là que des preuves de leur perfidie et de leur mauvaise foi. Nous professons et croyons ce qu'ont professé et cru les Apôtres. Ils pratiquoient plus fidèlement que nous, à la vérité, ce qui nous est commandé comme un devoir essentiel : mais l'Évangile qu'ils ont reçu de leur divin Chef, ce code sacré de la foi et des mœurs, code qu'ils nous ont transmis, nous le transmettrons nous-mêmes avec intégrité, à ceux qui nous suivront.

De-là encore unité de sacrifice. Du couchant à l'aurore, du septentrion au midi, la même victime est immolée, le même culte offert, la même liturgie observée, les mêmes prières récitées. Que l'idolâtrie honore la multitude et la diversité de ses dieux, par la variété de ses absurdes et cruels sacrifices ; que la nation juive, dispersée à cause

de son déicide, continue à en offrir à l'Éternel, sans s'accorder, ni sur le nombre, ni sur la manière, ou sans aucune autorité visible, puisqu'elle est condamnée à errer sans autel, sans sacrifice légitime, sans sacrificateur et sans temple; que le schismatique s'obstine dans son erreur, à n'y reconnoître que la figure ou l'image d'un sacrifice; pour nous, une seule victime pure et sans tache par-tout est offerte par le même sacerdoce, au même Dieu, et pour la même fin : et cette victime est le même Jésus-Christ, né dans le sein de Marie, immolé sur la croix, ressuscité d'entre les morts, et assis à la droite de son Père, avec lequel il ne fait qu'un seul et même Dieu avec l'Esprit-Saint qui en procède. De sorte que cette multitude innombrable d'adorateurs, unis à Jésus-Christ par le ministère de son Eglise, ne fait qu'un seul adorateur, qu'une seule voix, n'adresse qu'une seule hymne, qui s'élève jusqu'au trône de sa majesté suprême, pour en faire descendre sa miséricorde et sa grace. Que dis-je? cette voix des fidèles de la terre s'unit, se confond avec celle des élus de Dieu, des puissances célestes, pour confesser tous ensemble que l'honneur, la gloire, l'empire et la bénédiction appartiennent à celui qui est assis sur le trône, et à l'Agneau qui s'immole pour appaiser la justice de son père. Rompre cette unité, c'est donc déchirer sa robe, c'est attenter à ses Grandeurs,

c'est être son ennemi, dit saint Cyprien. Il règne donc ce divin Agneau par l'unité de son Église ; il règne d'une manière plus sensible encore par son *universalité*, c'est-à-dire par sa catholicité.

2°. Car son règne qui est de tous les temps, *Omnium sæculorum*, est aussi de tous les lieux, *In omni loco*. Toutes les nations doivent être bénies en Jésus-Christ, selon les promesses de Dieu ; et pour que cette bénédiction soit répandue, il faut que l'Eglise qui, seule, croit en Jésus-Christ, se répande elle-même parmi tous les peuples et dans toutes les tribus de la terre. C'est de l'Eglise dont parloit Isaïe lorsqu'il disoit, dans ses accens prophétiques : Toute la terre est remplie de la connoissance du Seigneur. Donc pas une contrée où son Evangile n'ait été prêché, pas une région où il ne se soit formé de ses disciples, non tout-à-la-fois, mais successivement. Ainsi, s'il est encore des lieux où l'Évangile n'ait point été prêché, il y sera indubitablement annoncé et reçu avant la fin du monde. David, avant Isaïe, avoit prédit cette miraculeuse étendue de l'Eglise; sa domination, dit-il, s'étendra d'une mer à l'autre, depuis le fleuve du Jourdain.

Aussi Jésus-Christ donne, en quelque sorte, à ses Disciples le monde entier pour carrière à leur zèle, parce que le monde entier est son apanage. Allez, leur dit-il, dans tout le monde, et prêchez l'Évangile

à toutes les créatures. Vous me serez témoins, leur dit-il encore, dans toute la Judée, dans Samarie, et par toute la terre; et c'est ce que les Apôtres exécutent avec tant de fidélité pendant leur vie : ils se répandent dans la Judée et à Samarie. Paul est choisi pour porter l'Évangile aux Gentils : toujours opiniâtres, les Juifs repoussent, rejettent la vérité. Barnabé et ses collègues, conduits par l'Esprit de Dieu, parcourent d'autres contrées. De-là les Églises d'Antioche, d'Athènes, d'Icone, de Corinthe, de Laodicée, de Philippe, de Rome, et tant d'autres qui, toutes ensemble, ne faisoient qu'une seule et même Église.

Cette universalité prédite par les Prophètes ne devoit s'opérer que successivement. Les Apôtres et leurs successeurs ne pouvoient, malgré l'activité de leur zèle, et la rapidité de leur course, propager la foi dans tous les lieux et au même instant, puisqu'il étoit du caractère même de la foi de ne s'étendre que par l'instruction, *Fides ex auditu*. Peut-être même cette prédiction n'est-elle point encore accomplie. A mesure que l'Église a perdu de ses enfans par l'infidélité, l'hérésie ou les schismes, elle s'est étendue dans d'autres plages, où elle a été si féconde, qu'elle y a engendré plus d'enfans qu'elle n'en avoit perdu. Le schisme des Grecs a été suivi de la conversion de presque tous les royaumes du Nord,

et celui du seizième siècle l'a été de la conversion d'une infinité de peuples dans les deux Indes.

En vain le schismatique et l'incrédule nous répondent d'un ton railleur et impie, que cette universalité est dérisoire, puisque le catholicisme est borné et presque circonscrit dans une seule contrée ; nous leur répondons aujourd'hui avec la même énergie, et avec autant de raison, que saint Augustin à Cresconius : L'Église, dites-vous, n'est plus où sont ces sociétés devenues païennes ou schismatiques : vous vous trompez ; elle y a encore une infinité de membres. Elle engendre des enfans à Jésus-Christ, non-seulement dans son sein, mais encore dans celui de ses servantes et de ses rivales qui l'ont abandonnée ou méprisée. Chez les Païens, il lui reste des serviteurs ; et tous ceux qui, se trouvant dans ces sectes, n'adhèrent point à leur irréligion, lui appartiennent encore. Le baptême que confèrent les schismatiques, continue ce saint Docteur, lui appartient ; tous les enfans qui meurent après l'avoir reçu lui appartiennent. Aussi cette Église a l'unique prérogative d'envoyer des Ministres étendre, annoncer, publier la foi de Jésus-Christ.

Le judaïsme ne comprenoit qu'une seule famille ; le christianisme doit réunir toutes les nations. Les sectes hérétiques ne sont connues, et fixées que dans une contrée

particulière ; le christianisme n'a d'autres limites que celles du monde : il doit l'éclairer tout entier, parce qu'il appartient au domaine du même Dieu, qui est venu l'instruire et le sauver. Le règne de l'hérésie n'est que de quelques siècles ; celui de Jésus-Christ est de tous les temps ; le siége de l'erreur est mobile comme elle ; le trône de Jésus-Christ est dans le ciel et sur toute la terre : l'un est le séjour de sa gloire, l'autre est son marche-pied, *Scabellum pedum tuorum*. Qu'il est vaste ce marche-pied qui sert de degré à son trône ? puisque le monde entier rend hommage à sa doctrine, et se soumet à ses loix. Il règne donc par l'universalité de son Église.

3°. Il règne encore par son *infaillibilité*. Il l'a établie pour être la colonne et le fondement de la vérité ; il a promis d'être avec elle jusqu'à la consommation des siècles. L'Esprit-Saint est descendu du ciel, pour lui enseigner perpétuellement la vérité ; elle est bâtie sur une pierre inébranlable, afin qu'au milieu des opinions qui partagent les hommes, au milieu des erreurs qui les entraînent, et des préjugés qui les séduisent, elle serve aux fidèles de signal et de guide pour la trouver : et afin que les orages ou les tempêtes ne puissent jamais ébranler cette colonne, il s'en est déclaré la pierre angulaire, qui, par son propre poids, écrase toute hauteur qui s'élève contre Dieu, et

contre laquelle vient se briser la fausse sagesse des enfans des hommes. C'est donc par l'infaillibilité de son Église, que Jésus-Christ règne souverainement sur tous les esprits.

C'est elle qui nous enseigne, avec une autorité parfaite, tout ce que nous devons croire, et cette autorité est celle de Jésus-Christ même, *Qui vos audit, me audit.* C'est donc Jésus-Christ qui baptise, qui enseigne, et qui continuera d'enseigner jusqu'à la fin du monde. C'est sur ces promesses que se sont appuyés les Apôtres, les Evêques, les Pasteurs de tous les temps, toutes les fois qu'ils se sont assemblés au nom du Seigneur, pour décider quelque point de doctrine; ou que dispersés, ils ont prononcé sur l'article de la foi qui leur étoit proposé. Jésus-Christ étoit avec eux; et ils ont décidé avec une humble et sainte confiance; ils ont donné leur décision, comme des vérités que l'Esprit-Saint leur avoit apprises, et comme les jugemens de Dieu même; et les fidèles les ont toujours reçues telles, sans croire qu'il leur fût permis d'examiner; que dis-je? l'obéissance qu'ils lui rendent est un des plus grands hommages que nous rendons au Roi immortel et invisible; obéissance raisonnable néanmoins, puisque l'Eglise ne nous propose rien à croire qu'elle ne le prouve, ou qu'elle n'en démontre la certitude ou l'évidence. Si les mystères demeurent par eux-mêmes

couverts d'adorables obscurités, elle nous nomme notre Dieu pour en être l'auteur, et un Dieu peut-il nous tromper ou nous séduire ? Obéissance consolante ; elle ne nous impose point la nécessité d'une étude pénible, et dont la plus grande partie des hommes seroit incapable ; elle nous évite un examen, une discussion qui souvent se prolongeroit sans fruit jusqu'aux limites de la vie, et dépasseroit souvent celles de notre raison.

Son autorité une fois prouvée, son infaillibilité démontrée, dès-lors il n'est plus de danger à courir en se soumettant à sa doctrine ; ces dangers au contraire sont incalculables, en la rejetant, ou en la repoussant avec témérité. Quel avantage ont recueilli de leur révolte, tant de sectes qui se sont séparées d'elle ? Elles ont varié dans leur opinion et dans leur système. L'Église, au contraire, gardienne et dépositaire infaillible de ces mêmes dogmes, dit Vincent de Lerins, n'a rien changé dans sa croyance, n'y a rien diminué, ni rien ajouté ; elle ne retranche point ce qui est nécessaire, *Non amputat necessaria ;* elle ne propose rien de superflu, *Non apponit superflua ;* elle ne perd rien de ce qui lui est propre, *Non amittit sua ;* elle ne ravit point ce qui lui est étranger, *Non usurpat aliena.*

Au lieu de former avec l'Eglise une

société indivisible, on a vu les chefs de ces sectes, se contredire eux-mêmes dans leur enseignement. Une seule en a enfanté plusieurs, parce que, n'ayant pas la vérité pour guide, ni une autorité infaillible pour appui, il s'est formé autant de divisions et de schismes, qu'il y avoit de caractères différens à pacifier, d'intérêts à concilier, de passions à satisfaire parmi ceux qui s'étoient emparés de l'enseignement et de la doctrine.

C'est ici, ô vérité éternelle ! que votre règne devient et plus admirable et plus sensible, puisque votre Eglise ne triomphe jamais avec plus d'éclat que lorsque l'ennemi l'attaque avec plus d'audace. C'est ce qui faisoit dire à saint Hilaire de Poitiers (*Lib. 7 de Trin.*) : Tel est le caractère spécial de cette Eglise, dit ce saint Docteur, qu'elle est victorieuse lorsqu'on veut la blesser, *vincat, cum læditur;* pleine de lumière, quand on veut l'obscurcir, *Intelligens, cum arguitur ;* féconde en succès, lorsqu'on veut l'abandonner, *Obtineat, cum deseritur.* Et quelle peut être, dit-il ailleurs, la victoire de ses ennemis, qui, toujours occupés de combattre les uns contre les autres, n'en retirent jamais aucun fruit, *Nihil sibi vincunt ?* Et puisque les avantages du combat se terminent pour eux à admettre ce que condamne la foi, votre triomphe, Eglise sainte, Eglise infaillible, votre triomphe est donc assuré ! Votre doctrine parvenue jus-

qu'à nous sans altération, sera transmise avec la même certitude jusqu'à la fin des siècles : les nuages, les erreurs pourront quelquefois obscurcir la lumière ; mais le jugement unanime de vos Pasteurs, soit dispersés, soit assemblés, sera toujours irréformable et le guide de notre croyance. Le dépôt de vos vérités saintes subsistera toujours dans votre sein, sans que rien puisse en altérer l'intégrité.

Régnez donc sur nos intelligences, ô mon Dieu ! par l'infaillibilité de votre Eglise, et que votre règne sur nous soit éternel : *Regnum ejus non dissipabitur*, puisque vous avez accordé à cette sainte épouse le privilége de la *perpétuité*, quatrième et dernier caractère de la Grandeur du règne de Jésus-Christ.

Les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle ; et pourquoi ? Parce que celui qui l'a fondée, sera avec elle jusqu'à la fin des siècles ; parce qu'il a vaincu le démon par sa mort, et qu'il l'a enchaîné aux pieds de sa croix ; parce qu'il a dépouillé les principautés des puissances du monde et de l'enfer ; parce qu'il en a brisé les portes d'airain, *Portas æreas*, et rompu les fers qui soutenoient ces portes terribles : *Et vectes ferreos confregit :* et saint Ambroise nous en donne la raison : Il falloit, dit-il, que la prison devînt inutile en présence du Libérateur, et que son règne fût établi sur

les ruines de celui de satan et du péché.

C'est aussi le plus grand privilége de l'alliance que Jésus-Christ a faite avec son Eglise; alliance bien différente de celle qui fut contractée avec la Synagogue par le ministère de Moyse, et qui ne devoit durer que jusqu'au moment où le Libérateur, le grand Prophète, sortiroit du sein de la nation : *Prophetam suscitabit.* Ici l'Eglise subsiste toujours, malgré les efforts de ses ennemis : il est arrivé ce Libérateur, qui a envoyé l'Esprit-Saint sur la terre, et toutes les promesses sont accomplies. En vain le démon jaloux suscite contre elle la fureur, la persécution, l'infidélité de ses propres enfans; aucune des vérités qu'elle enseigne n'a pu être obscurcie, aucun Sacrement rejeté; elle opposera efficacement aux attaques sans cesse renaissantes de ses ennemis, l'uniformité de son enseignement, la succession de ses Pasteurs, la tradition de ses rites, la certitude de ses promesses et de ses espérances.

Ne nous laissons donc point ébranler par les insinuations perfides des schismatiques, ni par l'incrédulité, qui, se débordant comme un torrent, entraîne avec elle, comme des pailles légères, ceux qui sont emportés par tout vent de doctrine. Disons aux premiers, ce que saint Augustin disoit aux Donatistes avec tant de succès : L'Eglise catholique a-t-elle donc jamais cessé

d'être ? S'il en est ainsi, répondez ; qui a enfanté Donat et ses sectaires ? Si elle a toujours subsisté, démontrez-nous la raison qui a pu vous persuader de vous en séparer, comme si elle étoit la société des méchans ? Demandons à l'incrédule de nous donner, par des monumens plus authentiques, par des faits plus certains, par des témoins plus irréprochables que ceux de l'Eglise, la preuve des chimères dont il prétend qu'elle se nourrit, et de l'erreur qui l'aveugle ; de nous prouver enfin contre l'évidence la plus éclatante, que cette Eglise n'a jamais existé. Les quatre parties du monde le confondent et le condamnent.

Pour nous, Chrétiens, tenons-nous fermement attachés au centre de l'unité, à la colonne de la vérité, à la chaire de la charité, et nous participerons à cette perpétuité que Jésus-Christ a promise et assurée à son Eglise. Soyons convaincus qu'il ne peut jamais exister de justes motifs de rompre l'unité ; que dans toute question controversée, le vrai fidèle doit attendre le jugement de l'Eglise, et s'y soumettre, parce que lui résister, c'est résister à la volonté de Dieu ; soyons convaincus enfin de l'obligation imposée à tous les Chrétiens, de ne jamais se séparer de la Communion de l'Eglise Romaine, de dire enfin ce que saint Jérôme disoit au Pape saint Damase : Je suis uni à votre Sainteté, c'est-à dire à la

Chaire de saint Pierre : je sais que l'Eglise est bâtie sur cette pierre ; quiconque mange l'Agneau hors de son sein, est un profane ; quiconque ne moissonne pas avec vous, dissipe au lieu d'amasser. C'est cette union qui fait notre gloire ; c'est de cette union de tous les Pasteurs et de tous les fidèles, que découlent ses grands et précieux caractères qui la décorent. Mais si nous voyons cette foi toujours pure, toujours certaine dans ses dogmes et dans sa morale, traverser les siècles sans en contracter la souillure ; passer successivement d'un royaume à un autre ; éclairer aujourd'hui des nations qui gémissoient autrefois dans l'ignorance et dans les ténèbres ; s'éteindre insensiblement chez un peuple, en punition de son orgueil et de son infidélité, craignons pour nous d'aspirer le souffle empoisonné de l'erreur et les attraits des passions que l'incrédulité préconise et embellit pour les rendre plus séduisantes.

L'Angleterre, toujours irréconciliable ennemie de notre Empire, nous a fait ce fatal présent, en introduisant parmi nous le poison corrupteur de sa prétendue philosophie. Elle ne desire que de voir s'accroître ce désastre, et unir ce mal à tous ceux qu'elle a si souvent vomis sur nos plages. Mais l'Eglise, je le sais, est toujours stable, toujours inébranlable. Semblable à ces tours antiques que des fondemens solides défen-

dent contre les plus violentes tempêtes, elle est un boulevart assuré contre les attaques de ses ennemis, et ses enfans viennent y chercher un asyle; mais aussi Jésus-Christ en lui assurant la perpétuité, menace les peuples infidèles à ses bienfaits, de transporter son Royaume, dans des contrées qui porteront des fruits dignes de lui!

Ah! demandons que le Seigneur éloigne de nous ce malheur. La soustraction de la foi est le plus terrible de tous ces châtimens. Nous ne nous l'attirons que trop, par notre indocilité et nos crimes. Tâchons de l'éviter par notre soumission et notre humilité. Attachons-nous dans la sincérité du cœur et la simplicité de l'esprit, à une Eglise qui est Une par sa nature; avec foi, à une société qui embrasse tous les temps et tous les lieux; avec confiance, à une colonne aussi inébranlable que celui qui l'a fondée; avec charité, à l'épouse de Jésus-Christ, parce que la perpétuité qu'il lui accorde, rend indissolubles les liens qui l'unissent à lui, et qui nous unissent à l'un et à l'autre pour le temps et pour l'éternité. *Amen.*

GRANDEUR DE JÉSUS-CHRIST

DANS SON HUMILITÉ.

Ego non quæro gloriam meam est qui quærat et judicet. S. Joan. cap. 8, v. 50.

Je ne cherche point ma gloire ; il en est un qui la cherchera et qui me rendra justice. *Evang. de S. Jean, chap. 8, v. 50.*

Orgueilleux de leur prétendu mérite autant que jaloux des miracles et des vertus de Jésus-Christ, les Pharisiens venoient de répondre à ce divin Législateur, qu'il étoit un Samaritain et possédé du démon ; et calomniant toutes ses actions par cette envie aussi odieuse qu'elle étoit dissimulée, ils attribuoient ses prodiges à la force de la magie, et lui reprochoient dans leur rage, qu'il chassoit les démons au nom de Béelzébut, leur prince. Enfans d'Abraham, ils se glorifioient de cette filiation naturelle ; mais ils n'avoient pu soutenir le reproche que Jésus-Christ venoit de leur adresser, en leur disant, qu'ils n'en faisoient pas les œuvres, et qu'ils ne pouvoient usurper le titre glorieux d'enfans, d'héritiers des bénédictions de ce Patriarche. Exaspérés, ils se livrent à l'injure la plus

atroce, en l'accusant de n'avoir et de n'exercer de puissance qu'au nom du démon, *Dæmonium habes*, d'en être même possédé. Toujours patient et animé par la charité la plus douce et la plus affectueuse, mais, comme le dit S. Jean-Chrysostôme, pénétré de la nécessité de démontrer et de venger la divinité de sa mission, et d'assurer la certitude de ses miracles et la sainteté de sa doctrine, ce n'est qu'avec humilité qu'il repousse l'injure, qu'avec bonté qu'il éclaire les accusateurs, qu'avec simplicité qu'il confond la calomnie. Quant à moi, leur dit-il, *Ego autem*, ne croyez pas que vos blasphêmes puissent m'atteindre : ma gloire qui n'est rien, leur avoit-il déjà dit ailleurs, ma gloire n'est pas l'objet qui m'occupe ; je ne cherche ni à l'étendre, ni à en faire ostentation, ni à m'en enorgueillir : cet Esprit, qui est celui du démon, n'a rien de commun avec moi : *Non quæro gloriam meam.* Il en est un qui la cherchera, et qui me rendra justice, c'est-à-dire mon Père, qui m'a envoyé sur la terre pour la sauver, l'instruire, et lui mériter le bonheur ; il manifestera cette gloire qui me sera propre, dit saint Augustin, *Est qui quærat ;* et il viendra un jour où, manifestée, elle sera l'arrêt du jugement qui sera porté contre vous, *Et judicet.*

Le Dieu du ciel et de la terre s'abaisse jusqu'à se justifier devant des hommes qu'il

pouvoit accabler d'un seul mot ou d'un seul de ses regards ! est-il une leçon plus expresse, est-il un exemple plus frappant de l'humilité qu'il vient pratiquer et enseigner ? Je ne cherche point ma propre gloire : *Ego non quæro gloriam meam.*

Que ce langage est différent de celui qu'une nature corrompue nous inspire ! Parcourez tous les états de la vie ; descendez dans l'intérieur des familles ; interrogez toutes les conditions ; demandez à chacun ce qu'il se propose. Tous, ou presque tous aspirent à quelque honneur et à quelque gloire : les conquérans, par des combats ou des victoires ; les sages, par des sentences ou des maximes ; les ames sensibles, par des actions d'humanité et de bienfaisance ; l'artisan, par son industrie ; le pauvre, le malheureux lui-même jusques dans ses travaux journaliers, ne se borne pas à desirer le gain qu'il en attend, il va même jusqu'à ambitionner quelque gloire dans ses obscurs succès : en sorte que chacun se dit dans le secret de son cœur, et souvent même assez publiquement : Je cherche ma propre gloire ; tandis que Jésus-Christ nous dit, et vous venez de l'entendre, je ne la cherche point : *Non quæro gloriam meam.* Il ne la recherche point dans les œuvres qu'il opère, dans la doctrine qu'il enseigne, dans les merveilles qu'il fait ; et cependant, selon le langage de l'Ecriture, il n'en cède

les droits à personne : *Gloriam meam alteri non dabo.* N'est-ce pas là, direz-vous, une contradiction apparente ! et comment la concilier ? Jésus-Christ nous l'apprend lui-même dans les paroles de mon texte : Il en est un qui cherche ma gloire, et qui me rend justice : *Est qui quærat et judicet.* C'est comme s'il disoit : Tandis que je parois négliger ma gloire, en la rapportant toute entière à mon Père que j'honore, je me repose sur la puissance et la vérité de celui qui sait rendre justice, *Est qui quærat et judicet.*

Ainsi nous instruit celui qui abaisse les plus hautes montagnes, qui appaise la fureur des mers, qui soumet les puissances du monde, et humilie le prince des superbes. Quelle est donc la téméraire entreprise de l'homme, de vouloir relever, au-dedans de lui, l'empire abattu de l'orgueil, lorsque Jésus-Christ, en s'humiliant lui-même, a détruit l'empire du monde, et a appris à tous les hommes à imiter son abaissement ? Il a frappé le démon, dit saint Augustin, non dans sa chair, puisqu'il n'en a pas, mais dans son cœur qui étoit le siége de l'orgueil ; et cette victoire étoit due à celui qui ne cherchoit point sa propre gloire, et qui enseignoit à l'homme de ne chercher que celle de Dieu et son Royaume : *Non quæro gloriam meam.*

L'humilité, l'oubli de soi-même, la conviction de son néant, l'abandon à la conduite et aux desseins de Dieu sur nous, tels

sont les degrés les plus sûrs, pour parvenir à la gloire véritable que rien ne peut flétrir ni altérer : *Est qui quærat et judicet.*

Voyons ce que cette vertu, pratiquée avec fidélité, a procuré de Grandeur à Jésus-Christ, et apprenons à mesurer celle qui nous est réservée par le juste Juge, si nous l'imitons avec exactitude. Ames pieuses et chrétiennes, puisez dans cette Instruction les moyens de vous élever jusqu'à Dieu, et plaise au Seigneur arracher de vos cœurs les racines amères de l'orgueil qui pourroient encore y exister ! Il y va de votre bonheur éternel, sujet bien digne de votre attention.

Etablissons d'abord les avantages de l'humilité.

Rien de si sublime que cette vertu, dit saint Ambroise ; vertu qui, toujours au-dessus de toutes les autres, ne sait jamais ce que c'est que s'élever. Et en effet la connoissance et la conviction qu'elle donne aux élus de leur néant, est pour eux une source inépuisable de grandeur. Aurois-je besoin, mes Frères, de vous le prouver ? Il me faudroit vous nommer ici tous ceux que Dieu a couronnés dans l'ancienne et la nouvelle alliance ; il me faudroit vous citer presque toutes les pages des livres sacrés ; ici, vous présenter tous les Patriarches, dont le Père reconnoît qu'il n'est que cendre et pous-

sière, *Cinis et pulvis ;* là, vous retracer les noms mémorables de David et d'Ezéchias, d'Esther et de Mardochée, d'Elie et de tous les Prophètes ; là, celui du glorieux Précurseur de Jésus-Christ, ces Rois de l'Orient, qui viennent humblement déposer aux pieds d'un Dieu couvert de langes, et né dans une étable, leur couronne, leur or et leur sagesse, et humilier leur esprit, leur cœur et leur raison devant celui de qui vient tout don parfait ; vous nommerois-je Marie, Reine et premier Apôtre de l'humilité, qui lui mérita, que Dieu jetât sur elle un regard de prédilection pour en faire la Mère de Jésus-Christ ? vous entr'ouvrirois-je le ciel, pour vous montrer, selon l'expression de saint Jérôme, les neuf chœurs des Anges, environnant le trône de l'Éternel, et qui reçoivent de leur perpétuelle humilité, l'éternelle gloire dont ils sont revêtus, tandis que les Anges rebelles, autrefois participans de leurs vertus, et associés à leur bonheur, gémissent dans les tourmens, au fond des abymes, en punition de l'orgueil qui les y a précipités ? Toutes ces grandes vérités vous sont connues, Chrétiens ; et c'est moins à votre esprit qu'à votre cœur qu'il me faut m'adresser en parlant de l'humilité de notre Dieu.

Je ne sais comment l'homme raisonnable est et peut être si étranger à cette vertu. Soixante siècles d'expérience nous l'attes-

tent néanmoins à la honte de la raison. Nos premiers parens tombent par l'orgueil, et en laissent à leur malheureuse postérité, et les racines amères et les suites déplorables. Il semble que l'humilité, que doit engendrer cette humiliation où nous sommes réduits, est une conséquence nécessaire de cette première connoissance : au contraire, ceux que l'antiquité décore du nom de sages, ceux que la philosophie préconise, ceux que le paganisme montre comme ses prétendues lumières, ceux que le monde, dans ce siècle, nomme comme des génies, sont dévorés d'une présomption aveugle et misérable ! Malheureux ! leur dit l'Ecriture, demandez-vous à vous-mêmes ce que vous êtes, ce que vous serez : interrogez-vous dans le secret de votre conscience ; appliquez toute cette science dont vous vous enorgueillissez, à vous connoître vous-mêmes ! Qu'y verrez-vous ? Rien qui ne vous inspire le plus profond anéantissement, la pensée de l'abjection et de l'humilité. Votre corps est semblable à l'herbe, qui s'accroît à l'aide de la Providence, porte quelques fleurs passagères, bientôt se décolore, se fane et se dessèche : *Omnis caro fœnum ;... exsiccatum est fœnum, et cecidit flos.* Votre ame, souffle immortel du Créateur, vous anime : elle n'est ni votre ouvrage, ni votre bien ; Dieu seul la revêt de quelques dons, et vous ne pouvez rien y ajouter. Abandon-

née a vos seules conceptions, elle s'égare dans ses pensées, elle s'aveugle dans ses passions, elle se détériore par ses crimes; ou si elle s'ennoblit par quelques vertus, c'est Dieu qui vous en inspire le desir et l'amour, et qui vous les fait pratiquer. Votre science est tellement bornée, que tout, dans la nature, jusqu'à votre existence, est pour vous une énigme; toutes les opérations de la Providence en votre faveur, soit dans vous, soit hors de vous, sont des mystères que vous ne pouvez pénétrer : votre prévoyance est aussi impuissante que vos moyens sont insuffisans : votre vie, votre mort, votre conservation, tout est enveloppé de ténèbres si épaisses, que toute votre prétendue sagesse n'a jamais pu les percer. Non, vous ne pouvez être grands, qu'en vous humiliant devant votre Dieu, qui vous a dit : Plus vous êtes élevés au-dessus des autres, *Quantò magnus es*, plus vous serez humbles dans tous les momens et dans toutes vos affections, *Humilia te in omnibus.*

O hommes! ô vous, sages prétendus de la terre! ô vous qui usurpez le beau nom de philosophes, nom que vous avilissez, seroit-ce donc parce que votre Dieu et le mien vous a doués de la raison, parce qu'il vous a faits à son image, que vous voudriez oublier la vile argile dont vous êtes pêtris, ou lui disputer sa puissance, et vous égaler

à lui ? S'il vous a départi la raison, s'il vous a donné une ame immortelle et pensante, s'il vous a ainsi élevés au-dessus de toutes les créatures, est-ce donc pour profaner ses dons, et aspirer à une gloire qui n'est pas la vôtre, à une gloire dont le desir est audace et impiété ? ce cœur sensible qu'il a formé en vous devient il tout-à-la-fois lâche, infidèle et ingrat ? Oui votre orgueil le dessèche, et en éteint la générosité et la grandeur, parce qu'il en bannit l'humilité.

L'humilité ! le nom de cette précieuse vertu étoit ignoré ou méconnu du paganisme avant l'avènement de l'Homme-Dieu qui vint la pratiquer et l'enseigner. Descendu sur la terre pour nous réformer et nous instruire, il connoissoit combien s'étoit accrue dans nos cœurs cette tache héréditaire, que nous avoient transmise nos premiers parens ; il savoit que l'orgueil de la vie étoit une des sources funestes de notre corruption ; il savoit que l'homme étoit incapable de donner à l'homme des leçons d'humilité, et que l'orgueil de l'un repousseroit avec plus de fierté encore les préceptes de l'autre qui voudroit l'en corriger. En vain le Sage avoit dit que l'humilité est le premier pas vers la véritable gloire : *Gloriam præcedit humilitas;* qu'elle n'est réservée qu'à celui qui est humble d'esprit et de cœur : *Humilem spiritu suscipiet gloria.* En vain le sentiment intérieur lui prêchoit chaque jour

cette humilité, puisque, comme dit saint Jean-Chrysostôme, l'homme, quelque avide qu'il soit de louanges, ne peut s'entendre louer sans rougir, comme si un mouvement involontaire de son ame, un avertissement secret lui inspiroit une honte réelle de s'appliquer à lui-même un mérite qui ne peut lui appartenir; il falloit qu'un Dieu descendît sur la terre, qu'il quittât le séjour de sa gloire, qu'il devînt le médiateur le plus humble, pour réparer et détruire l'orgueil des enfans de celui qui étoit tombé par la sollicitation d'un ange superbe, enfans héritiers de la même concupiscence, et qu'il vînt leur prêcher l'humilité autant encore par ses exemples que par sa doctrine; et c'est ce qu'il a parfaitement accompli par sa divine incarnation.

C'est ce mystère de la charité infinie de Dieu inconnu avant lui, révélé aux Anges, qui a été prêché aux Gentils, et aujourd'hui manifesté et connu par la gloire la plus éclatante; c'est ce mystère de l'humilité d'un Dieu, qui a enflammé les Apôtres, qui leur a donné le courage d'imiter leur divin Maître, et qui les rendoit pleins de joie, lorsqu'ils avoient le bonheur d'être humiliés pour son nom; c'est ce mystère d'humilité qui a fait aimer les opprobres et l'ignominie de la croix, aux grands, aux puissans du monde, aux monarques qui renonçoient à l'éclat du diadême, à ces sages

qui humilioient leur raison et leur cœur, et qui leur faisoit embrasser et adorer, ce qui avoit été pour les Juifs charnels, un scandale, et pour l'orgueilleux Gentil, une folie. Mystère d'humilité dont les merveilles changèrent l'univers, en ramenant l'homme à la grandeur de sa première origine, humilité qui seule peut le rendre digne de son auteur.

Aussi je ne suis pas surpris que S. Augustin, interrogé sur les différens degrés que peuvent avoir les vertus entre elles, place l'humilité au-dessus de toutes les autres, qu'il la propose successivement pour la première, la seconde, la troisième vertu, en un mot, comme celle qui répond à toutes, qui les suppose toutes, qui les sanctifie toutes. N'est-ce pas de Jésus-Christ qu'il avoit appris ce langage? Cet Homme-Dieu se rend-il témoignage à lui-même, ou propose-t-il à ses Apôtres, dans sa personne, la vertu la plus propre à opérer leur sanctification? Il leur dit : Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur : *Discite à me quia mitis sum et humilis corde.* Il étoit celui dans lequel habitent tous les trésors de la sagesse et de la science divine; il étoit celui par lequel le monde est créé; il étoit enfin le Verbe, et le Verbe qui est Dieu lui-même : *Et Deus erat Verbum;* et toute sa doctrine se réduit à nous enseigner à être doux et humbles de cœur : *Et humilis corde.*

Vous me direz peut-être : Mais cette humilité qu'il adopte comme sa vertu de prédilection, comme le sommaire de toutes les vertus, qu'il propose à ses Disciples comme le devoir le plus essentiel, n'est-elle pas contraire au vœu, au desir que Dieu a imprimé dans nos cœurs, de tendre toujours à ce qui peut nous honorer davantage ? La réponse est aisée : jugez-en par Jésus-Christ; tel est le modèle qui nous est donné : *Inspice et fac.* Il s'est humilié, dit l'Apôtre, je ne dis pas assez ; il s'est anéanti lui-même, *Exinanivit semetipsum ;* et c'est pour cela même que Dieu l'a élevé, *Propterea Deus exaltavit illum.* Il est donc, par son humilité même :

1°. Grand, parce qu'il honore plus parfaitement son Père par son humilité ;

2°. Grand au milieu de ses Disciples, qu'il instruit, élève et console par son humilité ;

3°. Grand au milieu de son Eglise, qu'il enrichit et qu'il glorifie par son humilité.

Grand aux yeux de son Père, qu'il honore plus parfaitement par son humilité. L'homme doit à la Divinité l'adoration et le sacrifice. Tels sont les caractères de l'Adorateur en esprit et en vérité ; et Jésus-Christ n'en peut offrir de plus parfaits que ceux qu'il remplit par son humilité. C'est un Dieu qui s'anéantit en présence d'un Dieu. Celui qui n'étoit que le néant avoit osé s'égaler à son Créa-

teur : Vous serez semblables à des dieux, disoit le serpent à Eve, *Eritis sicut Dii ;* et l'orgueil avoit soulevé l'esprit avant sa chute. L'homme dèslors est dépravé et corrompu : il refuse à Dieu le culte qu'il lui doit, ou du moins il le lui dispute, et usurpe ou partage ses hommages. Comme l'ange rebelle, il veut s'élever à la science et à la gloire de son Dieu : il l'outrage, et son ame est dégradée ; son corps est altéré ou flétri ; il a perdu ses plus précieuses qualités. Il a osé vouloir être semblable à Dieu ! *Eritis sicut Dii.*

Je me rendrai semblable à l'homme, dit au contraire Jésus - Christ, mais à l'homme pécheur, mais à l'homme tombé ; et par cet abaissement, je rendrai à la Divinité l'hommage, je lui ferai toute la réparation qu'elle peut exiger. L'homme innocent étoit créé à l'image et à la ressemblance de son Dieu ; et quoique entre lui et son Créateur il y eût une distance infinie, au moins y avoit-il quelque rapport. Je me rendrai semblable à l'homme défiguré par le péché ; je porterai sur ma chair les cicatrices de son péché, et je le rapprocherai de son Dieu, en mettant entre mon Père et moi, par mon humanité, une différence infinie. L'homme innocent avoit été créé immortel ; il ne devoit jamais mourir, et devoit, après avoir parcouru sur la terre une heureuse carrière, être

appelé au séjour du bonheur : *Inexterminabilem fecit illum.* Je me rendrai semblable à l'homme mortel et voué aux infirmités de la vie : je lui restituerai cette immortalité, en détruisant la mort par la mort même : je partagerai ses douleurs : je les adoucirai, et le chemin des souffrances sera pour lui, comme pour moi, le chemin de la gloire de mon Père.

Aussi peut-on dire que Jésus-Christ honore plus parfaitement son Père par son humilité, que par les œuvres qu'il a opérées pendant le cours de sa vie mortelle, plus que par ses prédications, qui, plus d'une fois, l'ont fait connoître comme l'envoyé de Dieu ; plus que par ses miracles, où il manifestoit le pouvoir d'un Dieu. L'état de dénuement et de pauvreté où il est réduit dans sa crèche, l'obscurité et le travail auquel il se soumet dans l'atelier de Joseph, la situation avilissante et pénible où il s'expose sur la croix, réparent bien mieux, aux yeux de Dieu, l'orgueil et l'indocilité de l'homme, que tous les témoignages publics et particuliers que Jésus-Christ rend à son Père.

Dieu l'avoit dit, et il l'accomplit dans la personne de cet Homme-Dieu : sur qui jetterai-je un regard de compassion et de miséricorde, *Super quem aspiciam ?* Le faste et la grandeur de l'homme pourront-ils jamais les mériter, puisque j'ai dit que

ce qui étoit élevé, étoit abominable à mes yeux ? La puissance des Rois, les victoires des conquérans, les maximes des faux sages, pourront-elles fixer mes complaisances, puisque c'est ma main qui distribue les Empires, qui enrichit les peuples et les Rois, qui borne la sagesse humaine, la confond dans ses erreurs, et l'aveugle dans ses prétendues conceptions ? Qui sera donc l'objet de mon indulgence et de ma bonté, *Super quem aspiciam?* Celui qui est pauvre, et que la vue de sa misère rend petit et humble à ses propres yeux, *Super pauperculum ;* celui que la vue de sa bassesse rend attentif à ma voix, docile à mes ordres, timide et craintif à la vue de mes jugemens, *Trementem sermones meos.*

Qui a mieux rempli que Jésus-Christ ces conditions que le Seigneur met à sa clémence? Qui a été plus pauvre que lui ? Entendons-le nous dire avec humilité par l'organe de son Prophète : Je suis l'homme qui voit, qui connoît sa misère, et se confond à la vue de sa pauvreté : *Ego vir videns paupertatem meam.* Qui mieux que lui a pratiqué et enseigné ce détachement universel, cet abandon général à la Providence, lui qui n'avoit pas même un asyle comme la brute, un nid comme les oiseaux, un lieu sur la terre où il pût reposer sa tête ? Qui offrit une victime plus pure, un encens plus parfait, un hommage plus

volontaire ? Qui a pu dire comme lui : Tous les sacrifices ne pourront vous plaire, ô mon Père ! ils étoient incapables de satisfaire à votre Majesté ; mais vous m'avez donné un corps ; et ce corps, je viens vous l'offrir en réparation du péché qui outrage votre infinie Sainteté ? Qui s'est soumis avec plus d'obéissance aux ordres de son Père, en acceptant le calice le plus amer, en l'épuisant jusqu'à la lie, en montant avec une véritable joie jusques sur le Calvaire, *Proposito sibi gaudio*, et en mourant sur une croix comme le plus coupable, le plus abject, le dernier des hommes ? Oui, c'est lui qui est aux yeux de Dieu, ce véritable et profond adorateur, cette humble et innocente victime, ce pauvre enfin, seul capable, par son humilité, d'attirer sur vous, sur moi, sur l'univers entier, les regards de sa miséricorde : *Super quem aspiciam.* Il est donc grand par son humilité aux yeux de son Père, puisqu'il lui rend l'hommage le plus excellent.

Grand par rapport à nous dans son humilité ; parce qu'il nous donne les plus sublimes leçons, et nous procure les plus touchantes consolations. Bien différent de ces philosophes qui s'étoient établis les précepteurs du genre humain, qui tenoient des écoles publiques d'une prétendue morale, qui traînoient après eux une longue suite de disciples, imbus de leurs principes, qui enseignoient à pratiquer un désintéressement

factice, une modestie dissimulée, une patience commandée, un mépris affecté des richesses par des motifs dictés par l'orgueil; qui applaudissoient à ceux d'entre eux qui bravoient et défioient les souffrances, en refusant de les avouer comme telles, ou qui, dans leur fureur ou leur aveuglement, se délivroient de la vie, par une lâcheté qu'ils osoient décorer du nom de magnanimité; philosophes qui se disputoient avec scandale sur l'origine de la vertu, sans jamais la pratiquer, qui sembloient fuir le monde pour mieux se le concilier; Jésus-Christ, sans faste dans l'appareil qui l'environne, sans affectation dans sa morale, suivi d'un petit nombre de Disciples sans prétention, pratiquant lui-même avant d'enseigner, *Cœpit facere et docere*, prêchoit l'humilité en parcourant les bourgades, les montagnes, les déserts; il ne donnoit d'autre fondement à sa doctrine, d'autre base aux vertus qu'il prescrivoit, que la gloire de Dieu qui l'avoit envoyé, et le salut de l'homme qu'il étoit venu sauver. C'est en effet à ces deux fins essentielles que se termine son enseignement par rapport à l'humilité.

Fervent dans la prière, on ne l'entend parler, on ne le voit gémir ou se prosterner, que pour honorer son Père, et préparer à l'homme la voie du salut. S'il passe les nuits dans ce saint exercice, s'il se rend au temple, c'est encore par humilité. Il s'est rendu

semblable à l'homme pécheur ; il se rend semblable à l'homme pénitent.

S'il repousse tout esprit de domination dans ceux qui lui appartiennent, c'est parce qu'il n'est qu'un seul Maître, un seul Seigneur dans les cieux : s'il défend de mettre sa complaisance dans les éloges des hommes, c'est qu'il n'est de vrai bien, qu'en celui de qui vient tout don parfait : s'il exige qu'après l'accomplissement de tous les devoirs, ses disciples confessent leur inutilité, *Servi inutiles sumus*, c'est qu'il regarde leur zèle et leurs efforts, comme le paiement d'une dette indispensable contractée envers Dieu ; c'est toujours la gloire de son Père qu'il cherche et qu'il procure, et cette gloire ne peut lui être rendue que par l'humilité. Doctrine sublime ! seule elle apprend à honorer la Divinité de la manière la plus parfaite.

Les Païens, conduits par la superstition, et aveuglés par l'idolâtrie ; les Juifs mêmes, guidés par une loi trop imparfaite, se sont efforcés d'offrir à la Divinité les hommages les plus magnifiques : des temples somptueux ont été élevés, des idoles fabriquées, différens sanctuaires ornés et enrichis des symboles les plus pompeux et les plus éclatans ; des fêtes multipliées, des victimes sans nombre égorgées, et jamais ces hommages, ces fêtes, ces victimes ne furent dignes d'honorer la Divinité. L'orgueil humain s'agran-

dissoit lui-même dans tout ce culte fastueux, et l'homme se croyoit, se voyoit seul dans toutes ces cérémonies. L'humilité étoit loin de lui et de ses pensées ; et Jésus-Christ, par cette seule maxime : Soyez humble de cœur, *Humilis corde*, nous apprend que le premier d'entre nous doit être le plus petit et le plus humble, et par-là il nous enseigne le culte le plus saint, le plus vrai, le plus digne de Dieu. Avec ce seul précepte médité autant que pratiqué, nous l'honorons comme il l'exige, nous reconnoissons notre néant et sa Grandeur, notre foiblesse et sa Puissance ; par ce seul sentiment de mépris, d'anéantissement de nous-mêmes, nous nous élevons jusqu'à cet Être souverain et éternel, nous atteignons, en quelque sorte, l'immensité de la perfection. Que Jésus-Christ est donc Grand à nos yeux, par l'humilité qu'il nous enseigne ! Mais qu'il est aimable, qu'il est consolant pour nous, par ce sentiment même d'humilité qu'il nous inspire !

L'homme n'est véritablement grand, qu'autant qu'il touche Dieu, pour ainsi dire, de plus près, et l'humilité seule peut nous rapprocher de lui ; mais seule aussi elle lui procure sur la terre l'avant-goût de cette gloire et du vrai bonheur. Entrons dans le monde lui-même : l'orgueilleux y est détesté, l'humble y est accueilli avec faveur. L'orgueil est obligé de se couvrir du masque

de l'humilité ; et ce n'est qu'à force de dissimulation et de feinte qu'il peut être oublié ou pardonné. O corruption profonde du cœur humain ! Il adore dans le secret une idole, qu'il est obligé de condamner, et de briser sans pitié au-dehors. Triomphe de votre humilité, ô mon Dieu ! vous avez ainsi forcé le vice à prononcer lui-même son arrêt, et à vous rendre hommage. Mais avançons.

D'où viennent, dit l'Apôtre S. Jacques, les querelles qui nous divisent, les procès qui nous tourmentent, les chagrins qui nous dévorent, si ce n'est d'une certaine jalousie, triste fruit de l'orgueil ? Soyons humbles de cœur, *Humilis corde*, et alors les querelles cessent, les procès s'éteignent, les desirs déréglés se dissipent, les préventions s'évanouissent, et nous retrouvons le calme et la paix. Être doux et humble de cœur, *Humilis corde*, patient dans les injures, dégagé de toutes prétentions, modéré dans ses goûts, sans faste dans ses vêtemens, sobre dans ses besoins, sans cupidité, sans inquiétude pour les richesses, simple comme la colombe, docile comme un enfant, ne cherchant jamais à dominer, se renoncer sans cesse, ne rien faire avec un retour de complaisance sur soi-même, porter sa croix, voilà la voie, peut-être la plus pénible, pour une nature orgueilleuse et corrompue, mais la plus sûre, la plus satisfaisante pour une

ame qui veut goûter le bonheur, et le posséder. Soyons humbles de cœur, *Humilis corde*, nous n'aurons plus de passions, ou elles seront nos esclaves; nous n'aurons plus d'amertumes, ou elles seront adoucies; nous serons exposés à des épreuves, mais nous serons consolés : le monde nous humiliera; mais Dieu nous élevera, le monde lui-même nous dédommagera, et l'humilité de Jésus-Christ, qui, pour des yeux charnels, est le comble de l'avilissement, sera pour nous, comme elle est pour lui, une source de grandeur.

3°. Grandeur de Jésus-Christ au milieu de son Eglise par son humilité même. Il enrichit, il glorifie son Eglise, et il accomplit sur elle ces paroles du Prophète, *Regnavit à ligno*, il a régné par le bois; c'est-à-dire, il a tiré de l'opprobre de sa croix, de l'ignominie de sa passion, toute sa Puissance, et celle qu'il communique à son épouse. C'est au milieu de ses douleurs qu'il l'a engendrée; elle est sortie, comme une nouvelle Eve, de son côté ouvert, dans le moment où il étoit assoupi dans le sommeil profond de la mort; elle est descendue avec lui dans le tombeau; et comme lui, elle est sortie du sépulcre dans un état permanent de grandeur et de gloire. Aussi, loin de rougir des humiliations de son Epoux, elle fait, au contraire, des mystères où son humilité éclate davantage, ses plus

pompeuses solennités. Elle le montre tantôt dans sa crêche, environné de tous les signes de l'impuissance et de la foiblesse; elle nous le fait suivre dans le temple, où elle le considère confondu avec les pécheurs qu'on y purifie, et placé au rang des plus pauvres parmi les Hébreux, dans l'offrande qu'il fait au Prêtre. Elle ne dissimule aucune des persécutions, aucun des outrages dont il est accablé par son peuple; et de peur que ses enfans ne vinssent à rougir eux-mêmes des humiliations de leur Chef, dans tous les temps, dans toutes les circonstances, par-tout enfin, elle expose à leurs yeux la croix et ses opprobres; elle la place sur le frontispice de ses temples, dans le lieu le plus distingué de ses sanctuaires, sur les colonnes de ses édifices sacrés : elle marque de ce signe adorable tous les enfans qui, dès leur naissance, sont apportés dans son sein. Elle ne confère pas un Sacrement, elle n'institue pas une cérémonie, elle ne commence ou ne termine pas une prière, que la marque de la croix ne soit empreinte sur le front de ceux qu'elle admet à ses saints exercices : elle veut que ce signe nous suive par-tout; que dans l'intérieur de nos maisons, il nous serve, en quelque sorte, de caution et d'ornemens, et dans nos tentations, de protection et de défense; que, dans nos peines, il nous offre la consolation et l'adoucissement, et qu'au moment

même de la mort, ce signe auguste appliqué sur notre bouche, imprimé sur les organes de nos sens, soit, en quelque sorte, un viatique, un soutien dans le terrible passage du temps à l'éternité; en un mot, elle regarde comme sa plus grande richesse le symbole des opprobres de Jésus-Christ, parce qu'elle sait que, par son humilité, il a triomphé des puissances du monde, il a vaincu le prince de l'orgueil, appelé dans son sein les Empereurs et les Rois, établi sa divine Religion; parce qu'elle sait enfin que c'est à son humilité qu'elle doit toute sa grandeur et sa gloire : *Regnavit à ligno.*

Tant et de si précieux avantages, mes Frères, vous engageront-ils enfin à faire de l'humilité de notre Dieu, le principe de la vôtre? Serons-nous, à l'exemple de l'Eglise notre mère, et selon la doctrine de l'Apôtre, serons-nous attentifs à ne nous glorifier que dans la croix et dans les humiliations de l'Homme-Dieu? Rendrons-nous à ce signe auguste tous les hommages qu'il exige? Pleurons, Chrétiens, gémissons! On se borne aujourd'hui à quelques hommages extérieurs : on veut bien se prosterner devant la croix, l'adorer avec révérence, la porter avec soi, ou la placer dans sa maison : mais que dis-je! qu'il est encore petit le nombre de ces adorateurs! et combien parmi eux craignent de le faire en public! combien en dérobent la vue, et

rougiroient peut-être, si on la voyoit, comme chez leurs aïeux, le signe tutélaire et unique de leur famille ? Aveuglement terrible ! mais plus terrible et plus déplorable celui de ces hommes qui, d'une main sacrilége, ont osé toucher et violer ce signe consolateur, ou qui, blasphémant cet autel du grand Sacrificateur, profèrent les sacriléges imprécations d'un cœur dépravé et d'un esprit orgueilleux ! Ce signe sera le trône du souverain Juge au jour des vengeances éternelles ; il règnera par le bois, et ce bois sacré confondra les coupables et les précipitera dans l'abîme avec les anges rebelles. Orgueil détestable ! tu as profané ce bois et multiplié nos malheurs : nos désastres seront vengés, et tes blasphèmes punis : tu as voulu nous ravir nos consolations ; il ne te restera que la rage et le désespoir : tu as voulu t'élever, tu seras abaissé : *Qui se exaltat, humiliabitur.*

Adorable Sauveur, qui, à Bethléem comme sur le Calvaire, dans vos *Miracles* comme dans vos *Exemples*, dans vos *Mystères* comme dans votre *Doctrine*, avez accompli toutes les *Prophéties* qui vous annonçoient, et n'avez cessé de nous apprendre l'humilité, répandez sur nous la grace qui nous la fait pratiquer ! Faites-nous-en parler le langage, en aimer les actions, en recueillir les fruits. Nos défauts, nos foiblesses, nos infirmités qui devroient

tant nous humilier, n'éteindront-ils donc jamais cet orgueil misérable qui dégrade et condamne les enfans d'Adam ? Cet orgueil pourra-t-il subsister sous le règne d'un Dieu, qui s'est anéanti lui-même pour nous guérir et nous élever jusqu'à lui ? Apprenez-nous, Seigneur, à être humbles de cœur, comme vous l'avez été vous-même, comme vous l'avez appris à tous vos Saints ; et après nous en avoir donné la leçon et le modèle, faites-la croître dans nos cœurs, afin qu'elle soit pour nous le principe de la gloire éternelle. *Amen.*

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

3 11